



MONIA MAZIGH

Farida

David
ROMAN

FARIDA

DE LA MÊME AUTEURE

Du pain et du jasmin, Ottawa, David, 2015 ; traduit en anglais sous le titre *Hope Has Two Daughters*, Toronto, House of Anansi Press, 2017.

Miroirs et mirages, Ottawa, L'interligne, 2011 ; traduit en anglais sous le titre *Mirrors and Mirages*, Toronto, House of Anansi Press, 2014.

Les larmes emprisonnées, Montréal, Boréal, 2008 ; traduit en anglais sous le titre *Hope and Despair : My Struggle to Free my Husband*, Maher Arar, Toronto, McClelland and Stewart, 2008.

Monia Mazigh

Farida

ROMAN

David

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Farida / Monia Mazigh.

Noms : Mazigh, Monia, auteur.

Collections : Voix narratives.

Description : Mention de collection: Voix narratives

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20190231157 |

Canadiana (livre numérique) 20190231203 |

ISBN 9782895977223 (couverture souple) | ISBN 9782895977506 (PDF) |

ISBN 9782895977513 (EPUB)

Classification : LCC PS8626.A955 F37 2020 | CDD C843/6—dc23

L'auteure remercie le Conseil des arts du Canada et la Ville d'Ottawa pour leur généreux soutien financier lors de l'écriture de ce roman.

Nous remercions le Gouvernement du Canada, le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts de l'Ontario et la Ville d'Ottawa pour leur appui à nos activités d'édition.

Canada



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



ONTARIO ARTS COUNCIL
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO
an Ontario government agency
un organisme du gouvernement de l'Ontario

Ottawa

Les Éditions David

335-B, rue Cumberland, Ottawa (Ontario) K1N 7J3

Téléphone : 613-695-3339 | Télécopieur : 613-695-3334

info@editionsdavid.com | www.editionsdavid.com

Tous droits réservés. Imprimé au Canada.

Dépôt légal (Québec et Ottawa), 1^{er} trimestre 2020

Mot de l'auteure

Ce roman n'est pas autobiographique. Farida et tous les autres personnages sont fictifs, fruits de mon imagination, de mes recherches et de mes lectures. Toutefois, j'ai essayé de m'inspirer de certains faits historiques pour créer des personnages qui aspirent à être le plus près possible de la réalité.

Une partie de ce livre a été écrite à Vancouver, en Colombie-Britannique, lors d'une résidence d'écriture dans la maison de la célèbre écrivaine canadienne aux origines japonaises, Joy Kogawa.

J'en ai écrit et révisé plusieurs chapitres dans la chambre d'enfance où Joy Kogawa regardait souvent par la fenêtre l'arbre qui donnait sur la cour arrière des voisins. Depuis, cette chambre est devenue un bureau dans lequel j'ai passé des heures à regarder par cette même fenêtre et à écrire. Cette vieille demeure a frôlé la démolition en 2006, mais, grâce aux efforts de plusieurs citoyens, politiciens et membres de la communauté, elle a pu être sauvée. Ainsi, j'ai pu écrire tout en regardant les gens passer dans la petite ruelle arrière où se trouve encore cet arbre, un cerisier, affaibli et vieilli, mais toujours vivant. C'est un arbre miraculeux. Joy Kogawa, encore enfant, l'a entouré

de ses petits bras et l'a supplié de ne jamais l'oublier au moment où elle a dû quitter sa maison natale à contrecœur pour aller dans un camp d'internement réservé aux Canadiens d'origine japonaise dans le petit village de Slocan, dans la région de Kootenay, au cours de la Seconde Guerre mondiale. Je regardais ce cerisier tous les jours en pensant à cette petite fille qui, dans son innocence, mais aussi dans son immense tristesse, a lancé un vœu à l'arbre et au vent qui le berçait. Ce vœu sera exaucé des années plus tard quand Joy Kogawa reviendra libre de ses mouvements et reconnue pour ses talents littéraires. Marquée à jamais par cet épisode douloureux, elle revisitera les vestiges de son enfance.

L'histoire de Joy Kogawa est une histoire d'injustice ultime, mais aussi de ténacité comme il y en a beaucoup autour de nous. Il suffit de regarder peut-être les arbres et pourquoi pas sentir les fleurs et surtout se souvenir de faire des vœux. C'est pour garder ces histoires vivantes dans ma mémoire et dans celles des lectrices et des lecteurs que j'ai décidé d'écrire ce roman.

BAB SOUIKA
1941-1964

*Je sens bouillonner dans mon cœur
Le sang de la jeunesse
Des vents nouveaux se lèvent en moi
Je me mets à écouter leur chant
À écouter le tonnerre qui gronde
La pluie qui tombe et la symphonie des vents.
Et lorsque je demande à la Terre :
« Mère, détestes-tu les hommes ? »
Elle me répond : « Je bénis les ambitieux
Et ceux qui aiment affronter les dangers.
Je maudis ceux qui ne s'adaptent pas
Aux aléas du temps et se contentent de mener
Une vie morne, comme les pierres. »*

Aboul-Qacem ECHEBBI, poète tunisien
(1909-1934)

CHAPITRE I

Farida

J'étais allongée sur le lit à l'intérieur de l'alcôve surélevée. Les rideaux en mousseline tombaient nonchalamment sur les bords du matelas. J'attendais patiemment dans le noir. Je comptais les battements réguliers de mon cœur. Un muscle de ma cuisse gauche s'est mis soudainement à trembler. J'y ai posé ma main et appliqué un doux massage du bout des doigts et le mouvement s'est calmé aussi rapidement qu'il était apparu.

Tante Hnani et tante Zohra m'ont fait entrer doucement dans la chambre sombre en me tenant par la taille et le bras. Des bougies étaient allumées dans chaque coin de la pièce. Leurs flammes minces et allongées dansaient au gré des déplacements de nos ombres. L'odeur de l'ambre lourde émanant de l'encensoir embaumait l'atmosphère. Avec grands efforts, mes tantes m'ont retiré la *keswa*¹ que Khadija « la borgne », leur amie, avait brodée pendant des années. Cette *keswa*, formée de deux pièces se joignant à peine au niveau de mon ventre, pesait sur moi comme la porte en bois massif derrière laquelle je me tenais pour regarder dehors. Des centaines de petites paillettes

1. Habit tunisien traditionnel de la mariée.

argentées, les unes collées aux autres et brodées dans des motifs de bouquets de fleurs et de feuillages enchevêtrés, formaient une mer paisible et scintillante sur le tissu de soie blanche. La *blouza*² me serrait les seins, les rendant bombés et proches l'un de l'autre. De petites agrafes attachaient les deux bords du tissu dans mon dos et quand tante Hnani a finalement pu les séparer, j'ai failli pousser un cri de soulagement. Le *séroual* couvrait mes jambes jusqu'aux chevilles. Un long ruban de tissu servait de ceinture pour assurer que le tout tenait fermement et que le *séroual* ne glisserait pas par terre. Je marchais les jambes écartées comme un petit garçon endolori après sa circoncision. Le tissu bouffonné ne donnait pas assez d'espace à mes deux jambes, mais je prenais mon mal en patience. Débarrassée de tout cet accoutrement, je me sentis légère comme un pinson frêle au début du printemps. Heureusement qu'il faisait chaud dans la pièce, sinon, j'aurais gelé. Prenant conscience de ma presque nudité, je rougis. Je me trouvais en tenue légère devant ces deux vieilles femmes. Une petite culotte en coton blanc m'arrivait jusqu'aux genoux et un *mérioul*³ en *bersim*⁴ me couvrait la poitrine, qui venait de se libérer de la torture de la *blouza*.

Mes cheveux que la *hanana*⁵ avait coiffés en tresses pendant des heures pour les dompter et les garder sages se sont finalement détachés. Les fleurs de jasmin parcourant mes tresses commençaient à tomber en cascades, les

2. Vêtement porté par les femmes avec le séroual (pantalon bouffant). Genre de bustier qui se ferme avec des agrafes dans le dos.

3. Pull ajusté, porté comme sous-vêtement en dessous de la blousa.

4. Mot utilisé à l'époque pour désigner le coton.

5. Dame qui applique le henné à la mariée.

unes après les autres comme des petites boules de grêle. Tante Hnani s'est approchée de moi, elle a commencé à les défaire. Je sentais encore quelques fleurs de jasmin me chatouiller la nuque. L'odeur subtile des fleurs séchées se mélangeait à celle de l'ambre et me donnait subitement envie de m'enfuir de cette chambre où mon destin allait se sceller.

Pas loin de nous, tante Zohra, pliée en deux, les yeux plissés, une moue sur le visage, cherchait dans la petite valise en carton à grands carreaux, celle que l'on m'a montrée toutes les fois que l'on me parlait de mon trousseau de mariage.

— Hnani, es-tu sûre que tu as apporté la chemise de nuit ?

— Oh que oui, ma chère Zohra ! Elle est en dessous... elle est enveloppée du foulard rouge. Cherche bien, tu la trouveras.

Je connaissais le foulard rouge, c'était celui de ma défunte mère, *Ommi*⁶. À son souvenir, j'ai senti un pincement au cœur. Elle est partie trop vite. La pneumonie l'a emportée comme le vent du sirocco qui balaie tout sur son passage. Sans retour.

Tante Zohra plissait les yeux davantage, elle n'arrivait pas à bien discerner dans la pénombre qui enveloppait de plus en plus la pièce. Finalement, un sourire aux lèvres, elle se dirigea vers nous, la fameuse chemise blanche entre les mains. Cette chemise que j'ai essayée au moins cinq fois. Le col garni d'une *chebka*⁷, brodée à la main, au fil d'Écosse, par tante Hnani. Le tissu en voile de coton léger

6. Appellation pour maman ou mère.

7. Dentelle tunisienne traditionnelle.

et transparent glisserait bientôt sur mon corps nu et me tiendrait compagnie lors de cette nuit fatale.

Je revoyais tante Hnani, son petit traversin rembourré de paille et couvert d'un tissu rose en coton, le tout placé sur ses jambes, assise tous les après-midi d'été sur le banc bleu en bois dans la cour intérieure de notre maison près du citronnier et piquant l'aiguille selon des modèles qu'elle avait appris par cœur depuis qu'elle était gamine. Un pied sous la cuisse, l'autre pied nu ballant sur le côté du banc, elle brodait en silence. Je la surveillais du coin de l'œil, alors que je lisais un article de *La Dépêche tunisienne*. Je trouvais ces bouts de journal dans la cuisine. Tante Hnani allait les jeter avec les pelures de pommes de terre et de carottes, mais profitant d'un moment d'inattention, je retirais le papier journal et le cachais dans la poche de ma robe. Le papier sentait parfois le poisson. C'était du papier journal que les poissonniers, bouchers et maraîchers utilisaient d'habitude pour y enrouler leurs marchandises avant de les donner aux clients. Le petit commis, Mohamed, qui chaque matin livrait le couffin rempli de pois chiches trempés, d'un morceau de potiron, de quelques pommes de terre, de carottes, d'une poignée de piments, de belles tomates rouges, d'une grosse pastèque verte zigzagüée ou d'oranges brillantes de Menzel Bouzelfa⁸, selon les saisons, me laissait parfois quelques pages intactes de *La Dépêche tunisienne* sans tache de graisse de mouton ou d'odeur nauséabonde de petits rougets capturés au bord de la Goulette. Pour le remercier, je lui glissais, derrière la grosse porte, un morceau de *halwa chamia* ou un bâton de chocolat de la marque Meunier que mon frère Habib

8. Ville tunisienne connue pour ses orangerais.

m'avait donné en échange d'une banane que je n'avais pas mangée et dont il raffolait.

Mais quand je ne trouvais aucune page propre, je me contentais des articles déchirés qui enroulaient la nourriture. Je retenais mon nez en lisant, mais j'étais contente de pouvoir enfin lire. Mon frère Habib restait dans sa chambre. Il lisait en arabe et en français. Mais moi, j'adorais le français. Quand il était de bonne humeur, chose qui lui arrivait de temps à autre, il me prêtait un de ses livres que je lisais comme on savourait un morceau de *baklawa* aux amandes dégoulinant de miel et croquant sous les dents. Mais la plupart du temps, je me contentais des quelques articles que je pouvais lire sur les pages que je glanais ici et là de *La Dépêche tunisienne*.

Quand ma mère, que Dieu bénisse son âme, était encore vivante, elle ne disait rien. Elle fermait les yeux sur mon amour de la lecture. Au fond d'elle, elle voulait que j'apprenne à lire et à écrire. À force d'amadouements de la part d'*Ommi*, *Baba*⁹ a accepté de m'envoyer à l'école des *Francisses*¹⁰ à condition que je sois accompagnée tous les matins de mon frère Habib. Plus jamais maintenant. Celle qui me protégeait des ordres impérieux de mon père était partie. Elle a laissé une lésion béante dans mon cœur que personne ne pourrait guérir. *Ommi* n'était plus là. Mes tantes sont venues la remplacer. Elles sont gentilles, mais elles ne sont pas comme *Ommi*. Elles voulaient que je me marie et que je sois sage. « Les filles de bonne famille se marient, elles ont un mari et des enfants, elles ne vont

9. Appellation pour père ou papa.

10. Les Français (ou les Françaises) en dialecte tunisien.

pas à l'école comme les *gaouria*¹¹. » Leurs réponses ne me suffisaient pas, je restais sur ma faim.

— Et pourquoi donc, Habib ? Pourquoi peut-il aller à l'école et pas moi ? répondais-je avec un air où l'interrogation frôlait l'effronterie.

— Lui, c'est un homme, il devra un jour travailler pour avoir une famille, mais toi, tu es une fille, tu iras à l'école pour quoi faire...

Alors, je me taisais. La conversation s'arrêtait là. Plus capable d'avancer. Comme si on arrivait à une impasse au fond d'une allée. Le fond d'un puits d'où je n'entrevois que mon reflet. Si je répondais que la lecture était ma vie, elles ne comprendraient pas. Si je leur disais que la lecture était mon oxygène, ma raison de vivre, elles poufferaient de rire et tourneraient la tête de gauche à droite ou d'avant en arrière pour signifier leur étonnement de ce qu'elles venaient d'entendre sortir de la bouche de leur petite nièce. Alors, il valait mieux se taire. Se taire et rebrousser chemin. Ou alors lever le regard vers le ciel et observer les nuages défiler en silence.

Quand *Ommi* est partie, *Baba* a recommencé à utiliser des phrases comme « les filles c'est pour rester à la maison » et « Farida a lu assez de livres... ça suffit maintenant pour elle ». Mais aussi, il a commencé à parler de mariage. Je venais de terminer mon certificat d'études primaires. On était seulement deux filles arabes à avoir réussi à l'école : Wassila Fourati et moi. Je voulais entrer au lycée, je voulais être institutrice comme Thérèse Chemla, notre voisine qui venait nous rendre visite lorsque *Ommi* était encore vivante. Quand j'ai commis l'erreur de parler de mon rêve

11. Gaouria (féminin) ou gaouri (masculin) pour parler d'un étranger, surtout pour désigner les Européens.

à mes tantes, elles m'ont regardée avec des yeux ahuris, comme si je venais de prononcer le plus gros juron. Puis, tante Hnani s'est adressée à moi :

— Rappelle-toi, *ya binti*¹², Thérèse est juive, mais toi tu es musulmane. Les musulmanes ont leurs propres traditions. Tu ne deviendras jamais institutrice.

Ce jour-là, j'aurais tellement voulu qu'*Ommi* soit encore vivante pour me chuchoter des mots qui me feraient encore rêver.

Et depuis, *Baba* n'a pas arrêté de parler de Kamel et de mariage.

— Ton cousin, Kamel, a toujours voulu de toi. Il s'occupe de nos terres. Il a de l'argent et fera un bon mari pour toi. Je vais arranger les choses pour vous deux.

Je ne voulais pas de Kamel, mon cousin. C'était un ignorant. Il est allé quelques années à l'école, mais en a été expulsé, car il n'a jamais pu passer au-delà de la quatrième année du primaire. Enfants, on jouait ensemble dans la grande cour intérieure de notre maison. La famille de mon oncle, *Cheikh* Salah, habitait à l'étage supérieur. Nous habitions en bas. Kamel voulait toujours gagner et, quand il perdait, il commençait à pleurnicher et à nous donner des coups de pied. Je n'aimais pas Kamel et je ne voulais pas être sa femme.

Tante Zohra et tante Hnani étaient parties. De la petite fenêtre, je voyais leurs silhouettes disparaître graduellement dans la nuit. Avant de partir, elles m'ont enduit le corps avec du parfum. C'était du parfum de rose, dans une fiole en verre soufflé qui appartenait à *Ommi*. Elle la gardait soigneusement sur sa coiffeuse. Elle s'en servait de temps en temps quand elle était invitée à des mariages.

12. Expression affective qui veut dire ma fille.

« Viens-ici, que je te mette un peu de parfum, tu vas sentir bon. » C'est comme ça qu'elle me disait quand je la voyais assise devant sa coiffeuse en train de se préparer. Le *mirwed*¹³ encore dans sa main droite, elle venait d'appliquer du khôl, et approchait la fiole de parfum vers elle. J'allais vers *Ommi*, presque en courant, et elle me frottait les mains avec le dos du couvercle de la fiole. Je respirais profondément l'odeur qui se dégageait de mes mains. *Ommi* souriait en me voyant tellement heureuse et, sans même attendre qu'elle prononce un mot, je m'en allais dans la cour, les mains collées sur le nez, de peur que l'odeur ne disparaisse trop vite.

Mais là, allongée sur ce lit, je voulais me débarrasser de cette odeur de parfum qui s'emparait de ma peau comme un *djinn*¹⁴ qui s'introduirait sournoisement dans mon âme.

J'entendis des bruits de pas sur les carreaux de marbre du patio. De nouveau, mon corps se raidit. La porte s'ouvrit avec un gémissement qui faisait battre mon cœur à n'en plus finir. Le muscle de ma jambe droite se remit à trembler. Je ne cherchais plus à l'arrêter.

« Quand ton mari s'approche de toi, laisse-le faire ce qu'il veut. Tu lui appartiens maintenant. Tu es sa femme », m'a furtivement soufflé à l'oreille tante Zohra alors qu'elle boutonnait ma chemise de nuit blanche au col brodé.

Je suis restée muette. Les yeux baissés, trop timide pour lui répondre. Les pas s'approchaient de moi. J'entendis mon nom prononcé dans le noir. L'odeur d'alcool, qui

13. Bâtonnet de bois qu'on trempe dans un petit flacon rempli de poudre de khôl, qui est déposé entre les paupières puis qu'on glisse vers l'extérieur de l'œil.

14. Génie ou démon, souvent hostile, très répandu dans le folklore arabo-musulman.

accompagnait cette voix, se mélangeait au parfum de rose sur ma peau. Je sentis la *rouzata*¹⁵ que j'avais bue pendant la soirée me monter à la gorge, prête à jaillir de ma bouche à tout moment.

— Farida, viens ici à côté de moi!

Les bras de Kamel me tiraient vers lui. « Tu lui appartiens. » Les mots de tante Zohra ne voulaient plus quitter mes oreilles.

Je n'appartenais à personne. J'appartenais à la vie. J'appartenais à la mort. J'appartenais aux mots et aux livres. Mais c'était trop tard. Kamel était à mes côtés. Sa voix se faisait insistante ainsi que ses mains qui tâtaient tout mon corps.

— Farida, je te vois à peine, approche-toi de moi!

Il s'allongea à mes côtés. Il enleva sa *jebba*¹⁶. Le torse nu avec seulement un caleçon lui donnait l'air d'un gosse à la plage. Je voyais les quelques poils sur son torse. Je frissonnais, je ne voulais pas devenir la femme de Kamel.

Ses mains cherchaient ma bouche et je me laissais faire. Le parfum de rose et l'odeur de l'alcool se mélangeaient. Mes doigts s'agrippaient au matelas. Kamel murmurait des mots incompréhensibles. Il se frottait contre moi. Je ne bougeais pas. Puis soudainement, il se mit au-dessus de moi.

— Enlève ta chemise, m'ordonna-t-il. Il faut que je te montre que je suis un homme.

C'était la dernière chose que je voulais voir de Kamel.

15. À l'origine, la *rouzata* était un sirop préparé à base d'orge, d'où son nom l'orgeat. Plus tard, ce sirop est devenu à base d'amandes douces, d'amandes amères, de sucre et d'eau, servi dans les occasions spéciales comme les mariages.

16. Habit traditionnel en forme de robe évasée porté par les hommes.

CHAPITRE 2

Farida

Le regard de toutes les femmes me dévorait. J'étais assise au milieu de notre cour intérieure sur le banc bleu qui, pour l'occasion, était orné de coussins brodés à la main. Notre citronnier n'était pas loin. Les citrons n'avaient pas encore pris cette couleur jaune qui les rendait semblables à des petites boules d'or éparpillées dans un bain de verdure. Bientôt, ils le seraient et finiraient leur courte vie, pressés dans une limonade qui étancherait nos soifs d'été. La troupe musicale que Kamel avait louée pour fêter notre septième jour de noces, et dont il n'a pas cessé de vanter les mérites devant *Baba* et mes tantes, comptait trois hommes, tous cachant leurs yeux derrière de grosses lunettes noires. Celui du milieu jouait du *oud*¹ et chantait d'une voix mélodieuse, assis à sa gauche un autre tenait une *darbouka*² sur l'une de ses jambes et de l'autre main donnait des coups rythmés et saccadés sur l'instrument. Le dernier membre du groupe frappait le *tar*, un tambourin, entouré de petites cymbales qui dansent aux rythmes de la chanson.

1. Instrument de musique arabe, parfois appelé luth.

2. Instrument de musique qui ressemble à un tambour en porcelaine.

— Es-tu sûr qu'ils sont aveugles ? avait alors fait remarquer tante Zohra. Peut-être qu'ils font semblant de l'être et qu'en réalité ils vont se rincer les yeux en regardant toutes nos invitées.

— *Salli Al Nibi*³, *ya Khalti*⁴ Zohra ! Jamais, je ne ferais une chose pareille, ce sont des musiciens juifs. Ils sont aveugles et tout le monde ne parle que d'eux ces jours-ci. Leurs chansons et leur musique sont formidables.

Tante Zohra avait marmonné une prière. L'expression de son visage signifiait qu'elle n'était pas convaincue par les paroles rassurantes de Kamel. Mais son esprit s'était déjà évadé. Il fallait tout préparer pour ce septième jour. Toute la famille serait présente pour partager notre bonheur. Tout le monde me voulait heureuse. Personne ne se demandait si je l'étais vraiment. Et pourtant, il fallait juste me regarder bien dans les yeux pour voir que ma tristesse était infinie. L'éclat de mes yeux s'était éteint depuis le jour où le notaire m'avait présenté le contrat de mariage et demandé, devant *Baba* assis à mes côtés et devant toutes les femmes invitées qui remplissaient notre salle de séjour, si j'acceptais Kamel comme époux.

Kamel attendait dehors avec les hommes. De loin, je le voyais, souriant, bombant le torse comme un bélier prêt au combat. Ses souliers neufs, achetés au magasin de chaussures italiennes Chez Carlo, le plus cher de Tunis, lui donnaient un air encore plus orgueilleux.

3. Prie sur le Prophète. Expression utilisée pour calmer le jeu.

4. Ma tante ou tante.

Je portais un burnous⁵ blanc léger dont la capuche pointue me couvrait les cheveux. Tante Hnani me donna un joli miroir au bord argenté pour que je le tiensse dans ma main et que je fixe mon visage :

— Regarde ton beau visage, ça va te porter bonheur, m'avait-elle dit.

J'ai scruté mon visage et tout ce que j'ai vu c'étaient mes yeux. Éteints. Malheureux. Vaincus. Pas une trace de bonheur. Seule, j'étais incapable d'affronter mon père. Même mon frère Habib, qui aurait pu être mon allié naturel, était indifférent à mon sort. Seule sa vie comptait pour lui. Ses études et ses lectures lui suffisaient. Il tirait son double avantage de son statut de fils unique et de mâle. Et moi, la fille, je n'existais que pour le mariage.

Le notaire, un homme aux manières féminines et douces, s'est tourné vers moi et m'a dit :

— Farida, fille de Si⁶ Larourssi Ben Mahmoud, est-ce que tu acceptes Kamel, fils du *Cheikh* Salah Ben Mahmoud, comme époux, selon la loi de Dieu et la tradition de son Prophète?

Les filles de bonne famille ne répondent pas quand le notaire leur pose cette question parce que quand on aime un homme, il ne faut pas le dire, c'est impoli. Seules les filles de mauvaise vie parlent de ces choses. Mes tantes m'ont appris la leçon de manière subtile. Tout comme elles ont appris les choses elles-mêmes, tout comme le voulaient nos traditions et nos mœurs.

5. Sorte de cape portée sur les épaules avec une capuche pointue. Il est généralement porté par les hommes et à certaines occasions par les femmes.

6. Abréviation de Sidi, généralement utilisée comme titre de respect pour un homme.

Et pourquoi, je ne serais pas comme Cosette, l'héroïne de Victor Hugo qui finit par épouser Marius, le jeune homme qu'elle aimait. Pourquoi dire « oui » à un ignorant, qui ne comprendrait jamais le monde dans lequel je me retrouvais chaque fois que je me plongeais dans la lecture d'un livre ? Un homme rancunier et arrogant qui n'aimait que sa personne.

Mon silence à la question du notaire était passé inaperçu et les invitées l'ont interprété comme si j'étais trop gênée pour donner mon accord. En réalité, je n'avais rien à dire. Mon silence signifiait que j'avais perdu la bataille d'avance. Une bataille inégale que je n'avais aucune chance de remporter.

Les paroles des musiciens remplissaient notre cour de chansons légères alternant entre le joyeux et le mélancolique :

*layam quif erri'h fil birrima, lili lili ya lil, Fil barrima,
chargui wa gharbi ma dimash dima...*

On aurait dit que les musiciens avaient deviné mon état d'âme. Les paroles me consolait.

La vie est comme une girouette dans le vent... vent d'est, vent d'ouest, rien ne dure éternellement...

C'était une vieille chanson de Cheikh El Afrit⁷. Ma mère la fredonnait de temps en temps alors qu'elle cousait nos vêtements en balançant ses pieds avec des petits mouvements réguliers de haut en bas sur la pédale de sa machine à coudre Singer.

7. Musicien juif tunisien célèbre au début du 20^e siècle.

Pendant quelques minutes, je me suis sentie légèrement mieux, transportée par les mots et les refrains vers les souvenirs réconfortants de mon enfance. Tante Hnani s'approcha de moi et, devant toutes les femmes présentes, me dit :

— Lève-toi, *ya lella*⁸ Farida ! Tu vas marcher par-dessus le poisson pour éliminer le mauvais œil sur toi et sur ton mari.

Les youyou des femmes éclataient dans des vibrations qui m'assourdisaient le tympan. Je voulais vraiment que le mauvais œil, s'il y en avait vraiment un, attrape Kamel pour l'emporter loin de moi. Visiblement, mes prières restaient vaines.

Je posai un autre pas hésitant au-dessus du plat de service rempli de gros mulets frais argentés, attachés en bouquet et capturés ce matin à la mer.

— Encore, encore ! Il faut marcher sept fois au-dessus du poisson pour que le mauvais œil disparaisse et qu'il ne reste que le bonheur...

Tante Hnani me tenait par le bras pour m'aider à passer ma jambe à travers le grand plat de service avec le poisson au milieu. J'obéissais. Je n'avais pas le choix. Une fois, deux fois, trois fois... Et encore un pas pour finir les sept pas de bonheur. Je subissais la gentillesse suffocante de mes tantes, les ordres de mon père, l'indifférence de mon frère et la bêtise de mon mari.

Bientôt ces poissons seraient écaillés, nettoyés et cuits dans un couscous qui serait servi à tous nos invités.

Deux ou trois femmes se sont levées pour esquisser quelques timides pas de danse. Les plats de petits gâteaux commençaient à circuler, suivis de verres de thé à la

8. Ancienne expression de respect qui signifie Madame.

menthe. Les langues se déliaient. Les chuchotements se transformaient en gros éclats de rire et les regards sournois devenaient bienveillants. La fête battait son plein. Pendant quelques moments, je me suis retrouvée seule, perdue dans mes pensées.

Ça faisait déjà une semaine que j'étais mariée à Kamel. Une semaine qui avait l'air d'une éternité. Chaque soir, c'était la même rengaine. Chaque soir, c'était le même calvaire. Kamel se mettait au-dessus de moi et me montrait comment il était un homme. Son haleine puait l'alcool. Ses doigts étaient durs et répugnants. Ses gestes, sans amour ni douceur, me révulsaient. Un bougre, voilà à qui j'étais mariée. Avant de me prouver sa virilité, il allait boire du vin au Café La joie à Bab Souika. Le jour, on y vendait aux pauvres gens du thé et du café, mais le soir venu, derrière les portes closes, on vendait des boissons alcoolisées pour ceux qui étaient un peu plus riches.

Et peu importait si mon oncle, le père de Kamel, était un *cheikh* qui enseignait le Coran à la grande Mosquée Zitouna, de la médina de Tunis. De toute façon, Kamel cachait bien son jeu. Mais c'était ma cousine, Fatma, la sœur de Kamel, qui m'a dit que son frère buvait. Elle l'a vu plusieurs fois rentrer soûl le soir. Fatma était ma meilleure amie. Déjà gamines, on s'entendait pour déjouer les mauvais tours de Kamel. Fatma ne savait pas lire en français, seulement un peu en arabe. Son père, mon oncle Salah, ne l'a pas laissée aller à l'école. Quand on s'ennuyait de trop jouer à la poupée, elle me disait « et si on jouait à l'école ». J'étais toujours la maîtresse et elle était l'écolière. Je prenais l'air le plus sérieux du monde et m'adressait à elle exactement comme le faisait Mme Lacroix, mon institutrice :

— Mademoiselle Ben Mahmoud, assoyez-vous convenablement et sortez votre cahier de grammaire.

Fatma restait de marbre devant moi. Elle ne comprenait pas un mot. Je le sentais dans son regard désespéré. Elle se sentait un peu humiliée, un peu jalouse, mais bientôt elle se rattrapait en me lançant :

— Tu sais quoi, Farida, parle-moi en arabe, je comprendrais mieux...

À regret, j'acceptais son malin compromis et on continuait notre jeu en se parlant dans notre langue maternelle tout en prétendant toujours être l'institutrice française devant la petite élève arabe.

CHAPITRE 3

Farida

— Farida, Farida, Farida...

J'étais dans la cuisine, faisant semblant d'éplucher les pommes de terre. Mes deux tantes Hnani et Zohra avaient loué une *carroussa*¹ et partaient pour Hammam-Lif passer quelques semaines chez leur cousine Daddou, mariée à un ministre du bey. Hammam-Lif, situé à quelques kilomètres de Tunis, était un petit village niché au pied du mont Boukornine. L'hiver était plus doux là-bas. Les eaux minérales sortaient du ventre de la montagne et remplissaient les bains publics de chaleur. Elles étaient prisées des gens de la ville qui cherchaient à fuir l'humidité des hivers tunisois et la moiteur des murs des maisons arabes.

Mes tantes allaient voir Daddou et écouter les derniers potins des grandes familles de Tunis : les mariages, les naissances, les divorces et les décès. Elles en profitaient pour se baigner au hammam dans ces eaux qu'elles disaient miraculeuses pour guérir leur rhumatisme envahissant et leurs douleurs insupportables.

Quand elles partaient, je me retrouvais seule dans la cuisine et je détestais cette corvée. Je n'avais aucune idée

1. Calèche tirée par des chevaux.

par où commencer. Couper la viande en morceaux, mais de quelle grosseur? Petits ou gros? Peut-être qu'il fallait des morceaux moyens? Quelles épices devrais-je utiliser, de la coriandre séchée ou du cumin en poudre? Ma tête tournait déjà. *Ommi* ne me forçait jamais à rentrer dans la cuisine. Elle me laissait lire tranquillement. Il en résultait que j'étais perdue chaque fois que je me retrouvais dans cette pièce avec des ingrédients empilés sur le comptoir, avec le *kanoun*² à allumer et un repas à préparer.

— Farida, tu n'entends plus ou quoi? Je t'appelle depuis tout à l'heure.

Je tenais la jarre d'huile d'olive entre les mains et m'apprêtais à en verser sur les oignons que je peinais depuis tout à l'heure à couper en petits dés. Kamel se tenait là, dans l'encadrement de la porte.

— Pourquoi verses-tu tant d'huile? Tu n'en as pas besoin d'une tonne. La jarre ne pourra pas tenir jusqu'à la fin du mois. À ce rythme, il faudrait t'acheter un réservoir d'huile pour te faire vivre...

— C'est exactement cette quantité qu'il faut pour faire un bon ragoût de pommes de terre.

J'avais répondu machinalement comme par réflexe pour me défendre, mais je savais que je disais n'importe quoi et qu'en réalité je n'avais aucune idée combien d'huile il fallait mettre pour dorer les oignons qui baignaient maintenant dans une petite flaque d'huile au fond de la marmite.

Kamel n'était pas content. Il a marmonné un juron entre les dents. Je l'ai bien entendu. Il m'a appelée fille de chien. Je continuais à faire semblant de ne pas l'entendre.

2. Poterie creuse en terre cuite utilisée en braséro pour cuire les aliments sur charbon de bois ou pour réchauffer les maisons.

— J'ai trop faim, dépêche-toi, j'ai besoin de manger...

Il s'en allait vers la salle de séjour. Je voulais que Fatma vienne m'aider. Elle était tellement à l'aise en cuisine. Elle savait marier les épices, vider un poulet ou écailler un poisson. En quelques heures, les ustensiles de cuisine étaient rangés, les épiluchures jetées dans la poubelle, le *kanoun*, en braise dans la cour, sur lequel le repas mijotait en douceur et le seau d'eau rempli déjà prêt à côté de la serpillière pour frotter le parterre et nettoyer les saletés. Mais aujourd'hui, elle était partie rendre visite à sa cousine maternelle, ce qui voulait dire une journée d'enfer pour moi passée dans cette pièce mal éclairée où les petites jarres d'olives côtoyaient les colliers de piments rouges séchés, les tresses d'ail et les bouquets de feuilles de laurier attachés au mur.

— Tu appelles ça un ragoût de pommes de terre?

Les yeux de Kamel luisaient de colère, à peine réveillés de la petite sieste qu'il venait de prendre alors que je terminais la préparation du repas. Il avait jeté sa *jebba* sur le divan, et ne portait qu'un tricot et un caleçon qui lui arrivait jusqu'aux genoux.

Je me suis assise autour de la *mida*³, prête à manger. Au centre, le plat de ragoût de pommes de terre baignait dans un mélange douteux d'huile et d'eau. Les morceaux de viande nageaient dans les deux liquides qui ne voulaient pas se toucher. Je ne disais pas mot.

— Je t'ai dit qu'il ne fallait pas mettre autant d'huile...

— Ce n'est pas l'huile, c'est le *kanoun* qui prend trop de temps pour allumer et les pommes de terre avaient des vers, elles étaient presque pourries...

3. Petite table ronde basse en bois autour de laquelle les gens s'asseyaient pour manger.

J'essayais de trouver une échappatoire, mais les choses se gâtaient.

— Tu me prends pour un idiot ou quoi? Qu'est-ce que vient faire le *kanoun* ici? Et les pommes de terre, pourquoi sont-elles pourries? Elles étaient normales quand je les ai achetées au marché. Tu les as laissées trop longtemps dans le couffin, c'est pourquoi elles ne sont plus bonnes. C'est la quantité d'huile, je te l'ai dit, dès le début...

— Ce n'est pas de ma faute si tu achètes toujours les aliments à moitié pourris et si tu fourres le nez dans la quantité d'huile que je mets pour cuisiner...

Je n'avais pas terminé ma phrase quand la main de Kemal, comme un couteau tranchant, s'est arrêtée à un cheveu de mon visage. Je l'ai évitée de justesse. Le ragoût de pommes de terre était maintenant répandu sur la *mida*. Le geste brusque de Kamel et ma réaction soudaine pour esquiver la gifle ont eu le dessus sur le ragoût.

— Tu ferais mieux de te taire et d'apprendre à cuisiner...

— Et toi, tu ferais mieux d'acheter des légumes et des fruits de bonne qualité et de cesser de dépenser l'argent sur l'alcool et les chaussures...

Cette fois-ci, le coup de poing m'atteignit à l'épaule, il faillit me renverser vers l'arrière.

Kamel se leva, mit sa *jebba* en vitesse et partit en me disant que cette fois je l'avais échappé belle, mais que la prochaine fois, je l'aurais ma correction.

C'était drôle. Ses mots ne m'avaient pas fait peur. Mais c'était le coup qui m'avait fait mal. Je regardais la trace rouge qu'il m'avait laissée et les larmes me montaient aux yeux sans que je sache comment les arrêter. J'irais tout raconter à mon père. Je lui dirais que son neveu, l'époux qu'il m'a choisi, a osé me frapper et que je n'accepterais pas de vivre avec une brute. Je lui dirais que je ne voulais

pas retourner vivre avec Kamel même s'il promettait de ne plus jamais lever la main sur moi. Après tout, je n'étais pas une paysanne qui acceptait d'être battue. J'étais Farida Ben Mahmoud, une fille de la bourgeoisie de Tunis. Une *beldia*⁴ qui malgré son malheur comptait se défendre et exiger qu'on la respecte.

4. *Beldia* ou *beldi* (masculin) pour désigner une personne issue de la classe bourgeoise aisée de Tunis.

CHAPITRE 4

Farida

Mon père était là, en face de moi. Je lui racontai ce que Kamel m'avait fait lors de la dispute. Son œil droit louchait comme à son habitude. Je ne savais pas où il regardait : vers moi ou vers le mur. Vraisemblablement, il était de mauvaise humeur, ses moustaches frémissaient. Des gouttelettes de sueur tombaient le long de ses tempes et pourtant il ne faisait pas chaud dans cette pièce qui lui servait à la fois de chambre à coucher et de bureau personnel, depuis le décès de ma mère. Auparavant, cette pièce était fermée et servait de débarras où on gardait les vieilles choses dont on ne savait trop quoi faire. Maintenant, Kamel et moi occupions la chambre de mes parents et c'était dans cette chambre qui se trouvait dans le coin est de notre cour intérieure que mon père avait mis ses affaires et où il passait ses journées, quand il n'était pas dans son bureau de Bab Souika.

— Que veux-tu que je fasse pour toi ? Tu es sous la responsabilité d'un autre homme maintenant.

Je m'attendais un peu à cette réplique, mais je gardais espoir que mon père pouvait encore me sauver des griffes de Kamel.

— *Baba*, que Dieu te garde pour nous, Kamel a mis la main sur moi. Il a osé me frapper. Je ne l'aime pas...

Mon père a éclaté de rire. Un rire sardonique qui écorchait mes oreilles comme une lame aiguisée et que je voulais arrêter sur-le-champ. Je ne comprenais pas ce virement brusque. Que se passait-il?

— Tu as lu trop de livres français, Farida. Mais aujourd'hui, tu es une femme, pas une petite fille. Une femme mariée à son cousin Kamel Ben Mahmoud. Tu as vu toutes les dépenses que ton mari a faites pour le septième jour de ton mariage. Personne n'a vu distribuer autant de poissons, de couscous, de melons d'eau et de petits gâteaux aux invités. Les gens viennent encore au bureau me parler de ce qu'ils ont entendu raconter dans le quartier à propos de cette cérémonie. J'en suis encore fier. Et n'oublie pas la troupe musicale. On est la deuxième famille après les Ben Ammar à avoir reçu ces musiciens. Hein, qu'est-ce que tu veux encore?

Encore une fois, je savais qu'il allait me sortir toutes ces histoires d'argent et de prestige. Mais pas question de me laisser berner. Je voulais coûte que coûte me débarrasser de Kamel.

— Mais *Baba*, il m'a poussée violemment, il m'a laissé un bleu sur l'épaule.

Et aussitôt, je joignais le geste à la parole et essayais de retrouver l'endroit encore endolori. Mais mon père ne voulait pas vraiment regarder. Un œil regardait vers l'étagère en bois où ses livres étaient méticuleusement rangés et l'autre œil regardait loin, très loin...

— Ce n'est rien. C'est juste la fougue de la jeunesse, il va s'assagir. Tu verras. Si tu te plains à chaque fois qu'il y a une dispute entre ton mari et toi, tu vas ouvrir les portes

de l'enfer dans ta vie familiale. Kamel est un bon mari, tu dois prendre le temps pour t'habituer à lui.

— *Baba*, Kamel n'est pas bon. Il boit. Il rentre ivre tous les soirs...

Un autre rire est parti, mais cette fois il s'arrêta net.

— Un peu d'alcool, ça ne fait rien. Dieu est indulgent et miséricordieux! Mais qui t'a dit qu'il boit? C'est peut-être l'odeur de la sueur? Qu'en sais-tu, toi, de l'alcool?

Son visage est redevenu sombre. Les sourcils de plus en plus froncés. La sueur coulait toujours de ses tempes. Une brise légère rentrait de la porte entrouverte qui donnait sur la cour et me redonnait du courage. Je ne voulais pas lui dire que Fatma le savait aussi, mais c'était trop tard, son nom a glissé de ma bouche.

— Fatma, ma cousine, me l'a dit, avant même le mariage.

Je n'avais pas eu le temps de terminer ma phrase que mon père s'est levé comme un feu d'artifice le jour de l'Aïd¹ prêt à éclater dans le ciel.

— Fatma est une vermine. Elle est jalouse que tu sois mariée alors qu'elle se cherche toujours un bon parti. Habib, ton frère, ne veut pas d'elle. Elle va peut-être rester vieille fille. Tant mieux, elle le mérite!

Pourquoi tant de haine envers Fatma? C'était comme s'il parlait d'une étrangère ou encore plus d'une ennemie. Je voulais lui dire que Fatma n'avait pas encore seize ans et que c'était mieux pour elle d'attendre que de finir avec un mari comme Kamel. Mais j'avais trop peur, je n'osais pas.

— Fatma est ma cousine, *Baba*, je l'aime et elle ne ment pas. En plus, pourquoi mentirait-elle sur son propre frère?

1. Fête après le mois du ramadan, le mois du jeûne et aussi fête du sacrifice après le hajj, le grand pèlerinage.

— Parce qu'elle est une petite jalouse et qu'elle ne veut pas ton bonheur. Seul ton père cherche ton bonheur et aujourd'hui je le vois avec ton cousin Kamel. Il est fort, il ne gaspille pas son argent et s'occupe de nos terres. Il pense à sa famille.

Baba s'est approché de moi et a mis son bras autour de mon épaule, celle que Kamel avait frappée. J'en ressentais toujours la douleur qui brûlait comme un brasier.

— Ma chère fille Farida, oublie ce que Kamel a fait. Il a agi brutalement, d'accord. Il ne faut pas que tu l'énerves, calme-toi, les choses vont s'arranger. Vous êtes mariés depuis quelques mois seulement. Il faut que tu sois patiente dans la vie.

Je m'efforçais de sourire. Entendre mon père parler de patience, quand c'était lui qui n'attendait pas une minute de plus pour son café du matin. Quand c'était lui qui explosait de colère quand il trouvait un peu de poussière sur ses livres ou sur la table de son salon. Alors, pourquoi serais-je la seule à patienter ? Non, je ne pouvais pas patienter. Il me fallait une issue et je ne savais pas comment la trouver.

CHAPITRE 5

Habib

Ma sœur Farida s'est mariée à cette brute de Kamel. Depuis son mariage, je savais qu'elle était malheureuse. Je le voyais dans ses yeux, dans sa démarche, dans la façon dont elle m'examinait comme si elle demandait de l'aide. Mais je ne pouvais rien faire pour elle. Je ne pouvais pas confronter mon père. Tout était de sa faute. C'était lui qui voulait de ce mariage, pour préserver sa fortune, pour que l'argent reste dans la famille.

Farida était intelligente, trop intelligente pour Kamel. Elle a lu la plupart de mes livres. Je lui en ai prêté plusieurs, mais je savais qu'elle m'en volait quelques-uns pour les lire en cachette, puis les remettait soigneusement à leur place comme si de rien n'était. Je faisais semblant de ne m'être aperçu de rien, car je ne voulais pas rajouter à sa malheureuse existence. Farida aurait dû aller à l'école secondaire, tout comme moi, tout comme les filles françaises. Elle en était capable. Mais, maintenant, c'est trop tard.

Farida me trouve égoïste. Elle ne me l'a jamais dit, mais je l'ai entendu parler de moi à Fatma, cette *ifrita*¹. Elles étaient assises devant ma chambre. Elles ne savaient pas

1. Espiègle, maligne.

que ma fenêtre était ouverte et que je pouvais les entendre sans effort. J'étais allongé sur mon lit et je lisais *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, fasciné par le destin tragique de Julien Sorel, le héros du livre : sa passion pour sa maîtresse, sa forte ambition pour accéder à une classe sociale élevée, déchiré entre l'Église et l'Armée, les deux institutions qui l'attiraient. Je vivais les tiraillements de Sorel comme s'ils étaient les miens, ne sachant pas choisir entre mon père et mes propres idéaux.

Leur conversation me parvenait en bribes à travers les vieilles persiennes, comme un murmure lointain. Je déposai mon livre sur le lit et approchai ma tête de la fenêtre en tendant l'oreille :

— Je ne veux pas épouser Kamel. Je veux juste continuer mes études. Mais *Baba* ne veut rien savoir.

— Et Habib ? Pourquoi ne lui demandes-tu pas de t'aider ?

— Mais tu sais quoi ? C'est inutile, il ne sait que lire. Des histoires de *gaouri*, peut-être d'amour, de maîtresses et d'amants.

Fatma s'est arrêtée, puis elle a pouffé de rire. Farida a laissé échapper un long soupir.

— Franchement, je ne sais pas ce que pense Habib. Il ne parle pas trop. C'est lui seul qui me reste après le départ d'*Ommi*, mais j'ai l'impression qu'il ne pense qu'à son avenir. Bientôt, il aura son diplôme de Sadiki. Quel grand honneur ! Ah si jamais il parlait à *Baba* pour le convaincre de changer d'avis. Je lui serais reconnaissante pour le restant de mes jours.

— Il ne le fera pas ; c'est un peureux. Tu te rappelles quand on jouait à la cachette. C'est lui qui sortait le premier de la petite chambre noire, car il avait toujours peur. Nous, on y restait cramponnées derrière les grandes jarres

d'huile. Kamel ne nous trouvait jamais et ça le rendait furieux...

Les pas de mon père qui rentrait dans la cour intérieure interrompirent brusquement la conversation de Farida et Fatma. Elles étaient parties en vitesse vers la cuisine.

Je repris mon livre, mais Stendhal avait perdu son emprise. C'étaient les confidences de Farida et de Fatma qui bourdonnaient dans mes oreilles. N'étais-je pas le fils unique de mon père ? Celui qui un jour devrait prendre les rênes du pouvoir de notre famille ? Mais *Baba* tenait à ce mariage ; il faisait confiance à Kamel. Il le voyait comme son vrai successeur, lui, son neveu et non pas son propre fils, qui ne savait que lire et écrire des poèmes. *Baba* était un grand despote. Il n'écoutait personne et encore moins moi qui suis allé à l'école. Il passait toutes ses journées dans son bureau de Bab Souika où il recevait les petits commerçants ou les pauvres gens du quartier qui venaient lui emprunter de l'argent.

— Je te prête dix mille francs à condition que tu m'apportes le titre foncier de ta maison. C'est mon gage.

Combien de fois ai-je entendu répéter ces mots alors que je passais devant son bureau en allant au collège ? J'avais honte du peu de scrupules de mon père. Je ne pouvais pas le regarder dans les yeux de peur d'y voir mes propres faiblesses. Je baissais la tête et continuais mon chemin. De loin, j'entendais les louanges de la personne qui venait de recevoir la promesse du prêt.

— Que Dieu te garde *Si Laroussi*, juste le temps d'aller à la maison et je reviens avec le titre foncier. Je vous retournerai votre argent. Ne vous en faites pas, je vais bientôt recevoir ma part d'héritage de ma mère et votre argent vous sera remis au centime près.

Je savais que les promesses de cet homme dans le besoin étaient exagérées et, comme plusieurs avant lui, il finirait probablement par perdre sa maison. Mon père était un prêteur sur gages; c'était ainsi qu'il faisait fortune. Les gens arrivaient la première fois pour emprunter mille ou dix mille francs, puis une autre fois et encore une autre. Une fois que la somme empruntée se rapprochait du prix de la maison, mon père envoyait le titre foncier à son ami avocat, Shlomo Fallouss, et ensemble ils entamaient les procédures légales pour se faire rembourser en s'appropriant le magasin ou la maison.

Ce que mon père faisait était abject et immonde et j'attendais le jour où je pourrais obtenir mon diplôme et m'éloigner de cet homme qui ne pensait qu'à s'enrichir sur le dos des pauvres et des infortunés.

Depuis le début de la Seconde Guerre mondiale, les affaires du pays allaient de mal en pis. C'était pire que la crise économique des années 1930. La chute des cours des principales productions agricoles du pays était fulgurante : le blé, l'orge, l'huile d'olive et la laine. Tout devenait cher et le monde s'appauvriissait, y compris la famille de mon oncle Salah et de son fils Kamel. Tout le monde, sauf mon père. Il souhaitait que Kamel fasse des miracles avec les terres familiales. Mais cette fois-ci, je suis convaincu qu'il se trompe. Nous rentrons dans des bouleversements politiques et économiques fondamentaux et Kamel n'y comprendra rien.

Je n'étais pas capable d'aider Farida. Fatma essayait de jeter tout le blâme sur moi, alors qu'elle oubliait que c'était mon père qui maîtrisait tout. Je n'avais le contrôle que sur mes lectures et mes examens et c'était pour cela que j'étais déterminé à réussir pour pouvoir m'en aller le plus tôt possible.

Cette Fatma était trop rusée. Comment a-t-elle pu deviner le genre de livres que je lisais? Elle ne savait même pas lire en français. Mais elle était toujours en compagnie de personnes plus âgées, de ses autres cousines et de sa mère. Elle entendait tous les commérages et connaissait toutes les rumeurs. Farida n'était pas pareille. Elle était une intellectuelle; pas comme les autres jeunes filles de son âge.

CHAPITRE 6

Kamel

Cette écervelée de Farida est allée raconter notre dispute à son père, mon oncle Laroussi. Elle pensait qu'il me faisait peur. Pas le moindre iota. Au contraire, mon oncle est de mon côté et il le sera toujours. Du moins, tant que je rapporterai de l'argent à la famille.

Je savais que les affaires n'allaient pas bien. La terre n'a pas rapporté les rentes comme les années précédentes. Les agriculteurs ne peuvent plus vendre le blé au prix habituel. L'Europe est toujours en guerre et tous les marchands au *souk* disent que les Allemands viendront bientôt chez nous. Tant mieux, ils vont mettre à la porte ces maudits Français qui nous volent toutes nos richesses depuis des années. Chaque année, ils nous disent que les prix du blé et de l'orge baissent. Ils mentent, ils nous exploitent. Bientôt, les agriculteurs qui louent nos terres n'auront plus de quoi payer la rente. Je ne sais pas quoi faire.

Mais aussi, je savais que Romdane, mon locataire, était un grand fainéant. Il passait ses journées à faire la sieste. Au lieu de travailler plus et de produire davantage, il se cachait derrière des mensonges pour ne pas payer le loyer de nos terres. Il faudrait que je lui trouve un remplaçant. Hier, au café, mon ami Lamine m'a parlé d'une famille

italienne qui est à la recherche d'une terre du côté de la *Jdeida*, là où se trouvent nos terres, pour élever des vaches et produire du lait et du fromage. Je demanderai à Lamine de rencontrer ce monsieur italien. Il faudrait que je mette Romdane Jlassi et ses enfants à la porte, sinon dans quelques années, il mettra la main sur nos terres sans nous payer un centime.

Il se croyait intelligent ce *goor*¹, mais il oubliait que c'était moi l'intelligent, moi, Kamel Ben Mahmoud, celui qui aime les chaussures italiennes et les belles femmes.

Farida est trop mince à mon goût. Elle est comme une planche de bois dans le lit. Elle ne bouge pas et ne parle pas. Je n'arrive pas à oublier Samira, la fille de la rue Zarkoune. Toujours prête, toujours fougueuse. Elle a les bons mots pour moi, ceux qui savent me faire oublier les difficultés de la vie. Elle adore mes souliers et parfois les frotte jusqu'à les rendre luisants comme des pièces d'argent. Elle s'assoit sur mes genoux, me caresse les cheveux, m'embrasse la nuque, me donne des massages aux pieds et au dos. Après l'amour, toujours nue, les seins saillants, elle allume une cigarette, les jambes croisées, puis me lance, presque en riant :

— Tu ne dois plus venir me voir, tu es marié maintenant et ta femme sera jalouse.

— Ma femme ne sait rien faire. Ni au lit ni dans la cuisine. Je ne peux pas me détacher de toi, Samira. Tu es comme un aimant.

Elle éclata de son rire le plus fort. Celui que j'adorais, franc et vulgaire et qui la rendait encore belle. Je revoyais ses dents blanches, avec la séparation au milieu, les dents de bonheur.

1. *Goor* ou *goora* (féminin) sens péjoratif, employé par certains citadins pour désigner les villageois ou les petites gens.

— *Ya hallouf*², *ya* Kamel! Je t'adore.

Elle se jetait sur moi, sa silhouette grassouillette m'excitait. Elle me couvrait de dizaines de petits baisers et j'étais comblé, je n'avais qu'une seule envie : lui faire l'amour de nouveau.

Farida pensait que j'étais radin. Peut-être qu'elle croyait que je trouvais l'argent dans les allées et les souks de la médina. Elle vivait dans ses livres de *gaouri* qui lui lavaient le cerveau et lui parlaient de choses qui n'étaient pas de notre culture. Elle ne savait même pas cuisiner un bon repas.

L'autre jour, le ragoût de pommes de terre était un mélange dégoûtant d'eau, d'huile et de morceaux de pommes de terre à moitié cuits. Les morceaux de viande étaient encore garnis de graisse qui n'avait même pas fondu. Plus de graisse que de viande. C'était affreux. Elle avait mis le blâme sur moi. Non, mais elle ne me connaît pas du tout. Elle se prend pour une beya³. Je n'ai pas autant d'argent que mon oncle Laroussi qui suce l'argent des gens comme une sangsue en multipliant les maisons et les magasins. Ou peut-être a-t-elle oublié comment son père fait sa fortune.

Farida va fermer sa gueule et accepter sa nouvelle vie sinon un jour je lui donnerai une correction dont elle ne se relèvera jamais. A-t-elle oublié que je suis son mari? Ou alors, peut-être pense-t-elle que je suis comme son frère, ce faiblard Habib. Lui aussi, il se prend pour un dieu. Trop intelligent pour nous. Il ne lui reste qu'à changer de nom

2. Littéralement, espèce de cochon, insulte affective pour signifier, selon les situations, un malin ou mauvais.

3. Titre pour désigner une princesse beylicale (monarchie locale), bey (masculin).

et de religion et de devenir un Français. Mais le problème de Habib, je le connais. C'est un gros peureux. Il a peur de son ombre. Il ne sera jamais capable de coucher avec une femme. Il ne sait que lire des livres et faire ses devoirs. Autrefois, dans le quartier, les autres garçons de son âge se moquaient de lui. Ils lui enlevaient sa *chéchia*⁴ et se la lançaient entre eux. Je le vois encore courant dans un sens puis dans l'autre en vain alors que les garçons n'arrêtaient pas de jouer avec la *chéchia* tout en rigolant. Finalement, quand ils s'étaient bien amusés, ils lui renvoyaient la *chéchia* par terre et Habib, l'air penaud, allait la ramasser. Il s'en allait, sans mot dire, son cartable sous le bras, la *chéchia* un peu défaite, enfoncée tant bien que mal sur son crâne. De la rue Kaadine, il se dépêchait vers la rue de Pacha, puis continuait par la rue Dar El Jeld, en traversant la rue Bab Bnet pour se retrouver finalement au Collège Sadiki, dont il nous rebattait les oreilles depuis qu'il y avait été accepté.

Mais la lecture et les livres ne lui rapportent pas un centime. Alors, que moi, je vais chaque semaine dans ma *carroussa* à Jdeida. Je rencontre Romdane, ses fils, les ouvriers qui travaillent dans les champs. Automne, hiver, printemps, été, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il fasse trop chaud, peu importe, il n'y a pas de répit pour moi. Il faut que j'aïlle sur les lieux et que j'inspecte le travail pour que ce fainéant Romdane et ses fils ne me mentent pas et ne me disent pas que la moisson n'est pas bonne cette année et qu'ils ne peuvent pas me payer la rente de la terre. Et bien sûr que je mérite quelques petits cadeaux en m'offrant une nouvelle paire de souliers de Chez Carlo ou en allant boire quelques verres de vin au Café La joie avant de passer une ou deux soirées dans les bras de Samira. Je mérite plus

4. Couvre-chef traditionnel porté par les hommes.

que ça, mais, un jour, ils verront combien important je serai à toute la famille, y compris à mon oncle qui viendra m'embrasser le front pour avoir su préserver toutes nos terres et pour avoir gardé et fait fructifier l'argent de la famille de Ben Mahmoud.

CHAPITRE 7

Farida

Heureusement que mes tantes Zohra et Hnani étaient rentrées de leur escapade à Hammam-Lif. Je n'avais plus à cuisiner. Elles reprirent rapidement les choses en main et de la meilleure façon. Chaque jour, elles cuisinaient un nouveau plat, un nouveau délice que nous savourions et qui faisait taire les plaintes et les grognements incessants de Kamel. Mes tantes ne me dérangeaient pas ; elles me disaient même que je serais toujours considérée comme une nouvelle mariée et que je serais gâtée tant que je n'avais pas d'enfant. Alors, je priais Dieu jour et nuit pour ne pas avoir d'enfant. Chaque matin, après le départ de Kamel pour visiter les terres, je restais au lit pour rattraper les heures de sommeil perdues avec lui. C'était toujours la même scène, lui sur moi comme un cheval en rut et moi qui ne disais aucun mot et qui attendais dans la pénombre qu'il achève sa besogne. Quand finalement tout excité il se jetait sur le dos en haletant de plaisir, je me roulais de l'autre côté du lit pour me rhabiller. Kamel se rendormait rapidement. On aurait dit que l'amour qu'il cherchait en moi le paralysait. Je restais éveillée en pensant à un homme qui m'aimerait réellement et avec qui je pourrais passer toute la soirée à grignoter des pois chiches salés ou des

marrons grillés sur le feu doux du *kanoun* en parlant du plus beau passage d'un livre ou en lisant un poème qui décrirait notre tristesse ou notre bonheur. Hélas, les ronflements bruyants de Kamel rajoutaient à mes tourments nocturnes, et le matin je peinais à me réveiller pour aller préparer le café de *Baba* et en servir un à Kamel avant son départ. Mais dès qu'il fermait la porte derrière lui, rassurée par la présence de mes tantes, je me glissais dans mon lit pour retrouver le sommeil que Kamel m'avait confisqué la veille.

Parfois, Fatma venait interrompre mon sommeil et je passais alors la matinée avec elle, contente de la retrouver. Un jour, en venant me voir, elle avait les cheveux tressés et une jolie robe, que je ne reconnaissais pas, qui lui arrivait aux genoux. Sa peau blanche contrastait avec la couleur noire de ses yeux et de sa chevelure. Cette nouvelle robe mettait en évidence sa poitrine exubérante. Elle était belle, Fatma, aucune ressemblance avec Kamel, son frère à l'air mesquin de rat fouineur et, par malheur, mon mari.

Je la tenais par la main, comme nous le faisons quand nous étions gamines et la guidais vers mon petit salon. Tout était en ordre. Le grand fauteuil en bois sculpté que mon père m'avait offert, les coussins de velours couleur bordeaux et ocre et les deux grandes chaises qui l'accompagnaient, de style baroque italien. Leur bois plaqué or leur donnait un air encore plus somptueux. Au milieu du salon, il y avait une petite table en marbre blanc avec un socle solide de la même couleur que le bois des chaises. Et adossé au mur, une bibliothèque commandée par *Baba* chez le même ébéniste et remplie encore de ses livres en arabe.

— D'où vient cette nouvelle robe ?

Je voulais oublier mon mariage avec Kamel et m'abreuver des nouvelles que Fatma me ramenait souvent avec elle.

Fatma resta debout. Elle virevolta deux fois pour montrer comment la robe serrée à sa taille de guêpe devenait évasée au niveau des cuisses. Ses tours rapides laissaient voir ses mollets blancs et fermes.

— Tu n'as pas peur que ton père t'interdise de porter une telle robe? Elle est tellement belle sur toi.

— Et tu crois que je vais séduire qui? Habib ne regarde que ses livres, et les autres hommes de la maison, c'est mes petits frères. Tu sais bien que je ne sors que rarement.

Un voile de tristesse lui a soudain couvert le visage.

— Ne t'en fais pas Fatma. Tu es encore jeune. Tu n'as que seize ans. Il n'y a que deux ans de différence entre nous et je me sens déjà enchaînée par ce mariage. Ne sois pas trop pressée. Tu finiras par trouver un bon parti. Un homme qui t'aimera, c'est ce qui compte.

Ses joues sont devenues écarlates.

— Et tu crois qu'un tel homme existe?

— Et pourquoi pas? Il y a plein d'hommes derrière ces murs de bonne famille. Il faut juste que tu sois remarquée lors d'une cérémonie de mariage par la mère ou la sœur de l'un d'eux et tu verras, ça marchera.

Ses yeux brillaient de nouveau.

— Justement, je voulais te dire que ma cousine Rafika se marie dans une semaine et que toi aussi tu es invitée. D'ailleurs, cette robe, je compte la porter, lors d'une de ces soirées.

Je connaissais Rafika. C'était la cousine maternelle de Fatma. Elle venait nous rendre visite de temps à autre avec sa mère et ses sœurs. Elle ne vivait pas loin de chez nous, proche de la grande mosquée de la Zitouna. Son père était décédé alors qu'elle était encore jeune et sa mère, Kalthoum, s'était remariée avec un homme qui tenait une boutique de *chéchias*, rue de Sidi Ben Arous. *Am* Chedli,

un homme gros et gentil dont tout le monde faisait les louanges. C'était lui qui avait élevé Rafika comme l'une de ses propres filles.

— Mais tu ne m'as pas dit d'où vient cette robe ?

Fatma s'est levée de nouveau et a recommencé à tourner à gauche et à droite pour mieux exhiber ses formes. Tout était beau chez elle : sa poitrine bombée, ses bras ronds, son visage lumineux, ses cheveux noirs, foncés et lisses. Bref, Fatma était d'une beauté fatale ; il ne lui manquait qu'un mari qui l'aimerait.

Alors que moi, mince et sans attrait, j'étais déjà mariée depuis plusieurs mois à un homme que je n'aimais pas.

— C'est moi qui ai cousu cette robe. Je l'ai coupée comme je la voulais. Ma mère m'a un peu aidée pour la couture et l'essayage, mais c'est moi qui ai presque tout fait.

Je n'en revenais pas. Je savais que Fatma était habile de ses mains : la cuisine, la pâtisserie... et maintenant la couture.

— Mais le modèle, comment l'as-tu trouvé ? On dirait, une robe de France.

Elle fit une grimace, comme pour se moquer de ma naïveté.

— Toi, ma chère Farida, tu vis dans tes livres, mais moi, je me débrouille.

Elle rit puis sortit de sa poitrine deux feuilles froissées qu'elle me tendit.

C'était quelques pages déchirées d'un magazine, *Le Petit Écho de la Mode*. Le numéro était vieux de quelques mois. À la première page, c'était écrit en grosses lettres : « Vendu partout 10 cents... chaque MERCREDI ! »

Je ne comprenais toujours pas.

— Mais où as-tu trouvé ces pages ?

Fatma me faisait signe de baisser la voix.

— Je suis sortie toute seule l'autre jour, pas loin de chez nous. J'avais tellement envie de pois chiches grillés et aucun de mes frères n'était à la maison. Alors, sans que personne sache, j'ai mis mon *safsari*¹ et je suis sortie. J'ai acheté les pois chiches et ils étaient enveloppés dans un cornet, dans ces papiers. Quand j'ai vu le modèle que tu as entre les mains, je me suis dit que je devais le copier. Je dois porter une robe comme ces belles dames françaises. Nous aussi, nous sommes belles, n'est-ce pas ?

Je regardais bêtement la feuille que j'avais entre les mains. Quatre croquis de femmes élégantes. L'une des robes ressemblait à celle que Fatma portait. La taille serrée et des boutons sur la poitrine. Des petites manches qui cachaient à peine ses bras et une jupe qui arrivait aux genoux.

J'étais abasourdie. Je me trouvais en face d'une fille qui ne connaissait pas un mot en français, mais qui s'inspirait d'images sur du papier froissé pour se confectionner une robe.

— Fatma, tu es magnifique. Il faut que tu me fasses une robe comme la tienne.

— Je t'en ferai une avec plaisir, Farida.

La détermination de Fatma me fascinait à un tel point que j'oubliais Kamel et mes malheurs.

1. Longue couverture traditionnelle en soie, plus tard en nylon, qui sert à couvrir le corps des femmes tunisiennes quand elles sortent dans la rue.

CHAPITRE 8

Kamel

J'avais donné rendez-vous à Lamine au café de la Place Halfaouine. Je suis sorti de bonne heure. Un café avalé en vitesse que Farida a préparé pour son père et moi. Un café infect qui n'avait aucune écume et qui ne présageait rien de bon. Elle l'a probablement préparé en continuant son sommeil debout, ne distinguant pas entre le sucre et le sel. Tout ce qu'elle aime faire, c'est dormir et lire. Sa paresse n'a pas de limites. Ce matin, je n'avais pas le temps de lui faire des remontrances et en plus son père était présent, mais plus tard je m'occuperai d'elle. Rien à voir avec le café sucré préparé par les mains magiques de Samira. Les petites bulles d'air brunes qui s'accumulent sur le haut du café me donnent toujours envie de prendre une autre gorgée. Les quelques gouttes d'eau de géranium que Samira rajoute à la fin de cuisson m'enivrent presque.

Mais, ce matin, j'oubliais mes misères de mari malheureux et je me dirigeais prestement à la Place Halfaouine, m'arrêtant devant la boutique de Lamine. Il m'attendait assis sur une chaise en bois devant sa boutique de barbier. Une petite cage est accrochée au mur dans laquelle un canari jaune chante doucement et Lamine siffle pour l'encourager. En me voyant arriver, Lamine sortit un peigne

de la poche arrière de son pantalon et refit ses cheveux, puis me fit signe de l'attendre.

— *Sbah el Kheir*¹ Lamine, alors on s'en va?

— Oui, une minute! Je vais demander à l'apprenti de nettoyer le plancher et de laver tous les ciseaux, les peignes et les lames.

Le jeune apprenti sortit de la boutique, habillé d'une longue blouse grise qui lui arrivait aux genoux et coiffé d'une *chéchia*. Il me salua, un balai entre les mains, puis s'adressa à son patron.

— Ne t'inquiète pas *Arfi*², je vais faire tout ce que tu m'as demandé.

— Très bien, s'il y a quelqu'un qui arrive pour se faire couper les cheveux, offre-lui un café ou un thé et dis-lui de m'attendre, je reviens dans une heure.

L'apprenti fit oui de la tête. Lamine lança un dernier sifflement à son canari, puis on partit pour aller rencontrer l'Italien, M. Giuliano, dont il m'avait parlé et qui était intéressé à louer nos terres.

Les boutiques étaient alignées sur notre chemin. Le boucher, *Am Salem*, accrochait les têtes de mouton; les langues des ovins pendaient et la salive qui dégoulinait leur donnait un air presque vivant. Les pieds de bœuf fraîchement flambés, grattés et lavés étaient déposés sur le comptoir pour attirer les clients.

— Bonjour *Am Salem*! Les pieds de bœuf ont l'air frais, j'aimerais bien en prendre un ou deux pour en faire une *hargma*³.

1. Bonjour.

2. Patron, anciennement utilisé par les apprentis comme signe de respect ou de révérence.

3. Soupe aux pieds de bœuf ou d'agneau.

— Quand tu voudras! Il suffit de me dire, *ya Si Kamel*.

— Je reviendrai en chercher un plus tard.

— Avec plaisir! Il y aura toujours quelque chose de bon pour toi.

Et du revers de la main, il chassa les mouches qui déjà s'agglutinaient sur la viande fraîche. Devant le magasin, un chat maigre se nettoyait le museau tout en profitant des rayons de soleil et attendait patiemment que *Am Salem* lui lance un morceau de graisse ou qu'il attrape une souris de l'épicerie d'à côté.

Nous étions presque arrivés à La Place Halfaouine. La mosquée de Saheb Etabaâ brillait comme un joyau dans une marée de pauvreté. Les magasins, qui formaient une ceinture autour de l'étage inférieur de la mosquée, ouvraient leurs portes. Des charrettes s'arrêtaient devant les magasins et des enfants, des apprentis, déposaient les marchandises sur le pavé en attendant que d'autres travailleurs plus âgés et plus forts viennent les chercher pour les ranger à l'intérieur. Les hommes en *jebba*, coiffés de turbans enroulés sur la tête, s'empressaient de monter les escaliers qui menaient vers la mosquée. Certainement, des cheikhs y enseignaient le Coran ou le *fikh*⁴ dans des *halakat ilm*⁵. Une femme en *safsari*, le visage caché par une *khama*⁶ marchait de l'autre côté de la rue. Son petit garçon traînait derrière elle. Nous étions devant le café de la Place Halfaouine, ombragée par les platanes.

La terrasse du café était déjà remplie d'hommes attablés qui buvaient du thé ou du café en parlant avec anima-

4. Jurisprudence islamique.

5. Cercle de savoir, anciennement tenu dans les mosquées par les cheikhs pour enseigner à leurs élèves.

6. Voile qui cache le visage, porté parfois avec le *safsari*.

tion. Lamine et moi avons trouvé deux chaises. Nous nous sommes assis immédiatement.

Je tirai ma montre de mon gilet et regardai l'heure.

— À quelle heure l'Italien a dit qu'il allait arriver?

Lamine s'essuya le front avec le mouchoir qu'il avait dans la main.

— Il va venir, il m'a dit qu'il sera là, tôt le matin, il ne m'a pas donné d'heure précise. Il viendra... tiens, le voilà, il arrive, je le vois.

Un homme habillé d'un pantalon et d'un veston à carreaux, l'air un peu perdu dans le brouhaha du café, se dirigea vers nous. Il était presque chauve, juste quelques cheveux peignés soigneusement vers le côté cachaient à peine son crâne luisant.

— Monsieur Giuliano, monsieur Giuliano, on est ici!

Lamine s'est levé et criait à haute voix tout en hélant de la main en direction de l'Italien.

Ce dernier parut rassuré, sourit et se dirigea vers nous. Lamine commença à parler :

— Monsieur Giuliano, je vous présente mon ami Kamel Ben Mahmoud. C'est un propriétaire qui a de belles terres sur les rives du Medjerda, dans la vallée de la Jdeida. Vous pouvez lui poser toutes les questions que vous voudrez et j'espère vivement que vous ferez de bonnes affaires ensemble.

Lamine se leva, il voulait déjà partir.

— J'ai laissé le magasin avec l'apprenti. Je ne veux pas rater mes clients habituels du matin.

Je le retins de la main.

— Reste encore quelques minutes. Je te paie un café...
Garçon, deux; non, trois cafés!

Je me suis retourné vers M. Giuliano.

— Un café pour vous, monsieur?

L'italien sourit.

— Oui un *café, y'achek*⁷.

Il parlait en dialecte tunisois de façon presque impeccable. Je m'en réjouissais, car je ne connaissais que quelques mots en français et je ne voulais pas faire des affaires dans une autre langue que la mienne. Je craignais que M. Giuliano s'adresse à moi en français, comme le font certains Italiens qui vivent depuis longtemps en Tunisie.

— Alors, comme ça, vous cherchez une terre pour élever des vaches et fabriquer du fromage?

M. Giuliano encore souriant m'expliqua comment il était originaire de Sicile et qu'il était venu vivre à Tunis avec sa famille quand il avait cinq ans. Depuis, ils habitaient à la Goulette, dans un immeuble que son oncle avait construit et où il vivait dans un appartement à deux chambres. Les deux frères y ont vécu ensemble avec leurs enfants et leurs femmes. À l'âge de quatorze ans, le jeune Giuliano avait quitté l'école et avait commencé à travailler chez un autre Sicilien qui vendait du fromage et des épices dans le Marché Central de Tunis. Peu à peu, il apprit comment faire le fromage sicilien et la ricotta. Maintenant qu'il avait quelques économies, une femme et une fille pour l'aider, il voulait acheter des vaches, louer des terres et établir une ferme pour produire du lait et le transformer en fromage et en ricotta.

J'écoutais M. Giuliano me raconter sa vie en silence et j'imaginai un peu la ferme que celui-ci voudrait construire sur nos terres et rendre l'endroit plus rentable. Je chasserais Romdane Jlassi, ce paresseux qui mentait continuellement

7. Formule de politesse ou de remerciement souvent employée dans les discussions et qui signifie : « Que Dieu te garde. »

sur l'état des récoltes, puis je le remplacerais par cet Italien qui me paraissait honnête et ambitieux.

— Il y a une petite maison sur notre terre. Vous pourrez l'habiter avec votre famille. Vous n'aurez qu'à me payer le loyer de la terre.

— Et l'eau? Est-ce qu'il y a un accès au Medjerda?

— Nous avons un puits, mais le fleuve passe à côté de nos parcelles. La seule chose que nous n'avons pas, c'est une étable pour les vaches.

M. Giuliano ne parut pas trop déçu.

— Je peux en construire une. Mon oncle m'a promis de m'aider. J'ai une idée comment faire.

Nous nous sommes presque entendus sur tout. Le loyer, la date et même une commission quand les affaires iraient bien. Lamine avait bu son café et était parti en vitesse. J'étais ravi d'avoir fait la connaissance de cet Italien. Nos terres seraient dans de meilleures mains et j'aurais un loyer régulier et peut-être un profit en plus.

— Je compte commencer les travaux dans un mois.

— Je dois tout d'abord me débarrasser du locataire actuel et après on signera un contrat pour quelques années.

M. Giuliano me serra la main, puis repartit. On se donna rendez-vous dans deux semaines au même endroit et à la même heure.

Avant de quitter le café, le propriétaire, que je connaissais vaguement, annonça à tous les clients que bientôt un nouveau spectacle de *Karakouze* allait commencer avec l'arrivée du ramadan. Il restait encore quelques mois d'ici là, mais je me promis de venir regarder le spectacle. J'adorais les marionnettes.

CHAPITRE 9

Habib

J'arrivais au Collège Sadiki, le fleuron de l'éducation tunisienne. Les futurs avocats, professeurs, médecins et juristes de ce pays y passaient pour pouvoir porter le pays vers le haut et le sortir des griffes du colonialisme français. Aucun garçon de notre famille n'y était déjà rentré. J'étais le premier à pouvoir y accéder. Le cousin de mon père, Jalloul Ben Mahmoud, avait failli y rentrer n'eût été la tuberculose qui l'a emporté si jeune. J'ai connu *Ammi* Jalloul lorsqu'il est venu habiter chez nous les derniers jours de sa vie. Affaibli par la maladie, squelettique, un homme qui, à chaque respiration, se rapprochait un peu plus de la mort. Mon père ne lui rendait visite que rarement, et mon oncle, *Cheikh* Salah, quant à lui, calculait la part d'héritage qui allait lui revenir selon la loi islamique après la mort imminente de Jalloul. Une fois que Jalloul aurait quitté ce bas monde, qui, selon mon oncle Salah, ne valait pas grand-chose, combien d'hectares se rajouteraient à leurs terres respectives, que le grand patriarche Mahmoud Ben Mahmoud avait acquises au début du siècle et qui depuis nourrissaient les bouches et les disputes au sein de la famille? Jalloul était le seul de la famille qui ne s'intéressait pas aux terres et aux querelles interminables entre mon

père et son frère. Il lisait, jour et nuit. Même la maladie ne l'avait pas empêché de continuer sa quête du savoir. C'était un jeune homme délicat, doux, aux traits fins. Un être sensible. Un étranger dans cette famille déchirée par l'argent et hantée par les apparences et le statut social. Son père, le frère aîné de mon père et de mon oncle, était mort jeune et Jalloul, son seul descendant, avait hérité de la part de son père, soit le tiers des terres de la Jdeida. Depuis, le jeune Jalloul était devenu la convoitise financière des hommes de la famille — mon père et mon oncle. Heureusement que sa mère a pu le sortir de cet enfer en lui prodiguant beaucoup d'amour et une bonne éducation. Personne ne comprenait le savoir immense de Jalloul, ni sa finesse, ni sa gentillesse sans borne. On ne voyait que les terres qu'il possédait, on attendait qu'une seule chose : qu'il disparaisse pour s'emparer de sa part d'héritage. Et Jalloul a disparu dans des conditions horribles. Délaissé par ses cousins, incompris par le reste de la famille, orphelin de père puis de mère, il s'est éteint tôt, comme la flamme d'une chandelle soufflée par des vents violents.

Je visitais de temps à autre Jalloul dans sa chambre sombre. On lui avait mis un lit avec un matelas bourré de paille et une petite table de chevet. Mes tantes Hnani et Zohra, elles aussi à la merci de mon père et de mon oncle — et qui, même si théoriquement elles avaient droit à ses terres, ne recevraient rien de leurs frères —, s'occupaient tant bien que mal de lui. J'allais lui tenir compagnie et lui parler de mes études. Un livre entre les mains, il me souriait faiblement, puis me posait toujours la même question :

— Quand est-ce que tu vas entrer au Collège Sadiki ?

Ses yeux affaiblis et humides en disaient long sur sa souffrance.

— Bientôt *Ammi* Jalloul, lui répondais-je. *Incha'Allah*, dans quelques années...

Et comme par miracle, son regard s'illuminait, son souffle se stabilisait et ses joues se remplissaient d'un sourire volé à la mort.

— Surtout, ne te laisse pas piéger par les faux calculs de la famille et leurs querelles sans fin. Tu y laisseras ton âme. Entre au Collège et deviens professeur, gagne ta vie et éloigne-toi de ces monstres.

Il s'arrêta court soudain, fatigué d'avoir trop parlé, fatigué par les mots lourds et les pensées pénibles. Je tenais sa main et l'approchai de ma bouche pour l'embrasser. Embrasser ses doigts délicats qui ne savaient pas faire du mal et qui ne savaient que tenir des plumes et tourner des pages de livres.

Au contact de mes lèvres sur ses doigts, il ferma les yeux et ne dit plus un mot. Mes larmes coulaient en silence. Je voulais que ce moment s'éternise. Je voulais garder cette image de deux êtres assis dans une chambre où la mort et les mots se livraient une bataille sans merci, qui allait bientôt se terminer par la victoire de la mort.

Quand Jalloul est décédé, mon oncle et mon père ont fait semblant de le pleurer, chacun à sa façon. Mon père en distribuant trente repas aux pauvres vivant dans notre allée¹ et mon oncle en récitant des sourates du Coran pendant trois jours. Deux ans après sa mort, je suis entré au Collège Sadiki, un rêve de Jalloul qui ne s'est jamais concrétisé pendant sa courte vie, mais que j'ai pu lui offrir en cadeau posthume.

De loin, j'apercevais les deux coupes du Collège comme deux mamelles pointées vers le ciel et le minaret,

1. Ruelle dans la médina.

droit, posant en gardien jaloux des traditions islamiques. Le Collège représentait une sorte de compromis incertain entre l'Est et l'Ouest, entre le français et l'arabe, une union entre deux mondes qui s'épiaient depuis des siècles. Mes amis se trouvaient dans la vaste cour entourée par les solides piliers de pierre ornés d'arabesques de marbre noir et blanc. Les élèves attendaient en petits groupes le début des cours.

— As-tu terminé la dissertation arabe sur *Kalila wa Dimna*²? me demanda furtivement Hédi Zakour.

Hédi était mon meilleur ami. On s'entendait parfaitement. Son père tenait un petit magasin de légumes. Des origines modestes par rapport à notre famille, mais certainement des relations plus simples et plus paisibles que je lui enviais par moment.

— Oui, je l'ai terminée. Je te la lirai tout à l'heure pendant la récréation.

La cloche retentit, nous nous sommes alignés en silence pour retrouver notre classe au fond du couloir où le professeur de français nous attendait avec son sérieux habituel et son invincible fermeté.

2. Ancien livre écrit en sanskrit avec des histoires philosophiques racontées par des animaux. Œuvre traduite en arabe et très prisée dans les études littéraires.

CHAPITRE 10

Farida

Les noces de Rafika, la cousine maternelle de Fatma, étaient simplement magnifiques. Elles m'ont fait presque oublier les malheurs de mon mariage avec mon cousin Kamel.

Cependant, en plein milieu de ces journées de fête et de joie, un évènement déconcertant coupa court à mes sentiments de bonheur retrouvé. Il me marqua pour la vie.

La fête a duré trois jours. Nous y avons formé presque une délégation : Fatma, mes tantes Hnani et Zohra, la mère de Fatma, dont la sœur n'était autre que la mère de la mariée, et moi. Mais bien sûr, il y avait d'autres femmes invitées, certaines que je connaissais et plusieurs que je voyais pour la première fois. La maison où vivait Rafika avec sa mère, son beau-père et ses demi-sœurs se trouvait au cœur de la médina. Une belle demeure, dont les murs de la cour intérieure étaient couverts de céramique bleue et ocre jaune.

Des dalles de marbre recouvraient la cour et les portes en bois de chacune des chambres contrastaient avec les murs blanchis à la chaux sur lesquels grimpaient quelques branches de jasmin dont les fleurs blanches teintées de mauve, le soir venu, s'ouvraient et embaumaient tout

l'espace. Toutes les jeunes filles s'empressaient de cueillir ces petites fleurs de jasmin et, à l'aide de fil et d'aiguille, en faisaient des colliers pour se parfumer le cou et la poitrine.

Tantes Hnani et Zohra passaient les journées dans la cuisine en compagnie d'autres femmes, de vieilles connaissances, pour préparer les plats qui seraient servis aux invitées pendant les soirées de la fête.

Profitant de cette liberté soudaine, je passais mes journées avec Fatma et les autres jeunes filles dont certaines étaient mariées et d'autres qui en rêvaient. Je me gavais de *mloukhia*¹, de ragoût d'agneau, de boudins de viande servis dans une sauce tomate avec des câpres et des citrons confits. Je n'arrêtais pas de manger et de me délecter de ces délicieux mets que je ne savais hélas! pas trop comment préparer.

Le soir, on arrosait les dalles en marbre d'eau froide tirée du puits qui se trouvait au milieu de la cour. Une fois séchées, les dalles étaient recouvertes de *kélims*, de peaux de mouton et de couvertures en laine, le tout entouré d'oreillers. Les invitées s'assoiaient les jambes croisées, ou s'allongeaient contre le mur, puis la nuit tombée, elles y dormaient à la belle étoile jusqu'au matin.

Une fois le repas du soir terminé, la mariée s'assoiait au milieu, entourée de ses cousines, parentes et voisines et la *hanana* lui enduisait les doigts avec de la pâte de henné.

— Il n'y a pas de mariée sans henné. Ça porte bonheur et, surtout, le vert est la couleur de la fécondité, disait la vieille dame qui humectait la pâte avec sa salive puis l'appliquait soigneusement sur les petits doigts dodus de Rafika.

1. Plante séchée et réduite en fine poudre verte, cuisinée comme une sauce épaisse avec des morceaux de viande.

Cette dernière ne cessait de sourire à toutes les invitées. Aux mots qui venaient de sortir de la bouche de la *hanana* dont les lèvres avaient pris une teinte rouge bordeaux à force d'y mettre la pâte de henné, Fatma me regarda dans les yeux. Je savais ce qui tournait dans sa tête. Comment se faisait-il que je ne sois toujours pas enceinte? Le henné ne m'a-t-il donc pas porté bonheur?

— Ne veux-tu pas mettre un peu de henné? me lança-t-elle d'un air sournois pour me taquiner.

— Non, j'en ai encore sur les ongles depuis mon mariage, ça prend du temps à disparaître. J'en mettrai pour ton mariage, c'est promis.

Fatma s'empourpra. Elle était vraiment belle. Elle avait mis la robe qu'elle avait confectionnée et qui rehaussait ses formes généreuses. Les regards jaloux des autres filles la rendaient resplendissante.

Quand les femmes ont commencé à chanter et les filles, à danser, Fatma s'est mise de la partie. Chaque fois qu'elle tournoyait, je voyais quelques filles, la main sur la bouche, chuchoter, les sourcils hauts pour signifier leur étonnement de l'audace de Fatma. Mais Fatma s'en moquait éperdument. Elle redoublait d'ardeur.

Il n'y avait pas d'hommes dans la maison, seuls les femmes et les enfants. Même le beau-père de Rafika, *Am* *Chedli*, allait coucher chez l'un des voisins qui avaient ouvert leur maison pour loger le flot d'invités. On l'avait vu le premier jour quand nous sommes arrivées devant la maison. C'était un homme gros avec des lèvres charnues, des yeux rieurs accentués par une barbichette.

Nous descendions de la *carroussa*, Fatma et moi, enveloppées de nos *safsaris*, mes tantes et la mère de Fatma étaient devant nous.

— *Zaritna Al barka², zaritna Al barka!* ne cessait-il de répéter à chaque pas que nous prenions en traversant le vestibule de l'entrée où un banc en bois nous attendait pour nous reposer.

Am Chedli faisait semblant de détourner son regard, une marque de respect au passage des femmes, mais je voyais bien que ses yeux s'attardaient sur Fatma. Le visage de celle-ci éclatait de beauté. Visiblement, Fatma le troublait. Le soir, quand je lui fis part de mon observation, Fatma éclata de rire :

— Mais j'ai besoin de quelqu'un qui n'est pas marié. Celui-là est déjà pris et c'est le mari de ma tante, sa fille a presque mon âge.

Tous les hommes de notre famille, mon père, mon frère Habib et même son propre frère, Kamel, se méfiaient de Fatma. Ils la trouvaient trop dangereuse avec son comportement parfois effronté, son intelligence vive et son aisance avec les gens. Fatma semblait les menacer, mais je ne comprenais pas trop comment.

Il restait une seule soirée au mariage. Chaque soir, après le repas, les sucreries, le thé qui coulait à flots, les chants et les danses, nous nous allongions dans le grand patio sur les tapis et les couvertures et nous essayions de dormir. Les femmes âgées étaient dans les grandes pièces intérieures, mais nous, nous restions dehors avec pour seul gardien le ciel rempli d'étoiles.

J'étais toujours collée à Fatma. Nos oreillers se touchaient ainsi que nos chemises de nuit. Vu mon mariage relativement récent, je passais presque inaperçue dans le groupe de jeunes filles. Désormais, je n'étais plus une

2. Ancienne formule de bienvenue qui signifie que la venue des visiteurs est une bénédiction.

fillette, mais je n'étais pas non plus une femme avec des enfants. J'étais à cheval entre deux mondes, sans vraiment appartenir à aucun.

Les rires étouffés, les chuchotements étranglés, les refrains d'une chanson fredonnée et répétée sans fin fusaient de tous les coins du patio et nous gardaient réveillées pendant des heures. Alors parfois, l'une des femmes plus âgées sortait presque en furie de l'une des pièces avoisinantes et nous ordonnait de nous taire. Le silence nous enveloppait pendant quelques instants, puis graduellement le bruit des pieds qui se frottaient sur les couvertures, les bras qui se repoussaient et les mains qui se chamaillaient prenaient le dessus. Ce manège continuait en sourdine jusqu'aux premières lueurs de l'aube.

Quand je me suis réveillée le matin, Fatma n'était pas à mes côtés. Je regardais autour de moi et toutes les autres filles étaient encore endormies. Des nattes de cheveux noirs allongées sur les couvertures froissées, des foulards en soie glissés des têtes jusqu'aux chevilles. Les jeunes filles, la bouche légèrement entrouverte, allaient bientôt être réveillées par leur grand-mère, leur mère ou leur tante, pour entamer les derniers préparatifs pour le jour de la *tasdira*. C'était le grand jour où la mariée porterait sa *keswa* brodée de paillettes que toutes les invitées viendraient admirer et où elles lui souhaiteraient bonheur et joie avant qu'elle puisse partir habiter chez son époux.

Finalement, je vis Fatma arriver. Elle venait des toilettes, elle poussait ses *kobkabs*³ comme s'ils pesaient des tonnes. Son visage était blanc comme un linge. Je ne savais

3. Anciens sabots en bois utilisés à l'intérieur des maisons arabes ou dans les hammams.

pas trop ce qui lui arrivait. Peut-être qu'elle n'avait pas pu dormir.

— Qu'est-ce que tu as? Es-tu malade?

Elle ne dit pas un mot. Son regard d'habitude espiègle avait perdu toute trace de gaieté.

— C'est la *mloukhia* qui t'a donné des maux de ventre, n'est-ce pas? Je vais aller te préparer une tisane avec de la menthe fraîche, tu verras tu te sentiras mieux.

Fatma ne voulait pas me regarder dans les yeux. Son regard était ailleurs. Ce n'était plus la cousine qui avait grandi avec moi, celle qui me révélait tous les secrets de la maison, mon amie d'enfance qui faisait semblant de comprendre le français sans vraiment piger un mot, celle qui avait cousu la belle robe moulante qui a choqué les autres jeunes filles et qui a fait couler leur jalousie comme un ruisseau de printemps. J'étais devant une étrangère. Je commençais à paniquer.

— Fatma, qu'est-ce que tu as? Je vais appeler ta mère, *Khalti* Kmar, elle pourra envoyer l'un des garçons acheter quelques herbes pour les bouillir... tu iras mieux, tu verras.

Au nom de sa mère, elle sursauta, mit sa main sur ma bouche et de la tête me fit signe de me taire.

— Surtout pas ma mère! Elle ne doit rien savoir.

Je ne comprenais toujours pas ce qui était arrivé à Fatma. Et si jamais les histoires de *djinn* et de sorcelleries que j'avais entendues à maintes reprises les soirées d'hiver racontées par ma grand-mère, puis reprises par ma mère, étaient vraies et si jamais les « autres personnes », comme ma mère les appelait, avaient fait peur à Fatma alors qu'elle était aux toilettes et, si jamais il était vrai que son âme avait été kidnappée par un *djinn* qui ne voulait pas la rendre... Et si tout cela s'avérait réel, qu'allions-nous faire pour retrouver la Fatma d'autrefois?

Fatma s'approcha près de moi. Lorsqu'elle s'est accroupie à mes côtés, elle grimaça, comme pour lutter contre une douleur invisible, elle approcha sa bouche de mon oreille et me dit, les yeux vides et la bouche triste.

— Je suis une femme comme toi. *Am* Chedli m'a tout enlevé, je n'ai plus rien à offrir!

CHAPITRE II

Fatma

Farida s'était endormie. Les chuchotements des autres jeunes filles me parvenaient faiblement. L'une parlait d'une bague qu'elle avait admirée la veille aux doigts d'une invitée. Elle la trouvait superbe et elle en voulait une pareille. Je l'ai entendue dire que peut-être son futur époux lui offrirait une bague aussi belle et aussi élégante. Une émeraude sertie de zircon. Toujours les mêmes rêves, toujours les mêmes souhaits. Je ne voulais pas de bague. Je voulais d'un homme qui m'aime. J'avais besoin d'amour et d'attention et surtout pas des regards absents de mon père, suspicieux de mon frère Kamel ou gênés de mon cousin Habib. Un regard qui s'attarderait sur moi. Un regard qui m'aimerait pour qui j'étais, sans crainte aucune.

Je n'avais pas bien digéré la *mloukhia*, les femmes y avaient mis trop d'huile. Même les gouttes de citron, que j'avais pris soin de presser sur le liquide vert et visqueux, n'avaient pas réussi à dissoudre toute la graisse dans mon estomac. Je rotais sans cesse. Je voulais vomir.

Je ne trouvais pas le sommeil et soudain j'eus envie d'aller aux toilettes. Peut-être que j'irais mieux. Sans mettre mes *kobkabs*, je me suis dirigée vers la *douiria*, une petite pièce entre la chambre principale de la maison et la

cuisine. Je la connaissais parfaitement et ne pouvais pas me tromper malgré l'obscurité de la nuit transpercée de quelques rayons de lune. Je m'appuyais aux murs pour ne pas me heurter contre un objet laissé ou oublié au hasard par les jeunes filles.

En arrivant près de la *douiria*, j'entendis un faible sifflement. Comme si quelqu'un m'appelait par mon nom. Je me suis rapidement retournée et là, dans le noir, je vis *Am* *Chedli*. C'était lui, oui ça ne pouvait être que lui. Le visage rond, le corps trapu, même dans la pénombre, je pouvais bien distinguer sa silhouette.

— Fatma, Fatma, viens ici.

J'eus peur. Je ne l'avais jamais vu sans sa *chéchia*. Un homme sans *chéchia* était un homme parmi les siens, un homme chez lui.

Je ne savais pas ce qu'il faisait ici au plein milieu de la nuit. Nous étions toutes des femmes et des enfants. Les hommes dormaient chez les voisins.

— Viens, Fatma, viens; j'ai besoin de toi...

Je fis un pas en avant pour m'approcher de lui et mieux comprendre ce qu'il voulait. Il en profita pour me tirer de force avec ses deux bras. Je voulus crier pour me libérer.

— Pas un mot ou tout le monde pensera que c'est toi qui es venue me voir...

Je ne savais pas de quoi il parlait. De nouveau, je voulus crier, mais il posa sa bouche sur la mienne et m'embrassa violemment. Je frissonnais, je ne voulais pas de cet amour.

— *Am* *Chedli*, qu'est-ce que vous faites?

J'essayais de me libérer de son emprise. Nous nous trouvions dans le vestibule; une bougie se consumait tranquillement. Je reconnus le petit banc généralement réservé aux invités. Il me coinça sur le banc et commença à me

toucher tout le corps, la nuque, les bras, le ventre, les fesses et les jambes. Je ne savais plus quoi faire. Crier, m'enfuir et subir la honte devant toutes les femmes de la maison. « C'est elle qui le cherchait. » « As-tu vu la robe qu'elle portait ? » « *Wallah*, on dirait une robe de *gaouri*. » « Elle n'aurait pas dû provoquer le regard des hommes comme cela. » « Après tout, les hommes ne peuvent pas s'empêcher de regarder. »

J'entendais déjà les femmes parler de moi. Je serais la honte de la maison. « Je l'ai cherché, n'est-ce pas, après tout je dois payer le prix de mon effronterie. »

Et Rafika, ma cousine, la mariée, et ma tante Kalthoum, la femme de *Am* Chedli, que penseraient-elles de moi ? Que j'avais séduit leur père et leur mari ? Qu'advierait-il de ma pauvre tante Kalthoum ? Me croire ou croire son second mari, celui qui l'avait sortie de la pauvreté, celui qui lui avait donné une belle vie avec une maison confortable, des filles jolies et en santé et un statut de femme respectable. Les pensées tourbillonnaient dans ma tête. Entre-temps, les mains de *Am* Chedli parcouraient tout mon corps. Ses baisers, sa salive, sa moustache, sa barbiche, il me « colonisait » tout le corps. Je résistais, je résistais, je le poussais, mais j'étais en face d'un homme. Non, j'étais en face d'un animal en rut.

— Que tu es belle, Fatma, ta fraîcheur, tes formes, tes yeux, tu me rends fou, je t'adore...

Violence et amour. Je n'ai jamais rêvé de cela. Comment osait-il me parler de ces choses alors qu'il était en train de me faire mal ? *Am* Chedli, le symbole du respect et de la galanterie. Le nouveau père de Rafika ma cousine, celui qui, dans quelques heures, la donnerait en mariage, comme le ferait tout bon père de famille, était au-dessus

de moi sur un banc de bois en train de me souiller avec ses
mains, en train de me déchirer le corps et l'âme en mille
morceaux.

CHAPITRE 12

Monsieur Giuliano

Je suis rentré chez moi heureux de cette rencontre avec l'Arabe. Je n'étais pas prêt à croire tout ce que Kamel me disait, mais il me semblait tout de même un peu honnête. En tout cas, les terres paraissaient bonnes. J'ai demandé l'avis de mon oncle Paolo qui vivait à Tunis depuis 1890. Il connaissait ces Arabes plus que moi et plus que le vieux Fabio : leurs manigances, leur malhonnêteté, leurs mensonges, comment ils traitaient leurs femmes et leurs enfants. Il nous a toujours prévenus de ne pas leur faire confiance. Nous étions pris entre les Français d'un côté et les Arabes de l'autre. Les Français nous ont donné une *grosse gifle*¹ quand ils nous ont surpris en signant le *traité du Bardo*². Nous avons une plus vieille présence que les Français en Tunisie. Nous y étions installés depuis des siècles avec nos pêcheurs de poisson et de corail sur les

1. En référence à la *schiaffo di Tunisi*, la gifle de Tunis que les Italiens désignent comme une humiliation du fait que la France a colonisé la Tunisie en 1881 avant l'Italie, alors que celle-ci avait déjà des visées sur le pays.

2. Traité signé en 1881 entre la France et la Tunisie instaurant le protectorat de la France sur toutes les affaires du pays.

côtes, nos merceries et nos commerces de la Grana³. Tout ça, c'étaient nous, les Siciliens et les Italiens. Mais les Français se montraient toujours supérieurs à nous, comme s'ils avaient un droit plus fort que le nôtre sur ce pays. Par la grâce de la *Madonna*, je louerais ces terres et je ferais mon fromage qui serait vendu même au Marché Central de Tunis. Je gagnerais ma vie comme un Français et je montrerais au vieux Fabio ce dont je suis capable. Lui qui m'avait toujours sous-estimé. Lui qui n'a jamais cru en moi. Lui qui me disait toujours :

— Va vendre de la *limonata* et des *biscotti* aux Arabes, sur un étalage de fortune, devant le Marché Central. Tu n'es pas digne d'un métier. Tu es trop stupide.

Je lui montrerais au vieux Fabio que je valais plus qu'un simple étalage dans la rue. Que ma fille Graziella et que ma femme Lorena pourraient vivre décemment. Peut-être même qu'on pourrait acheter un petit appartement au nouveau quartier de Lafayette à Tunis. Je sortirais de la Goleta⁴ malgré mon amour pour l'église Saint-Augustin-et-Saint-Fidèle de la Petite Sicile. J'oublierais les malheurs de mon enfance. Les bagarres dans les rues du quartier. Les enfants morveux et sales devant les immeubles qui jouaient au ballon pieds nus. J'oublierais tout.

On irait à la messe chaque dimanche, puis on reviendrait manger ensemble autour de la table avec un bon vin de *Grombalia*, et des belles *triglia* fraîchement pêchées et frites avec une sauce aux tomates et aux courges. Nous travaillerions ensemble et le vieux Fabio ne viendrait plus

3. Quartier et souk proche du quartier *Bab Souika*. Anciennement habité par certains Juifs italiens.

4. Station balnéaire proche de la capitale, Tunis, connue pour son port. Italiens et juifs et musulmans habitaient ce quartier.

me donner des ordres ou me briser l'échine comme il l'a toujours fait. Mes chères Lorena et Graziella travailleraient avec moi, toujours fidèles et toujours aimantes.

Je ferais tout pour sortir de cet immeuble de la Petite Sicile. Sombre, sale, grouillant d'enfants et leurs mères qui n'arrêtent pas de crier et de vociférer à longueur de journée des fenêtres de leurs cuisines.

— Pourquoi es-tu si sale ?

Et boum, une gifle par-ci, et paf une tape sur les fesses par-là.

— Tu pleures ? Viens que je t'apprenne à mieux pleurer, une pince sur les joues te ferait du bien.

Et l'enfant criait de plus belle et sa mère jurait sur la tête de son père qu'elle lui arracherait la bouche s'il n'arrêtait pas. Et le père qui arrivait avec la ceinture en main pour rajouter aux malheurs de l'enfant.

Je vivais et entendais ces scènes à longueur de journée. Parfois, je me bouchais les oreilles avec les mains dans un effort futile pour que tout cesse enfin.

Mon père faisait comme tous les autres pères du quartier. Et les femmes qui se parlaient des fenêtres de l'immeuble tout en accrochant le linge propre : les pantalons rapiécés de leurs enfants et les caleçons de leurs époux.

— As-tu entendu ? Claudia s'est disputée hier soir avec son mari. Il l'a frappée toute la nuit. J'entendais les coups et les cris. Il n'arrête pas de se souler la gueule et de lui taper dessus. Il est jaloux. Il l'a vu parler au poissonnier du marché et il l'a accusée d'être son amante. Pauvre Claudia. Un jour, elle sortira dans un cercueil et ses enfants deviendront des orphelins, pauvre *donna*.

Les rumeurs, les mauvaises nouvelles, les bagarres des hommes après le bistrot, les commérages des femmes et

les disputes des enfants dans la rue. Je ne voulais plus de cette vie.

Je sortirais Lorena et Graziella de ce calvaire et on achèterait un joli appartement. Tout serait propre, calme et bien entretenu. Les Français et les Juifs y avaient bâti de belles maisons. Ils envoyaient leurs enfants au Lycée Carnot de la rue de Paris. Ils sortaient les dimanches après-midi se promener dans leurs belles voitures ou tout simplement marcher. J'aimerais en faire autant et effacer le vieux Fabio de ma mémoire. Sortir les dimanches après-midi avec Lorena, bras dessus, bras dessous, flâner, regarder les belles voitures passer et admirer les beaux bâtiments encore neufs aux persiennes bleues et aux balcons larges sur lesquels traînerait une chaise avec un vieil homme assis qui nous saluerait de la tête. J'oublierais La Goleta, sa violence, l'exiguïté de ses lieux, le regard sombre du vieux Fabio et ses mots qui me crevaient le cœur jour après jour. Mais avant que ce paradis ne vienne vers moi et que cette nouvelle vie ne devienne réalité, il faudrait que je lance ma fromagerie et que je puisse louer les terres de Ben Mahmoud.

Le train du TGM⁵ s'était arrêté à la Goulette. Une foule sortit et le monde se déversa dans la petite gare comme une nuée de mouches. Des fonctionnaires français, des ouvriers italiens comme ceux que je connaissais bien dans notre immeuble et quelques Arabes. Des femmes en *safsari*, le couffin à la main et leurs enfants qui couraient dans tous les sens, des hommes en *jebba*, qui traînaient les pieds dans leurs babouches, et d'autres, l'air un peu plus riche, habillés à l'européenne arboraient des airs hautains.

5. Ligne ferroviaire qui relie Tunis à sa banlieue nord et aux stations balnéaires, dont la Goulette et la Marsa.

Le soleil d'automne tapait fort et nous brûlait la peau. C'était une chaleur humide et collante. Je m'essuyais le front avec mon mouchoir. L'odeur du savon avec lequel les belles mains de Lorena ne cessaient de frotter le linge me rafraîchit pendant quelques instants. J'essayais de me frayer un chemin dans cette foule qui voulait sortir tout en même temps de la porte en fer de la gare.

Finalement, je retrouvais ma route habituelle. Je longeais l'avenue du Cardinal Lavigerie, puis prenais la rue Jean Jaurès. Déjà, j'apercevais l'église Saint-Augustin-et-Saint-Fidèle, me souriant avec son haut campanile, ses clochers visibles et ses murs badigeonnés à la chaux blanche. Toujours belle, toujours charmante, de l'extérieur comme de l'intérieur, avec ses fresques formidables. Mon oncle Claudio m'avait même assuré qu'elles avaient été peintes par le frère du grand mafioso Alfonso Capone, comme rédemption pour tous les péchés de toute leur *famiglia*. Je ne pouvais pas le croire. Que la *Madonna* nous protège! Les images de la communion de ma petite Graziella dans sa belle robe de dentelle étaient encore gravées dans ma mémoire. Je pressais le pas, car j'avais hâte de raconter à Lorena ma rencontre avec Kamel Ben Mahmoud.

Il régnait un silence de mort devant l'immeuble. Rien à voir avec le vacarme habituel où les enfants rentraient et sortaient en dégringolant les escaliers avec une vitesse vertigineuse, renversant les habitants qui se tenaient au mur ou à la balustrade pour ne pas tomber. La cacophonie des femmes criant de leurs balcons, mélangeant insultes aux commérages habituels, s'était tue. Les persiennes étaient closes, les enfants retenus quelque part et les langues aussi.

— Que s'est-il passé?

Cette phrase me tracassait alors que je priais la *Madonna* qu'un malheur ne se soit pas abattu sur nous. Soudain,

j'aperçus le petit Alfredo, le fils de l'un de nos voisins, assis sous le ficus devant l'immeuble. Il était accroupi. Une petite branche dans la main, il grattait le sol.

— Alfredo, qu'y a-t-il, pourquoi les gens ne sont pas dehors ?

Il me regarda à peine. Toujours intéressé par la petite branche et le tunnel qu'il creusait.

— C'est le vieux Fabio, il est tombé de l'échelle alors qu'il réparait le toit. Il est mort sur le coup.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Fabio, le vieux Fabio, ne pouvait pas mourir aussi subitement. Fabio, celui qui me battait, celui qui n'a jamais trouvé un mot gentil à m'offrir ni une petite caresse ou un sourire. Le vieux Fabio n'était plus là. Il avait fini sa vie au bas d'une échelle, lui qui rêvait toujours de monter très haut. Mon père était mort.

Je tournai les talons, laissant le petit Alfredo toujours occupé par ses travaux et me dirigeai vers l'immeuble retrouver ma famille dans ce malheur qui s'était abattu sur nous.

CHAPITRE 13

Farida

Je n'arrivais pas à croire ce qui était arrivé à ma cousine Fatma. Je suis revenue du mariage, triste, le cœur endolori comme le jour où ma mère était morte, enveloppée dans un linceul blanc, son corps étendu sur une planche de bois transportée sur les épaules de mon père, de mon oncle et des hommes de la famille. Fatma n'a plus dit un mot depuis qu'elle m'a raconté ce que *Am* Chedli lui a fait. Nous avons assisté au mariage comme on assiste à des funérailles. Pas un rire, pas un geste heureux, pas un éclat dans les yeux, pas un mot. Il ne manquait que les larmes. Elles étaient emprisonnées à l'intérieur. Les femmes riaient et le cœur de Fatma saignait. Les filles dansaient et le corps de Fatma souffrait. Alors que la mariée s'apprêtait à passer sa première nuit de noces avec son époux, son beau-père, le mari de sa mère, venait de détruire le corps de ma cousine, en le souillant de ses mains et de son haleine et en gravant dans la mémoire et la chair de Fatma les mots qui ne seraient jamais dits.

Le mariage de Rafika a été une cérémonie exécutée selon les règles de l'art, dont on parlerait pendant des mois et des années. Pour Fatma, le mariage de Rafika était un arrêt de mort, la nuit où son destin avait basculé.

Un jour qu'elle se rappellerait toute sa vie. Qu'allait-elle dire quand un homme viendrait demander sa main ? Que *Am* Chedli avait été plus rapide que n'importe quel autre homme et que c'était lui qui lui avait ravi sa féminité ? Que *Am* Chedli, l'homme aux allures bourgeoises, que tout le monde aimait et que tous les artisans de la rue de Sidi Ben Arous appelaient affectueusement *Si Chdoula*, était en réalité un pervers et qu'une nuit il avait violé Fatma, la cousine de ses propres filles. Et s'il l'a fait avec Fatma, peut-être qu'il l'avait fait avec d'autres jeunes filles. Toutes noyées dans le silence. Un silence qui pourrait un jour tourner au scandale et viendrait les éclabousser en pleine figure. On raconterait alors que ces filles étaient un peu trop faciles et qu'elles auraient pris un amant avant leur mariage. On commencerait à chuchoter que ces filles ne pouvaient pas se retenir avant leur mariage et que maintenant elles essayaient de s'en sortir en jetant le blâme sur un bon père de famille. On dirait tout sur elles, mais on ne dirait rien sur *Am* Chedli. Après tout, quelle valeur avait la parole d'une jeune fille frivole, surtout comme Fatma, devant celle d'un homme mûr, surtout comme *Si Chdoula* !

Ces idées tournaient sans cesse dans ma tête. J'enfouissais mes propres malheurs avec Kamel, en pensant à ce qui adviendrait à ma cousine Fatma.

Kamel était trop occupé ces jours-ci. Il s'était débarrassé des anciens locataires de nos terres et à leur place il avait mis un Sicilien, M. Giuliano. J'ai entendu cette nouvelle de mon père. Comme d'habitude, je suis allée lui apporter son café du matin. Mon père était debout, il boutonnait sa chemise et s'apprêtait à mettre sa *jebba*. À ma vue, il s'assit et me dit :

— Comment vas-tu, ma chère Farida ? J'ai entendu dire que le mariage de la fille de *Si Chdoula* a été une nuit mémorable. Est-ce vrai ?

À la mention du nom de *Si Chdoula*, mon genou a soudainement fléchi et je faillis renverser le café sur sa chemise blanche.

— Qu'est-ce qu'il y a Farida, tu ne fais plus attention ou quoi ? Tu es toujours distraite. Encore ces maudits livres en français que tu lis.

— Rien *Baba*, ce n'est rien, un peu de fatigue, voilà tout.

Il changea de propos.

— Eh bien, tu sais Farida, je suis vraiment content que Kamel ait loué les terres à un Italien. En fait, c'est un Sicilien de la Goulette. Un pauvre type qui veut vraiment devenir quelqu'un. Kamel me l'a présenté l'autre jour et il m'a semblé honnête. Tu sais, ma fille, les Italiens sont aussi margoulins que les Arabes, sinon plus. Mais au moins, ils travaillent fort et ils veulent gagner leur vie. Ce monsieur Giuliano est très ambitieux. Il va construire une étable sur nos terres et produire du lait pour fabriquer du fromage. Quelle idée formidable ! Le prix des céréales baisse constamment, *incha'Allah* on va se rattraper sur autre chose. Je crois que Kamel a fait une bonne affaire.

Je n'étais pas aussi enthousiasmée que *Baba* par cette nouvelle. Kamel savait très bien donner l'impression qu'il prenait les décisions pour le bien de toute la famille, mais en réalité, il dépensait l'argent pour sa maîtresse et pour l'achat de chaussures de luxe.

— Pourquoi tu n'as pas l'air contente ? Si les affaires de ce Sicilien vont bien, nous aurons de bonnes rentes et nous serons plus à l'aise. Je pourrai vous acheter une maison de plage à la Marsa.

Mes yeux s'écarquillèrent. Une maison à la Marsa, c'était le rêve de ma mère et le mien aussi.

— Que Dieu te garde pour nous *Baba*. *Ommi*, que Dieu bénisse son âme, aimait la Marsa et moi aussi. Le murmure des vagues, la brise douce des soirées d'été qui enveloppent les estivants, le *Saf-Saf*, avec ses peupliers qui ombragent le café et l'eau de source qui coule continuellement et qui étanche nos soifs lors des étés torrides.

— Tu auras tout ça et plus, ma chère Farida ; tu verras, mais il faudrait que les affaires de Kamel prospèrent et que nous puissions rembourser le prêt de la banque pour que les terres nous rapportent plus d'argent...

Toujours Kamel, toujours cet homme soudé à mon destin, chaque jour un peu plus. Comment pourrais-je un jour m'éloigner de lui ? Et mon père, celui qui pourrait me séparer de lui, était maintenant de son côté. Pas pour autre chose que de l'argent : leur dieu, leur amour éternel, leur passion commune.

L'argent aidait mon père à contrôler les gens autour de lui, à les opprimer, à leur faire comprendre que c'était lui le plus fort, celui qui pouvait les rendre heureux ou malheureux, celui qui ouvrait certaines portes et en refermait d'autres.

Alors que pour Kamel, l'argent signifiait de belles chaussures italiennes qu'il achetait à prix fort et qu'il aimait porter comme signe d'opulence devant ses maîtresses. L'argent pour Kamel, c'était aussi ses colères malades qui éclataient contre moi dès que j'utilisais un peu trop d'huile pour cuisiner, ou que je lui demandais d'acheter des fruits et des légumes de meilleure qualité. Pour lui, l'argent signifiait de pouvoir sortir des liasses de billets devant ses amis pour leur faire comprendre qu'il en avait plus qu'eux.

L'autre jour, quand je lui ai demandé de me donner un peu d'argent pour acheter du tissu pour une robe, il m'a crié :

— Tu as plein de robes, pourquoi en faire une autre ?

Et lui qui s'achetait de nouvelles paires de chaussures.

— J'ai besoin d'une nouvelle robe, car j'ai pris du poids et je veux que Fatma m'en fasse une.

Son visage a changé de couleur. De l'exaspération, il vira à l'étonnement.

En prononçant ces mots, je me suis sentie prise par un fort malaise ; une envie soudaine de vomir. Kamel s'en est rendu compte.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ?

On avait oublié le tissu, la robe de Fatma et sa nouvelle passion. Kamel s'approcha de moi et, dans un geste inhabituel, tendre même, il mit sa main sur mon épaule. Je n'avais jamais vu Kamel aussi attentionné et inquiet pour moi.

— Je vais bien. C'est juste un petit malaise, je crois que j'ai trop mangé ce matin.

— Es-tu sûre ? Ou, se peut-il que tu sois enceinte ?

Cette fois, j'ai failli vraiment vomir. C'était la dernière chose à laquelle je voulais croire et vraisemblablement la première qui a frôlé l'esprit de Kamel.

— Il faut que tu consultes une sage-femme. Je dois le savoir. Ça serait la meilleure nouvelle de ma vie.

Jamais avant ce jour, je n'avais pensé que j'allais devenir enceinte. Comme si les bébés arrivaient du ciel ou comme si je croyais réellement que la virilité de Kamel n'aurait aucun effet sur mon corps.

CHAPITRE 14

Kamel

Lentement, je me dégageais des bras de Samira. Sa chambre n'avait pas changé : un désordre qui sentait le bordel et qui d'habitude m'excitait. Pas aujourd'hui. Ni les flacons de parfum, les uns remplis, les autres à moitié vides, cadeaux éphémères de ses amants, alignés sur la commode en bois foncé, n'allumaient mon désir, ni sa chevelure noire qui tombait en cascade sur son dos cambré, ni ses poses provocantes devant le miroir ne me donnaient envie de la prendre et de la faire mienne encore et encore. Rien ne marchait. Une seule idée m'obsédait l'esprit : Farida était enceinte. Mongia, la sage-femme, lui avait annoncé la nouvelle il y a quelques jours. J'ai rendu Farida enceinte. Une autre vie était en train de croître en elle. Une nouvelle vie qui était sortie de moi et avait trouvé refuge dans le ventre de Farida. Qui l'aurait cru ? Farida, ma cousine, celle qui ne voulait pas m'aimer, celle qui ne répondait pas à mes gestes et qui s'évadait très loin à chaque fois que je la prenais, était enceinte. J'allais bientôt devenir père et c'était Farida qui me donnerait ce cadeau. Cette cousine qui ne savait ni aimer ni cuisiner, son corps a su concevoir un enfant et elle me l'offrirait. Alors que Samira, dont la chair, les seins et les cuisses sont faits pour être désirés, caressés et

touchés ne me donnait rien. Un arbre sans fruit. Une fleur sans odeur. Une terre sans eau. Voilà ce qu'était Samira. Et pourtant, je l'aimais et je ne pourrais jamais me séparer d'elle. Mais aujourd'hui, c'était différent. Quelque chose venait de changer.

Samira m'enlaçait de nouveau de ses bras couleur de miel et me lança l'un de ses plus beaux sourires. Sa paupière gauche tressautait. J'évitais son regard.

— Qu'as-tu aujourd'hui, tu n'es pas en forme ?

Elle faisait la moue, comme une fillette qui hésitait entre un morceau de chocolat ou un bonbon au caramel.

— Tu ne m'aimes plus ou quoi ? Ou bien c'est à ta femme que tu penses maintenant ? Je sais, après un bout de temps, ces femmes respectables finissent par prendre le dessus.

Son regard perdit son éclat. Il parcourait toutes les bouteilles de parfum, comme si chaque bouteille lui rappelait tous les hommes qui avaient défilé dans cette chambre sombre, qui sentait le tabac, le parfum et le renfermé.

Je ne répondis pas. Je me levai, remis ma culotte et revêtis ma *jebba* que j'avais jetée sur la chaise de velours bleue.

— Ce n'est pas ce que tu crois, Samira. Oui, c'est ma femme. Mais ce n'est pas elle que j'aime. C'est l'enfant qui est dans son ventre. C'est à lui que je songe.

Elle se cala sur ses deux bras et posa sa tête sur le gros oreiller, cacha ses deux seins avec les draps roses sur lesquels nos corps se sont roulés des dizaines de fois, fous de désir, puis souleva une grosse couverture en laine, tombée à côté du lit, pour la rapprocher de son corps nu. Elle tremblait légèrement. Je voyais la chair de poule s'emparer de sa peau. Je détournai de nouveau mon regard pour m'empêcher de voir les larmes qui s'accumulaient dans ses yeux.

Un grand éclat de rire remplit la pièce. C'était elle. Samira. Toujours surprenante. Toujours imprévisible. Jamais triste pour longtemps. Encore enroulée dans la couverture beige avec des rayures brunes, elle tendit sa main pour prendre une cigarette. Elle tira le briquet plaqué argent que je lui avais offert, acheté à prix fort au Souk El Birka, le marché des orfèvres.

La flamme du briquet trembla légèrement sous l'haleine de Samira. Elle prit une grande inspiration, puis laissa échapper de sa bouche une fumée blanche qui monta rapidement vers le plafond clairsemé de petites taches vertes de moisissures.

— Tu dois me payer le *mabrouk*¹ : je te procure du plaisir et c'est ta femme qui tombe enceinte...

Encore des demandes. Mais, cette fois, je ne pouvais pas dire non. Je lui achèterais quelque chose : une robe, un bracelet en or, ou alors encore du parfum.

— Que veux-tu, ma chère?

Je sentis un regain de désir. Je m'approchai d'elle. Elle s'écarta légèrement de moi. Puis s'assit sur la chaise bleue. Les jambes nues. L'une croisée sur l'autre et le haut de son corps caché par la couverture de laine.

— Je veux une maison à la Marsa, devant la mer. Je veux entendre le murmure des vagues le soir, un verre de thé à la menthe dans une main et une cigarette dans l'autre. C'est mon rêve d'enfance. Tu me sors de cette chambre sombre et de ce bordel de *Sidi Abdallah Guech*. Ton petit garçon qui va bientôt naître vaut plus que ça, n'est-ce pas, *ya azizi*²?

1. Un cadeau.

2. Mon chéri.

Je restais bouche bée. Samira avait des demandes étranges, mais celle-là en était une de trop. Une maison à la Marsa, c'était la dernière chose à laquelle je m'attendais. Jamais je ne pourrais lui payer un tel cadeau. Même pas quand les affaires iraient à merveille avec M. Giuliano.

Elle s'approcha de moi. La couverture avait glissé par terre, découvrant ses épaules nues. Elle déposa sa cigarette dans le cendrier rose décoré aux motifs de petits cœurs qui contenait déjà quelques mégots.

— Hein, qu'en penses-tu? Une petite maison à mon nom, où tu pourras venir me visiter quand tu voudras et où j'enterrais ma vie de pute pour devenir une femme respectable, hein, tout comme la tienne. Que penses-tu, *ya azizi*?

Jamais je ne pourrais faire une chose pareille. Où prendrais-je cet argent? Mon oncle Laroussi ne le permettrait pas; il contrôle toutes les entrées et sorties d'argent. Il comptait chaque *sourdi*³. Non, tout sauf une maison!

— On en parlera, Samira. Tu sais bien qu'il y a la guerre. Tout le monde ne parle que de ça. Les Allemands vont débarquer. Les affaires ne vont pas aussi bien que tu le penses. Un *mabrouk* tu l'auras, ça, c'est sûr! Mais une maison à la Marsa...

— Rien n'est impossible. Dieu est grand et généreux! Tu verras. Je vais prier pour toi, pour ta femme et pour le garçon qui naîtra.

Je ne voulais surtout pas la regarder. J'allais bientôt rencontrer M. Leduc, le directeur de la banque. Justement, j'allais lui demander un prêt pour la construction d'une étable sur nos terres. Il fallait que les affaires marchent,

3. Mot qui a son origine dans le mot français «sou».

que l'argent coule et que la famille s'enrichisse, malgré les Français qui nous colonisaient et les Allemands qui étaient à nos portes.

CHAPITRE 15

Habib

« Le Parti du Destour est notre unique salut pour sortir le pays du protectorat français. Ce protectorat qui nous fait sombrer de plus en plus dans l'âge des ténèbres... Nous subissons doublement les affres de la guerre : d'un côté l'occupation française qui perdure et, de l'autre, les troupes de l'Axe qui vont bientôt débarquer. En plus, le front anglo-américain veut faire de la Tunisie un autre champ de bataille... Toutes ces forces veulent un morceau de notre chair. Même les Italiens veulent notre chair. Figurez-vous que l'ambassadeur italien a offert à *Si Moncef Bey* d'annuler *le traité du Bardo* et a proposé de conclure un nouveau traité avec l'Italie! Et le pauvre peuple tunisien dans tout ça? Rongé par la pauvreté et la misère et notre jeunesse tuée par les gendarmes français. Mes amis, il faut nous unir contre nos ennemis. Rappelez-vous que nous avons un bey nationaliste, mais que certains autour de lui ne sont pas à la hauteur, ils veulent protéger leurs intérêts... »

Une grogne se fit entendre dans toute la pièce.

— Les lâches! Il faut les tuer!

C'était mon ami Hédi qui répondait fougueusement aux paroles que venait de prononcer Bahi Louzir. Nous étions rassemblés avec les autres jeunes de la *chébiba*

destourienne¹. Hédi m'avait prévenu : il y allait et moi, je devais me joindre au mouvement des jeunes nationalistes. Je ne voulais pas trop. Non pas que je ne croyais pas aux revendications de ce mouvement, mais parce que je ne me voyais pas dans l'action politique. Je suis amoureux de la littérature arabe et française, et rêveur. Je suis un poète, pas un militant nationaliste.

Malgré mes réticences, j'ai accepté d'accompagner Hédi à cette réunion clandestine qui se tenait dans l'arrière-boutique de l'épicerie de *Si Ahmed Louzir*, père de Bahi, l'un des grands militants du parti du Destour.

Hédi ne pouvait plus contenir sa colère. Il tendait ses deux mains ouvertes devant lui comme pour dire qu'il attendait que les gendarmes français le tuent en appuyant sur la gâchette de leur fusil.

Des applaudissements ont salué son geste de défiance. Bahi se leva et se dirigea vers lui pour le féliciter pour son courage et sa bravoure.

— Si on avait plus de jeunes comme toi, cher Hédi, on ne serait pas où nous en sommes aujourd'hui.

En effet, Hédi, avec son audace grandissante, devenait le héros du jour. Mais, vraisemblablement, il n'y avait pas de place pour les poètes qui écrivaient des vers et ne disaient pas grand-chose d'autre.

Et comme si Bahi avait lu dans mes pensées, il se tourna vers moi.

— Content de te revoir *ya Habib*, il faut que tu viennes toujours à nos réunions. Le Destour a besoin de gens comme toi : sincères et patriotes.

1. En référence au Destour, ancien parti nationaliste en Tunisie. C'est le parti de Bourguiba qui a réalisé l'indépendance du pays, devenant Président de la première république tunisienne.

Bahi était grand et costaud, il portait une veste grise dont quelques boutons manquaient. Ses lunettes, cassées du côté gauche, étaient attachées par un fil qui liait les deux bouts. Il était plus jeune que moi, on ne se connaissait que de nom, le Collège Sadiki était notre point commun.

— Merci pour la confiance, cher Bahi. Comme tu le sais, je m'appête à terminer mon diplôme d'études secondaires, puis je compte obtenir ma licence en lettres, je ne sais pas si j'aurai toujours le temps pour venir aux réunions, mais je ferai mon possible.

— Oui, notre mouvement nationaliste a besoin de vos mots, de votre esprit vif et de votre grande intelligence, *ya* Habib.

Je souris sans répondre. Ma vie serait ailleurs, loin de la politique, j'en étais sûr.

Hédi, les joues rouges, les cheveux ébouriffés, avait l'air d'un ouvrier qui voulait réparer sa machine, mais dont la boîte d'outils manquait. Ses yeux s'allumaient quand il a vu Bahi me parler. Il s'approcha et se joignit à la conversation qui peinait dû à mon manque d'enthousiasme.

— *Si* Bahi, comme vous avez bien fait de le mentionner, nous avons un bey nationaliste et courageux... On murmure qu'il est prêt à défier cette brute... ce... résident général... Esteva... Le bey n'attend que notre appui populaire... Il faut sortir manifester, montrer notre colère et montrer la voie à notre peuple... Plus rien ne nous fait peur...

Les sifflements fusèrent de toute part. Hédi s'enflammait, son étincelle se répandait parmi tout le groupe.

Discrètement, je me suis glissé vers la porte de sortie. Mon cartable sous le bras, j'apercevais le couloir qui reliait la boutique à cette antichambre. Une petite ampoule éclairait à peine les lieux exigus. J'attendais patiemment dans la

pénombre que Hédi vienne me rejoindre. Je n'avais qu'une seule envie : sortir de cet endroit et retrouver ma chambre et mes livres.

CHAPITRE 16

Fatma

Ma cousine Farida est enceinte. Je l'entendais chaque matin avec ses *kobkabs* traverser presque en courant la cour intérieure pour aller vomir aux toilettes. La pauvre, même son corps ne pouvait pas supporter Kamel. Il le rejetait violemment. Quand la sage-femme est venue l'examiner, ma mère, mes tantes Hnani et Zohra étaient là. Ma mère m'a demandé de sortir.

— Ce sont des histoires de femmes, tu sors de la chambre, m'avait-elle dit.

J'ai rougi, car ma mère ne savait pas ce que le mari de sa sœur avait fait de moi. Mais je fis semblant de ne rien comprendre. Moi aussi, je suis devenue femme, mais sans mariage ni cérémonie. Je suis devenue femme sans *baklawa* ni *rouzata*, je suis devenue femme sur un banc de bois, à la lumière d'une chandelle, sous le corps lourd et pesant d'*Am* Chedli. Malgré la douleur, j'ai appris à vivre avec ce secret que seule Farida connaissait. Toutefois, j'ai pu me débarrasser de la souillure que cet homme a laissée en moi. Je n'ai pas laissé *Am* Chedli tout me prendre. Je n'ai pas laissé le sang de ce monstre me marquer pour toujours. Dès notre arrivée à la maison, après ce mariage

gâché, je me suis décidée à aller voir la *dégasa*¹. Elle vivait avec son fils, non loin de notre allée. Je l'ai rencontrée une fois par hasard devant notre porte. Un jour, alors que je m'apprêtais à sortir avec mon petit frère pour l'accompagner au *koutab*², elle est passée devant nous. Son bébé endormi était attaché par un foulard autour de son dos. Des tatouages lui marquaient le visage basané par le soleil. En me voyant, elle s'approcha de moi et me parla en me regardant droit dans les yeux. Son regard intense me troubla jusqu'au profond de moi-même.

— Aurais-tu quelque chose pour m'aider? m'avait-elle lancé dans un patois à peine compréhensible.

Je n'avais rien en ma possession, sauf quelques morceaux de *makroud*³ que ma mère avait enveloppés dans du papier et m'avait demandé de donner au *meddeb* de mon frère.

— Je n'ai pas d'argent, mais veux-tu des *makroud*?

Je voulais éviter son regard pénétrant qui me faisait un peu peur. Sans même me répondre, elle tendit la main vers la mienne et arracha presque le papier qui enveloppait les sucreries de semoule et de dattes.

— Que Dieu ouvre sa porte devant toi, ma fille, et que Dieu t'aide comme tu m'as aidée...

Sa réaction à la fois rapide et inattendue me prit au dépourvu et m'encouragea à poursuivre la discussion avec

1. Nom généralement péjoratif donné aux paysannes qui venaient en ville et travaillaient comme voyante ou diseuse de bonne aventure.

2. École coranique où les jeunes enfants vont étudier avec un percepteur, appelé *meddeb*.

3. Pâtisserie tunisienne à base de semoule et de dattes en forme de losange et trempée dans du miel.

elle, malgré le regard interrogateur de mon frère, qui voulait aller au *koutab* retrouver ses amis.

— Où habites-tu ?

Je m'étais hasardée à lui poser cette question.

Elle avait déjà ouvert le petit paquet et commencé à croquer un morceau. Ses deux dents supérieures sortaient légèrement de sa bouche, lui donnant l'air d'un rat des champs. Elle me répondit en tendant la main vers le bout de notre allée, sa bouche était encore pleine de semoule broyée, de pâtes de dattes et de miel.

— J'habite avec mon fils dans la *zaouia*⁴ de *Sidi Boukari*. Là-bas, tu vois la porte verte au fond de l'allée ? Je suis pauvre et j'essaie d'élever mon fils. Mon mari est mort l'année dernière, il a été écrasé par le *Tramfaille*⁵...

Elle prit un autre morceau de *makroud*, ajusta son bébé derrière le dos et continua de parler de sa vie comme si nous étions de vieilles connaissances.

— Je fais la lessive dans les maisons, si vous avez besoin d'aide, je peux toujours venir. Je ne demande pas trop. Un peu de nourriture pour moi et pour mon fils, c'est tout.

Mon frère voulait partir, il me tira par mon *safsari* et j'avais peur que quelqu'un de notre allée ne me reconnaisse et n'aille rapporter à ma mère ma conversation avec la *dégasa*. À vrai dire, je ne savais pas si elle en était une. Elle passerait bien pour une voyante, tout comme elle pouvait être une simple pauvre femme.

4. Tombeau d'un saint. Souvent visité par les femmes pour prier pour le mariage des jeunes filles ou la venue d'un enfant. L'endroit peut parfois devenir une habitation pour les pauvres.

5. En dialecte tunisien populaire, désignait le tramway qui parcourait la ville de Tunis.

— Viens me voir, si tu as besoin d'aide, là-bas, la porte verte, près de *Sidi Boukari*.

Elle répéta le mot plusieurs fois. Elle me lança un dernier regard qui me laissa perplexe, puis partit en se dandinant, son bébé toujours collé à son corps et sa *mélia*⁶ frôlant les blocs de pierre du pavé. Sa main tenait les autres morceaux de *makroud* qu'elle n'avait pas mangés.

Je n'avais pas oublié cette femme et c'était vers elle que je m'étais tournée pour nettoyer mon corps de la souillure d'*Am* Chedli. Je suis allée la voir sans rien dire à personne, même pas à Farida. Profitant de la sieste où tout le monde se retirait dans sa chambre pour un somme, je mis mon *safsari* et sortis afin de retrouver celle que désormais j'appelais *dégasa*. Je suis rentrée par la porte verte qui était entrebâillée. J'ai poussé la porte doucement et je me suis retrouvée dans un patio avec une grande porte qui donnait sur le tombeau du *Sidi Boukari*. C'était le tombeau d'un saint. On racontait que c'était un homme pieux qui s'occupait des pauvres et qui leur donnait des herbes à manger ou à faire bouillir pour les guérir de leur maladie. Des femmes venaient toujours visiter la *zaouia*, allumer des cierges et lire la *Fatiha* sur l'âme du saint homme. Les autres chambres de la maison étaient habitées par des familles pauvres. Dans la pièce qui abritait le tombeau, il y avait une dame allongée sur une natte étendue sur le sol, son corps couvert de son *safsari*. On ne voyait que ses pieds, endurcis par la marche et fendillés aux talons. Devant le tombeau, on voyait des chandelles alignées, certaines bien entamées et d'autres intactes. Ce n'était pas la *dégasa*.

6. Habit traditionnel porté par les femmes paysannes ou berbères. Un long tissu rayé qui couvre tout le corps, attaché au milieu par une ceinture et aux épaules par des attaches.

Dans une autre pièce, plus petite avec une fenêtre minuscule protégée par des barreaux de fer, je la trouvai. Je la reconnus immédiatement. Elle était assise par terre, devant une *mida*. De ses doigts, elle effilait avec soin des cordons de pâte fraîche, puis d'un geste rapide entre le pouce et l'index, les petits morceaux de *blalem*⁷ tombaient sur un *ghorbal* comme des larmes tristes. Son enfant dormait sur le matelas non loin d'elle. En m'apercevant hésitante devant la porte, elle arrêta sa besogne, se leva, une main sur une hanche comme pour soutenir le reste du corps et vint vers moi.

— Tu es venue? Je savais que tu aurais besoin d'aide un jour, je le voyais dans tes yeux...

Soudainement, j'eus peur d'elle. Je voulais tellement retourner chez moi. Et si jamais c'était une sorcière qui me ferait du mal? Je fis un pas en arrière, mais elle me retint par le bras.

— Pourquoi veux-tu partir? N'aie pas peur de moi. Je vais t'aider. Assois-toi et raconte-moi ton histoire.

La petite pièce n'avait qu'une natte en osier par terre, deux coussins recouverts d'un tissu troué, un matelas et un *kanoun* dans le coin avec quelques marmites en terre cuite. Étalés sur la *mida*, des morceaux de *blalem* séchaient à l'air libre. C'étaient des pâtes que la *dégasa* allait certainement vendre au marché ou en frappant aux portes des maisons. L'enfant dormait paisiblement ne se souciant de rien.

— Comment t'appelles-tu ma fille? me demanda-t-elle, en me prenant par la main et en me faisant signe de m'asseoir.

— Fatma...

7. Pâte sûre séchée coupée en forme de larmes allongées, utilisées dans la soupe portant le même nom.

— Fatma, *Fatma Ezzabra*, *Macha'Allah*⁸, *Macha'Allah*, comme le prénom de la fille de notre *sidna*⁹, *Alaihi Assalat wa Salam*¹⁰.

Ces derniers mots me rassurèrent. Elle avait prié et louangé le Prophète. Elle ne pouvait pas me faire du mal.

— Ton regard me dit tout, je vois loin, très loin, plus loin que les autres, il y a une tristesse chez toi, que s'est-il passé, je vais t'aider, n'aie pas peur, raconte-moi, *ya Fatma*.

Et comme si je la connaissais depuis des années et comme si elle était ma confidente, je lui racontai sans gêne ni peur l'histoire avec *Am Chedli*. Le mariage de ma cousine Rafika, le soir où je me suis trouvée sous l'emprise d'*Am Chedli* et comment il est rentré en moi sans que je comprenne ce qui m'arrivait. Elle devenait la deuxième personne après Farida à tout savoir et étrangement je me sentais mieux. Sa présence me rassura. Son regard perçant certes, mais son toucher doux et gentil et ses mots qu'elle choisissait si bien me calmaient alors que tout était ébranlé chez moi. Quand je me tus, elle soupira longuement.

— Quelle triste histoire, ma fille! Cet homme continue sa vie comme si rien ne s'était passé. Il rencontre ses amis, se remplit le ventre, vaque à ses affaires, comme si tout était normal. Mais toi, tu es ici devant moi, perdue pour toujours, souillée par lui.

Ses mots m'avaient fait pleurer. Je pleurais devant cette inconnue, cette femme que j'appelais *dégasa* et dont certainement toute ma famille se méfierait et qu'elle chasserait

8. Louanges à Dieu.

9. Notre maître, en dialecte tunisien, utilisé ici pour désigner le Prophète Mohamed.

10. Que la prière et la paix soient sur lui : formule de respect quand les musulmans évoquent le Prophète Mohamed.

si elle venait frapper à notre porte. Mais cette femme avait compris ma souffrance.

Elle se leva et partit dans le coin de la pièce où il y avait le *kanoun* et là elle s'accroupit et chercha quelque chose dans le couffin. Elle revint avec des feuilles et des graines noires, les mit dans un papier journal et me les tendit.

— J'ai quelque chose pour toi pour te nettoyer de toutes les saletés que cet homme a laissées en toi. Tu fais bouillir de l'eau avec une petite feuille et sept graines puis tu bois cette eau chaque matin à ton réveil. Tu le fais pendant sept jours et tu verras, tout le sang sale va couler et tu redeviendras propre.

Elle posa sa main sur mon épaule.

— Tu verras, ne t'inquiète pas, les choses iront mieux. Dieu n'abandonne pas ses faibles serviteurs. Un jour, cet homme paiera pour ses actes. Toi, tu trouveras le bonheur. Un jour, il viendra te chercher...

Avec ses mots mystérieux, elle piqua ma curiosité et j'eus envie de lui poser plus de questions et d'en savoir plus. Mais son enfant se réveilla en pleurant; il voulait le sein de sa mère. Elle le prit dans ses bras, sortit son gros sein brun et l'enfant l'attrapa avec fougue et se mit à téter goulûment.

Je sortis, enfouie dans ma poitrine, une petite pièce de monnaie. C'était tout ce que j'avais en ma possession. Un peu d'argent que j'avais reçu lors de l'Aïd que je n'avais jamais dépensé.

— Tiens, c'est pour toi. Je n'ai rien d'autre à t'offrir.

Elle prit l'argent, puis me regarda, un sourire radieux aux lèvres.

— Rentre chez toi et qu'Allah ouvre ses portes devant toi, ma fille.

Son enfant, un peu rassasié, lâcha le sein de sa mère, tourna sa tête vers moi, me regarda longuement, puis reprit l'aréole brune dans sa bouche et continua à boire.

Je retournai chez moi. Les gens faisaient toujours la sieste.

La *dégasa* ne m'avait pas menti. Je suivis à la lettre tout ce qu'elle m'avait dit de faire. Après sept jours, le sang coula de moi comme je n'en avais jamais vu. Il y avait des caillots de sang de la grosseur d'un pois chiche. Au début, j'ai eu peur, mais après quelques jours, je me suis sentie mieux. Les traces d'*Am* Chedli étaient parties dans la *douira*, là où il fallait, dans les égouts avec les excréments et les rats. Lentement, je retrouvais ma fraîcheur d'avant cette nuit. La *dégasa* m'avait sauvé la vie.

CHAPITRE 17

Monsieur Giuliano

La construction de l'étable allait bon train. Kamel Ben Mahmoud avait pu obtenir le prêt après de dures négociations avec la banque. Il m'avait dit qu'il avait dû mettre en gage les autres parcelles de terre que sa famille possédait pour pouvoir obtenir la somme d'argent qui allait payer la construction. J'ai signé un bail de dix ans avec lui. J'ai accepté de lui verser une rente annuelle de mille francs et, en contrepartie, je peux exploiter la terre, nourrir mes vaches et fabriquer mon fromage. Le bail prévoyait aussi que je pouvais habiter dans la petite maison qui se trouvait sur les terres. D'ailleurs, nous allons bientôt déménager. Il fallait bien commencer à travailler la terre, semer le fourrage et continuer la construction de l'étable pour que je puisse lancer mon projet. Les dernières semaines ont été très difficiles pour moi et pour le reste de la famille. La mort du vieux Fabio nous a tous pris par surprise. Je ne savais pas encore comment me sentir. Soulagé ou triste. Soulagé de voir le vieux Fabio s'en aller, celui qui m'a fait tant souffrir pendant toute mon enfance. Celui qui ne m'a jamais fait sentir qu'il m'aimait comme un fils. Mais tout de même, j'étais triste de ne plus le revoir. Souvent, il était assis sur sa chaise en bois devant l'immeuble, les

yeux vifs, regardant les habitants du quartier, saluant une connaissance par-ci et répondant à un voisin par-là, parfois haussant la voix pour ramener à l'ordre les enfants qui jouaient autour de lui.

Le vieux Fabio n'avait pas eu une vie heureuse et il a tout fait pour gâcher la mienne. Après la mort de ma mère, c'était Maria, la femme de mon oncle Claudio, qui s'est occupée de nous. Comme toutes les femmes de l'immeuble, elle lavait continuellement les vêtements, les rapiécail et cuisinait pour toute la famille. Mon père était toujours fâché, contre la vie, contre les gens, contre ma mère, et surtout contre moi. Il a toujours voulu que je devienne maçon comme lui et comme l'oncle Claudio. Mais, je n'ai jamais appris le métier. Je n'avais pas les mains faites pour mettre les pierres, les unes par-dessus les autres, les tailler, et les coller avec du ciment. Je n'avais tout simplement pas l'œil qui me permettait de savoir si les pierres étaient bien alignées et si les coins étaient droits et verticaux. Et alors, chaque fois que je ne réussissais pas une tâche qu'il me confiait, mon père me grondait et il lui arrivait même de me battre avec sa ceinture, puis il me demandait de quitter le chantier et de rentrer à la maison.

Heureusement qu'il y avait mon oncle Claudio. C'était lui qui m'avait trouvé le travail chez mon patron Emilio, le fromager du Marché Central de Tunis. Depuis que j'ai commencé comme apprenti chez lui, ma vie s'est améliorée. J'ai vite adopté l'odeur du lait qui sentait les vaches, les brebis et le foin. J'ai appris à manipuler les meules de fromage sicilien avec attention comme on transporte des bébés d'une chambre à une autre sans leur faire du mal. Et surtout, il m'a expliqué comment préparer la ricotta avec délicatesse et amour pour ne rien gaspiller du lait.

* *

*

Le jour de l'enterrement du vieux Fabio, il pleuvait. Le ciel pleurait à ma place. Aucune larme ne sortait de mes yeux. J'étais malheureux de voir mon père partir, mais « quelque chose » en moi s'était finalement débarrassé de la peur, de l'humiliation et de la honte qu'il ne ratait aucune occasion de me faire ressentir. Et c'est justement ce « quelque chose » qui se réjouissait de son départ. Je me sentis revivre le jour où on a mis le corps du vieux Fabio en terre. Ce jour-là, j'ai commencé à renaître et à apprendre à devenir heureux. Le vieux Fabio a été enterré au cimetière Borgel. Ce cimetière, situé sur l'esplanade Gambetta, qui longe le lac de Tunis, était initialement réservé aux juifs de la ville. Mais, depuis quelques années, une parcelle contiguë a été attribuée aux chrétiens, et les Français ont alors commencé à y aménager un lieu pour enterrer leurs morts.

Mon oncle Claudio a voulu donner des funérailles convenables à mon père. Il a insisté pour qu'il soit enterré dans ce nouveau cimetière et non pas dans l'ancien qui était situé à Bab El Khadra et qui, avec les années, était devenu encombré par les dépouilles et décrépité par les intempéries. Je revoyais mon père dans son cercueil, le visage blême, un peu tordu, la barbe rasée maladroitement et habillé de son plus beau costume bleu marine qu'il portait les dimanches pour aller à la messe et qu'il rangeait religieusement dans l'armoire au grand miroir dans sa chambre à coucher. Ses souliers noirs, qu'il avait frottés des dizaines de fois en espérant qu'ils allaient briller un peu plus, étaient aujourd'hui ternes comme le reste de ses vêtements.

Je me suis tenu debout à côté de mon oncle, sans bouger, pas un mot, pas un geste. Mon regard était perdu dans cet espace lugubre, nu par endroit, accueillant les nouvelles tombes surmontées d'épithètes. L'employé de la maison funéraire avait à peine jeté la dernière pelletée de terre sur le cercueil de mon père que je voulus quitter les lieux qui me rappelaient mon père et toute la misère que j'avais vécue en sa compagnie. Mais j'ai dû attendre et marcher solennellement avec mon oncle, ses amis et les voisins de notre immeuble. Tous ces Siciliens pauvres qui quotidiennement suaient corps et âme pour nourrir leurs familles, tous rêvant de jours meilleurs pour eux et pour leurs enfants.

Mais avec le projet que j'entamais, tout allait changer. Lorena et Graziella ont mis nos affaires dans deux vieilles valises et deux malles en bois qui d'habitude servaient à ranger nos vêtements d'hiver en été et ceux de l'été en hiver. J'ai donné tout ce que le vieux Fabio possédait à mon oncle Claudio. Il n'avait pas grand-chose : quelques vêtements usés, une table en bois et une chaise, celle qu'il mettait dehors devant la porte bleue de notre immeuble pour regarder les passants. Lorena avait trouvé dans l'une des poches du costume bleu du vieux Fabio, trois pièces d'or. Je présumais que c'étaient toutes ses économies. Trois pièces d'or, la valeur de toutes ces années de labeur du vieux Fabio. Je pensais aux pierres qu'il avait taillées toutes ces années et collées les unes aux autres avec du ciment et du sable, aux journées entières qu'il avait passées sous le soleil, arrangeant la pierre et le gypse pour finir les travaux de maçonnerie pour lesquels il était si habile et pour lesquels il a tout donné jusqu'à sa mort. Je n'ai pas voulu prendre ces pièces. Je les ai données à mon oncle Claudio. C'est lui qui les méritait. Lui et sa femme, Maria. Ils ne nous

ont jamais laissé tomber, pas une insulte, pas un regard méchant, pas même un mot pour se plaindre de toutes ces années où nous vivions entassés comme des sardines dans les deux chambres de l'appartement de la Goleta. L'argent que le vieux Fabio a épargné pendant des années, un centime à la fois, un franc après l'autre, devait retourner à son frère, Claudio, celui qui nous a tous protégés et guidés.

Dans quelques jours, Lorena et Graziella rangeront les quelques casseroles, pots de cuisine, assiettes, verres, et cuillères dans une boîte que je leur ai ramenée du Marché Central et on partira vivre dans la maison de Jdeida. On y habitera et on continuera les travaux de l'étable et de la pièce adjacente qui servira pour la fabrication du fromage. Bientôt, on commencera à travailler ensemble, à oublier le vieux Fabio et toutes les années noires de la Goleta.

CHAPITRE 18

Farida

Le bébé bougeait à l'intérieur de moi. Il me donnait des petits coups de pied, il s'étirait et je sentais mon ventre geler d'un côté, figer comme un bloc de pierre puis se relâcher d'un coup et redevenir un petit ballon que je transportais partout. Kamel était plus gentil, mais dès que les choses n'allaient pas comme il le souhaitait, un repas pas à son goût ou un commentaire émis sur la qualité des fruits et des légumes qu'il achetait, la trêve se terminait. Il criait, m'insultait puis quittait la pièce en trombe. Tant mieux ! Je me sentais tellement bien quand il n'était pas à mes côtés. Je lisais les livres de mon frère Habib ou passais le reste du temps en compagnie de Fatma. Avec la grossesse, je détestais encore plus rentrer dans la cuisine. L'odeur des aliments me donnait mal au cœur. L'estomac retourné, je courais vomir. Souvent, je me rabattais sur le ragoût de pommes de terre que je réussissais de mieux en mieux ou le *broudo*, un bouillon de légumes, que je considérais comme le mets idéal pour me débarrasser de toutes les carottes moches, de toutes les pommes de terre abîmées et de tous les oignons rabougris que Kamel achetait à bas prix pour faire des économies.

Parfois, je regrettais ne pas avoir passé plus de temps dans la cuisine avec ma mère. Je demandais alors timidement à Fatma de me livrer quelques secrets pour ces recettes que je finissais tout de même par rater. Je me disais qu'il était temps de devenir une bonne épouse. Mais, mes regrets disparaissaient aussi rapidement que Kamel, en colère, enfilait sa *jebba* et partait désenchanté par les plats que je préparais.

— Tu ne seras jamais une bonne cuisinière! me lançait-il, les yeux étincelants de colère.

— Et toi quand comprendras-tu qu'il faut de bons ingrédients pour préparer des mets savoureux et non pas des légumes flétris et chétifs ou de l'huile d'olive pleine de résidus noirs et des morceaux de gras sans viande? Tu ferais mieux de dépenser ton argent pour le bébé et pour moi, plutôt que pour tes maîtresses...

Il me fixa un moment. Une éternité. Je crus qu'il allait lever sa main sur moi, que la gifle allait s'abattre, incisive et brûlante. Je me tenais sans crainte, les yeux défiants, le ventre un peu soulevé par ma nouvelle rondeur. Mais il ne fit rien. Je l'entendis maugréer dans le patio en se dirigeant vers la porte.

— Oui, mes maîtresses... au moins, elles savent bien s'occuper de moi. Elles me traitent comme un homme. Alors que toi, *Lella* Farida, qu'est-ce que tu sais faire? Ah, oui, je sais. Tu sais parler. Des mots, des mots, et des mots... alors parle et que le vent emporte...

Ses paroles me parvenaient faiblement comme le clapotement des gouttes de pluie sur le toit, un jour d'hiver. Je restai, un moment, à la fois penaude et surprise par cette bravoure soudaine, mais également désarmée, ne sachant comment continuer ma vie avec cet homme dont je portais l'enfant. Graduellement, les battements de mon

cœur ralentissaient et ma respiration se calmait. L'ombre de Kamel se dissipait.

Mes lectures me transportaient loin vers ce pays qui nous envahissait chaque jour un peu plus avec ses avions, ses chars et ses gendarmes, qui tuaient nos hommes et accaparaient nos richesses. Je ne savais pas si je devais haïr ce pays ou l'aimer comme nous le rappelait si souvent Mme Lacroix, autrefois à l'école. Mon père me disait que j'aimais trop les Français et qu'ils me faisaient tourner la tête avec leurs histoires impies. Kamel, lui, détestait les Français parce qu'ils contrôlaient tout le pays et que même le banquier l'humiliait pour lui accorder un prêt.

D'ailleurs, il était content quand nous avons entendu qu'une escadrille allemande avait débarqué il y avait quelques semaines à El-Aouina suivie par l'arrivée de milliers de soldats. Kamel disait que les Allemands allaient finalement mettre les Français dehors et qu'ils étaient gentils avec les Arabes. J'avais presque envie d'y croire jusqu'au jour où Thérèse Chemla, notre voisine juive, l'amie de ma mère, est venue nous rendre visite après une longue absence. Elle tremblait. Le regard méfiant, comme si elle craignait que quelqu'un la kidnappe. Elle nous a raconté, presque en chuchotant, que l'un des amis de son père, une des grandes personnalités de la communauté juive de Tunis, avait été arrêté et écroué par les Allemands. Et même après sa libération, il avait été contraint à se présenter deux fois par jour à la *Kommandantur*.

— C'est quoi ça ? avait alors presque crié tante Hnani, le visage ahuri par ce qu'elle entendait de la bouche de Thérèse.

— C'est le centre de commandement de l'armée allemande. Ils sont installés maintenant au grand hôtel Le Majestic.

Je connaissais cet hôtel de nom. Mon père m'en avait parlé, une fois. Il était situé dans la grande rue de Paris, en plein centre de la ville moderne. Les Français l'avaient construit et y organisaient des fêtes somptueuses.

« Je t'y amènerai un jour, Farida. Tu verras, c'est grandiose, tout comme les immeubles dans tes livres de *gaouri*. »

Ce jour-là, mon père lança un grand éclat de rire, mais il ne m'y amena jamais. Peut-être qu'il bluffait ou alors qu'il avait tout bonnement oublié.

Et dire que c'était maintenant l'endroit où le commandement allemand contrôlait notre pays. Un lieu de joie devenu en quelques heures un lieu de guerre. Je frissonnais. Thérèse avait éclaté en sanglots, elle était à bout.

— Il y a juste quelques semaines, notre Grand rabbin, Haïm Bellaïche, a été forcé d'apposer dans toutes les rues de Tunis des affiches exhortant tous les Juifs âgés de dix-sept à cinquante ans à se tenir prêts pour le travail obligatoire.

Mes deux tantes essuyaient leurs larmes. Je me retenais à peine. Et moi qui voulais devenir institutrice comme Thérèse. Avec mes yeux d'enfant, je la voyais forte et invincible. La voilà devant nous, désemparée, effondrée et humiliée. Se pouvait-il que nos lectures et nos livres ne servent pas à grand-chose pour nous les femmes et qu'en fin de compte c'étaient les bottes et les fusils des hommes qui avaient toujours le dernier mot? Je ne savais plus où donner de la tête. Allemands ou Français, lesquels des deux étaient les « meilleurs » pour nous?

Ceux qui sont venus nous protéger contre nous-mêmes, en nous apportant la civilisation des lumières tout en tuant nos hommes et en extorquant nos terres? Ou alors, ceux qui ont chassé nos ennemis, tout en humiliant, tuant et conduisant certains de nous vers les camps de travail? Et

qui pouvait dire si après les Juifs, ce ne serait pas notre tour à nous, les Arabes ?

Et que dire alors de la langue de cet envahisseur que j'ai apprise dès mon jeune âge et avec laquelle j'ai grandi à travers mes manuels scolaires, et les coupures de la *Dépêche tunisienne* que je gobais aussi rapidement qu'un œuf cru, et les livres empruntés ou secrètement dérobés à Habib et que je lisais et relisais en cachette. J'adorais cette langue, le rythme de ses mots, la poésie qui émanait de sa prose et l'élégance qui l'accompagnait comme une dentelle sur un visage délicat. Mes lectures me transportaient loin de Kamel et me reconfortaient quand je voulais m'oublier. Oublier les coups, les querelles, les Français et les Allemands et la guerre qui se tenait devant nos portes. Effacer le malheur et le remplacer par un bonheur éphémère le temps d'une page ou d'un quatrain.

Un bonheur semblable à celui qui m'enveloppait quand, encore gamine, je m'assois à côté de ma mère et qu'elle cousait ou qu'elle brodait en silence alors que j'avais un morceau de tissu entre les mains et une aiguille entre les doigts, voulant l'imiter en essayant de coudre une sorte de robe sac pour ma poupée de chiffon. Souvent, *Ommi* me grondait doucement, car je me piquais les doigts et je finissais toujours par perdre l'aiguille, mais l'odeur de ma mère, son regard attentionné, ses gestes gracieux, ses mains menues et si délicates, tout en elle me fascinait et me faisait oublier son regard parfois rempli de reproches.

Je serai un jour comme *Ommi*, une bonne mère pour cet enfant qui allait naître. Je lui prodiguerai amour et tendresse. Il deviendra une personne sensible et éduquée, qui ira à l'école, obtiendra un diplôme et gagnera sa vie de son savoir. Je serai capable de tous les sacrifices pour que mon enfant réussisse dans la vie. Rien ne m'arrêtera. Ni les

coups de Kamel, ni la complicité silencieuse de mon père,
ni le grondement des avions le soir, ni le bruit des bottes
dans notre allée.

CHAPITRE 19

Kamel

Taoufiq Ben Mahmoud est né en plein milieu du rama-dan. En bonne santé, fort et robuste, tout comme moi. Que Dieu le protège du mauvais œil. Je lui achèterai une *khomsa*¹ et j'exigerai que Farida la lui accroche sur son linge pour qu'il soit constamment protégé. Je n'étais pas sûr si Farida savait bien s'occuper de lui. Elle le laissait pleurer souvent sans vraiment lui donner le sein. Elle disait qu'elle n'avait pas assez de lait et que peut-être il lui faudrait une nourrice. Toujours des demandes et encore des demandes de cette Farida, qui avec la grossesse et maintenant la naissance avait pris des airs de princesse beylicale. Et pourtant ma sœur Fatma, qui ne trouvait toujours pas de mari, l'aidait constamment.

J'étais là, assis devant la boutique de Lamine, qui s'est rendu chez le menuisier. Son apprenti m'avait dit qu'il était allé commander une nouvelle table pour son salon de coiffure. La vieille table qu'il avait chancelait de tous bords et allait bientôt s'affaisser. Mais quelle table! Toujours remplie de ses instruments magiques : des pinces pour arracher les dents, des pinces à barbe, des ciseaux moyens pour

1. Amulette en forme des cinq doigts de la main, aussi appelée main de Fatma.

les cheveux drus, certains plus petits pour les cheveux les plus dociles et les tout petits pour les moustaches et les barbes. Les blaireaux étaient aussi alignés à côté des boîtes de savon que Lamine savait si bien appliquer sur les joues de ses clients et qui, une fois lavées et essuyées, les laissaient avec un sentiment de fraîcheur seulement rehaussé par la touche du vaporisateur d'eau de Cologne dont il les aspergeait.

J'attendais patiemment Lamine qui n'arrivait toujours pas.

Enfin, je partis pour mon rendez-vous avec M. Leduc, le directeur de la Banque de France. Celui avec qui j'avais signé le contrat de prêt de dix mille francs. Aujourd'hui, j'allais recevoir l'argent, tout serait réglé. Ce n'était pas du tout facile pour moi d'obtenir ce prêt. Tout d'abord, je ne comprenais pas toujours ce que M. Leduc radotait. Il avait un collègue, Victor Smoula, qui travaillait là-bas et qui servait d'interprète surtout quand les choses tournaient au vinaigre. M. Leduc n'aimait pas trop l'idée que je mette la maison de Bab Souika comme garantie. Il voulait une autre garantie, un autre bien immobilier que je possédais en totalité, vu que la maison de Bab Souika était une maison héritée de mon grand-père et qui n'avait jamais été divisée entre les héritiers.

Mais je lui ai expliqué tant bien que mal que je ne possédais rien en mon nom et que tous nos biens appartenaient à la famille tout entière. Finalement, avec l'aide de Smoula, qui sortait parfois de son rôle de simple interprète et prenait ma défense et celle de ma famille, en vantant le commerce de mon oncle qui était prêteur sur gages du quartier et qui possédait à lui seul cinq maisons et cinq boutiques qu'il louait — même s'il n'a pas voulu me donner un centime pour bâtir l'étable sur nos terres en prétextant

que les gens ne lui remboursaient plus son argent et que les affaires ne tournaient pas trop bien. Je ne comprenais pas tout ce que Smoula disait à M. Leduc en français, mais par son regard intelligent, par ses gestes animés et par son insistance, je savais qu'il disait beaucoup de bien de moi et je sentais que le Français allait bientôt changer d'avis.

Je n'aimais pas M. Leduc. Un homme maigrichon, toujours habillé du même costume brun assorti et de la même cravate bleue. Je sentais toujours qu'il se prenait pour quelqu'un alors que je pouvais le mettre à terre en un tour de main. Ses moustaches, aussi fines que la queue d'une souris d'El Halfaouine, lui donnaient à peine l'air d'un adulte, mais plutôt celui d'un jeune adolescent imberbe. Si j'avais su parler français aisément, j'aurais pu le remettre à sa place et ne pas le laisser me traiter comme un mendiant qui vivait de l'aumône de ce *gaouri*.

— Les Allemands sont à nos portes, la situation économique est dangereuse, il me faut des garanties, plus que d'habitude...

Smoula me répétait en arabe ce que M. Leduc venait de lui dire en français. Ce dernier me regardait à peine, ses yeux ternes restaient fixés sur un journal français qui traînait sur son bureau.

— Je sais, je sais... J'ai entendu parler de tout cela. Il me prend pour un idiot ou quoi? Dis-lui que la nouvelle étable va servir à produire du fromage qui sera vendu au Marché Central. Il n'a rien à craindre. Monsieur Giuliano est un bon travailleur. Il me paiera mon loyer et j'aurai de quoi payer les *cambialates*². Pas de problème, monsieur Leduc. Pas de problème...

2. Mot d'origine italienne pour désigner des lettres de change pour payer une dette.

J'ai prononcé les derniers mots en français exprès pour que cet idiot de Leduc m'entende. C'est ce qu'il fit. Il me sourit furtivement. Mais, aussitôt, son regard redevint hésitant.

Je poursuivis :

— Au pire, monsieur Leduc, je pourrais emprunter un peu d'argent de mon oncle, *Si Laroussi Ben Mahmoud*, il possède cinq maisons et cinq boutiques...

Je répétais le chiffre cinq plusieurs fois en lui montrant les doigts de ma main, une façon aussi d'éloigner le mauvais œil sur notre famille. Smoula, Juif tunisien, comprenait parfaitement mon manège, mais M. Leduc restait de marbre. Puis, dans un revers inattendu, il flancha :

— D'accord, on signe les papiers du prêt la semaine prochaine. Venez me voir ici au bureau, je vous attendrai. Tout sera prêt et l'argent aussi.

Je me rappelais ses paroles et cette rencontre alors que je parcourais les ruelles et les allées de Tunis. L'odeur de l'urine des soûlards de la veille puait par endroits, mais bientôt des seaux d'eau seraient versés et les saletés disparues. Le grand mausolée de *Sidi Mehrez*, le sultan de la médina, comme ma mère l'a toujours appelé, à chaque fois qu'elle citait son nom et qu'elle terminait en invoquant sa prière habituelle *Chah Allah, waliye Allah*³. Les coupoles ovoïdes des lieux me fascinaient et autour d'elles les pigeons formaient un collier gris rehaussant leur beauté. Bientôt, des nuées de mendiants s'agglutineraient devant les portes de Sidi Mehrez pour manger des offrandes qui seraient distribuées par les riches familles. Une vieille fille qui s'est mariée. Un mari trop embarrassant qui s'est subitement

3. Serviteur de Dieu. Formule traditionnelle mentionnée à l'évocation d'un saint.

éteint. Toutes les raisons étaient bonnes pour des *nadhr*⁴ à Sidi Mehrez.

Moi aussi, j'y amènerai mon petit Taoufiq avant sa circoncision pour boire l'eau bénite et le protéger des malheurs de la vie. Vint enfin Souk El Attarine; les parfumeurs commençaient à sortir leurs petites fioles de parfum, et les aligner sur les étagères en bois : rose, ambre, encens, jasmin, *fel*, géranium, les senteurs se mélangeaient et me poursuivaient presque sur mon chemin. Je reconnaissais l'un des vendeurs et je m'arrêtais pour échanger quelques mots avec lui.

— *Mabrouk*, le nouveau garçon! Que Dieu te le garde et t'en envoie encore et encore. Ne m'oublie pas *Si Kamel* pour la fête de circoncision...

— *Incha'Allah, incha'Allah*, tu seras le premier invité...

Au détour du *Souk Al Attarine*, apparut le minaret de la *Zitouna*, rectangulaire et trapu, de couleur rose pâle. Il y avait plein de monde. Des femmes en *safsari* blanc avec leurs enfants les uns collés à elles et les autres plus âgés, leur *chéchia* sur la tête, n'arrêtaient pas de se pousser. Certains s'arrêtaient pour prendre une amande que l'un des marchands de fruits secs leur offrait en cadeau. J'imaginai mon fils Taoufiq, comme eux, une *chéchia* rouge vermillon sur la tête, achetée d'*Am Chedli*, marchant à mes côtés, fier de ses origines, exubérant la prospérité que nous aurions su préserver et la richesse de nos terres que nous aurions réussi à protéger.

J'arrivai finalement en dessous de l'arc de la porte de *Bab Bahr* surmonté d'un parapet à créneaux. Ma grand-mère disait toujours que, dans l'ancien temps, la mer

4. Supplication ou promesse faites par une personne au nom d'un saint.

arrivait jusqu'aux abords de la ville. Et que si ce n'était pas les prières assidues de notre grand saint *Sidi Mehrez*, l'ancienne ville serait engloutie par les eaux de la mer. Devant moi, la rue Jules-Ferry annonçait clairement le début de la ville moderne, celle des *Francisses*. J'attendais avec impatience que la voiture du *Tramfaille* passe sans me faire écraser. Une autre invention diabolique de ces *gaouris* qui se sont emparés de notre pays et ont défoncé les entrailles de notre ville en nous tuant avec des machines de la mort.

Les immeubles contigus se tenaient debout. Le Port de France grouillait de monde, tout habillé à l'européenne. De temps à autre, un *burnous*, une *jebba*, une *chéchia* ou un *safsari* faisaient des apparitions timides, puis de nouveau la marée de vestes, de manteaux, de robes et de chapeaux qui déferlaient dans les rues.

J'arrivai à la banque. Une seule pensée comptait : l'argent m'appartiendrait et bientôt j'en ferais ce que je voudrais.

CHAPITRE 20

Habib

J'ai cessé d'aller aux réunions des patriotes. J'expliquai à Hédi que ma place était ailleurs, dans les mots. Lui, il ne voyait la lutte que par l'action. S'il m'arrivait d'apercevoir Bahi au Collège Sadiki, je l'évitais en faisant semblant d'être trop occupé. Le groupe formé de la plupart de mes amis ou du moins de certaines de mes connaissances n'était plus ce qu'il était au départ. D'un lieu où de jeunes militants se réunissaient pour réfléchir et discuter des moyens pour lutter contre la colonisation française, il était devenu un lieu de désaccord perpétuel et de lutte de pouvoir entre deux factions : les traditionalistes et les modernistes. Ne sachant vers qui me tourner, ni lequel des deux groupes avait le plus raison, j'ai préféré ne plus y aller et participer à l'indépendance de mon pays autrement. J'allais utiliser ce que j'aimais le plus : le pouvoir des mots.

D'ailleurs, mon ami Omar qui est rentré de France après des études en droit m'a demandé de lui écrire une chronique hebdomadaire dans le journal qu'il a fondé : *La Voix du Tunisien*. Omar était plus âgé que moi, il devait avoir la trentaine. Je l'ai connu à travers feu mon cousin Jalloul, que Dieu ait son âme. Les deux étaient diplômés de l'école Khaldounia. La première école moderne en Tunisie

qui prodiguait un enseignement autre qu'islamique. Jalloul rêvait de continuer ses études et de rentrer au Collège Sadiki pour devenir un jour enseignant, mais la maladie l'a fauché. Je me rappelais encore quand il me parlait de sa fascination pour Mohamed Abdouh, le grand réformateur égyptien, qui est venu en Tunisie au début du siècle pour donner un cours sur l'enseignement théologique.

Jalloul, amoindri par la maladie, s'allumait chaque fois qu'il me racontait son admiration pour cet homme qui voulait secouer les consciences des musulmans et qui a vu son message critiqué de manière virulente aussi bien par les théologiens musulmans que par les occidentalisés.

— Tu te rends compte, Habib! Il a osé dire devant les cheikhs de notre estimée Zitouna que la foi était le moteur de l'action et la lumière éclairant le chemin vers la Vérité.

Jalloul répétait ce qu'il avait entendu dire par ses professeurs, ceux qui avaient eu la chance d'assister à la conférence de Mohamed Abdouh.

Il s'adossa sur son lit en essayant, par une grimace, d'oublier le mal qui le rongait de l'intérieur.

— Il l'a dit haut et fort, sans craindre les critiques et les attaques. Voilà ce dont nous avons besoin. Une réforme de fond en comble et une prise de distance avec les anciennes interprétations qui nous ont figés dans le temps.

J'écoutais mon cousin Jalloul avec admiration pour son amour du savoir et sa compassion. Oui, sa compassion. Car, c'était mû par un sentiment immense de compassion qu'il étudiait jour et nuit pour devenir enseignant et aider les autres à sortir de l'ignorance et de la misère.

— On ne sera jamais indépendants sans éducation. Mais pas n'importe laquelle, Habib! Une éducation évoluée qui s'inspire de notre culture islamique riche et diverse

et des matières scientifiques comme les mathématiques et les sciences.

J'acquiesçais en silence aux paroles de Jalloul. Si seulement il était encore en vie, il saurait me conseiller. Notre nouveau souverain, *Si Moncef Bey* était un grand nationaliste. Il fallait le soutenir dans sa mission de mettre les Français dehors. Mais comment? Comment s'y prendre? « Il n'y a que la lutte armée qui marche dans ce monde... », me répétait sans cesse mon ami Hédi. Je n'en étais pas convaincu. Et si jamais on allait dans les rues, dans les villes et dans les campagnes, et si on marchait sur toutes les places publiques, montait en haut des minarets, visitait toutes les bourgades reculées, frappait aux portes des maisons bourgeoises et des taudis des pauvres et criait fort, très fort, à pleins poumons, à se couper le souffle que notre salut ne passera que par l'éducation. Qu'une tête bien faite est capable de tout faire, même résister à une invasion, soit-elle militaire ou culturelle.

Ma théorie tenait debout. Oui, j'étais confiant. J'y croyais fermement. Jalloul y croyait aussi. Il fallait juste la mettre en place. Je le ferais. Je me jetterais corps et âme dans cette lutte par le savoir. J'enseignerais au peuple, hommes et femmes, l'arabe et le français. Le patrimoine et le moderne. L'ancien et le nouveau. Je lutterais contre l'ignorance par la verve poétique et la bravoure des mots. Mais tout d'abord, il fallait que je me libère de l'emprise de mon père et de la stupidité de mon cousin Kamel, qui nous attiraient tous, jour après jour, vers les bas-fonds de son âme cupide et malade. C'était ainsi que je garderais la mémoire de Jalloul vivante. C'était ainsi que j'aiderais ma sœur Farida à retrouver un jour sa liberté. C'est ainsi que nous serions un jour libres. Tous.

CHAPITRE 21

Kamel

J'ai commis une grosse folie. J'ai acheté une maison à la Marsa. Je l'ai payée avec une partie de l'argent du prêt bancaire. L'autre partie est allée aux frais de construction de l'étable qui était presque achevée. Je ne sais pas ce qui m'a vraiment pris. L'idée que Samira avait soufflée dans mon oreille presque comme une boutade avait fait son bout de chemin et ne m'avait plus quitté. Jusqu'au jour où mon ami Lamine m'avait parlé de cette maison à la Marsa près de Kobat El Houa, la belle coupole blanche construite par l'un des beys pour la baignade de sa famille. Une vieille veuve française voulait vendre sa maison et rentrer en France.

— Tu lui offres un prix modique et la maison t'appartiendra. C'est ta chance mon ami, la vieille dame veut rentrer chez elle, elle n'a plus personne à Tunis...

C'était l'un des clients qui venaient faire couper ses cheveux chez Lamine qui lui avait raconté l'histoire de la vieille Française. Elle était la voisine de leurs amis d'enfance. L'idée, farfelue au départ, rôdait dans ma tête, elle me hantait pendant des nuits et peu à peu je l'apprivoisais. Et si j'achetais la maison et que j'y installais ma belle Samira, on pourrait finalement profiter de la vie, et

qui sait je pourrais même la marier et en faire ma seconde épouse. Farida s'occupait de Taoufiq du matin au soir. Je ne pouvais plus la toucher. Et moi qui la croyais paresseuse, elle s'est avérée une mère poule. Elle ne dormait ni jour ni nuit, elle passait ses journées à l'allaiter ou à l'aider à se tenir debout en l'encourageant à marcher. Sur le patio, elle le promenait en lui chantant des comptines.

*Dadache, kbir ou ach, jab kfaifa bil michmach*¹.

Farida m'a littéralement volé mon Taoufiq. Elle lui lisait même des histoires en français. Elle était folle, cette Farida, je ne pouvais plus la supporter.

Taoufiq grandissait, il était beau, mais il ne m'aimait pas trop. Quand je le portais dans mes bras, il éclatait en sanglots comme si j'allais le tuer, alors je le redonnais à sa mère. Elle continuait à m'insulter et à exiger que je lui rapporte des choses extravagantes.

— On a besoin de pistaches, d'amandes et de noix pour l'*assida*².

Ne savait-elle pas que tout était rationné? Le sucre, le riz, l'huile et la farine, et Farida me parlait de pistaches et d'amandes! Comme si elle n'avait pas entendu les bruits assourdissants des bombardiers allemands. Elle vivait dans un autre monde ou quoi? Et ma sœur Fatma qui l'aidait comme une servante. Elle lui faisait tout. Même l'*assida*, c'était elle qui finissait par la faire. Je n'ai pas acheté les pistaches, seulement quelques noix; ça suffisait. L'*assida* était délicieuse. Je le savais, ma sœur était habile avec ses mains. Mais on n'arrivait pas à lui trouver un mari. Justement, l'autre jour, j'ai entendu dire que Sadok Bel Kadi se

1. Trotte, trotte, un jour il grandira et m'apportera un panier d'abricots. (Traduction libre)

2. Crème faite à base de noix de pin d'Alep, de lait et de sucre.

cherchait une épouse. Il avait presque soixante ans, l'âge de mon père. S'il est intéressé, je lui proposerai ma sœur, Fatma. J'en parlerai à mon père et à mon oncle. Quoi de mieux, un mari riche, de bonne famille et veuf. Un peu vieux, certes, mais ce n'était pas grave. L'essentiel c'était qu'il soit un homme et qu'il veuille de ma sœur, cette petite dévergondée qui sortait dehors en cachette et qui se confectionnait des robes qui lui arrivaient aux genoux. Il lui faudrait un homme pour la remettre à sa place. Chez lui, elle ferait ce qu'elle voudrait, quitte à se promener nue s'il lui permettait.

* *
*

Je suis allé voir la maison de la Marsa. Un petit bijou. D'autant plus que le prix demandé n'était pas exorbitant. La Française demandait trois mille francs, une aubaine que je ne pouvais pas laisser me filer des mains. Une maison de *Francisse*, avec une toilette moderne sur laquelle on s'asseyait comme sur une chaise et pas comme nos *douiria* où on s'accroupissait en faisant bien attention de ne pas glisser dans le trou ou de ne pas se faire mordre le cul par un rat égaré dans les égouts.

De la véranda de la maison, je pouvais voir la belle coupole blanche. Elle était éclatante, avec ses pilotis qui la tenaient bien droite et les vagues qui lui chatouillaient les pieds. Il y avait même une baignoire où Samira me laverait le corps avec ses mains douces. Elle me froterait comme un *tayeb*³ dans un hammam jusqu'à ce que toutes

3. Homme qui travaille dans un hammam pour hommes. Il frotte les corps et donne des massages.

les peaux mortes tombent du gant en crin comme des écailles de poisson, puis me donnerait un massage sur le lit de la chambre à coucher. Et le petit jardin où je pourrais planter un citronnier ou un bergamotier et quelques pots de menthe pour faire du bon thé vert. Je serais un bey dans mon royaume avec ma beya Samira à mes côtés. Non, il fallait que je l'achète. J'allais l'acheter.

Mon oncle Laroussi ne soupçonnera rien. Ce prêt bancaire était à mon nom. L'argent, je l'ai reçu et compté avec mes propres mains. Et c'est avec cet argent que j'ai payé la vieille Française. Elle ne m'a pas paru méchante. Trop vieille pour l'être ; trop pressée de rentrer dans sa ville natale. Mon oncle ne saura jamais rien, je rembourserai le prêt avec la rente de la terre. Tout ira pour le mieux.

Quand j'ai amené Samira dans ma nouvelle maison, elle n'en revenait pas. Elle m'a embrassé sur la bouche et je ne voulais plus la lâcher.

— *Ya Kamel*, c'est le plus beau cadeau de ma vie. Je t'adore. Je ne vais plus te quitter.

Elle m'embrassa de nouveau, cette fois sur la joue droite. Je voulais l'amener dans la chambre à coucher.

— Mais, j'ai une toute petite faveur à te demander ...

Elle hésita puis me regarda avec ces yeux qui me rendaient fou.

— Quand est-ce que cette maison sera à mon nom ? Tu vois, *ya azizi*, je suis une femme seule, sans père ni mère. Et si un malheur t'arrivait, que Dieu te protège, je serais mise à la porte par ta famille et tes héritiers...

Samira avait parfaitement raison. Et si je mourais soudainement ? La maison reviendrait à mon père et à mon oncle. Ce dernier possédait déjà cinq maisons et cinq boutiques. Mon fils Taoufiq, lui, était trop jeune et Farida en profiterait pour étendre encore son pouvoir sur lui. Mais si

j'inscrivais la maison au nom de Samira, personne ne s'en rendrait compte. Et, après tout, Samira était presque ma femme. Elle m'aimait trop pour me faire du mal ou me laisser tomber.

— Hein, que dis-tu ? Moi, Samira, ta fidèle servante, jour et nuit, qui te lavera les pieds et te donnera des massages et te préparera le couscous dont tu raffoles avec la tête d'agneau et les raisins secs, hein, qu'en dis-tu ?

— Demain, j'irai chez le notaire, et tu auras ta maison.

Samira colla sa poitrine sur la mienne. J'étais aux anges. La vie me souriait. Et Samira aussi de son plus beau sourire. Pour une fois, j'allais oublier la maison de Bab Souika avec le regard ingrat de Farida qui m'ignorait, mon père constamment occupé par ses leçons à la *Zitouna*, mon oncle qui comptait religieusement ses sous et mon cousin Habib enfoui dans ses livres qui un jour l'enterreraient vivant.

CHAPITRE 22

Farida

Kamel ne venait presque plus à la maison. Il devait se trouver chez l'une de ses maîtresses, j'en étais certaine. Les rares fois que je le confrontais, il s'évadait. Ses *jebbas* sentaient le parfum de cette femme. Un parfum lourd et suffocant. Je me demandais comment elle pouvait aimer un homme comme Kamel qui n'aimait que sa propre personne. Les rares fois où je le trouvais généreux et aimant, c'était avec son fils Taoufiq. Il le prenait dans ses bras, puis le faisait tourner en l'air. Mais dès que Taoufiq commençait à râler, Kamel perdait patience et le petit tremblait de peur. Kamel a dépensé une petite fortune pour lui acheter des souliers de Chez Carlo. Il voulait faire de Taoufiq une version miniature de lui. Mais pour une raison que j'ignore, Taoufiq n'a jamais aimé cet accoutrement. Il arrachait même la petite *chéchia* rouge de sa tête et la jetait par terre. J'avais beau serrer le *séroual*, il glissait de sa taille et lui tombait aux chevilles et alors Taoufiq finissait toujours par trébucher. C'était le moment où Kamel s'emportait, m'accusait de trop couvrir son fils et quittait subitement la maison.

Et quand il réapparaissait soudainement, il se disait occupé par les travaux dans l'étable du nouveau locataire

italien, M. Giuliano. La différence cette fois, *Baba* ne croyait plus aux sornettes de Kamel. Il le soupçonnait de mijoter quelque chose de dangereux. Je le voyais dans les yeux de mon père quand Kamel lui racontait que l'étable était presque achevée, que M. Giuliano avait acheté ses vaches et que la fabrication du fromage sicilien et de la ricotta allait bon train.

— Monsieur Giuliano m'a promis de m'en donner un peu pour goûter, sa ricotta. Je rêve d'un *tajine*¹ à la ricotta qui fond dans la bouche.

Mon père examinait toujours son cahier. Il le passait au peigne fin. Ce grand cahier dans lequel il notait les noms de ses débiteurs, leurs adresses, les sommes d'argent qu'il leur avait prêtées, la date du prêt, le type de garantie qu'ils lui avaient offert en contrepartie de la dette : le titre foncier d'une maison, des boucles d'oreille incrustées de rubis, quelques pièces d'or. Il notait tout dans des tableaux tracés à la plume et à l'aide d'une règle en bois. Tout était bien écrit dans un ordre impeccable. Quand Kamel avait achevé sa phrase, mon père leva les yeux de son cahier et lui demanda :

— En effet, en effet, *Incha'Allah!* Ma fille Farida nous préparera un bon *tajine* à la ricotta... mais, dis-moi, mon fils Kamel, tu ne m'as jamais dit combien exactement la banque t'a prêté pour cette étable. Je n'ai rien dans mes papiers pour l'attester. Il nous faut bien un reçu, un document, un contrat comme preuve. Car tu sais bien que ces maudits Français peuvent toujours nous jouer un sale tour pour nous faire rembourser plus d'argent que prévu.

1. Sorte de quiche sans pâte, faite avec des morceaux de poulet ou de viande d'agneau auxquels on ajoute plusieurs variétés de fromage.

Taoufiq jouait à mes pieds avec une petite casserole attachée à un fil, la bougeant dans tous les sens. Le fond de la vieille casserole grattait les carreaux et émettait un bruit agaçant.

Kamel se retourna vivement vers Taoufiq, le visage rouge, les yeux étincelants. Puis pointa l'index dans ma direction.

— Tu dis à ton garçon d'arrêter, sinon tu verras...

Taoufiq, perdu dans son jeu, sursauta au ton violent de la voix de Kamel, laissa tomber le fil de ses mains et vint se réfugier tout près de moi, la tête légèrement penchée sur mes cuisses. Il retenait un sanglot.

Baba se leva, son œil droit louchait. La conversation était terminée.

— Ne te fâche pas pour rien, Kamel. Les enfants jouent avec toutes sortes de choses. Hein, Taoufiq, n'est-ce pas, mon cher petit-fils?

Baba caressa les cheveux de Taoufiq qui tremblait encore comme un moineau en détresse. Lentement, il se calmait, ses yeux craintifs regardaient *Baba*, avec un sourire timide. La réaction de Kamel était habituelle. Impulsif et impatient, il voulait que personne ne l'interrompe ou ne change ses plans, mais cette fois c'était différent. Quelque chose dans les yeux de mon père me disait qu'il n'allait pas se laisser berner par les histoires de Kamel. Quelque chose d'à peine perceptible trottait tranquillement, mais sûrement dans la tête de mon père. Petit à petit. Je sentais une lueur d'espoir se frayer un chemin en moi et apaiser la douleur ressentie depuis mon mariage que seule la présence de Taoufiq rendait tolérable.

J'avais cessé mes implorations adressées à *Baba* qui se tenait jusque-là comme un fort impénétrable pour protéger

Kamel et, par le fait même, sa propre fortune. Cependant, quelques craquements devenaient visibles. Désormais, Kamel n'était plus son homme de confiance.

Quelques jours après l'incident avec Kamel, Taoufiq et la vieille casserole, mon père m'appela dans sa chambre et ferma la porte. Je m'assis en silence ne sachant à quoi m'attendre.

— Est-ce que c'est vrai que Kamel a une maîtresse?

Je rougis. Jamais je ne m'attendais à une telle question de mon père. Il continua.

— Tu sais Farida, les femmes et les affaires, ça ne va pas ensemble. C'est ou bien l'un ou l'autre. Mais les deux ensemble, c'est la catastrophe. On y laisse sa peau et sa fortune...

Je restais sidérée, ne sachant quoi répondre. Je ne savais pas où *Baba* voulait en venir.

— Je suis de plus en plus convaincu que Kamel joue à un jeu périlleux. Bientôt, je le saurai. Bientôt, je mettrai fin à son jeu. *Incha'Allah*. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard...

Ses mots graves me redonnèrent courage. Je me hasardai.

— *Baba*, je veux divorcer de Kamel. Que Dieu te garde, accepte...

Il se leva subitement. Le regard absent. Jamais je ne l'avais vu de la sorte. Un homme trahi, ravagé par les soupçons.

— Chaque chose en son temps. Le fruit n'est pas encore mûr, Farida. Il ne faut pas se presser pour le cueillir. Ton *mektoub*² est encore avec Kamel...

Il mit son burnous sur les épaules, ouvrit la porte et s'engouffra dans le patio. Dehors, il faisait froid. Par la

2. Destin écrit.

fenêtre, j'apercevais notre citronnier nu et malmené par les vents. Le printemps tardait à venir. Je me résignais à l'attendre.

CHAPITRE 23

Habib

J'ai réussi à l'examen du baccalauréat, un honneur que seuls ma sœur Farida et moi savions savourer. Elle, par son sourire éclatant le jour où elle l'a su et le baiser doux qu'elle a déposé sur ma joue, et moi en faisant les préparatifs pour mon prochain départ à Bizerte, au nord du pays, que les Allemands occupaient à cause de son port stratégique. J'y serai professeur d'arabe au lycée.

Mes tantes Zohra et Hnani passaient la plupart du temps chez leur cousine Daddou. Même si elles venaient nous rendre visite de temps en temps, leur rôle était terminé. Farida était mariée et avait un enfant. Même Fatma allait partir. Il paraît qu'on lui a trouvé un mari. Les affaires de mon père n'allaient pas bien. Il ne disait pas grand-chose. Mais il suffisait de le voir attablé dans son petit bureau de Bab Souika. Seul, à se tourner les pouces, en attendant des clients qui se faisaient rares. Les gens ne faisaient plus la file devant son bureau pour lui emprunter de l'argent. La guerre avait tout anéanti, et les gens et les fortunes. Le visage sombre, *Baba* attendait en silence que quelqu'un arrive pour lui remettre une garantie et parte l'air détendu avec de l'argent dans ses poches. *Baba* attendait comme un chasseur qui guette l'arrivée d'une proie,

la respiration lente, les yeux fixant un point invisible. Mais les proies n'arrivaient pas. À leur place, il y avait les soldats allemands qui ratissaient les allées. Parfois, ils rigolaient avec les Arabes, sans vraiment se comprendre, chacun épiant l'autre en voulant mutuellement se faire passer pour des amis. Amis éphémères, unis par la haine de l'ennemi commun : les Français.

Le soir, c'était une autre histoire. Les soldats allemands frappaient aux portes des maisons à la recherche de traîtres, ceux qui collaboraient avec les Français, les *kaouda*, c'était comme ça qu'on les appelait. Hédi m'avait raconté que des soldats allemands avaient défoncé la porte de la maison de l'un de leurs voisins au milieu de la nuit. Ils avaient tout fouillé. Même le couffin qui était accroché au mur contenant les restes du dîner de la veille. Un soldat allemand y avait introduit la main. Il pensait qu'il y avait une arme, un couteau ou même une bombe. Mais sa main y était ressortie rouge, dégoulinant de sauce tomate mélangée aux petits morceaux de *gnaouia* verts et visqueux. Les femmes de la maison effrayées par la présence solennelle des Allemands avaient éclaté de rire et les Allemands n'avaient pas trop aimé la chose. Ils étaient repartis déçus et bredouilles. Peut-être que le voisin de Hédi fabulait quand il lui avait raconté cet incident. Une façon de se sentir fort face aux envahisseurs, qu'ils soient méchants ou gentils, Français ou Allemands. Une chose était sûre, quand les alliés ont fait leur rentrée à Tunis et que les Allemands ont été repoussés, c'était l'euphorie. Tous les Européens de Tunis étaient sortis les accueillir en vainqueurs, à bras ouverts. Français et Anglais et même les Juifs tunisiens étaient sortis dans les rues, chantant et klaxonnant, pour signifier leur gratitude aux alliés. Les Arabes, apeurés, s'étaient terrés dans leurs maisons. Ils savaient que la revanche des Français allait

bientôt s'abattre sur eux. Quand on était petits, on tombait toujours du mauvais bord.

Quand j'ai su la nouvelle que *Si Moncef Bey* a été poussé par la France et ses alliés à abdiquer, ce fut le désenchantement total. Hédi pleurait de désespoir, j'avais envie d'en faire autant, mais je n'y arrivais pas. On avait confisqué au bey même le seul pouvoir qu'il avait jugé bon d'utiliser. « Le Prince des pauvres », le « Roi nationaliste » avait été destitué. Désormais, le chemin de l'exil l'attendait.

Humilié de plus en plus, je m'acharnais sur mes lectures et toute ma rage était alors dédiée à mes études. C'est ainsi que j'ai pu réussir mes examens. Maintes fois, je voulais lâcher. L'abandon rôdait autour de moi, je flirtais avec lui. À quoi servaient les études quand tu n'étais même pas maître chez toi ? Toutefois, je m'accrochais à ces deux visions qui ne m'avaient jamais quitté : le sourire de mon oncle Jalloul qui m'apparaissait dans mes rêves et la photo de *Si Moncef Bey*, le regard humilié lors de son exil à Pau en France.

Quand j'ai dit à Farida que je partais pour Bizerte, elle m'a scruté de ses yeux perçants, puis m'a lancé :

— Tu m'abandonnes encore une fois...

Au début, je n'ai pas bien saisi ce qu'elle insinuait. Mais, j'ai vite compris qu'elle faisait allusion à Kamel, à son mariage désastreux et à sa vie douloureuse dans notre maison.

— Je reviendrai te voir Farida. Tant que je suis ici, sous l'ombre de *Baba*, je ne pourrai jamais grandir...

— Et moi, Habib, et moi ? Je suis perdue à jamais. Je suis écrasée par Kamel et par *Baba*...

— Je t'enverrai des lettres. Je te tiendrai au courant. Je te parlerai de mes cours, de Bizerte, de la mer, des élèves. Je ne t'oublierai jamais, Farida...

Elle pleurait doucement. Mon neveu Taoufiq était assis à ses côtés. En voyant les larmes de sa mère, il l'imita. Il se mit à pleurer.

J'étais désespéré. Il n'y avait rien dans mes livres qui me disaient quoi faire avec la détresse humaine. Comment s'y prendre? Comment l'effacer des yeux des femmes et des enfants?

La poésie. Oui, la poésie.

— Je t'écrirai des poèmes, Farida. Tu ne m'oublieras jamais...

Elle s'arrêta net et Taoufiq aussi. C'étaient des âmes jumelles. Elles partageaient tout. Les mêmes joies et le même désespoir.

CHAPITRE 24

Graziella

J'ai retrouvé le corps de mon père inerte quand j'ai ouvert la porte de l'étable.

Comme d'habitude, j'allais le rejoindre pour traire les vaches. J'aimais beaucoup notre nouvelle vie sur la ferme. Certainement mieux que notre situation à la Goleta avec les cris des enfants, l'odeur du poisson pourri qui se répandait l'été de la lagune de Tunis jusqu'à nos narines, les bagarres du soir qui me glaçaient le sang avec les gros mots et les insultes qui peuplaient le silence de nos soirées. J'aidais ma mère du matin au soir, à laver le plancher, à épousseter les meubles, à récurer les pots de cuisine, ça ne finissait jamais. Quand j'arrêtais un peu, ma mère m'envoyait chez ma tante Maria. « Elle nous a beaucoup aidés, il faut que nous l'aidions maintenant qu'elle est âgée. » Et alors, je me rendais chez elle pour nettoyer sa cuisine, rentrer le linge qui avait passé toute la journée sur les cordes étendues entre notre immeuble et celui d'en face, sans que la voisine ne se fâche que je n'aie trop tiré de notre côté et qu'elle nous fasse un scandale. Le soir venu, quand je mettais ma tête sur l'oreiller, je sentais tous mes membres se plaindre.

À la ferme de Jdeida, tout était bon. L'odeur de la terre, les matins surtout, après les premières pluies d'automne.

Elle me rappelait l'odeur du pain qui sortait du four. L'odeur des vaches qui sentaient l'herbe fraîche et le lait tiède qu'on tirait de leurs mamelles roses et dont le son me calmait comme une berceuse. Leurs yeux humides qui nous dévisageaient comme si elles nous disaient merci.

Ma mère aussi se sentait mieux ici. Le vacarme lui manquait parfois. Ici, tout était calme. Les cris stridents des coqs à l'aube et le beuglement des vaches à la tombée du jour étaient comme de douces caresses à nos oreilles. La seule chose qui nous embêtait, c'étaient quelques ouvriers arabes qui lançaient parfois des cailloux sur nos fenêtres ou sur notre porte. Mon père sortait, une carabine sur l'épaule, le regard nerveux et les deux jambes écartées, prêt à l'assaut. Il n'y avait personne, seul le bruit de quelques pas étouffés qui couraient dans les champs de blé. Les travaux de l'étable n'étaient pas encore terminés que nous avions déjà commencé à produire des petites meules de fromage sicilien. Des meules que nous avons mangées en famille. Et la ricotta, c'était une réussite formidable. Je contemplais ces beaux morceaux blancs confinés dans des faisselles en métal qui laissaient s'égoutter le petit lait goutte après goutte. On aurait dit des bouquets de fleurs dans des vases perforés. Et quand je découpais un morceau de ricotta, il frémissait sous mes doigts. Dans ma bouche, il fondait en laissant un goût qui me rappelait l'odeur des vaches et celle de l'herbe fraîche de la Jdeida. Un délice magique qui me transportait vers les cieux.

J'ai trouvé son corps ensanglanté gisant sur le ventre et j'ai commencé à crier : « *Mama, Mama*, viens vite, un malheur s'est abattu sur nos têtes ! »

Ma mère était dans la pièce adjacente. Là où il y avait tous les grands ustensiles pour la fabrication de notre fromage. Le grand poêle occupait le milieu de la pièce.

C'était sur lui que les grosses marmites remplies de lait frais étaient réchauffées avant qu'il ne soit acidifié par du vinaigre. Et c'était alors que le caillage commençait. Un peu plus loin sur le comptoir, les passoires côtoyaient les entonnoirs, les louches, et les torchons de mousseline qui traînaient partout. Ma mère faisait sa tournée matinale pour s'assurer que tout était immaculé : depuis les grands bidons qui regorgeaient de lait jusqu'aux faisselles contenant le fromage à la pâte encore tremblotante.

Parfois, quelques paysans arabes venaient acheter le lait de chez nous. Ils rapportaient une jarre en terre cuite ou une casserole en zinc.

Il arrivait à mon père de regarder la pièce d'argent qu'on lui tendait puis de la mettre dans sa poche. Souvent quand c'était une vieille femme ou une fillette qui venait acheter du lait, il ne voulait rien prendre.

« Tenez, c'est pour vous, c'est *blach*, gratis! »

Les femmes repartaient en lançant une tirade de prières et de gentils mots qui laissaient mon père avec un sourire béat. Plus maintenant, il était couché par terre, une petite flaque de sang à ses côtés.

Ma mère est arrivée en courant, dans son tablier de travail qui ne la quittait que le soir. En voyant mon père par terre, elle commença à se lamenter :

— Que s'est-il passé, *Mio Dio*, que s'est-il passé... Je venais de le laisser pour quelques minutes, juste pour ramener les bidons et...

Elle était tombée à genou, tenait mon père par la tête, voulant le tourner sur le dos pour voir son visage et savoir s'il respirait encore.

— Par la *Madonna*, il respire, encore... il est encore vivant!

Je pleurais, et le fait de savoir que mon père respirait encore ne me rassurait guère. Mon papa, celui que j'aimais le plus au monde, gisait par terre dans une nappe de sang qui s'étalait de plus en plus. Je partis en courant vers la maison des Arabes la plus proche pour chercher de l'aide, n'importe quelle aide. Le plus important c'était de porter assistance à mon père.

Il a fallu des heures pour que finalement les secours arrivent : des gendarmes français, un docteur de campagne qui n'habitait pas trop loin et un Arabe qui se disait infirmier. Mon père avait perdu trop de sang, la blessure qui maintenant était visible sous sa chemise blanche déchirée, formait une ceinture rouge sur son abdomen. Le médecin l'a examiné. Rapidement, son verdict était tombé.

— La blessure est fatale. Il ne survivra pas.

Ma mère ne voulait pas croire.

— Qui voulait tuer mon pauvre Luigi ? C'est l'âme la plus douce au monde. C'est un ange.

Elle éclata en sanglots et moi aussi.

Les gendarmes français ne voulaient pas que nous passions la nuit dans la maison.

— Mesdames, il y a eu un crime. Nous devons mener une enquête et trouver le criminel qui court toujours.

Ma mère ne répondait pas. Elle était assise à côté de mon père. Elle ne voulait pas quitter les lieux. Les gendarmes commençaient à perdre patience, l'un d'eux lança un gros soupir.

— Madame, comprenez-moi, s'il vous plaît. Cet endroit est maintenant dangereux pour vous et votre fille. Il nous faut trouver le coupable. N'avez-vous pas une famille, des amis ? Il faut aller chez eux. Au moins pour quelques jours, d'ici là on trouvera celui qui a commis ce crime odieux. Entre-temps, il faut bien enterrer la victime. J'imagine

que quelqu'un doit vous aider pour les préparatifs des funérailles.

Ma mère poussa un cri déchirant qui laissa tout le monde ébranlé. Je mis mes bras autour de sa tête. Ensemble, nous ne faisons qu'une.

Le docteur qui a examiné mon père et qui a conclu que la blessure grave au couteau sur le flanc gauche a entraîné sa mort nous a offert de nous conduire dans sa voiture jusqu'à la Goleta.

Ce fut un long trajet silencieux et cahoteux. Ma mère était assise sur le siège avant et moi sur la banquette arrière. Je commençais à reconnaître les lieux quand la voiture avait pris le chemin de la Goleta. Mon cœur serré ne voulait plus y retourner. Mais nous étions de nouveau sur le champ de bataille de mon enfance, pire, cette fois sans mon père.

Dès que la voiture s'arrêta devant notre ancien immeuble, une armée d'enfants bruyants l'encercla. Il y en avait un qui tenait la portière de sa main, un autre examinait les phares arrière, un tout petit essayait en vain de soulever le capot.

Puis quelqu'un avait prononcé mon nom et celui de ma mère.

— *Signora* Lorena et *signorina* Graziella sont de retour...

Nous sommes sorties de la voiture, encore secouées par la tragédie de ce matin à l'étable. En l'espace de quelques heures, nos vies avaient basculé. La dépouille de mon père Luigi mortellement blessé avait été transportée par les gendarmes français à la morgue de l'hôpital de Tunis. Ma mère avait l'air perdue et moi je la suivais comme son ombre.

Je vis mon grand-oncle Claudio arriver en courant devant la voiture du médecin avec sa chemise froissée, boutonnée de travers et la ceinture de son pantalon qu'il

peinaut à fermer. En l'apercevant, ma mère qui s'était calmée pendant tout le trajet de l'étable à la Goleta, recommença à pleurer.

— *Zio Claudio, Zio Claudio*, je ne comprends pas ce qui s'est passé, *il mio Luigi...* il a été lâchement... tué...

Le docteur s'était mis un peu à l'écart de la foule qui formait maintenant un cercle autour de nous. Il fumait une cigarette.

— Est-ce vrai? Non, je ne veux pas en croire mes oreilles. Comment Luigi est-il mort, je l'ai vu il y a deux jours, il restait quelques petits travaux de finition à faire sur le toit de l'étable. Tout était bien, Luigi s'apprêtait à vendre sa ricotta au Marché Central de Tunis, la semaine prochaine...

— Justement *Zio Claudio*, justement, mais une mauvaise âme lui a fauché la vie. On ne sait pas qui, encore. Les *Carabinieri* français ont promis de le trouver. Il faut qu'ils trouvent le criminel et il faut qu'il soit tué...

Un murmure d'approbation se fit entendre parmi la foule. J'étais d'accord, celui qui a tué mon père doit être tué. Œil pour œil. Je ne voulais pas pardonner. Je n'avais plus de père.

Les gendarmes français ont mis une semaine à trouver le monstre. C'était un Arabe. Il s'appelait Romdane Jlassi. Mon grand-oncle Claudio nous a dit que c'était l'ancien locataire des terres qui avait été expulsé par le propriétaire, Kamel Ben Mahmoud, celui qui faisait affaire avec mon père.

D'ailleurs, ce Kamel Ben Mahmoud est venu nous voir un jour après l'enterrement de mon père. Ma mère et moi habitons de nouveau chez mon grand-oncle Claudio. Le destin nous retenait encore une fois à la Goleta.

Ma mère ne voulait plus retourner à la ferme. Il fallait tout vendre : les vaches, les marmites, le poêle au charbon, les bidons, les faisselles. Tout. Absolument tout.

— Et qui achèterait ces vaches maintenant ? Tout le monde penserait qu'elles sont maudites. Elles ne rapporteraient que du malheur...

Les lamentations de ma mère n'en finissaient plus. Kamel Ben Mahmoud était visiblement ébranlé par la mort de mon père. Il n'arrêtait pas de s'essuyer le front et les yeux. Mais au moins pour lui, la perte était matérielle, il avait seulement perdu son argent.

« Ce *kelb* Romdane Jlassi. Je savais que c'était un vaurien. C'est pour cela qu'il a voulu se venger de moi en tuant le pauvre M. Giuliano. Il l'a tué sur mes terres pour faire peur aux gens, pour qu'ils ne viennent plus louer mes terres et pour se débarrasser de M. Luigi. Si je le trouve devant moi, je lui cracherai dessus. »

Et moi je lui arracherai les yeux. J'enfoncerai mes mains, mes doigts et mes ongles dans sa chair pour retirer son âme. Hélas, rien ne pouvait me ramener mon père. Ni la mort de son tueur ni le peu d'argent que nous allions retrouver en vendant les vaches et tout le matériel de fabrication de fromage. La Goleta nous a jeté un sort. Elle aussi s'est vengée de notre départ. Elle voulait garder ses pauvres Siciliens dans son ventre putride et sombre. Elle nous voulait pour elle, pour toujours.

CHAPITRE 25

Fatma

Sadok Bel Kadi est devenu mon homme. Mon père et mon frère voulaient me punir en me choisissant un vieil homme. En réalité, ils ne savaient rien du tout. Ils m'ont sauvé la vie. Ils ne savaient pas qu'un autre vieil homme m'avait déjà détruit la vie en me violant sur un banc à l'entrée de sa maison. Ils ne savaient pas que leur ami respectable, *Am* Chedli, m'avait rendu « indésirable » par n'importe quel jeune homme qui viendrait demander ma main. Mais avec *Si* Sadok, c'était différent. Je lui ai tout raconté le jour de mes noces et il m'a cru sur-le-champ. Pas le moindre doute dans ses yeux, pas un mot qui faisait mal. Il m'a pris dans ses bras et m'a bercée longtemps. Il m'a donné son amour, celui qu'*Am* Chedli m'avait confisqué.

Cette nuit, je me suis rappelé les mots de la *dégasa* et je me suis dit que Dieu n'allait jamais m'oublier. Elle avait parfaitement raison. Quand mon père m'a dit que *Si* Sadok serait un bon parti pour moi, je n'ai rien dit. Je n'étais pas sûre. Je savais qu'il était âgé. Un homme d'une grande famille dont l'épouse est décédée. Il avait des fils qui étaient déjà mariés. Comment accepter une telle humiliation ?

Farida, ma cousine, m'avait dit :

— N'accepte pas, il est vieux.

Encore une fois, je n'ai rien dit. Et moi, pourtant d'habitude si bavarde, souvent spontanée, cette fois, je n'avais plus le droit à l'erreur, je voulais laisser mon cœur décider, et il a décidé que *Si Sadok* serait un bon mari pour moi. Avec lui, je n'aurais pas à prouver quoi que ce soit. Il voulait une compagne et j'étais prête à devenir la sienne.

Tout de suite après mon mariage et mon départ de la maison pour aller vivre chez *Si Sadok*, les choses se sont gâtées. Une série de désastres s'est abattue sur nos têtes, l'un après l'autre. Au départ, je n'ai rien su. Personne ne m'a rien dit. Je m'habituais à ma nouvelle vie dans cette belle maison au cœur de la médina avec une terrasse sur le toit où je montais étendre le linge et admirer toute la ville. *Si Sadok* n'était ni capricieux ni exigeant. Il voulait juste un café après chaque repas. On s'assoit ensemble dans le salon sur le divan vert, un plateau sur la table avec deux tasses de café fumantes, l'une pour lui et l'autre pour moi. Il me parlait de sa journée, des gens qu'il rencontrait, de ceux qui lui posaient des questions sur les parts d'héritage dans leurs familles, le divorce, les naissances et les mariages. Les gens, pauvres et riches, venaient demander son avis sur tout. J'apprenais de lui et, pour la première fois de ma vie, j'ai regretté de n'avoir pas pu terminer mon éducation. Tout comme ma cousine Farida.

Heureusement qu'elle venait me visiter, Taoufiq toujours avec elle. Elle passait toute la journée chez moi et puis rentrait en « enfer ».

C'est comme ça qu'elle m'avait décrit la situation à la maison depuis que le locataire italien, M. Giuliano, a été retrouvé mort, tué par Romdane Jlassi, l'ancien locataire.

— Kamel a perdu tout l'argent qu'il a investi dans cette affaire. Personne ne voudrait de cette maudite étable.

— Et mon oncle Larroussi... que dit-il?

— Je n'ai jamais vu mon père aussi fâché que le jour où Kamel est venu lui parler de la mort de monsieur Giuliano. Il est rentré dans une colère sans fin. Pire, il accuse Kamel de lui avoir menti sur la valeur du prêt.

— Est-ce que c'est vrai que Kamel lui a menti?

— Je crois mon père. Il connaît ses sous, plus que quiconque. Il les compte et recompte chaque jour. Mais tu sais bien, *Baba* a donné à Kamel trop de pouvoir sur nous, à commencer par moi.

Elle avait raison. Farida était enchaînée dans ce mariage qui assombrissait ses jours. Son seul rayon de lumière, c'était Taoufiq.

— Tu sais ce qui est bien dans tout ça, c'est que Kamel me fout la paix. Il ne se dispute plus avec moi. C'est lui et mon père, une dispute le matin et une autre le soir. Mon père l'accuse d'être un menteur et Kamel lui répond que si ce n'était pas son dur labeur, les terres seraient volées depuis longtemps par les paysans. Ma chère Fatma, si je pouvais fermer les yeux et oublier tout ce malheur, notre maison et ces disputes interminables... mais dis-moi, parle-moi de ta vie et de ton mari...

Elle venait chez moi pour oublier et mes questions insistantes ne faisaient que raviver sa peine. Mais comment pouvais-je ignorer ce qui se passait dans la maison de mon enfance, celle qui m'a vu grandir jusqu'au jour où je l'ai quittée pour aller vivre chez *Si Sadok*? Et ma mère et mon père et mes frères, qu'advierait-il d'eux si les affaires entre mon frère Kamel et mon oncle Larroussi ne rentraient pas dans l'ordre?

En fait, avec les mois qui passaient et les visites de ma mère ou de Farida, j'apprenais que les choses avaient empiré et que ce qui a commencé par la mort d'un locataire

a fait découvrir à mon oncle Laroussi que Kamel lui avait bel et bien menti sur le montant du prêt. En réalité, mon frère avait emprunté vingt mille francs, seule la moitié a servi à bâtir l'étable. Avec le reste, il a acheté une maison à la Marsa et l'a mise au nom de sa maîtresse, une certaine Samira, une prostituée de la rue Zarkoune.

— Tu te rends compte, il me bat pour un ragoût de pommes de terre raté, puis il va passer la nuit chez une prostituée. Pire encore, cette fille possède maintenant une maison en son nom à la Marsa. Ma mère en a rêvé toute sa vie. Et moi, la *bahloula*¹, qui croyais mon père quand il me disait qu'il m'en achèterait une... un mirage, oui, je tenais à un mirage. Il ne me reste que les mots pour me lamenter. Ma chère Fatma, devine qui est le riche et qui est le pauvre, qui est l'idiot et qui est le futé, qui est le respectable et qui est le méprisable dans cette histoire... la fille de joie de Zarkoune s'est bien foutue de nos gueules, de notre fortune et de notre nom si respectable. La misère a pris sa revanche sur la cupidité et la bêtise...

Je n'ai jamais vu Farida de la sorte. Déchaînée et triste. Moi aussi, j'étais abasourdie de savoir que mon frère avait dilapidé l'argent de la famille pour faire plaisir à sa maîtresse. Et dire qu'il n'aimait pas que je m'habille d'une robe qui m'arrivait aux genoux.

Farida continuait son récit, alors que Taoufiq jouait dans la cour intérieure.

— Pire, Kamel a hypothéqué notre maison familiale à l'insu de *Baba*. Maintenant, si la banque ne reçoit pas ses remboursements à temps, notre maison sera saisie et vendue.

Je sentis le vertige me prendre.

1. Naïve ou simple d'esprit.

— Et oncle Laroussi, lui, il pourrait nous aider, n'est-ce pas, au moins garder la maison familiale et rembourser la banque ?

— Je ne sais pas, Fatma. La vie à la maison est devenue insupportable. Au moins, tu es heureuse avec *Si Sadok*. Tu t'en es sortie. Tout ce que je veux, c'est le divorce. Je ne sais pas si mon père va changer d'avis maintenant qu'il est fâché avec Kamel. Mais j'ai peur. Tous ces événements l'ont rendu trop faible. Il se plaint de son cœur. Kamel l'a trahi. Mon père n'a découvert le pot aux roses que trop tard. Je ne sais pas si les gens de la banque nous donneront une période de grâce, le temps de régler les *cambialates* qui s'accumulent...

J'avais du mal à comprendre les nouvelles qui ne m'arrivaient que par bribes à travers les visites de Farida. D'un côté, j'étais heureuse de ma nouvelle vie. *Si Sadok* me traitait comme une princesse et moi je lui rendais la pareille, en lui cuisinant chaque jour un nouveau plat. Mais d'un autre côté, je sentais que les choses me dépassaient et que les affaires financières de ma famille prenaient une tournure dangereuse. C'était comme si trop de bonheur pour moi ne pouvait être que source de malheur pour elle.

Finalement, j'ai appris que notre maison a été épargnée. De justesse. Mon oncle Laroussi a dû se départir de deux maisons parmi celles qu'ils possédaient. La banque remboursée, il a ordonné à Kamel de ne plus mettre la main dans la gestion des terres. Ce dernier n'a jamais accepté cette humiliation et les disputes ont continué, rendant la vie encore épouvantable dans la maison de Bab Souika. Je pensais souvent à ma cousine et à son petit garçon. Ils étaient comme des otages. Fuyant les griffes de Kamel, ils retombaient dans la cage de mon oncle. Quand Dieu allait-il finalement les libérer ?

CHAPITRE 26

Farida

Cher Habib,

Enfin, je suis libre! Hier, je suis allée au Palais de Justice à la Kasbah. Combien de fois, j'ai fait ce trajet! Une dizaine de fois, une vingtaine? J'avais perdu le compte. J'ai attendu dans la salle le verdict du juge qui tardait à venir. J'attendais qu'enfin je puisse tenir sa décision écrite entre mes mains et la lire d'un seul coup. Comme si je buvais le premier verre d'eau après une longue journée de jeûne. J'attendais le jour où ses mots écrits élégamment par des mains d'hommes sur du papier officiel arborant le sceau de la justice allaient finalement éteindre ma soif. Ma soif de retrouver ma liberté qui m'a été confisquée depuis plus de dix ans, le jour de mon mariage avec Kamel.

Et elle est venue cette liberté me chercher quand j'ai failli croire que jamais je ne la retrouverais. Quand je n'avais plus cru aux vociférations de Kamel qu'il lançait à tout bout de champ. Ni aux promesses de mon père que tout allait bientôt finir. Ni même aux audiences fantômes auxquelles personne ne prenait place, sauf moi et le portier du Palais de justice. Et dans ces moments de désespoir intense, je pensais à toi. Aux années de

notre enfance si brève, surtout après le départ précipité d'Ommi.

J'ai pensé à notre marche quotidienne dans la rue El Kaadine, en passant par la Place Bab Souika jusqu'à la rue du Pacha. Tu m'accompagnais et prétendais que tu me protégeais, en réalité tu me laissais tout faire. Courir un peu, m'arrêter une seconde pour serrer le nœud défait du ruban qui retenait mes nattes. Moi aussi, je ne rapportais rien sur toi. Tes mouvements gauches, les taquineries des autres garçons qui te poussaient en faisant semblant de ne t'avoir pas vu. On se protégeait mutuellement. Puis, Baba n'a plus voulu que je continue mes études. Alors que pour toi, c'était différent. Tu étais un homme. Tu étais libre, enfin un peu plus que moi. Moi, il m'a fallu me libérer. D'abord de Kamel, puis de Baba. Ce fut un long combat, mais j'y suis arrivée. Le destin m'a aidée, mais surtout les livres. Les livres que je « volais » dans ta chambre m'ont appris qu'il y avait une fin à tout, même au malheur. Mon malheur a cessé quand le jugement est sorti, le divorce déclaré et Kamel parti. Je ne sais plus où il est maintenant, peut-être à la maison chez Samira. Peut-être chez une autre. À dire vrai, je ne veux rien savoir. C'est mieux ainsi.

Ma liberté, je l'ai retrouvée quand la maladie s'est acharnée sur mon père. N'est-ce pas que tu répétais souvent un vers célèbre d'un poète arabe qui a vécu à « Amérique ». Son nom m'échappe, tu me le diras la prochaine fois que tu m'écriras.

« La fatalité est mon alliée... et le destin est mon compagnon¹. »

1. Vers du poète arabe, Mikhael Nouaimé.

Oui, les poètes n'ont jamais tort. Je t'en ai voulu une fois. Quand tu ne m'as pas aidée à m'opposer à Baba pour mon mariage. Si tu n'étais pas poète, tu aurais pu le vaincre. Mais tu as préféré les mots à la force physique, puis tu es parti. Je te pardonne parce que tu as poursuivi tes rêves. Parce que tu n'as pas cherché à devenir un homme comme Baba ou comme Kamel. Tu as accepté ton destin en l'apprivoisant. Alors que moi, c'est mon destin qui m'a apprivoisée. Il a pris trop de temps à comprendre mes peines. Parfois, ce destin me donnait des répits. Les répits quand tout devenait sombre. Quand tout devenait noir et que je ne voulais qu'une chose. Partir, retrouver la lumière.

Tu n'aimais pas trop ta nouvelle vie de professeur à Bizerte, tu me disais. Tu m'avais écrit qu'il faisait froid et humide. Le vent du nord se faufilait jusqu'aux os et tes élèves étaient trop pauvres pour apprendre. Ils quittaient rapidement les bancs du lycée pour aller travailler. Mais depuis ta mutation à Sousse, tu renaissais comme un trèfle au printemps. La ville ensoleillée, la mer que tu pouvais voir du balcon de ton immeuble et, surtout, le fort de la vieille ville où tu aimais t'asseoir dans ses cafés, regarder les passants et écrire. Ce fort, tu me disais, te donnait l'impression d'être toujours protégé. Il y avait quelque chose d'exceptionnel dans ce fort. Une protection magique sans pareille comme une huître qui enlacerait sa perle. Des regards insistants, des soldats français arrogants, ou juste de la bêtise humaine.

Ah, cher frère, ce que je donnerais pour venir te rendre visite et voir de mes propres yeux ton petit paradis terrestre! La dernière fois que tu m'as écrit, tu m'as parlé de tes étudiants brillants et ambitieux. Ceux qui voulaient réussir au bac, puis partir étudier en France. Ceux avec qui tu discutais de poésie et de littérature

des heures et des heures, au-delà des heures de cours. Ceux à qui tu faisais découvrir des œuvres de littérature arabe et française. Ceux qui dévoraient ton savoir sans en perdre une miette. Toi aussi, tu voulais entamer une licence en littérature arabe. Je n'ai aucun doute que tu y réussiras.

Viens nous voir pendant les vacances d'hiver. Fatma te passe le bonjour. Elle te dit que cette fois, elle te trouvera la bonne épouse.

Ta sœur, Farida

CHAPITRE 27

Taoufiq

C'était une année ou deux avant le grand retour du *Zaim*¹ Bourguiba à Tunis. Je devais avoir onze ou douze ans. Le sang de la jeunesse coulait pleinement dans mes veines. Il battait en moi comme un tambour le jour de l'Aïd. Fort et puissant. Je me sentais devenir un homme. Mon corps se métamorphosait. Un bouillonnement grondait en moi et voulait jaillir, mais quelque chose le retenait. Depuis que j'avais ouvert les yeux sur ce monde, je voyais ma mère et mon père se disputer. Au début, je ne comprenais pas trop ce qui se passait, mais avec le temps, je voyais les coups pleuvoir sur ma mère, entendais ses cris de détresse et priais avec ferveur, quand ma mère commençait à le confronter, pour le départ de mon père. Je regardais ces scènes se répéter devant mes yeux d'enfant, incapable de les arrêter.

Heureusement que ma mère savait me rassurer par de belles histoires qui chassaient les méchantes, celles qui peuplaient mes cauchemars de pleurs et d'angoisse. Mon père, lui, me faisait peur. Parfois, quand il était de bonne humeur, il demandait à ma mère de m'habiller de ma plus

1. Le chef.

belle *jebba*, celle qu'il m'a spécialement achetée pour l'Aïd de mes sept ans. Une *jebba* beige en soie naturelle avec son *séroual*, sa chemise et son veston assortis. Tous brodés à la main avec de jolis motifs et des boutons qui ressemblaient à des bourgeons de fleurs d'oranger. Mon père m'exhibait à ses amis commerçants du Souk El Attarine, comme une pièce d'art rare. Une visite matinale et je devenais le chouchou de ces messieurs d'un certain âge dont quelques-uns me donnaient une pièce de monnaie brillante, ou un bonbon à la menthe ou juste une petite tape sur la joue. Mais à part ces périodes de calme relatif, mon père était colérique et violent. Je passais la plupart de mon temps entre l'école et ma mère. À chaque rentrée scolaire, elle m'accompagnait jusque devant la porte bleue de mon école. C'était elle qui parlait avec mes instituteurs, jamais mon père. Elle m'aidait dans mes devoirs et s'enquêrait de mes progrès. Un *safsari* mis à la hâte sur la tête, son visage découvert, rien ne l'arrêtait. Ni les regards offusqués de certains passants voyant une femme déambuler dans les rues de la médina à visage découvert, ni les mots chuchotés derrière son dos par certains membres de notre famille. Farida s'en fichait éperdument. Une seule chose importait pour elle : mon carnet de notes à la fin de l'année scolaire.

Quand mon grand-père a interdit à mon père de gérer nos terres, la cassure a failli être totale, mais après quelques années les choses se sont arrangées et mon père a commencé à louer les terres de nouveau. L'étable construite par M. Giuliano était tombée en ruine. Personne n'a voulu la louer. Les fils de Romdane Jlassi ont pris la relève de leur père qui a été condamné à mort par la justice coloniale. Un Arabe de moins, aurait secrètement pensé la justice française. Nos terres étaient désormais intouchables, sauf par la famille des Jlassi qui s'était vengée de mon père en

continuant à les louer à un prix dérisoire, une centaine de francs par an. Faute d'autres locataires, ils ont imposé leurs conditions et étendu leur pouvoir. Toute notre famille a souffert. Mon grand-père avait perdu son prestige de créancier du quartier. Les gens avaient eu vent des déboires de Kamel et de ses mauvaises affaires et avaient lentement commencé à ne plus solliciter mon grand-père. Et quand ils le faisaient, ils exigeaient moins de garanties ou parfois pas du tout jusqu'au jour où personne ne venait dans son petit bureau de Bab Souika. Il rentrait à la maison l'air contrarié, la main droite sur le cœur comme s'il cherchait quelque chose dans son veston. Quand il me voyait, il m'offrait ses deux bras et je me laissais embrasser par ce vieillard autour duquel nos vies gravitaient. La mienne et celle de ma mère. Je me rappelais les jours où la cousine de ma mère, Fatma, venait nous rendre visite avec ses enfants, du bambin qu'elle tenait contre son sein jusqu'au plus âgé qui avait quelques années de moins que moi. Nous jouions dans la cour intérieure de notre maison alors que ma mère et sa cousine restaient des heures et des heures à se parler. Elles se taisaient dès que mon père faisait son apparition. C'était alors que Fatma appelait ses fils en leur disant qu'il était tard et qu'il fallait rentrer. À l'époque, son mari était tombé gravement malade et, un jour, ma mère m'a dit qu'il était décédé et que Fatma n'avait plus d'endroit où habiter. Les fils de son mari avaient hérité de tout et ne lui avaient laissé aucune part dans la maison de son défunt mari. C'est ainsi que Fatma est revenue habiter chez nous avec ses enfants, à l'étage supérieur où vivaient déjà ses parents.

À l'école, j'entendais de plus en plus d'autres enfants parler de l'indépendance de la Tunisie et que bientôt nous aurions un pays à nous sans la présence des gendarmes français. Nous parlions de ces choses en cachette à la

récréation et surtout pas devant nos maîtres qui étaient tous Français, sauf ceux qui nous enseignaient l'arabe et le Coran. Je rêvais de la France, de l'indépendance de mon pays, mais aussi de la mienne, loin du joug de mon père. Ses coups ne m'épargnaient pas. Chaque fois qu'une dispute éclatait entre lui et ma mère et que je me pointais devant eux, ses mains m'atteignaient dans le dos, comme un coup de marteau qui fracassait mes os ou un coup de vent violent qui me poussait dans le vide. Ma mère s'interposait entre nous, me prenait dans ses bras et me protégeait de ses coups. Mais Farida n'avait pas la force physique de Kamel. Elle encaissait à ma place. Je vivais tiraillé entre la violence et la peur.

Jusqu'au jour où mon corps s'est rebiffé. Un sentiment étrange de force s'est emparé de moi pour arrêter les coups de mon père. Et ce fut le début de la fin. Mon père ne s'attendait jamais à ce que le petit Taoufiq, le gentil petit jouet qu'il paradait dans les rues de la médina, allait un jour devenir un adolescent, capable de sortir de sa bouche des mots pour rétorquer et d'utiliser ses poings pour se défendre. L'oisillon prenait son premier vol.

Mon père fut abasourdi par ma bravoure. Il m'avait toujours considéré comme un petit garçon collé aux jupons de sa mère. Il faisait des blagues sur ma force physique chancelante et sur mon avenir incertain. Ma réaction brusque et défiante mit fin à son despotisme. Je devenais une menace pour son territoire et, du jour au lendemain, il a quitté la maison. Pas pour quelques jours comme à son habitude. Non. Cette fois, pour de bon.

Ma mère avait alors commencé à parler de divorce et mon grand-père, qui n'avait plus la force physique ni d'entente financière avec Kamel, a cédé. Il ne s'est plus

opposé. Après une décennie de souffrance, ma mère est devenue une femme divorcée.

* *

*

Quand le *Zaim* Bourguiba est rentré en héros à Tunis, tout le monde voulait sortir le voir. Tous, sauf ma mère. Elle est restée dans notre cour intérieure, la grosse bassine de lessive entre les jambes, assise sur un tabouret en bois, elle lavait nos vêtements sales. Elle avait commencé à fumer, je ne savais pas comment, la cigarette entre les lèvres et un gros morceau de savon vert dans une main et l'autre, tenant un vêtement dont elle frottait les taches tenaces. Depuis son retour dans notre maison, c'était sa cousine, Fatma, qui s'occupait de la cuisine, alors que ma mère faisait la lessive. Le jour du retour de Bourguiba, même Fatma et les enfants sont tous partis attendre le *Zaim* à la grande place de Bab Souika. Bourguiba a su redonner l'indépendance au peuple tunisien. Il a réussi là où plusieurs avant lui avaient échoué. Mon oncle Habib m'avait dit que ce n'était pas vrai que Bourguiba était le Combattant suprême. Bien avant lui, il y avait d'autres combattants, tout aussi intelligents et courageux. *Si* Moncef Bey en fut un. Malheureusement, il a été exilé par les Français et il est retourné à Tunis dans un cercueil.

— Je voudrais aller voir Bourguiba...

Elle continuait à frotter, la tête ailleurs.

— Mes amis, mes cousins, tout le monde est à la place Bab Souika... on peut entendre la foule d'ici...

Je tendis l'oreille. L'écho de la foule parvenait faiblement à mes oreilles. Elle me fixa de ses yeux.

— Vas-y, si tu veux, moi, je reste ici. Les hommes trop puissants me font peur...

Elle était comme ça, Farida. Étrange et imprévisible.

Je partis. Certains de mes amis, membres des scouts tunisiens étaient déjà sur place. Je m'approchai d'eux. Ils formaient un cordon humain pour contenir la foule en délire. Nous avions attendu pendant des heures. Les gens se poussaient du coude, de vieilles connaissances se saluaient et des enfants perdus hurlaient en cherchant leurs mères. Les femmes en *safsari*, le visage caché, d'autres au visage découvert, et certaines, les cheveux libres, souriaient sans crainte. Finalement, quand le cortège majestueux est apparu, ce fut l'euphorie. Nous étions enveloppés par les ululements des femmes, les cris des enfants et les chants des patriotes. Le cortège du *Zaïm* avançait lentement vers nous. Depuis le port de la Goulette jusqu'à la place de Bab Souika. Il était précédé de dromadaires, décorés avec des pompons aux couleurs chatoyantes, et sur lesquels étaient montés des Bédouins du désert, le teint basané, la tête enturbannée. Ils tenaient dans leurs mains des carabines et tiraient dans les airs. Pour une fois, le bruit des balles rythmait avec la joie. Ils étaient suivis par d'autres Bédouins montés sur des chevaux, tout aussi décorés, tout aussi flamboyants. De jeunes hommes avaient enfourché des vélos et d'autres simplement marchaient. Je le vis de mes propres yeux. C'était lui, le *Zaïm*, la posture droite, vêtu de blanc, le torse bombé, sorti d'une voiture décapotable, la main levée, il nous saluait. Je criais de toutes mes forces le nom de notre libérateur : « Vive Bourguiba ! » Avec la foule en liesse, je célébrais le retour de celui qui avait conduit avec succès les négociations avec les Français pour nous amener sur le chemin de l'indépendance. Mais dans ma tête de

jeune homme, je célébrais aussi le départ de mon père de notre vie et le retour à une vie que j'espérais désormais calme et paisible.

LE BELVÉDÈRE
1964-1994

*C'était un rêve, un pâle rêve
Non exempt de suavité,
Où, dans ton sépulcre habité
J'ai vu ta forme qui se lève...
Ô saison de l'Inoubliable,
Des genoux frôlant les tombeaux,
Des doigts tâtonnant l'Impalpable
Et des esprits tout en lambeaux...!*

May ZIADÉ, poétesse et écrivaine
arabe (1886-1941), *Fleurs de Rêve*.

CHAPITRE I

Leila

Ma mère a quitté la maison quelques semaines après mon premier anniversaire. Partie sans laisser de trace. Une ombre qui s'engouffrait dans la forêt. Des pas qui s'enlisaient dans un sable mouvant. Pas une lettre ni un numéro de téléphone griffonné sur un bout de papier ou sur la page d'un vieux journal. Pas de bise qui chatouillait la joue ni de caresse tendre qui faisait fondre le cœur. Rien de tout cela. Un jour, il y avait ma mère et, le lendemain, il n'y avait plus rien. Elle a appelé mon père une semaine plus tard pour lui dire de ne pas essayer de la retrouver et qu'elle ne reviendrait jamais vivre avec lui. Sa décision était prise et personne ne pouvait la faire changer d'avis. C'était à ce moment-là que ma grand-mère Farida est venue vivre avec nous. Elle était devenue la mère que je n'avais plus, tout en restant la mère de Taoufiq, mon père. Mais à part nous deux, il y avait d'autres choses qui comptaient dans sa vie : les livres, les journaux et la radio. Non pas que ma grand-mère me détestait, mais elle ne savait pas toujours comment s'occuper de moi. Me donner des bains, changer mes vêtements, préparer à manger, tout cela la fatiguait beaucoup et surtout l'ennuyait à mourir. En réalité, elle ne savait pas trop comment se débrouiller. Ma grand-mère n'a

jamais été une véritable femme au foyer, même si elle est restée au foyer toute sa vie. Sa vie était ailleurs. Sa vie était dans les livres, les nouvelles, les lettres et les mots. Quand j'ai commencé à parler et à comprendre, elle restait des heures avec moi à me lire et à me raconter des histoires. Des histoires écrites dans des livres et d'autres, inventées, probablement écrites dans sa tête sans jamais pouvoir les partager avec d'autres que moi.

Si pendant la lecture, je l'interrompais en lui disant que j'avais faim, son regard auparavant calme et doux devenait subitement agacé :

— Peux-tu dire à ton estomac d'attendre un tout petit peu, le temps de terminer l'histoire et de savoir si l'héroïne réussira à vaincre la goule¹ et à retrouver sa famille?

Les yeux écarquillés, le ventre criant famine, je continuais à écouter les histoires rocambolesques racontées par Farida jusqu'à ce que son récit achevé, on regagne la cuisine. Souvent, elle ouvrait le frigidaire et restait immobile pendant un moment comme si elle cherchait un repas qui n'existait que dans son imagination.

— Tiens, on va faire une *chakchouka*², me lançait-elle, en sortant du frigo quelques œufs, deux poivrons, un oignon et trois tomates.

— Avec des *merguez*? m'empressais-je de lui demander, souhaitant ardemment que nous ayons ces petits boudins à la viande d'agneaux parfumés aux graines d'anis qui ajoutaient tellement de saveur au plat.

— Et où veux-tu que je trouve des *merguez*? Ton père n'achète pas grand-chose ces jours-ci. On n'a que quelques

1. Vampire femelle dans les légendes orientales.

2. Plat tunisien facile à faire, à base d'oignons, de tomates, de poivrons et d'œufs.

morceaux de poulet qui sont restés de la veille : une cuisse et deux ailes.

Déçue et résignée, j'acceptais les explications de ma grand-mère et mangeais ce qu'elle me préparait sans trop d'enthousiasme.

Ma grand-mère ne me parlait pas trop de ma mère. C'est moi plutôt qui insistais pour qu'elle me parle d'elle. Jamais elle ne me disait de méchancetés à son sujet. Elle avait toujours des mots fragiles pour la décrire. Des mots qui sentaient bon comme l'odeur du jasmin qu'elle cueillait chaque matin d'été et qui embaumait nos soirées chaudes.

— Elle est partie parce qu'elle a vite compris qu'elle voulait être autre chose qu'une bonne épouse et une bonne mère.

Ces mots sortaient de sa bouche le plus naturellement du monde, comme si je n'étais pas la petite fille abandonnée par cette mère que j'imaginai comme une horrible sorcière dans ma petite tête d'enfant et qu'elle-même, Farida, n'était pas la mère de cet homme qui était son fils unique, le pauvre mari abandonné.

— Mais, elle m'a abandonnée, comprends-tu ? A-ban-don-née ?

Avec les années, j'ai appris à répéter ses mots sans que les larmes jaillissent de mes yeux comme l'eau d'une fontaine publique.

— Qui te raconte ces bêtises, Leila ? me lança-t-elle alors, l'air exaspéré, une cigarette entre les lèvres, les oreilles tendues vers son petit poste de radio en essayant d'ajuster la fréquence en jouant constamment avec le bouton de côté.

— Les filles à l'école. Elles me répètent toujours la même chose. Que ma mère ne m'aime pas et que c'est pour cela qu'elle est partie.

Farida déposa sa cigarette sur le cendrier qui traînait sur la commode. Je restais là sur le fauteuil bleu en face de son lit. C'était le fauteuil sur lequel je m'assois chaque fois que je venais dans sa chambre. Ce fauteuil avec un petit trou au milieu qui grandissait à mesure que j'y introduisais le doigt alors que j'écoutais Farida me raconter des histoires.

C'était l'une des rares fois où je la voyais fâchée, presque enragée.

— Tu diras à ces petites vermines de se la boucler, sinon je viendrai à l'école avec toi et je saurai bien leur coudre les lèvres. Ces petites répètent les conneries de leurs mères. Ne les crois pas, tu m'entends, Leila? Ne les crois pas! Leurs mères sont des menteuses et des hypocrites. Peut-être qu'elles auraient un jour elles aussi voulu quitter leurs maris, partir pour ne plus revenir. Mais elles n'ont pas pu. Ta mère, Jouda, l'a fait, elle est au moins courageuse. Voilà, c'est tout.

Elle hésitait un moment, comme si elle voulait me dire autre chose. Quelque chose de plus grave. Quelque chose sur sa propre vie qui me rassurerait sur la mienne ou qui rendrait ce qu'a fait ma mère moins abominable à mes yeux. Mais, elle ne disait rien. Calmement, elle reprenait sa cigarette, fronçait les sourcils et retournait son attention sur son poste de radio qui ne captait pas toujours la bonne fréquence.

Mon doigt continuait à tourner dans le petit trou du fauteuil, un sourire flottait sur mes lèvres. Farida savait me rassurer surtout quand il s'agissait de ma mère. Mais ça, c'était quand j'étais petite. Depuis, Farida a cessé de fumer et je n'ai plus vraiment posé trop de questions sur ma mère.

CHAPITRE 2

Habib

Chère Farida,

Comme promis, je continue à t'écrire des lettres. Parfois dans mes moments les plus sombres, j'ai songé à arrêter. Je me demandais à quoi ça servait de t'écrire alors que je n'avais jamais eu le courage d'affronter mon père et de le convaincre de ne pas te marier avec Kamel.

Mais il était finalement, parti, ce Kamel, grâce à ta patience et au destin qui t'avait donné un coup de pouce. Ces moments sombres m'arrivaient souvent la nuit. Quand le sommeil s'évaporait et que je me retrouvais nez à nez avec les anciennes images de ma vie qui me hantaient la tête. Le seul remède était alors de me lever et de laisser ma femme profiter de son sommeil. En passant devant la chambre de mon fils Nourredine, j'avais toujours envie d'aller l'embrasser. Le fait de le voir grandir paisiblement calmait mon anxiété, le temps d'une bise collée sur son front.

Puis, je m'assois devant ma petite table et je commençais à écrire. Un poème. Une nouvelle. Un autre poème. Une lettre pour toi. Les mots étaient ma délivrance de la tourmente qui m'emportait très loin. J'oubliais les manigances politiques des autres professeurs qui étaient

prêts à tout faire pour gravir les échelons du pouvoir et devenir directeur dans un lycée, ou directeur régional dans un autre coin du pays. Quitte à mentir, quitte à écraser leurs collègues, quitte à me faire du mal.

Je ne veux pas t'inquiéter, Farida. Ni jouer aux victimes. Mais c'est la vérité. Jour après jour, je découvrais que beaucoup de gens qui nous entourent étaient méchants. Même ceux qui me souriaient le matin dans la salle des professeurs étaient les plus virulents, ceux qui allaient médire de moi au directeur du lycée. Dire qu'ils étaient mieux placés que moi pour recevoir telle ou telle promotion. Dire que je n'étais pas un ambitieux et que de toute façon ma poésie comptait plus que toute autre chose. Oui, je n'invente rien. Ces mots m'ont été rapportés par le directeur même, un de mes anciens élèves à Bizerte, mon premier poste d'enseignant.

Tous ces professeurs venaient au lycée dans leur voiture, nouvellement acquise à prix fort, importée de l'étranger. Sans aucun égard pour notre jeune pays qui se construisait encore. Sans égard aux devises qui coûtaient cher à notre budget national et qui sortaient de nos coffres pour aller remplir ceux de la France, de l'Allemagne ou de l'Italie. Alors que moi, je venais toujours au lycée en vélo. Je dérangeais. Certains me trouvaient ridicule. Certains disaient de moi que j'étais fou. Tu te rends compte, Farida. Toutes ces méchancetés gratuites.

À la maison, les choses n'allaient pas souvent bien. Ma femme trouvait que je passais beaucoup trop de temps à m'occuper des études et de mes étudiants et que je ne m'occupais pas bien d'elle. Elle aussi voulait une voiture. «À quoi ça sert d'être professeur de littérature quand tu ne peux même pas acheter une voiture!» C'était sa phrase favorite. Et pourtant, je lui ai acheté une télévision en couleur. Mais apparemment, ce n'était pas

assez. Si ce n'était pas pour Noureddine, qui était encore jeune, je serais d'ores et déjà parti. Fatma m'avait choisi une jolie épouse, mais, malheureusement, elle ne me convenait pas. Elle était trop traditionnelle et avait une langue de vipère qui mordait péniblement. Toutefois, je devais admettre qu'elle était bonne cuisinière et qu'elle m'a donné un beau garçon intelligent.

Je ne savais pas combien de temps je pourrais encore tenir le coup, mais je voyais la fin de cette relation approcher à grands pas. Et c'était justement cette presque certitude qui me faisait penser à toi. Toi qui avais survécu tout ce temps à la souffrance de vivre avec quelqu'un que tu n'aimais pas et qui en plus te faisait du mal.

On dirait que je suis toujours en retard. Toutes ces années pour saisir la gravité de ton malheur. Pardonne-moi, chère sœur.

Habib

CHAPITRE 3

Leila

J'ai rencontré ma mère un jour de décembre. Ma mère, celle que je n'avais vue que sur des photos que mon père gardait dans un gros sac de cuir blanc, où de vieilles photos cohabitaient avec des certificats de naissance, d'anciennes cartes postales que Farida lui envoyait quand il étudiait en France. Ma mère ne ressemblait pas du tout à la femme qui est venue me rencontrer. Il y avait la photo de mariage que je ne regardais presque jamais et une autre photo où ma mère me tenait dans ses bras. Elle ne regardait pas le photographe, vraisemblablement mon père, mais plutôt moi, le bébé de quelques mois. Ce regard pourtant attendri, je l'ai interprété à maintes reprises comme un regard de colère. Colère de m'avoir mise au monde, colère de ne plus vouloir vivre avec cet homme qui était mon père. Ses cheveux longs lui tombaient des deux côtés du visage. Elle portait une robe à carreaux que je trouvais moche, mais Farida disait que mon père l'avait payée très cher et l'avait offerte à ma mère pendant leurs fiançailles. Je n'aimais ni la robe ni les cheveux longs de ma mère. La seule chose que j'aimais de la photo, c'étaient ses doigts qui tenaient les miens. Un geste que j'aurais tellement voulu sentir et ressentir lors de mon enfance.

Ça, c'était l'image de ma mère dans ma tête. La femme qui est venue me voir devant mon école était totalement différente. Une femme aux cheveux courts, au regard déterminé et doux. Un manteau gris en laine, un pantalon en velours et des bottes marron qui lui arrivaient jusqu'aux genoux. Elle se tenait devant les marchands ambulants qui s'installaient devant notre école avec leurs étalages de bonbons, de chewing-gum, d'amandes enrobées de sucre et de barbes à papa roses. C'était des scènes continuelles d'enfants qui se bouscullaient pour admirer ces friandises après une journée passée à l'écriture, aux mathématiques et aux règles strictes dictées par nos enseignantes.

Au milieu de ce brouhaha familial, souvent un enfant réussissait à convaincre son père ou sa mère de lui acheter une sucrerie.

— Je veux celui-là... Non, non, le bonbon bleu... oui celui-là!

Le bonbon entre les mains, l'enfant hésitait à le déballer, parfois l'approchait de son nez, voulant le humer comme une fleur, après un moment d'hésitation, le retournait au marchand ambulant qui attendait de se faire payer et commençait à perdre patience.

— Est-ce que je peux avoir le petit bâton de réglisse, à la place?

L'enfant changeait d'avis, pointait maintenant de son doigt les bâtonnets noirs que le marchand gardait dans une boîte en plastique.

C'étaient des scènes répétées à n'en plus finir. Des enfants qui s'en allaient heureux avec leur bonbon déjà dans la bouche, le retournant d'une joue à l'autre, mais d'autres au regard triste, n'ayant rien pu acquérir faute d'argent ou de parent coopératif. D'autres en pleurs ou

criant parce que leur père ou leur mère avait décidé de les tirer par le bras et de les amener loin de ces étalages.

Quand j'ai eu dix ans, alors que j'étais en quatrième année, mon père ne venait plus me chercher à l'école. C'est l'année où j'ai commencé à rentrer chez moi toute seule ou avec des voisines qui habitaient la même rue que moi. Et c'est alors que ma mère est réapparue dans ma vie.

Elle est venue vers moi, a mis sa main sur mes cheveux et m'a souri :

— Leila, ma fille, tu as tellement grandi!

Je ne comprenais pas trop ce que cette femme, venue de nulle part, me disait. Je me dégageais farouchement de sa main. Après tout, les histoires que me racontait Farida sur les petites filles kidnappées devant leurs écoles par des inconnus pervers m'ont rempli la tête durant ma première enfance.

Mais ma mère ne parut pas offusquée par mon geste brusque, elle continua à me parler doucement :

— Leila, écoute-moi bien, je suis ta mère. Je suis Jouda. C'est vrai que tu ne me connais pas. C'est vrai que j'ai disparu de ta vie, il y a presque dix ans, mais je suis ta mère et je veux te revoir.

Ce fut tout un choc. Jamais je n'avais pensé que j'allais revoir ma mère avec cette banalité, entourée de marchands ambulants et d'écoliers excités se ruant vers les étalages qui regorgeaient de sucreries et de friandises. Le choc lentement avalé, j'ai accompagné ma mère dans un parc avoisinant. Nous avons marché en silence. De temps en temps, je tournais la tête vers cette femme qui venait de me dire qu'elle était ma mère. Je voulais surprendre les traits de son visage sans qu'elle me voie. Mais, chaque fois, nos yeux se rencontraient et c'était son sourire qui me surprenait en train de la dévisager.

— Tu as peur de moi ? me dit-elle.

— Oui, un peu. Peut-être que tu es la complice d'un bandit qui t'attendrait dans le parc et que vous allez me kidnapper comme l'histoire que Farida a écoutée à la radio l'autre jour et qu'elle m'a racontée en me répétant une dizaine de fois de ne pas parler aux étrangers.

Le regard de ma mère s'est illuminé en entendant le mot Farida prononcé dans ma bouche.

— Farida est toujours fidèle à ses amours... la radio et les cigarettes ?

— Non, plus les cigarettes. Elle a cessé de fumer. D'ailleurs, elle ne tousse plus. Enfin, un tout petit peu. Seulement les matins quand elle se réveille. En tout cas, pas comme avant.

— Jure-moi qu'elle a arrêté de fumer, je n'arrive pas à le croire.

— Je le jure sur la tête de mon père.

Les yeux de ma mère jusque-là souriants se sont assombris. Elle a continué à marcher à mes côtés en silence. Nous étions arrivées au parc. Les arbres étaient nus. Il y avait un petit étang artificiel avec au milieu une statue en bronze d'un dauphin que je regardais alors que je traversais le parc avant de rentrer chez moi. Au printemps et en été, le dauphin qui se tenait presque debout sur un socle était entouré de jets d'eau qui donnaient l'impression qu'il sautait dans les airs. Le dauphin me faisait souvent penser à moi. Seule dans la vie, j'étais entourée de quelques personnes qui voulaient me rendre heureuse. Quand il faisait beau, j'aimais contempler la statue, les arbres remplis de feuilles, l'herbe fraîche, voir les gens flâner, les enfants galoper, prendre une pause puis reprendre de plus belle. Souvent, je m'assois sur un banc en bois devant le petit étang et je comptais les passants. Je rêvais de ma mère, de ce qu'elle faisait, de

ce qu'on pourrait faire si jamais elle vivait avec nous. Des livres qu'elle me lirait, des plats qu'elle me préparerait, des blagues que nous nous raconterions ensemble en nous esclaffant. Et quand il faisait froid et gris, je regardais les feuilles flotter sur l'eau réduite à quelques flaques, les jets depuis longtemps fermés, l'étang n'existait presque plus et les gens emmitouffés dans leurs manteaux se dépêchaient de rentrer chez eux.

Nous avons trouvé une place sur le banc habituel. Celui sur lequel les amoureux ont gravé des cœurs avec des flèches qui rentraient d'un côté pour sortir de l'autre avec des gouttes de sang qui coulaient au milieu et des initiales qui utilisaient presque toutes les lettres de l'alphabet. L'herbe était desséchée et la boue se collait à nos chaussures pour former des petites crottes qui tombaient comme des écailles de poisson.

— Tu aimes ce jardin ?

Ma mère avait parlé en premier. Je voyais bien que je lui ressemblais. On avait les mêmes yeux couleur noisette et les mêmes sourcils, courbés et allongés, se rejoignant au milieu comme des feuilles de palmier.

— Plutôt au printemps ou en été. En hiver, il n'y a rien à voir.

— Tu as raison. Tu sais, tu parles comme une adulte, ma petite Leila, pas une fillette de dix ans.

Je ne disais rien. Je me demandais pourquoi ma mère était surprise de remarquer que je parlais comme une dame. Avait-elle oublié que j'avais été élevée par ma grand-mère et qu'elle, ma mère, m'avait abandonnée depuis neuf ans déjà ?

— Pourquoi tu ne dis rien ma chérie ?

Elle me prit dans ses bras et cette fois je me laissai faire. Je voulais rattraper tout ce que j'avais manqué pendant

toutes ces années. Les bras de ma mère étaient souples et doux. Je me laissais blottir dans l'étreinte de cette femme que je connaissais depuis quelques minutes. J'avais la tête près de son cœur et j'entendais ses battements réguliers me parvenir comme un songe lointain. Lentement, des larmes me sont montées aux yeux. Je les ai refoulées, mais elles étaient plus déterminées que moi. J'étais en train de pleurer. Ma mère aussi, car de sa main gauche, elle tira de son sac un mouchoir et s'essuya le nez. Je ne me rappelle plus combien de temps nous sommes restées assises sur ce banc d'amoureux. Moi la tête penchée, collée à la poitrine de ma mère et elle, les bras m'entourant et la tête posée contre la mienne.

— Je suis vraiment désolée, ma chérie. Je t'ai abandonnée. Oui, je t'ai laissée et je suis partie. Mais crois-moi, je n'avais pas le choix. Il fallait que je parte. Il fallait que je termine mes études et que je puisse devenir enseignante.

Je ne comprenais pas vraiment de quoi ma mère parlait. Je préférais qu'elle ne dise rien et qu'elle continue de me caresser les cheveux.

— Tu vois, ma chérie. Je n'ai jamais voulu me marier. Je voulais terminer mes études. Mais après le décès de mon père, ma mère a vraiment voulu que j'épouse ton père. Elle m'a dit que je serais heureuse avec lui et que j'aurais tout ce que je voudrais. Mais ce n'était pas le cas. Quelques mois seulement après mon mariage, j'ai compris que tout ce que je voulais dans la vie, c'était terminer mes études et devenir enseignante.

Je regardais le dauphin immobile. Il n'y avait ni jets d'eau, ni rayons de soleil, ni oiseaux venus s'attarder sur son dos pour boire quelques gouttes, puis reprendre leur envol. Le dauphin était seul et délaissé. Et moi aussi.

— Et pourquoi tu n'es pas venue me voir auparavant, un an, deux, trois ans? Ça t'a pris neuf ans. Neuf ans pour venir devant mon école et me dire que tu es ma mère...

Elle aussi regardait le dauphin. Mais je ne savais pas si elle pensait la même chose que moi. Ses larmes coulaient comme le filet d'eau d'un robinet d'eau qu'on a oublié de fermer.

— J'avais peur de retourner te voir. J'avais peur qu'en te voyant de nouveau, mon cœur flanche et que je ne te quitte plus. J'avais peur de ne plus vouloir continuer mes études. Juste te prendre dans mes bras, m'occuper de toi. Sentir ton odeur qui ne m'a jamais quittée depuis ta naissance. Si j'étais retournée pendant les premières années, je n'aurais jamais pu terminer mes études et devenir indépendante.

Mon amertume était trop grande pour être calmée par quelques phrases.

— Et maintenant, tu reviens pour de bon? Tu ne me quitteras plus?

C'était tout ce que je voulais savoir. Savoir que les mains de ma mère n'allaient plus me quitter. Que ses bras allaient me serrer fort et que je pourrais l'écouter parler sans me lasser même si je n'étais pas trop sûre si je pouvais la croire ou non.

— Bien sûr qu'on va se revoir, tous les jours si tu veux. Tu pourras venir chez moi quand tu voudras. Je vais m'arranger avec Taoufiq pour que tu puisses venir chez moi. Tu verras, tu vas tout oublier...

Elle a mentionné le nom de mon père. Cet homme, qui a été un jour son mari. Cet homme qu'elle a peut-être aimé pendant deux ans puis quitté pour toujours. Elle a mentionné son nom d'une manière insignifiante, presque vulgaire. Comme si on disait « passe-moi le pain » ou « donne-moi un verre d'eau ». Mon père, son mari, le fils de

Farida, était devenu un détail, un mot qu'on prononce sans trembler, sans frissonner, sans se rappeler toutes ces années de désespoir, d'attente, de larmes et de tristesse. Ma mère était ainsi. Elle savait trouver les bons mots pour survivre.

CHAPITRE 4

Jouda

Depuis que j'avais revu ma fille Leila, ma vie n'était plus pareille. Comment avais-je pu vivre toutes ces années sans la revoir, sans la sentir et sans la toucher ? Et pourtant, j'ai survécu. Où ai-je puisé la force qu'il me fallait pour me soustraire à ce mariage en laissant tomber ma propre fille et partir ? Je n'ai jamais pu comprendre mon geste. Mais je l'ai fait et je l'ai assumé. J'ai assumé cette séparation douloureuse, certains m'ont qualifiée de « sans cœur et sans pitié ». J'ai assumé les mots durs et violents, les regards haineux et les commérages incessants des gens autour de moi. Je n'ai rien regretté. Leila m'en voudra toujours un peu, mais peut-être qu'un jour elle me pardonnera. Le jour où elle deviendra mère, elle comprendra mon geste fou, mon geste abominable, mon geste de mère indigne. En devenant mère, elle pourra peut-être finalement laisser tomber cette crainte. Cette crainte furtive qui persistait dans ses yeux quand elle me saluait en venant me visiter. Ce silence léger qui s'installait chaque fois qu'on regardait un film ensemble et qu'il y avait une scène avec une mère et ses enfants. Ce muret de résistance qui s'est bâti entre nous, brique par brique, pendant les neuf années de mon absence et que je n'ai jamais pu démolir. J'essayais constamment de

le cogner du pied dans l'espoir de le voir s'écrouler, mais la résistance prenait le dessus. Elle restait là accrochée, défiante, presque triomphante de voir mes efforts vains.

En enfantant et en voyant son bébé pour la première fois, elle pourra me comprendre, me pardonner et se libérer de cette peur.

Quand j'ai vu Leila pour la première fois, j'ai instantanément compris que je devais terminer l'école et me chercher un emploi. À l'hôpital, quand on a mis ma fille sur mon sein et que nos chairs se sont touchées, j'ai senti que le lien entre nous ne serait jamais détruit et que c'était pour elle que je quitterais ce mariage pour revenir plus forte, plus déterminée et mieux préparée.

Quelques semaines après mon mariage avec Taoufiq, j'ai compris que je n'étais pas prête à me marier. Taoufiq était bon, gentil et attentionné, mais ce n'était pas ce que je voulais dans la vie. Je voulais devenir instructrice et Taoufiq ne m'encourageait point. Il voulait une femme et des enfants et moi, je regardais ailleurs. Je me suis mariée pour faire plaisir à ma mère. Elle souffrait beaucoup après le décès de mon père et pensait que mon mariage lui apporterait la paix qu'elle cherchait. Mais j'ai vite compris que c'était une grave erreur. J'ai compris que m'occuper de mon mari et de ma maison m'étouffait. Je ne pouvais plus respirer, je sentais chaque jour que l'air me manquait, je sentais chaque jour que la trappe se resserrait encore plus fort autour de mon cou. Entre-temps, Leila est arrivée. Adorable, mignonne et vive. J'ai failli changer d'avis. J'ai failli retourner à mon état tranquille de femme au foyer qui cuisinait les mets préférés de son époux et attendait patiemment son retour du travail. J'ai failli devenir comme ma mère, comme mes tantes et comme ma grand-mère, mais j'ai tenu bon. Chaque fois que je portais Leila dans

mes bras, ou que je la mettais dans la poussette pour aller faire une balade, je sentais mon amour maternel prendre le dessus. Je sentais mon cœur défaillir. J'allais rester pour elle. J'allais abandonner mes rêves. Chaque fois que je regardais Leila s'émerveiller devant un chat qui traversait la rue, ou balbutier des mots incompréhensibles en pointant du doigt un oiseau dans le ciel ou une voiture qui passait, je revenais à ma première idée : partir. Partir avant qu'il ne soit trop tard. Avant que mon amour maternel ne me prenne en otage et que les années défilent et que je me retrouve avec deux ou trois enfants, assagie par les années, emprisonnée par le destin. Un Taoufiq comblé face à une Jouda écrasée.

Quand j'ai fait part à ma mère de mon intention de quitter mon mari et de laisser Leila avec lui, elle a d'abord cru que je devenais folle.

— Tu vas détruire ta vie et celle de ta fille pour faire quoi? Devenir institutrice? Mais tu divagues ou quoi?

— Je ne détruis la vie de personne. Au contraire, si je reste, je détruirai ma propre vie.

Elle m'a regardée avec ses yeux noirs, profonds.

— C'est les livres qui te donnent ces idées folles, n'est-ce pas? Et les gens autour de nous, que vont-ils penser de toi? Que tu as abandonné ta fille, que tu es partie pour un autre homme, que tu es une mauvaise mère?

— Ils diront ce qu'ils voudront. Je veux terminer mes études. Je veux passer le bac et entrer à l'école normale. C'est important pour moi. Il faut que tu me comprennes.

En me voyant si déterminée, ma mère avait essayé une autre tactique.

— Et pourquoi tu n'en parles pas avec Taoufiq? Peut-être qu'il va accepter de t'aider à terminer tes études et à devenir enseignante. Tout est possible, n'est-ce pas?

Pourquoi tu ne trouverais pas une solution, sans rupture, ni divorce, ni rumeurs, ni mauvaise réputation ?

Personne ne comprenait ma vie, pas même ma mère. La minute où j'ouvrais la bouche, les mines se renfrognèrent et les regards s'assombrissaient. « Pourquoi étudier ? N'es-tu donc pas heureuse avec Taoufiq ? » « Et pourtant tu as tout ce dont les filles de ton âge rêvent : un appartement, un bébé adorable, même ta belle-mère ne vit pas avec vous, alors pourquoi veux-tu quitter ton mari ? » « Elle veut devenir une femme libérée, la pauvre ; les livres l'ont rendue un peu toquée. » « Et sa fille, la pauvre fille, elle n'a qu'un an. Elle veut la laisser pour aller étudier. Puis que fera-t-elle avec un diplôme ? Est-ce que ça vaut plus qu'une enfant ? Que Dieu vienne en aide à sa pauvre mère, Jouda est une fille perdue ! »

C'était tout ce qu'ils diraient, c'était tout ce qu'ils comprendraient et c'était tout ce qu'ils verraient. Ils ne comprendraient jamais ma soif d'apprendre. Ils ne comprendraient pas mon besoin de vie autonome. Dans leur monde, ils ne verraient pas une femme avec d'autres rêves que celui de se marier et d'avoir des enfants.

Et c'est pour m'éviter tous ces regards malsains, tous ces mots inutiles et tous ces soupirs hypocrites que j'ai calmement pris mes affaires et que je suis partie.

Je suis allée chez Farida, ma belle-mère.

Quand j'ai pris mes affaires, je ne savais pas exactement où aller. Je savais que je voulais partir sans revenir, mais je n'avais aucune idée où habiter. Retourner chez ma mère, ou louer une petite chambre ou aller chez une amie ? C'était le brouillard. Autant mon esprit était clair et voulait sortir de la maison où je me voyais engouffrée chaque jour un peu plus, autant il était confus quant à savoir les détails de ma nouvelle vie après le mariage.

Celle qui me vint spontanément à l'esprit fut Farida, ma belle-mère. Nous avons toujours eu une relation particulière. Même quand elle est venue avec son fils, Taoufiq, demander ma main à ma mère, je n'ai pas pu bien comprendre son regard. Une fois, elle me paraissait chaleureuse et joviale et, quelques minutes plus tard, elle se taisait et me semblait lointaine et froide. Farida vivait dans une vieille maison avec une cour intérieure, aux abords du quartier populaire El Halfaouine. Une maison qu'elle a héritée de son père. Taoufiq m'avait dit que son grand-père aimait beaucoup sa fille qui a divorcé assez jeune et ne s'est jamais remariée. Avant de mourir, il lui a laissé en héritage une petite maison pour qu'elle puisse avoir un toit sur la tête sans avoir à payer de loyer. C'est devant cette maison que je me suis retrouvée, Leila dans sa poussette, un sac dans la main avec quelques vêtements dedans.

Farida m'ouvrit la porte. Elle était en robe de chambre, ses cheveux blancs tombaient autour de son visage. Une cigarette dans une main et un livre dans l'autre. Ses yeux se sont tout de suite fixés sur la poussette où dormait Leila.

— *Marhaba, marhaba*¹ ! Regarde donc qui est venue me rendre visite : ma petite-fille et sa maman. Entrez donc, ne restez pas devant la porte !

— Merci *Nana* !

Je l'appelais *Nana*, comme toutes les jeunes filles de bonne famille appelaient leurs belles-mères, signe de grand respect, mais aussi pour faire plaisir au mari. J'ai laissé la poussette et le sac dans le vestibule, une pièce sombre qui servait autrefois de salle d'attente pour les invités avant de les recevoir dans le salon. Je pris Leila dans mes bras ; elle dormait encore. Farida éteignit sa cigarette, je l'ai vu

1. Mot utilisé pour souhaiter la bienvenue.

l'écraser et la jeter à moitié achevée dans un petit bac de géraniums, au milieu du patio intérieur. Nous avons pris les escaliers. Farida avait sa chambre à l'étage supérieur. En bas, il y avait le patio, une chambre qui servait de salon pour les invités et une cuisine. À l'étage, une chambre spacieuse, c'est là où Farida passait ses journées. Elle lisait, écoutait la radio, fumait et prenait des siestes. Elle cuisinait rarement, mais il y avait toujours une boîte de biscuits à l'anis dans son armoire, un morceau de fromage qu'elle grignotait, des oranges, des dattes ou des grenadines, selon les saisons. Ce jour-là, elle avait des oranges. Je mis Leila sur le lit, la couvris et revins m'asseoir sur le sofa en velours rouge et ocre.

Farida me tendit une orange. Le désordre habituel régnait. Mais c'était un désordre qui convenait parfaitement à Farida et à sa vie. Ils allaient ensemble. La main dans la main. Farida ne comprenait pas trop le but de ma visite. Elle me dévisageait. D'habitude, je venais avec Taoufiq. Son regard allait de moi vers Leila, puis se retourna finalement sur moi.

— *Incha'Allah*, tu n'es pas fâchée avec Taoufiq, me lança-t-elle.

Je bégayais, je cherchais mes mots, je ne savais pas comment lui faire part de ma décision.

— Taoufiq ne m'a rien fait. En fait, je ne sais pas. Peut-être parce qu'il ne fait rien que je suis malheureuse. Mais qu'est-ce que je raconte, n'importe quoi. *Nana*, je ne veux plus de ce mariage. Je ne peux pas continuer ma vie, comme ça...

Farida se leva et commença à arpenter la chambre, tel un prisonnier dans sa cellule. Du fond du mur, là où se trouvait son lit, jusqu'à l'autre bout où l'armoire en bois occupait une bonne partie du décor, en passant par la table

jonchée de livres au milieu de la pièce qui lui servait de bureau. Son visage s'est assombri. Sans trop de mots, elle comprit la gravité de la situation.

— Partir où? Retourner chez ta mère?

— Si elle m'accepte pour quelques mois au moins, le temps de retrouver mes esprits et de m'inscrire comme candidate libre pour passer le bac.

Elle se figea.

— Tu veux passer le bac? Vraiment? Passer le bac? Quelle idée formidable!

Je ne comprenais pas si son ton était sérieux ou sarcastique. Elle n'a pas posé de question sur l'avenir de son fils, sur Leila, sur la famille que j'allais détruire. En quelques secondes, tout ce qui l'intéressait, c'était le bac.

— Moi aussi, je voulais terminer mes études, comme mon frère Habib. Mais mon père n'a jamais voulu. « Les études, c'est pour les hommes. Les femmes, elles ont des maris qui s'occupent d'elles », répétait-il. C'était sa phrase habituelle si je lui parlais de mes études ...

Je ne savais rien de cela. Taoufiq ne m'en avait rien dit. Je savais que Farida adorait les livres et qu'elle était l'une des rares femmes de son âge à savoir lire et écrire, mais je ne savais pas qu'elle aussi avait rêvé un jour de terminer ses études.

— En fait, je voulais devenir institutrice comme Thérèse, notre voisine. Ma tante Hnani, que Dieu bénisse son âme, m'avait maintes fois répété que les musulmanes ne vont pas travailler. Qu'elles avaient mieux à faire : rester à la maison et s'occuper d'élever leurs enfants!

Leila se réveilla en pleurant, ce qui mit fin à notre conversation.

Farida alla vers elle, la prit dans ses bras et Leila surprise de voir sa grand-mère, se tut.

— Elle a bien grandi depuis la dernière fois. Elle ressemble à vous deux : à toi et à Taoufiq.

Je ne dis rien. Je voyais Leila dans ses bras la dévissant, un petit sourire en coin. Farida, l'air presque insouciant, était réconfortée par le regard innocent de sa petite fille. J'eus envie de prendre mes affaires et de m'enfuir. Laisser Leila en compagnie de sa grand-mère et partir loin. Loin de la suffocation, loin des jugements, loin du train-train quotidien qui s'acharnait sur moi, dévorant chaque jour une partie de mon âme.

Soudain, Leila commença à pleurer de nouveau.

— Elle a faim. As-tu un biberon ?

— Oui, j'ai du *cérelac*² et de l'eau chaude dans le thermos.

J'allai chercher le tout dans le sac en bas, alors que Farida essayait de faire patienter Leila. Elle lui chantait une comptine pour enfants :

*Täita, täita, täita, Baba jab houïta*³...

Les cris de Leila se sont transformés en petits rires nerveux. Je m'empressai de préparer le biberon.

Quelques minutes plus tard, Leila était de nouveau couchée sur le lit de Farida, la tête légèrement surélevée par un petit coussin, tenant le biberon entre ses doigts dodus. Les bruits doux qui accompagnaient les sucements familiers de sa tétine allaient me manquer.

Farida la regardait encore, puis se retourna vers moi :

— On n'avait pas de lait en poudre ou de biberon à mon époque. Il fallait une autre femme pour allaiter, une nourrice, une cousine, ou une sœur qui allaitait aussi et

2. Marque de commerce de céréales pour bébés.

3. *Täita, täita, täita, Baba jab houïta* : *Täita*, nom d'une fillette juive, Papa a apporté un poisson. (Traduction libre de l'auteure.)

qui pouvait donner le sein à notre enfant. Aujourd'hui, vous êtes gâtées, vous pouvez tout faire... et sans trop vous fatiguer.

Elle vint vers moi, s'assit sur la chaise en face :

— Que veux-tu faire? Partir? Quitter Taoufiq? Retourner à l'école? Travailler?

Elle me fixait intensément. Ses questions en rafale ne me laissaient aucune chance pour réfléchir ou pour trouver des réponses. Farida avait compris mon désarroi. Farida avait tout compris.

— Que de fois, j'ai voulu partir, laisser Taoufiq à son père et partir. Mais mon père ne m'aurait jamais pardonné. « Tu lis trop de livres de *gaouri* », ne cessait-il de me reprocher. Finalement, j'ai écouté mon père et ma vie est devenue celle que tu vois, dans cette chambre. Presque une recluse. Entre quatre murs et les escaliers qui me mènent vers la cuisine et dehors. C'est la faute à mon père. Il a détruit ma vie en voulant me protéger. Me protéger contre qui? Contre les livres, contre les hommes, contre le destin, contre l'amour, contre la liberté? Je ne sais pas trop. Mais une chose est certaine, il ne m'a jamais protégée contre Kamel, mon mari qui me battait.

Leila continuait de boire son lait sans se soucier de notre conversation. Je n'arrivais pas à en croire mes oreilles. Farida, celle que je n'arrivais jamais à saisir, était là en train de déballer son passé devant moi.

Tout à coup, elle éclata de rire. Leila arrêta un moment, étonnée, voulant comprendre l'origine du bruit, puis se remit à sucer, l'air impassible.

— La vie est bien drôle. Oui, trop drôle. Là où j'ai échoué, ma belle-fille pourrait bientôt réussir. Quelle ironie du sort!

Elle s'esclaffait, comme si on venait tout juste de lui raconter la blague la plus drôle de sa vie.

— J'ai vraiment envie d'allumer une cigarette. C'est un moment rare de ma vie. Il me faut absolument une cigarette. Mais, je ne pourrai pas. Je ne le ferai pas pour Leila. Elle est toute jeune. Je ne veux pas lui empoisonner les poumons avec cette saleté.

Je restais là. L'air idiot. Farida a tout compris, là où tous les autres ont échoué. Elle a deviné mon émotion, compris mon dilemme, su que c'était une question de vie ou de mort. Les larmes m'ont dépassée. Elles coulaient à flots sur mes joues.

— Laisse-moi Leila et pars. Va étudier, va travailler, va apprendre. Je m'occuperai d'elle et de Taoufiq.

Elle s'était approchée de la fenêtre qui donnait sur une allée minuscule. Les rayons de soleil transformaient ses cheveux blancs en une couronne d'argent. Ses yeux brillaient. Elle frottait ses deux mains pour oublier son manque de cigarette. Je jetai un coup d'œil à Leila. Le biberon vide gisait à ses côtés, elle s'est retournée sur son ventre puis s'est glissée prudemment par terre. S'agrippant au bord du lit, elle avançait à petits pas. Sa vie allait continuer, la mienne aussi.

Doucement, je pris mon sac, m'approchai de Leila et l'embrassai. Heureuse, elle continuait à découvrir les objets dans la chambre.

Farida, l'air encore perdu, me suivait du regard sans un mot. Elle avait tout dit, elle réfléchissait encore à sa vie. Je pris sa main. Elle tint la mienne un moment, puis me dit, en regardant dehors :

— Pars. Je te donne ta chance, celle que je n'ai jamais eue, celle qui m'a été confisquée.

Sa phrase m'arrivait comme un écho alors que je dévalais les escaliers, les yeux toujours en larmes, le cœur endolori, les oreilles remplies des balbutiements de Leila.

CHAPITRE 5

Farida

J'ai perdu la tête le jour où j'ai laissé Jouda partir refaire sa vie. J'ai laissé Jouda partir en me laissant un bébé d'un an dans les bras. Qu'allait me dire Taoufiq ? Comment pourrait-il élever une enfant sans mère ? Comment ai-je pu faire cela ? N'aurais-je pas dû raisonner Jouda, la supplier de rester ? Lui offrir la possibilité de venir l'aider à la maison, de parler à Taoufiq, peut-être de trouver un compromis qui ferait l'affaire de tout le monde ? Mais, je n'ai rien fait de tout cela. Je l'ai laissée filer entre les doigts comme j'aurais aimé le faire trente ans plus tôt sans vraiment y parvenir. Je me revoyais en Jouda. La même tristesse sur le visage, la même peur dans le regard et le même déchirement du cœur d'une mère. J'étais cette jeune femme, il y a trente ans. J'étais cette Jouda, celle à qui on n'a pas permis de poursuivre ses rêves. Celle qu'on a confinée dans un endroit où elle se sentait étrangère. Et pourtant Taoufiq, mon fils, n'était pas comme Kamel, mon mari. Au moins, j'ai réussi à faire de Taoufiq un homme éduqué. Pour moi, il y avait de plus l'emprise de mon père. Celui qui n'a jamais voulu que je termine mes études. Celui qui m'a mariée à mon cousin Kamel. Celui qui n'a pas voulu

que je quitte Kamel ni que je refasse ma vie avec un autre homme.

Était-ce possible que mon esprit veuille se venger de Kamel, de mon père et de mes tantes Hnani et Zohra ? De tout ce beau monde qui m'a gardée prisonnière entre les murs de l'abus et des traditions. Ils voulaient tous avec tant d'acharnement préserver les anciennes habitudes qu'ils n'ont pas vu le temps passer.

Qu'est-ce qui m'a pris ? J'ai laissé Jouda faire à sa guise. Je lui ai laissé la porte ouverte pour partir librement, sans condition aucune et sans promesse de retour.

Et Leila dans tout ça ? Que lui arrivera-t-il ? Qui l'élèvera ? Sa mère partie, son père au travail ? Je la voyais explorer la pièce en titubant, trébuchant, puis se relevant en s'appuyant avec ses petites mains sur le pied de la chaise ou le côté de l'armoire, insouciant du drame qui allait marquer son enfance et de la gravité de l'acte amorcé par sa mère et approuvé par sa grand-mère.

Je tournais en rond dans ma chambre, un œil sur Leila et l'esprit tourmenté par ce qui venait de se passer entre Jouda et moi.

Je vivais entre deux mondes. L'ancien qui a englouti toute ma famille et le nouveau qui pointait à l'horizon avec tout l'espoir d'une vie meilleure. Entre le monde où j'ai dû m'effacer pour laisser les traditions triompher et celui où j'encourageais Jouda à choisir sa propre voie. Moi, la mère, la grand-mère, n'étais-je pas celle qui devait sauvegarder les traditions, être garante du patrimoine ? Garder les choses à leur place, sans rien bouger ni trop bousculer. Mais, je n'ai rien fait de la sorte. Pire, j'ai aidé Jouda à claquer la porte. J'étais sa complice. Dans un geste d'ultime revanche ou de folie frôlant la démente, je venais de détruire le mariage de mon fils.

CHAPITRE 6

Taoufiq

Ce jour-là, ma mère m'appela au bureau. C'était rare qu'elle m'appelle puisqu'elle n'avait pas de téléphone. D'habitude, on se voyait une fois par semaine. Je venais chaque dimanche lui rendre visite. Parfois, j'étais avec Jouda et Leila et parfois j'y allais tout seul. Je sortais de chez moi tôt le matin. L'immeuble dormait encore. Le couloir sombre de l'entrée, là où les enfants d'habitude chahutaient, sautillaient, rentraient en haletant de la rue après avoir trop couru, était calme. Je traversais les rues habituelles. Je connaissais presque toutes les maisons du quartier. Celle avec le citronnier penché sur la clôture blanche garnie de fer forgé peint en vert, au-dessous duquel je me tenais parfois sur la pointe des pieds pour essayer de cueillir quelques citrons. Le propriétaire, M. Ben Mrad, était un ami de longue date, il travaillait à la Banque Centrale. Il ne disait rien de ces vols innocents de citrons ; en fait, il les encourageait. Chaque fois qu'on se rencontrait et qu'on parlait de politique et de beau temps, il terminait notre conversation en insistant pour que je vienne plus souvent cueillir quelques citrons de son jardin. Un peu plus loin, la grande maison des Lahmar. Une belle maison de style colonial, avec un gros berger allemand qui la gardait et qui

se perdait dans des aboiements sans fin si jamais quelqu'un passait dans la rue. Les dimanches matin, tout était calme, même le chien.

J'arrivais à la place Pasteur. Les bancs étaient déserts. Les allées, en pierre blanche polie, s'allongeaient devant moi, élégantes comme des rubans de satin qui flottaient derrière une robe. Les arbres, taillés à la perfection, protégeaient amoureusement les allées des pluies imprévisibles ou des longues journées ensoleillées de l'été. J'aimais cet endroit. Pour moi, c'était un peu comme la porte de Tunis qui, une fois traversée, permettait d'entrer graduellement dans le brouhaha et le chaos de la ville au milieu des bus encombrés, des voitures à la queue leu leu et des motocyclettes qui se faufilaient entre les deux comme des petits lézards voulant trouver refuge dans cette jungle en folie. Parfois, lors de ma marche dominicale, je m'assois sur l'un de ces bancs et profitais du silence inhabituel en prêtant une oreille attentive aux chants des oiseaux qui se réveillaient contents d'être les seuls occupants des lieux. Puis, je continuais mon chemin en passant par l'avenue de la Liberté. Les magasins étaient fermés le dimanche, à l'exception de quelques épiciers du coin dont les portes étaient presque toujours ouvertes. Je tournais à l'avenue des États-Unis d'Amérique. Les immeubles me rappelaient celui où j'habitais, mais mieux entretenus et plus imposants de l'extérieur. Les volets étaient encore fermés. Bientôt, ils seraient ouverts pour profiter des rayons de soleil qui baignaient la ville. Devant moi apparaissait la porte du Belvédère, grande ouverte, celle qui donnait sur le Jardin zoologique. Les cris des pélicans et des oiseaux exotiques déchiraient ce calme précaire.

Au bout de l'avenue Taieb Mhiri, je marchais jusqu'à Bab El Khadra. Une autre porte, mais cette fois aux abords

de la médina. Deux arcs, se tenant l'un à côté de l'autre, l'un regardant vers l'est et l'autre vers l'ouest, retenu par les murs de la mosquée Barrek Jmel. Je rentrais par l'arc du côté est et je me dirigeais vers le marché ouvert depuis les petites heures du matin avec ses vendeurs maraîchers venant des environs de Tunis exposer fruits et légumes. Les poissonniers aussi avaient étalé leurs marchandises. Les rougets, les mullets, les petites sardines, tous étaient recouverts de morceaux de glace, pour garder leur fraîcheur. Au-dessus des étalages, des bâches, délavées, trouées et rafistolées, des sortes de parasols de fortune retenus par des poutres en bois protégeaient les vendeurs et leurs marchandises des intempéries. Les rues étaient mouillées par les morceaux de glace qui fondaient au soleil et les seaux d'eau que les marchands gardaient souvent à leur côté pour nettoyer les trottoirs devant eux. Il fallait donner une impression de propreté dans ces lieux envahis par des restes d'épinards broyés, de feuilles d'oranges tombées, de raisins écrasés, le tout mélangé aux crachats des vendeurs qui criaient à tue-tête pour vanter leurs produits et qui, de temps en temps, penchaient leur tête vers un côté de leur étalage pour se racler la gorge, cracher ou boire une gorgée d'eau.

Mais, ce jour-là, quand ma mère m'appela au bureau, j'étais à mille lieues de prévoir ce qu'elle allait me dire.

— Taoufiq, es-tu encore au bureau ?

— Oui, j'ai du travail à terminer.

Sa voix avait un timbre bizarre. Un timbre que je n'arrivais pas à décoder. Était-elle malade, fâchée ou nerveuse ?

— Est-ce que tu es souffrante ?

— Non, non, je vais bien. Mais, peux-tu venir me voir avant de rentrer chez toi ? J'ai quelque chose d'important à te dire.

— Tu m'appelles d'où ?

— De l'épicier d'à côté, *Am Ali*. Celui chez qui j'achète le pain.

— Ah bon, je vois. Tu es sûre que tu vas bien...

— Oui, oui... je t'attends.

Après l'appel de ma mère, je ne me rappelle plus comment j'ai pu retrouver la concentration pour terminer ma journée. Que voulait-elle dire ? Que pouvait-elle me dire ? Une maladie soudaine, un manque d'argent, une mort subite dans la famille. Toutes les possibilités ont déferlé dans mon esprit sans que je puisse trouver une réponse raisonnable. Mais je ne pouvais pas sortir du bureau, car il fallait que je termine un rapport que je devais soumettre au directeur de service.

Quand je suis arrivé chez ma mère, quelle ne fut pas ma surprise d'apercevoir ma petite Leila ! Joyeuse comme à son habitude, elle tendit les bras vers moi et je la pris sans hésitation. J'avais la tête qui tournait un peu, ne sachant pas ce que cette présence inattendue voulait dire.

— Où est Jouda ? demandai-je en regardant autour de moi comme si j'allais la voir surgir à tout moment d'un des coins de la pièce.

— Viens t'asseoir ici, me dit ma mère en m'indiquant une place sur le sofa à ses côtés.

J'obéis sans poser trop de questions. Ses yeux inquiets n'auguraient rien de bon. Je déposai Leila par terre, qui du coup commença à râler, mais s'arrêta net en découvrant son jouet près du pied du sofa, l'attrapa et le mit dans sa bouche.

Ma mère avait un air à la fois triste et apeuré. Elle tenait une cigarette non allumée entre ses doigts. Un réflexe qui lui donnait l'impression qu'elle fumait et calmait un peu son agitation. Elle était à mes côtés. Je la sentais trembler.

— Jouda est partie, elle ne reviendra plus.

En une fraction de seconde, je voyais tout mon monde s'écrouler. Mon mariage, ma fille, ma vie. Tout disparu, effacé, enseveli par quelques mots prononcés par ma mère. « Jouda est partie, elle ne reviendra plus. »

Au début, je ne comprenais pas si ma mère plaisantait ou si elle était vraiment sérieuse. Je ne savais plus si ma mère était consciente, en pleine possession de ses facultés ou si quelque chose de grave lui était arrivé. J'étais sous le choc de ce que je venais d'entendre sortir de sa bouche.

— Partie? Partie où? Pourquoi? Quand?

Ma mère me regardait avec des yeux de revenante, sans expression. Comme si elle était transportée très loin. Quelque part ailleurs dans le temps, dans un autre monde qu'elle connaissait et pouvait comprendre et où elle seule pouvait vivre.

J'allais perdre patience. Leila jouait encore avec sa peluche. Elle tirait le joujou dans un sens, le mordillait, et le sortait de sa bouche avec une expression de dégoût.

Finalement, ma mère continua.

— Elle est partie... car elle n'en peut plus de sa vie : faire le ménage, cuisiner, s'occuper de Leila, laver le linge, frotter les planchers, laver les couches, étendre le linge... Tous les jours la même chose, tous les jours les mêmes gestes. Penses-tu que tu pourrais faire la même chose?

— Mais, elle ne s'est jamais plainte. Si elle en avait parlé, on aurait pu faire venir une femme de ménage. Quelqu'un pour l'aider...

Ma mère parut agacée par ma remarque, elle laissa échapper sa cigarette par terre. Elle ne parut même pas s'en rendre compte.

— Mais ce n'est pas seulement ça, Taoufiq, c'est le fait qu'elle n'a jamais terminé ses études. Elle veut grandir, elle veut voir le monde... comprends-tu?

Je ne comprenais toujours pas ce geste insensé. Jouda m'avait trahi. Elle avait trahi notre enfant, notre couple, je ne savais pas si je lui pardonnerais ce coup de tête enfantin.

— Mais, Leila, comment va-t-elle grandir, sans mère? Qui s'occupera d'elle?

— Il y a moi, me dit-elle subitement, comme si elle y avait déjà réfléchi. Je viendrai chez toi et je m'occuperai de Leila. Et puis, on verra après...

Je me tus. À quel jeu jouait ma mère? Pourquoi essayait-elle de trouver des raisons au geste insensé de Jouda? Comment avait-elle oublié aussi vite que j'étais son fils? Farida, celle qui m'avait toujours soutenu dans la vie, moi, la prunelle de ses yeux, comme elle ne cessait de le dire et le redire autour d'elle, le petit garçon pour lequel elle a sacrifié sa jeunesse et toute sa vie pour le voir enfin devenir un homme éduqué et marié. La voilà en train de le trahir, le lâcher comme elle ne l'avait jamais fait. Non seulement j'avais perdu Jouda, mais Farida aussi.

— Mais, elle ne peut pas faire ça. Elle n'a même pas demandé le divorce. Il n'y a même pas une raison pour le divorce. Quel juge pourrait accepter sa demande? Elle reviendra, tu verras. C'est un caprice, un coup de tête. Dans quelques jours, elle reviendra. Quelques semaines. Si ce n'est pas pour moi, elle le fera pour notre fille, pour Leila.

En entendant son nom, Leila sursauta. Elle se retourna vers nous. Son sourire m'éblouit, me fit presque oublier le malheur qui s'était abattu sur moi. J'ouvris les bras en sa direction :

— Viens ma chérie, viens donner un bisou à ton papa...

Inconsciente de tout ce qui nous arrivait, elle quitta son petit monde et s'avança doucement vers moi en tenant le bord du sofa. La présence de ses bras autour de mon cou, son odeur de lait et de savon à la lavande me fit l'effet d'un baume sur une blessure qui allait saigner ma vie durant.

CHAPITRE 7

Jouda

J'ai laissé ma fille chez ma belle-mère et je suis sortie de la maison presque en courant. J'avais peur que Farida ne change d'avis et qu'elle ne vienne me rattraper dans les escaliers ou devant l'épicier du coin, Leila dans les bras, pour me dire que je ferais mieux de revenir, de reprendre ma fille et de rentrer chez moi avec mon mari.

J'ai quitté Bab Laassal, le quartier où habitait Farida et marché le long de la rue menant vers Bab El Khadra. Je suis passée devant le lycée du même nom. Quelques taxis klaxonnaient faiblement pour attirer mon attention, mais j'ai fait semblant de ne pas les voir. Je les laissais circuler tout en accélérant le rythme de mes pas. J'étais pressée d'arriver au terminus d'autobus de Habib Thameur. Là où il y avait le grand jardin. Le « jardin des amoureux » où des couples allaient se cacher des regards sévères, sous les ombres des palmiers, pour se tenir les mains et s'échanger quelques baisers furtifs. Ma mère m'avait dit qu'auparavant ce jardin avait été un cimetière pour les Juifs et qu'après l'Indépendance le terrain avait été exproprié par la municipalité de Tunis pour en faire un grand jardin au milieu de la ville. Quelques corps avaient été alors exhumés et mis dans des cercueils pour être inhumés dans l'autre cime-

tière, celui de Borgel. Aujourd'hui, il n'y avait rien pour rappeler aux passants cette histoire. L'endroit continuait de servir de refuge pour les couples, insouciant qu'en dessous de leurs pieds ou des bancs sur lesquels ils étaient assis, les mains entrelacées, les têtes rapprochées, les cheveux mélangés, il y avait peut-être encore un crâne, un fémur ou une omoplate qui reposaient, oubliés par certains, laissés en paix par d'autres.

À côté de ce parc se trouvait la grande station d'autobus et c'est là où je voulais me rendre pour aller chez une amie de ma mère. Pas question d'aboutir chez ma mère. Je savais qu'elle allait tout faire pour me contraindre à rentrer chez moi. Je savais qu'elle n'accepterait jamais ma décision. Et surtout je savais que Taoufiq allait venir chez elle pour me dissuader, me supplier, m'amadouer et me raccompagner à la maison.

Mais chez Naima, je serais protégée, je serais la bienvenue, j'en étais certaine.

Naima ne s'était jamais mariée. Je ne savais pas pourquoi. Ma mère disait que Naima avait trop attendu et, qu'à force de trop attendre, elle avait complètement raté le train. Elle disait aussi que Naima n'était pas d'une grande beauté et qu'elle aurait dû accepter le premier homme venu demander sa main sans trop de conditions ni d'hésitations. Mais Naima n'a vraisemblablement pas écouté les avis des gens autour d'elle. Elle a fait tout ce qu'il ne fallait pas faire. Elle a hésité, mis trop de conditions, trop attendu et surtout, entre-temps, a continué ses études pour finalement devenir enseignante. C'était elle qui m'aidait dans mes devoirs quand j'étais à l'école primaire. Elle habitait avec sa mère, non loin de chez nous. Je pouvais m'y rendre à pied. Depuis le décès de sa mère, Naima vivait toute seule dans un vieil immeuble dont la peinture s'écaillait

comme une peau desséchée. Son appartement se trouvait au premier étage. Dès qu'on entrait dans l'immeuble, on était frappé par l'odeur d'urine des chats errants en rut qui profitaient du fait que la porte de l'immeuble était constamment ouverte pour se faufiler dans le vestibule. Je me revoyais jeune et timide, montant chez elle et frappant à sa porte. Naima m'ouvrait et me libérait de l'odeur âcre qui me soulevait le cœur. Sa maison sentait toujours l'encens. Ma mère me disait que c'était pour éloigner les *djinn*s et leurs mauvais sorts, mais Naima me disait que c'était pour se rappeler sa défunte mère qui brûlait l'encens comme antidote à la puanteur du vestibule. Je ne savais pas qui croire, mais c'était la même odeur que j'ai reçue en pleine figure le jour où je suis arrivée chez elle après avoir pris l'autobus numéro 6 de la station Habib Thameur.

Naima insistait pour que je l'appelle par son prénom sans « tata », ni tante, ni tant de flafa, comme elle disait.

— Je ne suis pas si vieille que ça ! répétait-elle chaque fois que ma langue commettait l'erreur et ajoutait un « tata » par réflexe.

Je rigolais et lui promettais de ne plus jamais le faire et, bien sûr, je récidivais.

Ce jour-là, en me voyant devant la porte, la mine défaite, les yeux rougis, le regard abattu, elle s'exclama :

— Jouda, mais que s'est-il passé ? Tu as l'air toute bouleversée...

Je ne pouvais pas dire un mot. Elle me fit rentrer et je m'assis dans son salon, à ma place habituelle, là où je m'assois, enfant, lorsque je venais chez elle pour des exercices de grammaire, de composition, ou de dictée.

— Que veux-tu faire quand tu seras grande ? me demandait-elle alors que je suçais le bout de mon stylo et hésitais entre l'usage de l'imparfait ou du passé composé.

— Ma mère veut que j'épouse un homme riche parce qu'on n'a plus d'argent...

— Ça, c'est ce que ta mère voudrait, mais toi, Jouda, que veux-tu vraiment devenir ? Médecin, avocat, professeur, infirmière, ingénieur, écrivain, coiffeuse ? Que veux-tu exactement ?

Ça m'a pris des années pour savoir quoi répondre à cette question. Ça m'a pris une déchirure, une blessure qui ne se refermerait jamais. Mais, à l'époque, je ne savais quoi dire. Je restais hésitante, incapable de répondre aux questions de Naima.

— Je ne sais pas, peut-être devenir comme toi, enseigner dans une école...

Naima me scrutait, un sourire aux lèvres et un air interrogateur dans les yeux : était-ce de la pitié ou de la curiosité, de l'amour, ou juste de l'incompréhension ? Mais, en fin de compte, le sens de son regard importait peu ; elle finissait toujours par m'aider à terminer mes devoirs et je réussissais mes examens jusqu'à ce que ma mère décide un jour que je devais arrêter d'étudier et qu'il me fallait un bon mari, car elle ne pouvait plus joindre les deux bouts. La mort de mon père ne lui avait laissé aucun choix ; le mariage s'imposait. Pas de temps pour crier ma douleur, il fallait agir. Il fallait me marier.

Je réfléchissais à tout cela alors que Naima me dévisageait encore avec son air interrogateur d'autrefois.

— Mais Jouda, qu'est-ce qui t'arrive vraiment ?

Elle m'avait apporté un verre d'eau qu'elle me tendit d'une main tremblante. Je le pris et en bus une gorgée. Puis, je déposai le verre sur la petite table en fer forgé avec des carreaux de faïence blanc et bleu.

— Je suis partie de chez moi. J'ai quitté Taoufiq et laissé Leila chez Farida. Je veux terminer mes études. Je veux devenir enseignante comme toi, Tata Naima...

Comment ai-je pu débiter ces mots en rafale sans m'étouffer, sans craindre un arrêt cardiaque ou un foudroiement divin qui m'empêcherait de respirer pour le restant de mes jours? Je n'en avais aucune idée. Mais j'ai pu le faire. C'était au tour de Naima d'être foudroyée par la nouvelle.

— Mais tu agis sans réfléchir... sur un coup de tête... tu ne peux pas faire cela à ta fille...

Et pourtant, je n'avais fait que ça, réfléchir. Réfléchir à Leila, à son avenir, à son bien-être, à la vie qu'elle aurait sans moi. Pourquoi même Naima ne me comprenait-elle pas?

— Justement, je fais cela pour ma fille. Je dois quitter ce mariage qui me fait suffoquer et qui ne donne aucun sens à ma vie. J'ai beaucoup réfléchi avant de prendre cette décision et mon cœur saigne et saignera toujours tant que je ne pourrai pas revoir ma Leila chérie. Mais je n'ai pas le choix. Si je reste, je vais mourir. Tu me comprends, Naima : je vais mourir...

Je n'avais jamais vu Naima de la sorte. D'habitude, elle était l'enseignante et j'étais l'élève. Celle que j'écoutais en silence, celle que je respectais, celle dont j'avalais les mots sans parler. Mais, ce jour, ce jour fatidique, ce jour où ma vie a basculé de la stabilité vers l'inconnu, de la respectabilité vers la honte, de la certitude vers le doute, tout a changé. Le visage de Naima s'est métamorphosé. Désormais, c'est Naima qui m'écoutait et moi qui parlais.

Quand elle a finalement retrouvé ses esprits, elle s'est contentée de me dire :

— Es-tu sûre de ta décision? Es-tu sûre que tu ne pourrais pas trouver une meilleure solution?

Je fis non de la tête et elle ne dit plus rien.

C'est elle qui m'a soutenue, alors que tout le monde m'a rejetée. C'est elle qui m'a aidée à rentrer à l'école normale. C'est elle qui m'a rassurée quand par moment j'ai voulu tout laisser tomber et retourner à Taoufiq pour revoir Leila. Naima et Farida étaient celles qui m'avaient donné ce dont j'avais le plus grand besoin : la possibilité de choisir, de choisir au lieu de subir.

CHAPITRE 8

Taoufiq

Elle est partie sans un mot, sans un murmure, sans même un dernier regard. Elle est partie sans laisser de traces ou presque. Enfin, je savais où elle était, ou plutôt je croyais le savoir, mais je ne suis jamais allé la chercher. Je ne voulais pas d'une femme qui ne voulait pas de moi. Et moi qui croyais si bêtement et si naïvement que Jouda était celle avec qui je pourrais fonder une famille, celle qui finirait ses jours près de moi. J'étais un idiot. Oui, c'était bien ça, un idiot qui pensait que Jouda m'aimait et qu'elle aimait notre fille et qu'elle était heureuse avec moi. Je n'ai jamais vu le coup arriver, me frapper en pleine figure et me laisser traumatisé pour toujours. Je n'ai pas su lire dans le regard de Jouda qu'elle n'était pas heureuse. Je me comportais comme un homme d'une autre époque, peut-être comme mon père qui voulait d'une femme à la maison qui s'occuperait de lui, qui lui préparerait des petits plats, élèverait ses enfants et le comblerait d'amour. Mais qu'est-ce que je raconte? Non, je ne suis pas comme mon père. Je ne suis pas un illettré comme lui. Farida a fait de moi un homme éduqué, un homme raisonnable qui n'abuse pas de ses pouvoirs et qui ne cherche pas à faire du mal aux autres. Mais voilà que ma femme, celle avec qui j'ai vécu plus de

deux ans m'a quitté parce qu'elle voulait autre chose dans la vie. J'ai toujours cru qu'elle était heureuse, ou du moins je n'ai pas vraiment cherché à savoir si elle l'était. Tout me semblait normal. Mais Jouda avait apparemment d'autres rêves, des désirs que je n'ai pas pu deviner. Des besoins d'indépendance et de liberté. Farida me l'a dit, l'autre jour, le jour où elle m'a annoncé la terrible nouvelle. Je n'ai pas compris la réaction de Farida. Maintes fois, pendant son récit, j'ai senti qu'elle prenait le parti de Jouda, qu'elle voulait en quelque sorte qu'elle parte, qu'elle me quitte, qu'elle délaisse notre fille. Je connais assez bien ma mère pour pouvoir détecter un brin de complicité sournoise avec la femme qui venait de détruire ma vie. Farida ne me l'a pas dit clairement. Mais ses yeux, ses mains, son visage, sa démarche, tout me laissait croire que c'est elle qui lui avait donné le feu vert pour partir. Ah, Farida! Toi aussi, ma mère, l'autre femme de ma vie, toi aussi tu m'as laissé tomber. Encourager ma femme à me laisser tomber. Ouvrir la porte à la mère de ma fille et lui dire : « Va-t'en, profite de ta jeunesse tant que tu voudras, je m'occuperai du reste ».

Nonchalamment, Farida m'avait lancé : « Ne t'en fais pas, je m'occuperai de Leila ». Certes, c'était un soulagement pour moi de savoir que Farida viendrait vivre avec nous et qu'elle s'occuperait de ma petite Leila. Mais Leila a besoin d'une mère et pas seulement d'une grand-mère.

De plus, Farida vieillissait. Je la trouvais de plus en plus distraite, parfois même confuse. Que ferait-elle alors avec une petite fille et des responsabilités quotidiennes exigeantes? Et les cigarettes, ces maudites cigarettes dont elle ne s'est jamais débarrassée, ces cigarettes qui la suivaient constamment comme de vieux démons, comment ferait-elle, une fois avec Leila? Heureusement qu'il y avait le patio intérieur. Ma mère ne fumait pas dans sa chambre,

mais dehors, sur le banc en bois, à côté du citronnier. Ou parfois assise sur un matelas, adossé aux murs pendant les journées de canicule, un livre entre les mains, et les yeux absorbés par le texte qu'elle lisait.

Puis quand mon père est parti vivre avec sa maîtresse, Farida a retrouvé plus de liberté. Il n'y avait plus que mon grand-père qui était malade et vivait dans la maison avec nous. Farida s'occupait de lui. Fatma, la cousine de ma mère, a déménagé. Elle et ses enfants sont allés habiter dans les nouveaux quartiers de la ville. L'indépendance du pays n'a pas seulement fait des heureux. Pour notre famille, ce fut une autre histoire.

Les coups de mon père s'abattaient sur moi comme des flèches empoisonnées. Mon amertume grandissait à mesure que mon corps se développait et devenait de taille égale à la sienne.

Notre rupture a éclaté le jour où je lui ai rendu la pareille. En essayant de me frapper comme à son habitude parce que j'intervenais pour protéger ma mère de sa violence, j'ai esquissé la taloche en baissant la tête, mais au lieu de ne rien faire, j'ai répliqué. Je ne sais pas ce qui m'a pris ce jour. Probablement, une colère qui grondait en sourdine dans mes entrailles, circulait dans mon sang et battait dans mon cœur.

Mon père n'est pas parti tout de suite. Après que je lui ai eu retenu la main pour l'empêcher de me frapper, il a commencé à vociférer.

— Tu veux frapper ton père, maintenant. Ton père qui t'a élevé. Celui qui a tout dépensé pour faire de toi un homme. Mais dommage, tu n'es pas un homme, tu es une mule. Pas un cheval. Même pas un âne. Mais une mule, stérile, incapable de transmettre la vie, juste bonne à transporter des biens. Voilà ce que tu es.

Farida repoussait mon père, mais il la bousculait de nouveau avec ses deux bras. Je ne pouvais plus le voir, et alors j'ai vomi les mots dont je ne me croyais jamais capable de prononcer :

— Si tu es un homme, approche-toi de moi. Tue-moi ou alors je te tuerai...

J'ai cru qu'il allait me tuer ce jour. J'ai pensé qu'il irait dans la cuisine, chercherait sur le comptoir, parmi tout le fatras que ma mère accumulait et qui ne servait à rien, un couteau, pour venir me tuer, m'enlever la vie et en finir avec cette mule que j'étais.

Mais, il s'était tu. Il a tourné les talons et il est parti. Et depuis, on ne s'est plus parlé et rarement revus, jusqu'à quelques semaines avant sa mort.

Quand j'ai appris qu'il était malade et que sa maîtresse l'avait délaissé, je suis allé lui rendre visite.

L'amour filial est incompréhensible. Impatient, ingrat, mais surtout imprévisible. J'ai senti le besoin d'aller voir cet homme qui m'a enfanté, celui qui m'a donné la vie, celui que j'ai aimé comme un père, mais aussi celui que j'ai détesté comme un ennemi.

*Loukala*¹ où il habitait était dans un état lamentable. La saleté était partout. Les murs dégoulaient de crasse, la souillure collée par terre comme une seconde couche de peinture. J'ai eu envie de partir et de le laisser terminer ses jours tout seul, dans cet endroit immonde. Après tout, il avait préféré la compagnie d'une prostituée à celle de ma mère. Dans son obsession pour l'argent et son ignorance des événements autour de lui, il a sombré dans le passé sans aucune issue de secours.

1. Vieille auberge que les pauvres louaient pour vivre.

Des vêtements étaient étalés sur une corde à linge au milieu du patio. Un filet d'eau savonneuse coulait sur le sol. Mon père était dans l'une des chambres qui entouraient le patio. Chaque chambre était cachée par un rideau en tissu rayé, tenant lieu de porte.

Je soulevai le rideau et entrai. Une odeur nauséabonde me prit aux narines. Mon père était allongé dans le noir sur un lit de fortune. Sa *jebba* grise en lin, froissée, traînait dans un coin et ses belles chaussures italiennes impeccables, presque luisantes, contrastaient avec le décor funeste qui suintait la mort.

— Tu es venu, Taoufiq... Mon cœur l'a pressenti, un enfant ne rejette jamais son père. Je le savais. Un oisillon ne vole jamais loin du nid...

Je ne savais pas comment il m'avait reconnu. Au son de mes pas hésitants, au rythme de mon souffle régulier? Je restais silencieux, dégoûté par l'odeur qui se dégageait des lieux, mais aussi consterné par l'apparence métamorphosée de mon père. Tout avait disparu. De son arrogance, de son visage dur, de son regard perçant, il ne restait aucune trace. J'étais devant mon père, un homme au corps mou et au regard fuyant. Des larmes coulaient sur ce visage presque méconnaissable, rongé par la maladie et la solitude.

— Tu es mon fils, n'oublie jamais cela. Pour la fête de ta circoncision, j'ai dépensé dix pièces d'or. Du jamais vu dans notre allée. J'ai fait l'envie de toutes les grandes familles de Tunis... Il s'arrêta un instant, cherchant ses mots. Comprends-tu... toutes les grandes familles de Tunis...

Je voulais me boucher les oreilles, car j'avais entendu ces mots des dizaines de fois et je n'avais aucun souvenir de cet évènement dont il ne cessait de vanter l'extravagance et la somptuosité. Les temps avaient changé et mon père était

encore figé dans le passé. Rien ne pouvait le réveiller de la torpeur mentale dans laquelle il baignait, ni la pauvreté abjecte, ni la maladie envahissante, ni même la mort qui le guettait sournoisement à quelques mètres de son lit.

J'avancai d'un pas lourd. L'odeur répugnante nous tenait compagnie.

— Tu viens chez nous à la maison, tu ne peux pas rester dans cet endroit...

Je ne pensais pas que ces mots allaient sortir de ma bouche. Le prendre où, chez qui, chez ma mère, dans un hôpital?

Mon père a terminé sa vie deux semaines après être sorti de l'*oukala*. Il est venu vivre dans la chambre d'en bas qui se trouvait dans la maison que Farida a héritée de son père. Elle habitait à l'étage supérieur et lui en bas. Quand j'ai dit à ma mère que mon père allait mal et que j'allais l'amener à la maison, elle ne m'a pas cru. Puis, elle m'a lancé :

— Il restera toujours ton père, fais ce que tu veux...

Pendant deux semaines, un infirmier venait changer ses vêtements et lui donner à manger. La mort avait déjà creusé son sillon. Mon père a rendu l'âme devant moi, dans la maison où habitait ma mère à l'étage au-dessus.

Farida n'est jamais venue le voir. Elle a fait semblant qu'il n'existait pas, comme elle l'a toujours fait même quand elle était mariée avec lui. Jusqu'à la fin, elle a réussi à ignorer la présence de cet homme qui a détruit sa vie, mais qui — comble d'ironie — lui a donné le temps pour vivre ses deux passions : la lecture et son fils.

CHAPITRE 9

Leila

Depuis que ma mère est réapparue dans ma vie, tout a changé. Du moins pendant les premières années qui ont suivi son retour. Avec les années, je me suis habituée à elle et à cette nouvelle vie, ballottée entre deux mondes. Le monde de mon père et, par le fait même, celui de ma grand-mère et l'autre, celui de ma mère. Deux mondes opposés dans lesquels je plongeais dans l'un puis ressortais la tête à la surface pour respirer l'air libre, à grands poumons, avant de replonger dans l'autre. Le retour de ma mère est devenu une sorte de cadeau d'anniversaire tant convoité. J'en étais fière. Enfin, je pouvais dire que j'étais comme les autres filles, que j'avais un père et une mère. Ma mère est devenue comme un fétiche que je voulais exhiber, montrer pour entendre enfin les gens me dire : « Oh ! Qu'elle est belle ta mère, on ne la connaissait pas ! » Je sentais la fierté remplir mon cœur puis se répandre dans tous les recoins de mon corps. Je voulais sans cesse rencontrer les gens, les enseignantes de mon école, les voisins et même les passants dans la rue, et m'afficher avec cette femme qui ne m'avait pas vue grandir pendant les neuf premières années de ma vie. J'aimais les entendre dire et redire ces mots qui effaçaient les anciens murmures à mi-voix, les chuchotements

derrière mon dos et les bourdonnements des rumeurs qui parlaient de moi comme d'une fille abandonnée. Avec ma mère nouvellement réapparue, je faisais table rase du passé. Enfin, la femme qui m'avait enfantée existait, elle était revenue vers moi.

Je ne savais pas si ma mère était consciente de ce jeu, mais je la sentais consentante et même comblée par cet excès de bonheur qui se dégageait subitement de tout mon être.

Au début, mon père n'a pas voulu que ma mère revienne dans ma vie. « Pourquoi maintenant ? » a-t-il demandé, lorsque je lui dis qu'elle était venue me voir à l'école.

Je n'ai pas su répondre. J'aurais voulu prendre sa défense. Lui dire que je lui manquais. Qu'elle n'avait pas le choix ! Qu'elle était trop occupée pendant toutes ces années à étudier et à chercher du travail, à essayer de se tenir debout ! Bref, toutes les raisons que j'ai trouvées et répétées des centaines de fois dans ma tête, dans la pénombre avant de me coucher. Mais aucun mot ne s'échappait de ma bouche, tous happés par une stupeur qui s'emparait de moi à chaque fois que mon père évoquait ma mère.

Mon père continuait à lire son journal. De loin, la radio de Farida marchait tranquillement. J'entendais la voix du lecteur des nouvelles. Ça devait être vers la fin de l'après-midi.

Brusquement, il déposa son journal sur la petite table. Les graines de poussière se sont envolées voulant attraper les derniers rayons lumineux du jour. Je les suivais des yeux.

— Maintenant que tu es presque une jeune fille, maintenant que tout le travail a été accompli par ma mère et moi, elle s'est souvenue de toi !

Je n'entendais plus la voix de la radio. Farida a dû éteindre le poste. Je pensais aux cheveux de ma mère.

J'aurais voulu les caresser, en faire une petite tresse. Soulever une touffe, puis une autre, puis une autre. Et ses mains blanches fines qui finissaient par des petits ongles, dont la forme aux bouts arrondis me rappelait les miens. Si elle était avec nous, elle aurait mis ses mains sur mes épaules ou sur mes joues et je me serais sentie aimée. J'aurais pu sentir son odeur et ça m'aurait apaisée. Je me tenais droite comme un pin frêle face à un vent du nord.

— Elle n'a pas le droit de venir te perturber. Je ne le permettrai jamais. J'irai voir un avocat. Je vais arrêter ce cirque.

Mon père s'est levé. Il s'apprêtait à aller dans la cuisine chercher un verre d'eau, comme il le faisait toujours lorsqu'il était énervé. Boire pour étancher sa colère, boire pour oublier. Mais il s'est retrouvé nez à nez avec Farida. Elle poussait ses pantoufles. Une robe de chambre mal ajustée sur ses épaules. Ses cheveux blancs et lisses. Son visage, un lieu de rencontre entre le passé et le présent.

— Jouda est venue te voir à l'école?

Subitement, je retrouvais ma force, mes esprits et ma voix :

— Oui, elle est venue me voir après l'école et m'a accompagnée jusqu'à la porte de notre immeuble.

Je retenais mon souffle.

— Quelle bonne nouvelle! Au moins, Leila pourra revoir sa mère. Elle en a grandement besoin.

Comme un petit lapin angoissé, je m'approchai de ma grand-mère. Je voulais lover mon corps contre le sien. Sentir sa chaleur, l'entendre parler, effleurer ses vêtements. Tout en elle me rassurait. Elle neutralisait la rigidité de mon père qui ne faisait qu'accroître avec le temps comme une seconde peau.

Les mots de Farida le dissuadèrent. Il ne dit plus rien. Il ne fit rien pour empêcher le « cirque ».

C'est ainsi que ma mère s'est glissée à nouveau dans ma vie comme elle s'en était échappée, plusieurs années auparavant. De la douceur fracassante. Un jour, elle était partie et un jour, elle était revenue.

Ma mère n'habitait pas trop loin de mon école. Elle avait loué un petit studio qui se trouvait dans un dédale urbain, au milieu de deux garages, l'un transformé en « pressing : lavage à sec » et l'autre en « vidéothèque », tous deux rattachés à une maison à trois étages, dont le dernier était encore en construction, une moitié recouverte d'une couche de ciment gris et l'autre moitié nue, montrant les briques rouges, le tout dans un quartier modeste. Le genre de quartier que Farida qualifierait sans hésitation de quartier populaire. Ces quartiers, appelés *hay naguez*, tous construits illégalement, sans autorisation, mais qui, avec l'embourgeoisement de certains quartiers et la paupérisation d'autres, sont devenus presque respectables.

Farida prononçait ces mots en faisant la moue. C'était tout ce qui lui restait pour marquer son statut de bourgeoise déchue, le dos au mur d'une société qui s'est transformée et dans laquelle elle est devenue un vestige social vivant.

Nous n'étions pas riches. Mais Farida me donnait toujours l'impression que nous l'étions, ou du moins selon elle, nous l'avions été un jour. Sa façon de parler, le choix de ses mots, son sourire toujours un peu moqueur, sa démarche encore droite malgré les années. Farida n'était pas une femme hautaine, mais tout en elle criait qu'autrefois elle avait connu l'aisance.

La maison de ma mère, ou plutôt, la chambre qu'elle louait dans cette maison qui appartenait à un homme que les mauvaises langues disaient trop copain avec les

gens du régime, était minuscule. *Si Khmaies*, ainsi il s'appelait, était issu de cette nouvelle classe sociale que certains appelaient avec un certain dédain *nouzouh*. Ma mère m'avait raconté, lors de mes visites qui sont devenues avec le temps plus régulières et fréquentes, que *Si Khmaies* était au départ un pauvre jeune homme sans le sou, venu du fin fond du bled, pour trouver du travail à Tunis. Il en avait déniché un, comme commis dans une épicerie de la rue où se trouvait maintenant sa maison. Son dynamisme, son intelligence et surtout le *zhar*¹ — ma mère insistait beaucoup là-dessus — lui avaient permis de devenir le gérant de l'épicerie et d'épouser la fille de l'épicier, *Latifa*. *Si Khmaies* et *Lella Latifa*, c'étaient eux, les propriétaires de la maison où habitait ma mère.

— Ce sont des gens bien. Ils m'ont loué leur studio, alors qu'ils savaient que je suis une femme divorcée. Ils ne m'ont jamais rien demandé, sauf le loyer.

Après avoir prononcé cette phrase qui est devenue pour ma mère comme un slogan avec lequel on inaugurerait une cérémonie solennelle, elle poursuivait :

— Mais, tu sais, tous les gens parlaient de sa double vie de rapporteur officiel pour le conseiller municipal du quartier. Rien n'échappait à *Si Khmaies*. Ni les allées ni les sorties des voisins. La nouvelle voiture achetée par certains, le nouvel étage en construction par d'autres. D'où l'argent venait et d'où il partait ? Et surtout, leurs opinions politiques. Une voisine m'avait dit un jour que si quelqu'un racontait une mauvaise blague sur le président Bourguiba, *Si Khmaies* allait la rapporter au conseiller qui la rapporterait au maire qui la rapporterait au ministre de l'Intérieur. Mais Dieu m'est témoin. il ne m'a jamais fait de mal !

1. La chance.

À l'époque, j'étais obnubilée par ma mère. Les histoires qu'elle me racontait, son visage, sa chambre bien rangée qui contrastait avec le chaos perpétuel de Farida. Tout me fascinait. Je ne posais pas de questions. Je m'allongeais sur son lit, impeccablement fait et que je laissais toujours froissé en sortant de chez elle, et respirais longuement l'odeur de draps propres. Elle se tenait à quelques mètres de moi, la tête un peu courbée devant la cuisinière portative, la main remuant un pudding au chocolat préparé pour moi. Le son des bulles qui éclataient à la surface veloutée de la crème me faisait presque frémir de joie.

Une petite étagère remplie de quelques livres et de vieux bibelots, une table en plastique recouverte d'une nappe sur laquelle je voyais les cahiers d'écoliers s'accumuler une semaine et disparaître une autre. C'était tout ce que ma mère possédait.

Mon père ne disait rien de mes escapades maternelles. Je ne lui en racontais pas un mot. J'ai appris à lui cacher mes joies aussi bien que mes tristesses.

C'est à ma grand-mère que je me confiais. Au début, je la sentais un peu jalouse de cette seconde mère qui est venue d'un coup me soutirer de sa bienveillance.

— Est-ce qu'elle est devenue enseignante ? me demandait-elle, la première fois que je lui ai parlé d'elle.

— Oui, enseignante de français, à l'école privée Victor-Hugo.

Farida me regarda avec des yeux ébahis.

— Es-tu sûre Leila ? C'est une très bonne école. C'est seulement les gens pistonnés qui obtiennent un poste là-bas.

— Ou, peut-être, ceux qui sont très bons...

Elle me regardait comme si elle se demandait comment j'avais pu avoir une telle réplique.

— Je n'ai pas de doute que Jouda est une femme intelligente, mais je demandais ça tout simplement.

Elle se tut. Je voulais connaître un peu plus la réaction de Farida.

— Mais, ma mère n'est pas riche, tu sais, elle prend l'autobus. Ils sont en train de construire un métro pas loin de chez elle. C'est elle qui me l'a dit.

Impassible, le visage de Farida est resté de glace. La pauvreté de ma mère ne l'inquiétait pas trop ni l'autobus qu'elle prenait, ni le métro qu'on construirait. Seule l'école l'intéressait. Soudainement, elle me lança :

— Tu sais Leila, j'ai toujours voulu devenir institutrice. J'aurais pu le devenir. J'en avais la capacité, mais mon père n'a pas voulu. Il a laissé mon frère, Habib, continuer ses études et moi, il a décidé de me marier.

Elle s'est assise. Elle avait presque oublié les petits pois qu'elle écosait dans un bol sur le comptoir de la cuisine. J'avais déjà regretté mes mots malins. Je ne voulais pas la voir triste. Notre conversation avait pris une tournure désagréable.

— Qu'allons-nous manger ce soir ?

— Un ragoût d'agneau avec des petits pois... j'ajouterais probablement quelques pommes de terre...

Je ne dis rien. Je n'aimais pas la viande d'agneau, et pourquoi mélangerait-elle les petits pois avec des pommes de terre ? J'ai failli me plaindre, mais je m'arrêtai court.

— Apporte ton cahier de français, je te fais une dictée. Il faut que tu te prépares pour tes examens. Je crois que tu passes trop de temps chez ta mère ces jours-ci et que tu ne fais pas assez de devoirs.

Je voulais rouspéter, me défendre, mais j'obéis. Je ne pouvais jamais dire non à Farida. En fait, qui le pouvait ?

CHAPITRE 10

Jouda

Ma vie n'a pas été facile après. N'eût été l'aide de Naima, je n'aurais jamais pu devenir institutrice, réaliser mon rêve dans la solitude et la culpabilité continuelle d'avoir abandonné ma fille. Moi aussi j'ai commencé à utiliser ce mot. Je l'ai apprivoisé, il est devenu mon sort. « Abandonner » son enfant, n'est-ce pas la pire chose qu'une mère puisse faire ? Aucune comparaison avec un simple divorce et encore moins la disparition naturelle d'une mère. Laisser cette partie de soi vivre, sourire, pleurer et grandir chez quelqu'un d'autre. Sans pouvoir la visiter, sans pouvoir lui tenir la main, sans pouvoir lui essuyer la joue, sans pouvoir la mettre sur son sein ou dormir à ses côtés. Ma mère m'a dit que je l'avais voulu et qu'entre être mère et être institutrice, j'avais choisi mon camp. Taoufiq, mon ex-mari, a dit devant le juge qui a prononcé notre divorce qu'il ne pardonnerait jamais mon geste ignoble et purement égoïste et que je serais à ses yeux une épouse ingrate et une mère indigne. Lui, il ne m'a jamais comprise et il ne le pourra jamais. Naima m'a convaincue qu'il fallait que je choisisse ma place dans la vie.

Le juge m'a accordé le droit de visite pour les week-ends et les vacances. Je n'ai pas exercé mon droit, car j'avais

peur. J'avais trop peur. Peur de trembler si je revoyais ma fille sans pouvoir l'emmener vivre avec moi. Peur que la nostalgie de cette année passée avec Leila ne prenne le dessus et me laisse hésitante. Peur de voir mon cœur flancher à sa vue et retourner vivre avec Taoufiq sans pouvoir jamais continuer mes études. Tout le monde m'a demandé de choisir ou s'est convaincu que j'avais déjà choisi.

En réalité, je n'ai jamais pu choisir; j'ai tout simplement subi. Subi la pauvreté de ma mère qui m'a poussé vers le mariage. Subi l'indifférence de mon mari qui pensait toujours bien faire, mais qui, tout compte fait, ne s'était jamais demandé si j'étais heureuse ou non.

Et même quand j'ai choisi de quitter Taoufiq, j'ai subi la perte de ma fille. J'ai subi le regard accusateur de mes amis, de ma famille, de la société pour avoir abandonné ma fille sans me donner la moindre chance de m'expliquer. Mais en plein milieu de cette tourmente, quelque chose en moi a résisté, refusé de courber l'échine. J'ai verrouillé mon cœur de mère, je l'ai serré entre mes côtes pour ne pas l'entendre battre, pour ne pas le laisser exploser par trop de chagrin. J'ai quitté ma fille parce que je n'avais pas le choix. J'ai quitté ma fille pour pouvoir mieux revenir.

Pendant des années, j'ai vécu avec Naima. Ma mère est venue me voir chez Naima. Elle m'a menacée :

— Tu retournes chez ton mari ou tu n'es plus ma fille.

Je ne lui ai pas répondu. Je suis restée silencieuse. Je n'allais pas retourner chez Taoufiq. Alors ma mère voulait convaincre Naima, elle la suppliait :

— Naima, parle-lui. Dis-lui qu'elle ne peut pas détruire sa vie, celle de sa fille et de son mari. Ramène-la à la raison.

Naima, le ton calme et la bouche à peine ouverte, lui avait répondu :

— Elle n'est plus une petite fille. Jouda est une femme qui veut faire des choix. Laisse-la choisir. C'est elle qui va vivre avec les conséquences.

Sa réponse n'a pas plu à ma mère. Elle s'est levée, a lancé un dernier appel au secours à Naima :

— Naima, tu parles maintenant comme les gens à la télé. Mais, tu sais quoi, les conséquences, c'est ma fille, c'est la petite Leila, c'est tout ce que les gens vont dire... Ce n'est pas une histoire qui arrive aux autres, on est dans le vrai, c'est notre chair et notre sang...

De son poing, elle frappait son cœur pour insister sur ses derniers mots : la chair et le sang. Naima n'a pas bronché. Elle a baissé la tête et je suis partie dans ma chambre pour éviter le regard accusateur de ma mère qui pouvait me faire changer d'avis à tout instant, tellement je ne savais plus quoi faire.

Puis, c'était au tour de Taoufiq d'insister... Il voulait que je revienne à la maison :

— Jouda, tu dois revenir. Si tu ne le fais pas pour moi, fais-le pour Leila, notre fille.

J'ai failli accepter. J'ai failli retourner au *statu quo*, aux choses simples, à l'odeur enivrante de Leila. Naima nous a laissés seuls. Taoufiq était toujours le même. La chemise impeccable, le pantalon marron, la moustache bien taillée et le regard de plus en plus froid. Mais cette fois, tout en lui voulait que je rentre à la maison.

— Mais, si je rentre, je ne pourrai pas terminer mes études, devenir institutrice et travailler...

— Mais d'où sors-tu ces idées? Pourquoi as-tu besoin de travailler? Je gagne bien ma vie. Tu ne manques de rien. Et franchement, comment pourrais-tu étudier en t'occupant d'une fille d'un an?

Mes mains moites glissaient l'une contre l'autre. Je savais qu'il ne comprendrait jamais mon désir de sortir de la maison, de me détacher de cette prison qui m'engloutissait chaque jour un peu plus.

— Mais, j'ai besoin de faire autre chose que nettoyer, cuisiner et changer les couches...

— On trouvera une femme de ménage. Tu aurais dû me le dire et je t'en aurais trouvé une avant. Tout peut être réglé et tout peut rentrer dans l'ordre.

De quel ordre parlait-il? De l'ordre de la maison : des casseroles bien rangées sur les étagères de la cuisine, des lits soigneusement faits, de son linge repassé et accroché dans l'armoire, l'un à côté de l'autre sans pli ni froissure, ou de l'ordre de sa tête qui ne me voyait qu'à travers son prisme comme épouse aimante, douce et parfaite mère? De l'ordre familial qu'il n'avait jamais vécu comme enfant et qu'il voulait trouver, même si cela signifiait pour moi le désordre et la folie?

— Je n'ai pas besoin de femme de ménage. J'ai seulement besoin de respirer et de vivre ma vie. J'ai besoin de lumière...

Il me dévisagea, le regard hébété. Incrédule devant les mots que j'avais osé prononcer. Incapable de les digérer, rejetés par ses oreilles.

— De quelle lumière et de quelle vie parles-tu? Ne me dis pas que tu as vraiment cru à toutes ces histoires de libération féminine. Tout ça, c'est de la théorie. Ce n'est bon que dans les livres. Dans la réalité, toutes ces idées mènent à la destruction, à la perte de la famille. Dans ce cas, tu n'aurais pas dû m'épouser et avoir un enfant. Tu aurais dû rester avec ta mère et continuer tes études... tu ne peux pas gagner à tout coup dans la vie...

— Tu sais bien que c'est ma mère qui a voulu que je me marie. Moi, je voulais continuer mes études. Notre fille, Leila, je l'adore, je ne nie rien de cela. Mais avec sa naissance, j'ai aussi compris que ma vie a pris une autre tournure et que si je ne poursuis pas mon rêve de carrière maintenant, je ne le ferai jamais. J'ai compris que ce n'est pas la vie dont je rêvais. Je ne veux pas me mentir ni te mentir. J'ai envie d'autre chose, autre chose que la vie que tu m'offres...

Taoufiq a très mal pris ma dernière phrase. Il était blessé dans son amour-propre. Ses yeux n'étaient plus froids, ils dégageaient l'amertume. Je voyais sa lèvre inférieure secouée d'un léger tremblement. Il se leva subitement, mis ses mains dans la poche de son pantalon comme s'il cherchait quelque chose d'invisible. Puis, il me dit :

— Tant pis pour toi.

J'ouvris la bouche, mais rien ne sortait. Je n'ai rien pu dire. Il était évident que nos routes bifurquaient. Aucun de nous ne voulait faire marche arrière.

Naima est venue et m'a trouvée encore abattue par cette confrontation entre la théorie et la réalité.

— Hein, qu'avez-vous décidé ?

— Rien... Absolument rien. Je reste ici, c'est tout ce que je sais pour le moment.

Naima n'avait pas d'enfant. Dans la vie, elle se comportait avec les gens comme une enseignante, je suppose, un peu froide, mais toujours pleine de bonne volonté pour les aider. Mais ce n'était pas ainsi qu'elle s'est adressée à moi, ce jour-là. Ses yeux regorgeaient de tendresse et ses bras ouverts étaient prêts à me recevoir. Je n'hésitai pas une seconde, je me jetai presque dans ce sanctuaire et restai accrochée à ce dernier bout d'espoir. Les visages successifs de Farida, de ma mère, de Taoufiq défilaient à grande

vitesse devant mes yeux comme un train express dont on n'apercevait que l'ombre furtive glisser dans le noir. Seule l'image de Leila restait gravée, solide et limpide. Je ne bougeais plus, de crainte qu'elle ne dégringole dans les abysses de ma mémoire.

CHAPITRE II

Leila

Depuis que j'ai ouvert les yeux sur le monde, j'ai vu Farida vivre avec nous. Il lui arrivait parfois d'aller passer quelques jours chez sa cousine Fatma et très rarement chez son frère Habib. Des deux, Fatma était sa préférée. De sa visite chez Fatma, elle rentrait toujours joyeuse, enivrée presque. Elle me rapportait des petits cadeaux, une jupe ou une robe confectionnée par Fatma ou des gâteaux au miel, mais surtout beaucoup d'histoires. Après une brève visite chez son frère Habib, elle rentrait silencieuse, le visage renfrogné, la mine basse.

Quand Farida s'absentait de la maison, je me sentais encore une fois abandonnée.

L'absence de Farida pesait lourd sur moi et sur toute notre maison qui semblait comme une auberge sans propriétaire. Parfois, j'imaginai entendre sa voix ou même la voir traverser le couloir pour aller de sa chambre à la cuisine, en pantoufles, marchant lentement, comme si elle poussait un caillou invisible du bout de son pied. Je me ressaisissais pour ne pas lui parler.

Depuis que Farida avait arrêté de fumer, voilà une dizaine d'années, c'était la radio qui lui tenait compagnie. Souvent, j'allais dans sa chambre et la trouvais assise sur

son lit, les jambes croisées et la radio collée à l'oreille. Elle ne voulait rien rater, les émissions de chant, de poésie, les nouvelles et surtout les pièces de théâtre radiophoniques ou les contes qui passaient et repassaient le soir à la même heure et qu'elle écoutait religieusement, comme si elle les entendait pour la première fois.

Le matin, une fois son petit-déjeuner terminé, elle allumait la radio et rentrait dans la salle de bain pour laver ses vêtements. Elle n'aimait pas trop la machine à laver. Elle voulait aussi tuer le temps qui, avec l'âge, lui pesait de plus en plus. Elle remplissait la bassine bleue en plastique, puis y mettait sa culotte de la veille, une chemise ou un pull. Elle les laissait quelque temps flotter sur l'eau, gonflés par l'air comme un ballon, puis se penchait, rapprochait ses bras de la bassine, plongeait ses mains dans l'eau et, avec un morceau de savon vert, commençait à frotter. Parfois, au milieu de sa besogne, elle se relevait, allait dans sa chambre, se reposait un peu sur le lit, le temps d'une chanson matinale entendue à la radio, puis retournait dans la salle de bain et continuait le lavage. Elle sortait ensuite par la porte-fenêtre de sa chambre qui donnait sur la véranda et accrochait ses vêtements mal essorés sur la corde à linge, sous le soleil qui se rapprochait du zénith.

Parfois, elle restait dehors un moment. Je l'observais souvent de l'autre porte-fenêtre de la salle à manger qui donnait sur la même véranda. Elle descendait lentement les deux marches, posant doucement un pied puis un autre et allait faire un tour dans le jardin. Je la voyais tenir les feuilles des arbres, comme si elle voulait les saluer ou leur raconter une histoire. Pendant l'été, elle restait debout pendant un moment pour cueillir les fleurs de jasmin. Les petites fleurs mauves, encore closes, et blanches quand elles s'ouvraient, s'entassaient dans son mouchoir et le soir, leur

odeur s'échappait et embaumait l'air de notre maison et parvenait paisiblement jusqu'à ma chambre.

Mon père, lui, partageait son temps entre le salon et le jardin. Quand il s'ennuyait de l'un, il allait vers l'autre. Notre jardin n'avait rien de particulier. Une ceinture de terre rocailleuse qui entourait notre maison de banlieue. Pendant des années, ce jardin avait été délaissé. Puis un jour, mon père a commencé à y planter des arbustes, puis des arbres, puis des cyprès qui servaient de barrage contre le vent d'hiver qui soufflait du nord-ouest. L'été, c'était le temps du jasmin qui nous comblait de son odeur douce, mélangée à la chaleur suffocante qui s'installait chez nous pendant de longs mois. Le jardin était un peu sauvage, comme un animal mal apprivoisé. Depuis que ma mère est revenue dans ma vie, mon père n'a pas arrêté de passer son temps au jardin. C'est devenu son refuge. Je l'y voyais par la fenêtre de ma chambre en train de tourner la terre, casser de gros morceaux d'argile avec le dos de sa pelle, creuser un trou pour y planter un arbuste qui, couché sur le flanc, attendait de retrouver sa source originelle, arroser la terre sèche en laissant des flaques d'eau boueuse rapidement absorbées par le sol assoiffé. Quand il se fatiguait, il rentrait dans le salon. J'entendais les gonds de la fenêtre gémir, suivis de ses pas lourds, puis un bruit brusque comme un baluchon qu'on jetait sur le sol. C'était lui qui s'affaissait dans son fauteuil. Il lisait son journal pendant des heures. Comme si les mots se multipliaient sans fin et que les articles se rallongeaient au fur et à mesure que ses yeux parcouraient les pages et les photos imprimées sur du papier journal de mauvaise qualité, qui laissait des taches d'encre sur la pulpe des doigts.

Parfois, Farida l'appelait de la cuisine pour lui dire qu'on manquait de lait ou qu'il fallait absolument acheter

deux baguettes pour le dîner. Alors, mon père, l'air résigné, mettait son manteau au col élimé, et partait chercher du pain.

Nous n'avions pas toujours vécu dans cette maison. Pendant des années, nous habitons l'appartement du Belvédère. C'est comme ça que nous l'appelions. Du nom du quartier. C'est là où je suis née, c'est là où ma mère nous a quittés et c'est là où j'ai vécu jusqu'à ce que mon père me dise un jour qu'il ne pouvait plus vivre dans ce quartier rempli de *haftarich* et qu'il nous fallait acheter une maison dans la nouvelle banlieue.

— C'est quoi des *haftarich*? j'ai demandé à Farida, en faisant bien attention de prononcer correctement ce mot, ce qui me donnait l'impression d'avoir grandi d'une autre année tellement je le trouvais sophistiqué.

— C'est les sans-le-sou, les plus démunis... ceux qui n'ont ni argent ni éducation.

Je fus un peu déçue par cette explication. Je m'attendais à ce qu'elle me dise que c'était une nouvelle sorte d'insectes dont je ne connaissais pas le nom et qui commençaient à infester le quartier. Je ne pensais pas que mon père parlait de gens comme nous.

Farida ne voulait pas vendre sa maison de Bab Laassal. Sa maison était vide depuis qu'elle était venue vivre chez nous après le départ de ma mère. Personne n'y allait, sauf mon père de temps en temps pour vérifier que la porte tenait toujours bon et que personne ne l'avait défoncée pour s'y installer ou s'emparer des meubles qui étaient restés prisonniers du temps et de la poussière.

— Pourquoi ne veux-tu pas vendre ta maison? lui ai-je demandé, alors que je regardais la télé, comme tous les jours en rentrant de l'école, avant que Farida ne commence à me répéter d'aller faire mes devoirs.

Farida n'était pas de bonne humeur. Sa radio ne voulait pas fonctionner depuis des jours et elle n'aimait pas trop la télé. Elle pensait que les images allaient me faire perdre mon imagination.

— Parce que c'est mon père qui me l'a donnée. C'est le seul souvenir qui me reste de mon ancienne vie.

Je ne comprenais toujours pas comment des souvenirs pouvaient nous rendre heureux. Les miens me rendaient toujours triste.

— Mais ne m'as-tu pas toujours dit que ton père ne voulait pas que tu aies une éducation, et que cela t'a rendue malheureuse?

Elle me dévisagea et je fis semblant de regarder la télé.

— Tu as raison, Leila, tu as parfaitement raison, mais parfois, ce sont les gens qu'on aime le plus qui nous font le plus mal. Malgré tout, j'aime toujours mon père et je ne veux pas vendre la maison qu'il m'a donnée.

— Mais tu pourrais toujours l'aimer dans ton cœur. Les murs et le toit servent à quoi?

Elle ne m'a pas répondu. Elle m'a laissée regarder la télé et est partie dans sa chambre.

Quelques semaines plus tard, alors que nous étions à table en train de manger un couscous au poulet que Farida avait préparé et qui était le seul plat qu'elle réussissait, elle se versa un verre de babeurre. Je revoyais les petites boules de beurre qui nageaient dans le liquide blanc. Farida l'adorait, surtout avec le couscous, moi, ça me retournait l'estomac.

— Je vais vendre la maison de Bab Laassal, a-t-elle déclaré tout simplement.

Elle était d'humeur joyeuse. Mon père lui avait rapporté sa radio du réparateur. Farida avait retrouvé sa routine quotidienne et avec elle les chansons, les nouvelles et les voix des présentateurs.

Mon père n'en revenait pas.

— Mais tu y tenais tant, et tes souvenirs? Toi, qui disais que tu ne donnerais pas ta vie pour de l'argent...

— Mes souvenirs, ils sont dans mon cœur. Je n'ai pas besoin d'anciennes pierres pour les protéger...

Elle me lança un petit clin d'œil que je n'ai pas saisi sur-le-champ.

Ce soir-là, assise sur mon lit dans le noir, j'entendis mon père annoncer solennellement à Farida qu'avec l'argent de la vente de l'appartement du Belvédère et celui de la vieille maison de Bab Lassaal, on pourrait finalement acheter une maison dans une nouvelle banlieue et laisser ce quartier envahi par les *haftarich* et leur marmaille.

CHAPITRE 12

Farida

Vingt ans. Ça a pris vingt ans à Habib pour terminer sa traduction du Coran. Il m'en a envoyé un exemplaire. J'en étais fière. Je l'ai gardé pendant des semaines sur ma table de chevet. Je n'ai pas tout lu. Ça me prendra des mois et des mois, mais j'y arriverai. Quel travail fantastique, quel courage, mon frère a finalement pu accomplir son rêve le plus fou !

Quand il avait annoncé son idée à ses élèves et collègues, personne ne voulait le prendre au sérieux. Traduire un texte de l'arabe au français n'était pas une simple besogne et encore plus quand l'original était un texte sacré. Tout devenait compliqué.

— Pouvait-on vraiment traduire la parole de Dieu ? lui avait rétorqué Hédi, l'un de ses meilleurs amis, qui pensait que Habib faisait fausse route.

Habib était déçu par ces remarques. Il m'en a fait part une fois quand j'allai lui rendre visite. Mais il n'avait jamais lâché prise. Il a travaillé d'arrache-pied jusqu'à ce que l'idée devienne réalité.

Habib n'était pas particulièrement pieux ou religieux, mais il me disait qu'avec la traduction du Coran, il voulait que « les gens se connaissent et que cesse toute haine

motivée par les religions». D'un défi personnel, son projet s'est métamorphosé en une sorte de legs universel qu'il voulait laisser derrière lui.

L'héritage d'un poète.

Depuis son retour de Sousse, il s'était mis au boulot. Il avait acheté un petit appartement et venait de se remarier pour la troisième fois. Encore une trouvaille de Fatma. Peut-être qu'elle aurait dû devenir son épouse, alors qu'elle était encore jeune et innocente et Habib, encore peureux et hésitant? Mais que savais-je, ça aurait pu devenir un désastre comme le mien? Au moins, il était finalement heureux avec sa troisième épouse et ses enfants des mariages précédents venaient lui rendre visite. Je n'aimais pas trop cette dernière épouse. Elle me faisait toujours sentir que je n'étais pas la bienvenue. Et dire que je venais voir mon frère, le seul de la famille à avoir pu accéder au Collège Sadiki.

Habib n'avait aucune chance ni en amour ni en politique. Tous ses amis ou connaissances ont hérité de postes importants au gouvernement après l'Indépendance. À commencer par Bahi, nommé par le Président Bourguiba comme premier ministre, et même Hédi, avec lequel mon frère était inséparable, qui avait commencé sa carrière en tant que simple secrétaire d'ambassade pour occuper plus tard divers postes de diplomate dans des organisations internationales. Des honneurs et des privilèges qu'Habib ne voulait pas trop, mais, j'en étais convaincue, dont on l'avait toutefois écarté.

Il ne m'en avait jamais soufflé mot. Mais je lisais les nouvelles et j'écoutais la radio. Rien ne m'échappait.

Dans une des lettres qu'il m'avait une fois envoyée de Sousse, il m'avait dit que l'un de ses élèves allait être nommé ministre de l'Éducation nationale.

Dans cette lettre, j'ai comme senti l'amertume ou, tout au moins, la déception d'un patriote qui n'a jamais été reconnu pour son travail littéraire. Certes, il avait son émission littéraire à la radio, il donnait des conférences et il était même reconnu par des auteurs français. Mais on dirait que le gouvernement le gardait toujours à l'œil en l'éloignant le plus possible du pouvoir politique. Était-ce parce qu'il n'avait pas milité dans les milieux du Destour ou que sa personnalité, pas suffisamment affirmée, donnait l'impression qu'il n'avait pas assez de détermination pour la politique? Je ne savais trop.

Cet écartement de la scène politique, alors qu'on allait chercher ses amis ou ses élèves, qu'il soit voulu ou non, avait tout de même permis à Habib de se jeter corps et âme dans la traduction du Coran.

— Il nous fallait une traduction qui capte la poésie de la langue arabe et encore plus du Coran, sans toutefois changer l'âme même du message originel, m'avait-il une fois lancé lors d'une de nos rencontres.

Ses yeux brillaient. Sa femme nous devisageait du coin de l'œil.

— Et que dire alors à ceux qui critiquent ton idée? La parole de Dieu est-elle imitable?

J'utilisais exprès le même mot que Hédi lui avait rétorqué et dont Habib m'avait fait part dans sa lettre.

— Je ne touche pas au texte sacré, j'essaie de faire ressortir le côté poétique du texte. Tiens, un exemple, Farida. Prends le mot *Janna*, d'accord? Ce mot a été traduit par plusieurs par « paradis ». Ce qui n'est pas faux. Mais, je pense que j'utiliserai « jardin », c'est plus fidèle à l'original tout en étant plus descriptif, plus évocateur pour le lecteur, ne trouves-tu pas?

Sa femme était sortie sur le balcon et nous étions seuls. Je ne sais pas pourquoi le passé a soudainement resurgi. Dommage que je n'aie pu devenir institutrice. Peut-être aurais-je écrit un livre, un roman, une histoire pour enfants? Mais il semble que le destin avait d'autres plans pour moi.

— Dis-moi franchement ce que tu en penses Farida, n'est-ce pas plus évocateur d'utiliser le mot «jardin»? Ça fait revivre la verdure, l'abondance, les fruits, l'eau, la quiétude... tu as l'air un peu perdue, tu n'es pas d'accord?

— Non, non, au contraire, quelle idée remarquable! Je suis vraiment contente pour toi Habib. Après toutes ces années de doute et de recherche...

Il me sourit. Il voulait continuer, mais du balcon sa femme l'avait appelé.

CHAPITRE 13

Leila

Après quelques tentatives de mettre fin à mes visites hebdomadaires chez ma mère, mon père a compris qu'il ne pouvait pas m'empêcher de la revoir et, qu'au contraire, ces visites me faisaient du bien et me sortaient de la timidité qui me collait à la peau depuis les premières années de ma vie.

Ma mère était différente de ma grand-mère Farida. Elle ne me faisait pas toujours des dictées et parfois me lisait des livres. De temps en temps, elle m'aidait dans mes devoirs. La plupart du temps, on faisait autre chose. Elle préparait mes mets favoris ou on allait faire des courses. À l'époque, un nouveau centre commercial venait d'ouvrir ses portes dans une banlieue huppée de Tunis. Tout le monde dans mon école en parlait. Les centres commerciaux, c'était une nouveauté. Je mourais d'envie d'aller le visiter. Ma mère m'a promis de m'y amener en autobus. Je n'avais jamais pris l'autobus auparavant. J'allais à pied à l'école ou c'était mon père qui me conduisait dans sa voiture et, bien sûr, il y avait les taxis de temps en temps avec Farida. Prendre l'autobus c'était pour moi comme faire un plongeon dans la mer pour la première fois de ma vie. Je me rappelais les gens qui montaient, ils me paraissaient

différents de ceux que je rencontrais d'habitude dans la rue sur le chemin de l'école. Je trouvais là des gens à l'air malheureux, d'humeur acariâtre, le teint cireux, grommelant des mots incompréhensibles ressemblant à des jurons. C'était souvent sale avec des mégots jetés par terre et des boules de chewing-gum collées sur le dossier des sièges. Et puis, ça sentait mauvais.

Mais sitôt installée dans l'autobus, ma mère assise à mes côtés, j'oubliais ce monde nouveau et étrange et je me lançais dans des conversations à bâtons rompus avec elle.

Elle me parlait de son travail qu'elle adorait, de ses élèves, ceux qu'elle aimait le plus et ceux qui lui donnaient du fil à retordre, mais surtout de cuisine et de mode. Choses qui n'existaient à peu près pas dans le monde de Farida. La cuisine pour Farida était un mal nécessaire, une corvée qu'elle faisait à contrecœur. Pour ma mère, la cuisine était un art de vivre, une recherche perpétuelle d'odeurs et de saveurs. Quand j'allais la voir, je trouvais un nouveau plat qui m'attendait. Une découverte culinaire qui me transportait très loin, émerveillée par la finesse du goût et la gaieté des couleurs.

Alors que ma mère utilisait une panoplie d'épices pour créer des saveurs variées allant du citronné à l'aigre-doux au piquant et même au floral, Farida, par manque d'intérêt, disait que trop d'épices lui donnaient des ulcères.

Et quand il n'y avait plus de nouveaux plats pour me fasciner, c'étaient au tour des vêtements que je regardais dans le magazine *Burda*, que ma mère achetait assidûment chaque mois, de me laisser bouche bée. Ma mère ne cousait pas, mais on regardait ensemble les modèles de robes, de jupes-culottes, de vestons et de pantalons. Le monde féminin dans lequel ma mère me transportait était magique, joyeux, passionnant et plein de couleurs et de

formes. Le nouveau centre commercial était devenu mon lieu de sortie préféré avec ma mère. On allait regarder les vitrines des boutiques chics du prêt-à-porter. Les mannequins me rappelaient les poses féminines arborées par les modèles de *Burda*. Ma mère n'achetait rien. Elle touchait les tissus, les frottait entre le pouce et l'index, approchait certaines robes de son corps, se regardait dans le miroir, me lançait un regard inquisiteur cherchant un clin d'œil ou une approbation.

À la fin de chacune de ces escapades, nous allions au restaurant Pizza Fiori et ma mère commandait deux pizzas : une pour elle et une pour moi. Le propriétaire était un Tunisien qui avait vécu en Italie et qui avait nouvellement ouvert sa pizzeria.

— J'ai entendu dire par certains de mes collègues qu'il a fait sa fortune en tant que trafiquant de drogue en Sicile, m'avait-elle dit un jour.

Je devais avoir quatorze ans et il n'y avait pas longtemps que j'avais entendu parler de drogue. Je me suis sentie comme une adulte en entendant ma mère prononcer ce mot grave.

— Est-ce que c'est vrai ?

Elle a soulevé les épaules d'un air cynique.

— Oui, peut-être, mais je trouve que sa pizza est la meilleure...

Je ne dis rien, j'avais la bouche pleine, je savourais la pâte fine, un peu moelleuse au milieu et croquante sur les bords. Les morceaux de fromage mozzarella fondaient allègrement dans ma bouche.

Ma mère me fixa un moment, comme si elle voulait partager avec moi un terrible secret.

— C'est de la mozzarella de buffle d'eau. La vraie, la réelle, celle vendue en boule qui baigne dans le petit lait.

Dans ma tête, je comparais cette nouvelle saveur aux morceaux de fromage asséchés qui traînaient au fond des étagères de notre frigo et qui finissaient leur vie dans la poubelle, devenus trop durs pour être mangés ou même râpés.

— C'est quoi un buffle d'eau ?

Elle me regarda un moment, surprise de ma question, puis elle éclata de rire.

— Tu sais, je t'aime Leila, car tu es innocente. Je me vois en toi quand j'avais ton âge. Surtout, ne fais pas comme moi. Ne te marie pas tôt...

Elle hésita un moment puis se hasarda et me lança :

— Sinon, c'est le désastre...

C'était l'une des rares fois où ma mère évoquait son mariage avec mon père. Du coup, la pizza avait perdu sa saveur. Tout devenait fade. Tout devenait monotone. Je n'avais plus envie de savoir ce qu'était un buffle d'eau. De toute façon, peu importait, Farida pouvait me le dire.

CHAPITRE 14

Taoufiq

Je ne voyais plus les années passer. Je ne blâmais plus ma mère, ni Jouda ni personne. Je laissais les plaies sécher à l'air libre aidé par le temps qui filait. La seule chose qui me consolait vraiment, c'était de croire fermement que le *mektoub* entre Jouda et moi était terminé et que, malgré ce que je pensais au début, nous n'étions pas destinés l'un à l'autre. Certains couples s'en rendaient compte après quelques mois, d'autres, après des années et la plupart, jamais.

Notre divorce a été relativement facile. Un peu comme un putsch politique où je me suis retrouvé à la porte du jour au lendemain. Jouda ne voulait plus de moi. Elle a fait sa révolte en douceur. Ici, à Tunis, quand on parlait de telles choses on les décrivait comme étant « tissées dans le jasmin ». Exactement comme l'a fait Zine Al Abidine Ben Ali, le nouveau président de la République qui a succédé à Bourguiba, celui qui fut une fois accueilli en grande pompe et appelé le Combattant suprême. En douceur, sans effusion de sang, sans cartouche ni mitrailleuse. Un jour, Bourguiba était l'homme le plus fort du pays et, le lendemain, il était déclaré sénile, incapable de gérer les affaires du pays, confiné à une chambre et remplacé par son

premier ministre, un policier de carrière. « Le changement dans la continuité », c'était comme ça que les journaux avaient qualifié cette prise de pouvoir qui n'était pas moins sauvage et moins barbare que de tuer quelqu'un d'une balle à la tête. Moi aussi, j'ai été tué. Pas par une balle, mais par les mots de Jouda. Un poignard qui tournait sans cesse dans ma chair. Les mots creusaient sans cesse. Oui, les mots de Jouda ont transpercé ma peau et l'ont réduite à presque rien. Ils m'ont laissé nu comme un ver. La dernière fois que je l'ai vue, elle m'a dit :

— J'ai grande envie d'autre chose, autre chose que la vie que tu m'offres.

Comme si je lui faisais boire la misère et manger la pauvreté.

Et moi qui pensais bien faire, en offrant tout à Jouda, en lui épargnant la vie que ma mère et moi avions subie. Elle n'en voulait pas, elle regardait ailleurs. Elle rêvait d'autre chose, de liberté et d'indépendance, disait-elle. Elle était devenue comme les filles en France, celles que j'avais côtoyées lorsque je suis allé étudier à Sciences Po à Bordeaux. Mais au moins, les filles là-bas savaient clairement quoi faire dans la vie. Elles ne se mariaient pas, elles avaient des copains. Elles ne faisaient pas d'enfants, elles prenaient la pilule.

* *
*

Mai 1968 à Bordeaux. J'ai failli plier bagage et rentrer à Tunis à la sauvette. Il me restait quelques cours à terminer puis les grèves ont tout paralysé. Au début, je me plaisais dans cette nouvelle aventure. J'assistais fébrilement aux

assemblées générales des étudiants. J'écoutais les discours enflammés de certains syndicalistes qui parlaient de l'oppression du prolétariat et je rêvais de la même chose pour Tunis. Parfois, lorsque je sentais la tension monter entre les flics et les étudiants et que la casse pointait le bout du nez, je me faufilais discrètement et rentrais précipitamment dans l'appartement que je partageais avec deux autres étudiants tunisiens. On se terrait comme des lapins, chacun dans sa chambre, de peur de se faire attraper et tabasser par les policiers. Comme nous étions arabes, nous devions garder profil doublement bas. Farida m'envoyait des lettres. Je lui envoyais de jolies cartes postales. Une avec le Palais Rohan, l'hôtel de ville de Bordeaux et sa fontaine majestueuse en plein centre. Une autre montrant le pont de pierre qui relie les deux rives de la Garonne avec ses dix-sept arches et ses voûtes en maçonnerie. Et bien sûr, une carte postale avec la cathédrale de Bordeaux avec ses deux chapelles qui pointaient vers le ciel comme deux sabres. Farida avait écrit dans l'une de ses lettres que la cathédrale de Bordeaux lui avait rappelé celle de Saint-Louis à Carthage. Je ne partageais pas son opinion, mais je choisisais de ne rien dire. Je m'attardais sur des banalités et oubliais l'essentiel : les blessés, le sang que j'avais vu couler sur certains visages et les coups de matraque qui ne différenciaient pas entre les reins et les crânes. Et pourtant, je savais que Farida était au courant de tout ce qui se passait en France pendant cette période. Je savais qu'elle lisait les journaux et écoutait la radio. Mais dans mes réflexes de petit garçon, je voulais toujours protéger Farida. Je ne lui disais pas que j'avais trop peur de voir les cours annulés et mon diplôme resté en suspens. Et qui sait, peut-être jamais terminé? Quand l'occasion de passer mes derniers examens au mois de juin

s'est présentée, j'ai sauté dessus. J'ai étudié jour et nuit. Je pensais à Farida, à mon grand-père alité et à l'argent qui m'arrivait au compte-gouttes. Je voulais quitter le chaos dans lequel s'engouffrait cette France et dont personne n'entrevoyait l'issue. Dieu merci, j'ai réussi tous mes examens. Certains étudiants ont refusé de passer les leurs et ont préféré attendre le mois de septembre et beaucoup ont carrément échoué. Au moment où j'ai vu mon nom sur la liste des étudiants qui avaient réussi, j'ai décidé de rentrer. Farida me manquait, mais Tunis aussi. Bordeaux était une belle ville, certes. Ses rues propres, ses immeubles bien entretenus. La place du marché les dimanches, les bouquets de tulipes fraîchement coupés, les tasses de café brûlant avalées, assis paresseusement sur la terrasse en regardant les badauds. Tout ce qui me rendait heureux les premiers mois et les premières années passés dans cette ville ne voulait plus rien dire pour moi, à présent. Désormais, je ne voulais qu'une chose : rentrer et travailler pour mon pays et participer à son essor.

Je rêvais d'une nouvelle Tunisie. Un peu copiée sur le modèle de la France. Cette France que nous avons détestée par moments et adulée par d'autres. Depuis mon grand-père qui honnissait la vue même des gendarmes français, le son de leurs bottes et le bruit de leurs fusils, jusqu'à mon père qui accusait la banque française de l'avoir floué et de lui avoir soutiré ses biens parce qu'il ne pouvait plus rembourser son prêt. Et même Farida. Elle qui adorait la langue française, ses écrivains et ses poètes, n'avait jamais pu se débarrasser du goût amer que la présence française avait laissé dans sa bouche. « Si jamais les Français ne sillonnaient pas nos rues, n'humiliaient pas nos hommes et ne fixaient nos femmes de leurs regards scrutateurs, mon

père m'aurait peut-être laissé terminer mes études, il ne serait pas aussi intransigeant, les choses auraient pu être différentes... »

Hélas, le départ des Français ne fut pas aussi simple que tout le monde croyait. Le pays a été infantilisé par des années d'occupation. Rien ne marchait sans les Français. Il fallait construire de nouvelles routes et de nouveaux hôpitaux et de nouvelles écoles, mais les Tunisiens, fiers de leur liberté retrouvée, se sont vite rendu compte qu'ils n'avaient pas de compétence pour gérer ce pays qui désormais leur appartenait. Pire, maintenant il fallait appeler les Français en renfort pour construire cette « nouvelle Tunisie ».

Dans mon idéalisme de jeunesse, je voulais aussi contribuer. J'avais des idées plein la tête. Je pensais que je serais capable de tout. D'éradiquer la misère, de déloger l'ignorance et d'étendre un ordre semblable à celui que j'avais pu goûter lors de mon passage à Bordeaux. Malheureusement, rien de tel ne fut possible. La Tunisie en était à ses balbutiements alors que moi je la voulais éloquente, débitant des flots de paroles savantes.

Mon retour à Tunis fut marqué par une fête familiale. C'était ma tante Fatma qui avait confectionné tous les plats succulents et les pâtisseries savoureuses pour cette joyeuse célébration.

Mon oncle Habib que je n'avais pas vu depuis mon départ vers la France était assis à mes côtés. Devant nos yeux, un festin nous attendait.

— Et voilà que tu es diplômé, que comptes-tu faire cher Taoufiq ? m'avait-il discrètement demandé, la bouche pleine avec un morceau de *tajine* à l'agneau et la main cherchant dans le panier une tranche de pain à la semoule préparé par ma tante Fatma.

— Travailler dans l'administration tunisienne...

Je fis bien exprès de hausser la voix en prononçant ce dernier mot.

Face à son impassibilité, je sentais mon ambition enfantine monter d'un cran.

— Devenir inspecteur de finances... contrôler les importations des commerçants, encourager nos industries locales, s'assurer que l'argent public sera bien dépensé...

Il prit une autre bouchée de *tajine*. Ses cheveux poivre et sel n'avaient pas perdu leur lustre d'antan. Il n'enseignait plus au lycée, il avait pris sa retraite. Farida m'avait dit qu'il s'était lancé dans la traduction du Coran. « *L'inimitable Coran* », m'avait-elle dit, exactement comme son frère Habib lui en avait fièrement fait l'annonce dans l'une de ses lettres.

Je sentais que mon état fébrile l'agaçait un peu, lui d'habitude l'air si stoïque.

— Et tu veux accomplir tout ça, seul, en l'espace de combien de temps?

La table avait été dégagée et nous étions passés dans le salon de mon grand-père qui, malgré sa maladie, avait fait l'effort de s'asseoir parmi ses invités. Son regard faible voyageait de moi vers l'oncle Habib. De la fenêtre, j'apercevais Farida déambulant dans le patio, en distribuant du thé à la menthe aux femmes.

L'oncle Habib tenait son verre de thé. Ses doigts longs et fins auraient pu être ceux d'un pianiste. Il m'observait comme un extra-terrestre. Je voulais le rassurer.

— Je ne serai pas seul. Tous mes amis et mes futurs collègues m'aideront. On soulèvera la Tunisie très haut vers les cieux du progrès. On y arrivera tous ensemble, tu verras...

Une petite gorgée de thé suivie d'une autre plus longue. Puis un moment de silence. Le temps d'une éternité.

— Vois-tu cher Taoufiq, moi j'ai choisi le chemin solitaire, celui de la poésie... certains le voient comme le plus difficile... Moi, je le vois comme le plus facile. Je ne sais trop. La politique, le travail administratif, tout ça c'est noble, c'est très bon même... Mais pour y réussir, il ne faut pas être raide comme un chêne...

Il sourit, se racla la gorge puis continua :

— Non, il ne faut pas être comme un olivier... trop d'idéaux... trop de racines... il faut savoir dire « oui » quand ton cœur veut dire « non » et dire « non » quand ta tête s'obstine à dire « oui », tu sais ce je veux dire, n'est-ce pas ? Tu sais... pour faire tout ce dont tu parles, oublie l'olivier, l'arbre de nos ancêtres, oublie le chêne, celui des Français, oublie tout cela et pense à faire comme les pauvres, les opprimés, comme tous les colonisés de ce monde... deviens un roseau.

Un invité, une vieille connaissance, vint s'asseoir à ses côtés. Il se tourna vers lui et m'oublia presque. J'en fus offusqué. J'avais toujours trouvé l'oncle Habib un peu bizarre. Mais cette fois, je me souviens avoir pensé qu'il vieillissait trop rapidement.

Quel fut mon désenchantement, des années plus tard, une fois devenu inspecteur de finances dans cette administration publique tunisienne, qui prenait son envol, de comprendre les insinuations de l'oncle Habib.

Le népotisme et la corruption sévissaient. J'avais compris que je n'avais pas une clique ou une tribu qui allait me protéger surtout quand le vent soufflait trop fort. À regret, j'acceptais ma condition. Celle d'être un petit roseau. Pourtant je voulais être cet olivier dont parlait l'oncle Habib.

Droit, solide, l'air fier. Tôt dans sa vie, l'oncle Habib, le poète, le solitaire avait discrètement trouvé sa place dans la forêt des hommes. Pour ma part, ça m'a pris un peu de temps pour trouver la mienne.

CHAPITRE 15

Leila

À l'âge de seize ans, j'ai commencé à trouver les visites chez ma mère étouffantes.

Je n'étais plus la gamine timide qui cherchait désespérément sa mère. Je n'étais pas non plus la petite fille qui exhibait sa mère aux autres fillettes de son école.

Par contre, je n'étais plus cette jeune fille admirative de tout ce que sa mère lui racontait ou de ce qu'elle lui faisait. Je suis devenue méfiante, suspicieuse et surtout défiante. Tout a commencé avec mon père. Je défiais son attitude froide qui ne disait pas grand-chose, mais qui, à travers son silence, me laissait percevoir l'amertume et la rancœur.

Maintes fois, je lui ai dit, en criant presque, que je voulais qu'il me parle, qu'il me demande mon avis et, maintes fois, il m'a tout simplement retourné un regard las et impénétrable.

Maintes fois, j'ai voulu entendre sa version sur le départ de ma mère.

« Pourquoi n'as-tu pas essayé de la retenir ? »

« Pourquoi ne l'as-tu pas aidée à terminer ses études ? »

« Pourquoi l'as-tu laissée tomber si facilement ? »

Et chaque fois, c'était pareil. Des réponses d'automate, dénuées d'émotion qui me laissaient sur ma faim et surtout bouillante de rage.

« J'ai essayé, mais elle n'a rien voulu entendre. »

« Elle insistait pour travailler alors que nous avions l'argent pour bien vivre... »

« Et pourquoi t'a-t-elle laissée tomber si facilement ? »

Cette dernière question qu'il me posait en guise de réponse à la mienne me faisait l'effet d'un couteau qu'on approchait de ma gorge. Penaude, je cessais mon interrogatoire désespéré.

À la même époque, les visites chez ma mère devenaient pour moi une autre séance de déchirement, où les questions prenaient une étrange allure :

« Pourquoi m'as-tu abandonnée si facilement ? »

« Pourquoi n'as-tu pas trouvé un compromis avec mon père ? »

« Est-ce que tes études et ton travail étaient plus importants que moi ? »

Ma mère répondait à toutes mes questions, mais j'en avais beaucoup et toujours les mêmes. Aucun mot n'ébrançait ma soif, aucune réponse n'assouvissait ma faim.

« Il n'y avait pas de compromis à faire avec ton père. Pour lui c'était ou bien cela ou bien la famille. Il n'a jamais compris mon désir intense de devenir une femme éduquée et indépendante. Il n'a jamais compris que les tâches que je répétais chaque jour envenimaient ma vie. Il n'a jamais senti ou compris ma souffrance. Il pensait qu'en apportant l'argent à la maison, il me rendait heureuse. »

« Et moi ? » je ne cessais de lui rappeler, « Moi, tu ne pensais pas à ma souffrance pendant toutes ces années ? »

De victime, je devenais bourreau. De petite fille douce, je devenais une jeune fille aigrie. Je n'épargnais personne. Je tourmentais tout le monde.

Face à mes mots méchants, ma mère restait recroquevillée, les genoux proches du menton, la tête baissée.

Seuls les quelques soubresauts émanant de son corps menu me disaient qu'elle était encore en vie. En la voyant de la sorte, je regrettais mes mots durs, mais une semaine après, je récidivais. L'acharnement de mes questions n'avait pas de fin.

Des années sombres. Je ne trouvais la paix qu'avec Farida. Le retour de ma mère l'avait laissée mi-rejetée, mi-délaissée. Elle ne laissait rien paraître. Il y avait toujours sa radio ou le journal que mon père apportait quotidiennement du bureau et qu'elle lisait de la première page jusqu'aux petites annonces, notices nécrologiques et horoscope compris. La seule page qu'elle ignorait, c'était celle des sports. Tout le reste, elle le dévorait.

Elle ne me faisait plus de dictées, mais nous parlions de livres et de poésie.

— Mon frère Habib était poète, tu sais Leila, un grand poète. Il a connu de grands noms de la littérature tunisienne.

— Je sais... tu me l'as dit plusieurs fois.

— Oui, mais les poètes, on ne doit jamais les oublier, un frère peut-être...

Sa dernière phrase piqua ma curiosité.

— Pourquoi? T'arrive-t-il d'oublier ton frère?

— Un peu, mais je crois que c'est lui qui m'a oubliée.

— Comment?

— Sa carrière professionnelle l'a mené loin. Loin de l'emprise de mon père, de l'ignorance de Kamel, ton grand-père, loin de toute la déchéance de notre famille... moi, je suis restée.

— Tu aurais voulu qu'il t'aide?

— Oui, tellement voulu! Mais c'était un homme sensible et doux, il ne pouvait pas défier la force de mon père, alors il a choisi de partir. Mais pour lui, c'était plus

facile, c'était un homme, ça l'a aidé. Moi, je suis une fille et je suis restée...

— Et finalement, il t'a laissée tomber, comme ma mère l'a fait avec moi...

Elle me fixa un moment avec des yeux qui voulaient dire plein de choses à la fois.

— Tu retournes à tes anciennes habitudes?

— Lesquelles?

— À en vouloir à ta mère?

— Je ne sais pas, mais c'est plus fort que moi... je n'arrive pas à oublier, ça tourne constamment dans ma tête, comme le manège de mon enfance...

— Écoute-moi bien Leila, ta mère ne t'a pas laissée tomber. Elle est partie terminer ses études et la voilà revenue. Tiens, elle est là dans ta vie. Tu la vois chaque semaine. Pourquoi tu continues à râler?

Elle chercha un de ses livres, l'ouvrit et commença à lire :

*Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
 Tu réclamaïs le Soir; il descend; le voici :
 Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
 Aux uns portant la paix, aux autres le souci.
 Pendant que des mortels la multitude vile,
 Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
 Va cueillir des remords dans la fête servile,
 Ma Douleur, donne-moi la main; viens par ici,
 Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,
 Sur les balcons du ciel, en robes surannées;
 Surgir du fond des eaux le Regret souriant;
 Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,
 Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
 Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.*

Elle s'arrêta net, me regarda longuement et dit :

— Tu aimes ça ? N'est-ce pas magnifique ? C'est *Les fleurs du mal* de Charles Baudelaire. Habib fut l'un des premiers à le traduire en arabe. Je ne l'oublierai jamais...

Non, ce n'était pas magnifique, c'était tout simplement magique. Je ne comprenais pas tout, mais les mots prononcés gravement par la bouche édentée de Farida revêtaient une force invisible. C'était comme si elle seule était capable de remplacer mes peines par des petits bonheurs. Ponctuels, simples mais qui me faisaient tellement de bien. Avec ses propres mots et ceux des autres, Farida pouvait me sortir du cycle infernal dans lequel je m'étais enlisée pendant les années de mon adolescence.

CHAPITRE 16

Farida

Ma petite fille Leila venait de réussir son bac. Le plus beau cadeau de ma vie après la réussite de son père. Quand elle est venue dans ma chambre, le visage éclatant de bonheur, les mains en l'air, j'ai tout de suite compris qu'elle avait franchi la ligne d'arrivée.

Sa réussite, pourtant, marquerait pour moi le début de la fin. Un peu comme lorsque son père avait réussi et avait décidé d'aller étudier en France. Il était devenu un jeune homme, capable de se débrouiller sans moi. Elle aussi, elle était devenue une jeune femme, prête à entrer dans la société par la grande porte. Certes, le bac n'est pas la fin du parcours, néanmoins une étape franchie, une sorte de diplôme d'honneur qui permet de frayer son propre chemin dans ce monde. Cette réussite devenait aussi comme un sevrage pour moi. Leila n'avait plus besoin des histoires que je lui racontais ou lisais lorsqu'elle venait dans ma chambre, plus besoin de ma présence pour la rassurer quand elle rentrait de l'école et que son père n'était pas encore revenu du travail, plus besoin des plats que je lui préparais tant bien que mal et que parfois elle mangeait goulûment et que d'autres fois elle repoussait poliment. Plus besoin de tout cela. Je n'étais pas en train de me

lamenter sur mon sort. M'occuper de mon fils a été une délivrance de la prison où Kamel voulait me confiner : la cuisine et le lit. L'éducation de Taoufiq fut pour moi la meilleure façon de m'évader du malheur dans lequel je vivais. Jusqu'au jour où il n'a plus eu besoin de moi. Et même après son départ pour la France, je lui écrivais, je lui envoyais un peu d'argent, quelques miettes que mon père, malade à l'époque, me donnait de temps à autre et que je gardais pour lui. Je faisais tout pour rester utile et l'aider. Quand Jouda est venue chez moi avec Leila dans sa poussette, pour me dire qu'elle partait, j'ai décidé de la laisser aller en offrant mon aide pour élever Leila. Taoufiq n'a jamais compris mon geste, il pensait que je prenais le parti de Jouda contre lui. Ce n'était pas ça. Je voulais donner à Jouda sa chance. Et tout compte fait, le résultat ne fut pas un désastre. Elle a pu devenir ce qu'elle voulait être et, après quelques années, revoir sa fille. Les deux continuent à bâtir leur relation, nageant ensemble dans les eaux parfois calmes et souvent tumultueuses de cette mer qui s'appelle la vie. Et encore mieux, Jouda va bientôt se remarier et enterrer pour toujours ces quelques années de mariage avec mon fils. Leila a souffert du départ de sa mère, mais, tout compte fait, elle aussi a pu surmonter les obstacles et voilà ma chère Leila bachelière, me rendant si fière et si heureuse.

Il me reste Taoufiq. Il a tout perdu : sa femme et sa vie. Il n'a jamais voulu se remarier et accepter le fait que son mariage n'a pas réussi. Peut-être que c'était son destin. Je n'y pouvais rien. Même moi, j'ai trouvé mon compte. Leila m'a fait sortir de la solitude qui rôdait autour de moi après le mariage de Taoufiq. Elle était devenue ma raison de vivre, le rayon de soleil qui a éclairé ma vie depuis que je vivais dans cette maison. Toutes ces années, je vivais

avec le fantôme de mon père, sa maladie et son histoire. Un homme puissant qui dominait les gens et qui a terminé sa vie avec celle qu'il a le plus opprimée, celle qu'il croyait protéger, mais dont il a gâché la vie. Encore une fois, le destin avait une de ses plus douces ironies à nous offrir en cadeau. Celle qui aurait dû fuir était justement celle qui est restée avec lui jusqu'au bout. Oui, c'est vrai. Je suis restée alors que j'aurais pu partir. J'aurais pu m'enfuir, m'éloigner de lui, de celui qui ne m'a pas protégée de Kamel, de celui qui ne m'a pas laissée épouser l'homme que je voulais, de celui qui m'a gardée pour lui, juste pour lui, jusqu'au dernier souffle.

Et malgré tout, je suis restée à ses côtés. Je n'avais pas le choix. Mon frère Habib, lui, est parti et il n'est plus revenu. Même quand il nous rendait visite, il avait l'air toujours pressé. Un cours à donner, une émission littéraire à la radio ou un dîner avec sa femme. Il avait toujours une excuse valable pour oublier ; pas moi. Seule Fatma m'est restée fidèle. À notre enfance, à notre amitié, au secret qui nous avait soudées encore plus. Et Dieu seul sait ce qu'elle a dû endurer de ce Chedli, qui a terminé sa vie cloué au lit, ne pouvant plus bouger ni marcher. Bon, il avait eu ce qu'il méritait : une hémiplégie.

Personne ne voulait de lui. Ni le ciel ni la terre. Pas même sa femme, la tante de Fatma ; elle ne s'occupait de lui qu'à contrecœur. Elle attendait patiemment sa mort qui a mis du temps à venir. Et par la suite, la bouchée de bonheur à laquelle Fatma a goûté en épousant *Si* Sadok. On dirait qu'elle l'a payée trop cher quand elle a dû revenir vivre avec ses parents. Elle était devenue le fardeau que tout le monde évitait. Son père a voulu la remarier, mais elle a refusé. Heureusement qu'elle savait coudre. Elle gagnait sa vie en cousant des robes, des jupes, et même des trousseaux

pour les mariés. À la mort de mon oncle, son père, elle a pu hériter d'un pécule qui lui a permis de s'acheter un appartement rue de Paris. Combien de fois je suis allée lui rendre visite, là-bas ! Ses trois garçons ne réussissaient pas à l'école, je les aidais dans leurs devoirs. Fatma continuait à recevoir des clientes dans son petit appartement. Avec le temps, et surtout après l'Indépendance, elle était devenue l'une des couturières les plus connues de Tunis. Des femmes de la haute société venaient chez elle. Des femmes de ministres, des femmes de chefs d'entreprise. Le ruban de couturière autour du cou se mélangeait à ses cheveux raides parcourus de mèches grises. Depuis la première robe qu'elle s'était faite et qui lui avait coûté trop cher, il n'y avait aucun modèle qui lui faisait peur. Il suffisait de lui montrer une photo ou une image d'un magazine de mode et le tour était joué.

— *Ya lella* Fatma, j'ai envie d'un tailleur comme celui porté par Jackie Kennedy, lui avait dit, un jour, l'une de ses clientes.

Fatma me racontait la scène, en mimant sa cliente, la femme d'un grand chef d'entreprise.

— Et c'est qui, cette Jackie ? avait demandé ma cousine, l'air trop sceptique.

— La femme du président d'Amérique, s'est empressée de lui répondre sa cliente en lui montrant une photo déchirée du magazine *Paris-Match*.

En voyant le tailleur, et la pose élégante de la première dame américaine, Fatma, dans sa franchise ultime, avait répondu :

— Il n'y a aucun problème ma chère, je pourrais te faire la même chose et mieux encore, mais il faut que je te prévienne, tu n'as pas le même corps que cette Jackie.

La cliente ne parut pas trop offusquée par la remarque impolie de ma cousine, elle était même trop heureuse de pouvoir avoir son fameux tailleur. C'était un peu une autre Tunisie qui prenait forme. Nous cédions notre place à une classe de nouveaux riches qui avaient les moyens de se payer des maisons dans les récentes banlieues, qui envoyaient leurs enfants dans les meilleures écoles privées, alors que notre vieille classe bourgeoise de Tunis continuait à s'effriter, rongée par les disputes éternelles, incapable d'accepter que le monde avait bel et bien changé.

Fatma et moi étions un peu comme des survivantes. À peine. Moi, par mon éducation qui m'a servi tout au long comme bouée de sauvetage et Fatma, par ses mains habiles et son franc-parler.

Nous étions des rescapées d'une époque révolue.

CHAPITRE 17

Leila

Mon grand-oncle Habib venait de mourir. Il était alité depuis des mois. Il ne bougeait plus vraiment, sauf de la tête et des yeux. Sa femme, avec l'aide d'un infirmier, le tournait d'un côté puis de l'autre. La chair suffoquait sous le poids des os, elle s'ouvrait, elle avait besoin de respirer. Son corps, dont je me rappelais encore l'allure robuste lors des quelques visites de mon enfance chez lui, était, avec l'âge, devenu chétif comme un arbre rabougri dont le tronc agonisait. Ma grand-mère, Farida, est allée aux funérailles comme si on la transportait en enfer. Quelque chose la retenait et je ne savais pas exactement quoi. La peur d'évoquer sa propre mort ou celle de se rappeler qu'une fois elle avait un frère qui s'appelait Habib.

Ensemble, nous avons pris un taxi, un *bibi*¹ comme elle l'appelait toujours. Elle avait mis son *safsari* sur la tête et laissé le reste du tissu flotter comme la cape de Zorro, ce héros de mon enfance. Farida ne cachait jamais ses cheveux, sauf quand elle sortait de chez nous, chose qui

1. Originellement, Taxi Bébé, ou *bibi*, mot que certains Tunisois utilisaient pour désigner les petits taxis blanc et rouge qui sont apparus dans les rues de Tunis lors des années 50 et 60.

lui arrivait rarement. Elle était restée silencieuse pendant tout le trajet qui nous amenait à l'appartement de son frère.

— Es-tu triste? lui ai-je demandé, curieuse de voir sa réaction.

Elle n'a pas répondu. Elle avait le regard ailleurs, à la fois perdu et confus.

On dirait qu'elle avait rapidement vieilli depuis quelques années. Comme si les jours étaient sans fin, les mois plus longs que d'habitude et les années interminables.

— Habib était un homme intelligent. Il a traduit le Coran; il passait à la radio, avait sa propre émission sur la poésie. Il adorait l'arabe et le français. Que Dieu ait son âme, on a perdu un grand homme.

Elle parlait pour elle-même, sans se tourner vers moi, sans émotion aucune. Une voix d'automate, celle d'une survivante. Le chauffeur de taxi, qui nous lançait, de son rétroviseur, des regards furtifs et curieux, n'osait pas entamer une conversation avec nous. Après le petit discours de Farida, il eut presque la confirmation qu'il transportait deux folles : une vieille mémère qui parlait toute seule et une jeune fille qui ne parlait que par bribes.

Je savais que mon grand-oncle avait traduit le Coran. J'en avais même un exemplaire. Mon père m'a offert le coffret bleu avec les deux tomes et je le gardais dans ma petite bibliothèque avec les autres livres que nous achetions chaque année lors de la grande Foire du livre de Tunis. J'en ai même lu certains passages. Ça m'a fait un drôle d'effet de lire le livre saint en français. Les mots défilaient les uns après les autres, sans toucher mon cœur. Comme si l'arabe leur donnait une solennité qui disparaissait avec les lettres latines.

— Nous sommes arrivés, deux dinars et 500 millimes.

La voix du chauffeur me tira de ma brève rêverie. Farida était encore assise, le corps flasque adossé sur le cuir synthétique craquelé du *bibi*.

Je sortis l'argent de mon porte-monnaie et lui tendit la somme demandée. Il compta et recompta la monnaie avec un air encore suspicieux, puis tourna sa tête vers ma grand-mère comme pour lui signifier de déguerpir de son taxi. Elle ne le regardait même pas, toujours absorbée dans son monde qui sentait la vieillesse et la mort.

J'ouvris la portière et tendis la main à grand-mère qui en me voyant devant elle écarquilla les yeux et me dit :

— On est arrivées? Je ne m'en suis même pas rendu compte. Nous allons dire au revoir à Habib pour une dernière fois.

Elle s'appuya sur mon bras. Je sentis tout son poids. Farida, ma grand-mère paternelle, celle qui a mis mon père au monde et celle qui depuis que j'avais ouvert les yeux vivait avec nous, perdait l'équilibre.

L'appartement du grand-oncle Habib était plein à craquer. Il faut dire aussi que c'était un petit appartement avec une chambre à coucher qui pouvait à peine contenir un lit et un salon exigü. La porte d'entrée était grande ouverte et des chaises étaient alignées jusqu'au couloir de l'immeuble. Je connaissais la plupart des gens présents. Noureddine, le fils aîné de grand-oncle Habib, Sonia sa fille, celle qu'il a eue d'un second mariage. Les petits-fils, les petites filles, les cousins, les cousines, et bien sûr tante Fatma, la cousine préférée de Farida. Dès qu'elle aperçut Farida, elle se leva, lui fit de la place. Une femme menue, au regard perçant, et un sourire toujours au rendez-vous, mais aujourd'hui elle avait l'air assombri comme un ciel nuageux. Ses cheveux raides et drus malgré l'âge lui encadraient le visage. Elle serra Farida bien fort dans ses bras.

— Que Dieu te protège chère Farida, que Dieu te garde pour nous !

Comme si elle insinuait que le tour de Farida serait le prochain.

Farida s'assit sans vraiment regarder personne. Son *safsari* avait glissé et formait déjà un petit monticule blanc à ses pieds. Elle le regarda à peine. Je le pris, l'enroulai sans précaution et le fourrai dans l'une des armoires du vestibule d'entrée.

De la chambre d'à côté me parvenait la voix des hommes qui psalmodiaient le Coran. Un verset après l'autre, sans arrêt ni pause. Une machine à mots qui ronronnait et qui berçait les gens pour les conforter dans leur perte sans vraiment comprendre ce qui se passait. Je pensais à toutes ces années que grand-oncle Habib avait passées à étudier le Coran. Lire, s'arrêter, réfléchir, traduire un verset, puis un autre, capter les nuances, ouvrir un dictionnaire, le fermer, choisir un mot puis un autre, le raturer puis commencer à nouveau. Aujourd'hui, son corps était allongé au milieu de la pièce, couvert d'un linceul blanc, et autour de lui ces autres hommes, inconnus, le corps se balançant d'avant en arrière au rythme des mots qui sortaient de leurs bouches, sans amour ni poésie.

Farida se leva brusquement, elle chercha sa cousine Fatma du regard. Celle-ci vint rapidement vers elle :

— Où est-il, j'aimerais le voir, lui chuchota-t-elle.

— Dans sa chambre, les *quora*² sont en train de lire sur son âme.

Farida avait l'air un peu étonnée, comme si elle avait oublié les rites de la mort. Comme si ces rites ne voulaient

2. Hommes invités dans la maison du défunt pour psalmodier des versets du Coran.

plus rien dire pour elle, et qu'ils n'arrivaient qu'aux autres, mais jamais aux siens et encore moins à son propre frère.

La femme du grand-oncle Habib s'approcha de Farida. Les deux vieilles dames se sont prises dans les bras comme deux petites filles. La mort séparait certains êtres et en rapprochait d'autres. Ces deux femmes qui n'avaient jamais montré un excès de convivialité l'une envers l'autre étaient maintenant enlacées. Les yeux secs, le regard lointain et la douleur infinie.

J'attendais la venue de mon père qui avait promis de nous rejoindre dès qu'il sortirait du bureau. Farida se comportait d'une manière bizarre. Je ne l'avais jamais vue de la sorte. Au début, quand elle a reçu l'appel de Fatma lui annonçant la mort de son frère, j'ai eu l'impression qu'elle ne se sentait pas trop concernée. Ensuite, elle prit beaucoup de temps à se préparer sans vraiment rien faire. Elle mettait un foulard, puis l'enlevait. Un coup de peigne à ses cheveux flocons de neige, puis un autre. Elle remplissait son sac de vieilles robes, puis les enlevait une à une. Finalement, quand je lui ai dit que le taxi arrivait incessamment et qu'on partait dans quelques minutes, je l'ai vue remettre à la hâte quelques robes, une paire de chaussettes et une chemise de nuit. Elle marchait très lentement, plus lentement qu'à son habitude, s'arrêtant parfois, la main contre le mur du couloir, pour retrouver son équilibre. Avant de sortir de sa chambre, je l'ai vue jeter un dernier regard à sa radio. La radio était sa vie. Elle l'avait collée à l'oreille du matin au soir comme si elle ne voulait rien perdre des voix émanant de cette boîte magique.

Mais ce jour-là, c'était l'odeur de la mort qui flottait dans la chambre du grand-oncle Habib. On était toutes les deux immobiles devant son corps rigide. Fatma s'est glissée entre nous deux. Elle reniflait constamment, ses larmes

n'ont pas cessé. Tout le contraire de Farida qui gardait un air stoïque. Son frère, en chair et en os, était allongé devant elle. Elle debout, lui par terre sur une planche en bois au milieu de laquelle gisait le corps inanimé dont on ne voyait que le visage. Tout le reste était caché par un tissu en lin blanc. Son visage blême, les yeux fermés, les lèvres sèches et la peau bleuie.

Farida se pencha vers le corps emmaillotté, l'entoura de ses bras et resta un moment en silence. La vie enlaçant la mort. La sœur enlaçant le frère. Une image qui resterait gravée dans ma mémoire. Je ne savais pas si Farida aimait son frère ou non. Mais cette image était étrange. Les yeux de ma grand-mère restaient fermés comme pour respirer une dernière fois l'odeur de son frère, lui déjà parti, immobile, sans vie, les yeux fermés pour toujours. Les voilà soudainement proches l'un de l'autre. Joue contre joue, nez touchant le nez, front frôlant le front. Brusquement, elle se détacha de lui, murmura quelques mots inaudibles, puis dit :

— Il va me manquer.

CHAPITRE 18

Jouda

Je ne pensais jamais trouver l'amour. Au début, quand j'ai épousé Taoufiq, je me suis dit : ça y est. Mais quelle erreur ! J'étais jeune et je ne connaissais rien de la vie. C'était tout, sauf l'amour. Je voulais me mentir, prétendre que j'étais contente. Je voulais surtout faire plaisir à ma mère et, malgré mes réticences, je me suis convaincue que le mariage ferait mon bonheur. C'était Taoufiq qui était le plus content dans cette relation. Il avait une femme, jeune, belle, un peu éduquée, mais juste ce qu'il fallait pour ne pas devenir trop encombrante. Il était aux anges. Il voulait des enfants. Il voulait tout m'apporter, il voulait tout m'offrir. Quand j'ai su que j'étais enceinte, j'ai continué à me mentir. Cet enfant saura me rendre heureuse ! Notre relation deviendra plus forte ! Au contraire, avec la naissance de Leila, j'ai senti que la vie à la maison ne m'apportait rien. Que je n'étais pas prête à passer toute ma vie à nettoyer, à cuisiner et à élever des enfants ! Je voulais donner un sens à ma vie que je n'entrevois que lorsque je pensais à la carrière que je voulais faire.

Taoufiq, lui, n'a jamais voulu comprendre. Il s'est enfermé dans son monde ordonné et c'est alors que j'ai pris ma décision. J'ai perdu ma fille, et même cette illusion

de l'amour. Mais des années plus tard, quand j'ai rencontré Firas, tout a changé. Je n'avais pas besoin d'un homme pour me tenir debout, pour payer les dettes de ma mère ou pour m'acheter des robes et du parfum. J'avais besoin d'un homme pour partager ma vie. Et ce fut Firas. Je l'ai rencontré par hasard alors que j'attendais mon tour au bureau de poste pour payer la facture d'électricité. On a commencé à parler de l'attente insupportable et de la nonchalance des employés qui prenaient tout leur temps avant de nous servir et nous traitaient avec mépris. Il avait l'air calme et ça m'a rassurée. Il m'a parlé de sa mère qui vivait avec lui et qui était malade et de son travail au ministère de la Justice qu'il n'aimait pas trop, mais qui lui rapportait un « mandat » à la fin du mois. Bref, un Tunisien typique, pas trop ambitieux, mais gentil et calme. Je n'ai pas pu payer ma facture ce jour-là, car quand mon tour est arrivé, la dame au guichet avait décidé qu'il était temps de fermer boutique. Tant pis pour ceux qui attendaient ; ils devraient revenir le lendemain. J'étais prête à crier au scandale. Mais Firas m'en avait dissuadée en me disant que ça ne valait pas la peine et que, de toute façon, j'allais certainement retourner pour payer une autre facture. Son conseil m'a fait sourire, ça m'a fait du bien de voir quelqu'un aplanir les difficultés de la vie avec un sens de l'humour que je perdais depuis que je vivais seule. Je prenais la vie trop au sérieux, mes livres, mes cahiers, et mon travail, et je ne me rendais pas compte à quel point cela sapait mes énergies, tout mon être.

Entre-temps, le pays continuait à vivre à son rythme : lent et chaotique. Firas me l'a rappelé et j'en fus presque étonnée. Comme si je constatais pour la première fois que la vie pouvait avoir un autre sens. Dans notre conversation, je lui ai mentionné le nom de l'école où je travaillais et

quelle fut ma surprise quand je l'ai vu, quelques jours plus tard, en train de m'attendre à la fin des cours. En le voyant, un journal sous le bras, l'air un peu détaché, une veste et un pantalon comme la plupart des fonctionnaires de l'État, j'ai eu peur. Mon cœur s'est serré. Un homme pouvait s'intéresser à moi ! Reprendre la vie, là où je l'avais laissée quand j'avais rompu avec Taoufiq, me paraissait invraisemblable. J'avais déjà des crampes à l'estomac. Mais dès que je lui ai parlé, mes craintes se sont dissipées.

— Je voulais savoir si tu as finalement payé la fameuse facture, m'a-t-il lancé en me voyant surprise.

J'ai éclaté d'un rire nerveux.

— Pas encore, j'attends que la facture d'eau arrive et je vais les payer les deux en même temps.

Lui aussi a ri avec moi.

— Nos vies sont sous l'emprise de ces visites à la poste, à la municipalité, aux ministères et à toute cette machine bureaucratique qui nous mène par le bout du nez et qui finit par nous garder prisonniers alors que nous pensions être libres.

J'acquiesçai à ses remarques, mais au fond je me demandais pourquoi cet inconnu avait fait fi du risque en venant me voir devant mon école, alors qu'il n'y avait rien entre nous. Je pensais déjà à mes collègues qui me verraient avec lui, à ma mère qui avait recommencé à me parler et qui insistait toujours pour que je me remarie. Je pensais même à *Si Khmaies*, le propriétaire de mon studio. S'il avait vent de cette rencontre, il me demanderait de quitter l'appartement. Je n'oubliais jamais que j'étais une femme divorcée. Et si jamais, cela m'arrivait, tout le monde me le rappelait, par une remarque, un mot ou simplement un regard qui me remettait à ma place.

Firas a deviné un peu mes pensées :

— J'espère que je ne te cause pas de soucis. Mon intention est bien honnête, je voulais te revoir et te proposer d'aller prendre un café.

Un homme et une femme qui ne se connaissaient pas en train de «boire un café». Ce n'était pas une chose normale! Du moins, pas à l'époque où j'étais mariée à Taoufiq. Aujourd'hui, ça se faisait un peu plus, mais je restais sur mes gardes. J'acceptai quand même. Il me parla de sa vie, de sa mère et de son travail et je lui parlai de mon divorce et de ma fille Leila. Il ne fut pas choqué. Il continua de me parler normalement. Il parut même curieux de savoir si je voyais ma fille.

Pendant toute la période où on s'est vus, il n'est jamais venu chez moi. C'était comme une entente implicite, il y avait des limites que tout le monde connaissait et qu'il ne fallait jamais franchir. Mes collègues soupçonnaient quelque chose, et j'ai été franche en leur disant que je sortais avec Firas en vue de mariage. J'utilisais le mot pour me rassurer et m'accorder une période de grâce, en m'évitant des questions parfois trop gênantes ou des regards trop pesants.

Personne ne voulait m'accorder assez de temps pour tâter la mer déchaînée que j'avais fuie de justesse, voilà une décennie. Peu importait mes appréhensions, j'étais poussée à sauter de nouveau dans cette eau dont le fond fut une fois vaseux et la température froide. Et j'ai pris le temps nécessaire pour m'acclimater, jusqu'au jour où Firas est venu demander ma main officiellement à ma mère. Tout le monde était content pour moi. Finalement, j'allais me remarier. Tout le monde, sauf ma propre fille, Leila.

CHAPITRE 19

Farida

Mon frère Habib est parti. Il est mort. Je ne voulais pas le croire. Les poètes ne mouraient jamais et pourtant Habib n'était plus parmi nous. Je lui ai dit adieu et les hommes sont venus prendre son corps dans le corbillard pour l'enterrer au *Jellaz*.

Pas loin d'*Ommi*, de *Baba* et de Kamel.

Quand finalement Kamel est parti de la maison et que l'espoir d'obtenir mon divorce devenait presque réalité, mon père s'est installé dans tous les recoins de ma vie, comme une mauvaise herbe qui colonisait chaque pouce d'un jardin. Il me donnait de l'argent, mais seulement quand il le voulait. Je le suppliais et je lui mentais même. Et quand je lui ai parlé de Kaddour, il n'y a vu que du feu.

— Tu veux m'humilier devant toutes les familles tunisoises. Il ne restait que ça. Tu te maries à un *goor*? Comme s'il n'y a plus d'hommes à Tunis...

J'ai connu Kaddour alors que j'allais presque quotidiennement au Palais de justice pour obtenir les papiers de divorce. J'y tenais tellement parce que je croyais que Kamel n'allait jamais lâcher prise et me garderait mariée contre mon gré. Ma plus grosse crainte, c'était de devenir *ma'allaka*, comme plusieurs femmes : ni mariées ni

divorcées, un purgatoire entre deux enfers. Kaddour travaillait comme commis à la cour, il gardait la salle d'audience et notait les allées et les sorties. À force de me voir régulièrement, il a fini par me reconnaître. Un jour, il m'a souri et je lui ai rendu la pareille. Quelque chose en lui m'a plu. Peut-être la bonté qu'il dégageait... Je portais mon *safsari*, mais je laissais paraître mon visage et une fois avant que je quitte la salle, il m'avait soufflé un « au revoir ».

J'étais bouleversée. Un homme autre que Kamel s'intéressait à moi, mais celui-là paraissait gentil. Et quand j'ai attendu toute la matinée sans succès pour obtenir le papier tant désiré, il a osé me parler.

— *Ya lella*, je suis vraiment désolé pour toi, mais le juge viendra demain, je suis certain.

— *Y'achik*, comment t'appelles-tu ?

Je n'avais pas peur de lui parler. La bonté de son sourire me rendait audacieuse.

— Kaddour, Kaddour Ben Mbarka.

Par la suite, il m'a suivie jusque devant la maison et je l'ai laissé faire. J'ai compris qu'il voulait me parler en tête à tête. Je l'ai même fait rentrer dans le vestibule. Le pays venait de passer par une période noire. Jean de Haute-cloque, celui qui avait réprimé la résistance nationaliste en Syrie et au Liban, était devenu Résident général de France en Tunisie, pour y appliquer les mêmes méthodes contre les aspirations nationalistes des Tunisiens. C'étaient des émeutes, des assassinats et des déportations. Les gens ne sortaient pas beaucoup de chez eux. Tout le monde était terrorisé. La maladie de mon père commençait à le clouer au lit des journées entières et Taoufiq était à l'école. Kaddour et moi avons parlé dans l'obscurité, assis sur une *dokana*, comme des voleurs. Je lui ai parlé de ma vie et il m'a parlé de la sienne. Il était pauvre et vivait dans une

petite chambre de location. Il fumait et il m'a offert une cigarette. C'est la seule chose que j'ai gardée de lui. Un jour, en quittant l'endroit, il m'a volé un baiser et j'ai cru revivre. Je mis ma main sur sa joue. Il la garda un moment, puis me dit :

— Je veux t'épouser Farida. Certes, je ne suis pas riche, mais je me suis toujours débrouillé dans la vie. Si tu veux de moi, je viendrai te demander en mariage. Tu choisis un jour et je viendrai parler à ton père...

La voix de mon père qui m'appelait de sa chambre a coupé court à notre conversation. Pendant quelques mois, j'ai flirté avec un rêve dangereux. Naïvement, je pensais que j'allais pouvoir épouser Kaddour et que finalement je vivrais une histoire d'amour comme celles des héroïnes des livres qui m'aidaient à survivre. Mais mon père n'a jamais voulu voir Kaddour, encore moins l'accepter comme gendre. Il a utilisé tous ses pouvoirs pour me garder pour lui.

Cette fois, l'étendard de sa menace flottait sur l'argent et l'avenir de Taoufiq. Kaddour venait fréquemment pour frapper à notre porte. Je le laissais attendre sans lui ouvrir. Une fois, mon cœur m'avait trahi et je lui ouvris.

Il se glissa furtivement et s'assit sur la *doukana*, le lieu secret de notre amour frémissant.

— Tu ne m'ouvres plus la porte, pourquoi, tu ne m'aimes plus ?

Je rougis. Je devenais comme mon père. Je ne croyais pas que les hommes du peuple étaient capables d'aimer.

Il mit sa main sur mes épaules. Sa tête se pencha sur ma joue. Il déposa un baiser tendre. Ses lèvres sur ma joue. Sa peau sur la mienne. Un moment que je voulais rendre éternel.

— Je suis très occupée. Mon père est malade. Taoufiq passe ses examens. Les choses ne vont pas bien dans ma vie...

— *Incha'Allah*, maintenant que tu as tes papiers de divorce, je viendrai parler à ton père. Quand nous serons mariés, tu n'auras plus à te soucier de tout cela. Je serai toujours là pour toi...

Il hésita un moment, puis continua :

— Et toi pour moi, n'est-ce pas ?

Je fuyais ses yeux interrogateurs et m'efforçais de lui sourire. Les mots n'avaient plus leur place dans ce vestibule, abri d'un amour devenu impossible.

Et puis ce fut tout. Je ne lui ai plus ouvert la porte. J'attendais jusqu'à ce que ses coups sur le bois massif s'affaiblissent. Emportés par le vent. Emportés par trop de douleur.

Graduellement, Kaddour avait compris que je ne serais jamais sa femme. Pendant des années, j'ai continué à fumer.

CHAPITRE 20

Leila

Mes années à l'université de Tunis servaient d'initiation à la vie, la vraie. Auparavant, je vivais entourée de gens qui m'aimaient et me protégeaient. À l'université, c'était une autre histoire. Des agents, des voitures de police et parfois même des chars militaires quadrillaient le campus. Le régime affirmait qu'il voulait garder le pays sécuritaire, mais je sentais la peur me saisir les entrailles au moment de franchir la grande porte d'entrée du campus où les policiers contrôlaient nos cartes d'identité nationale. J'attendais, le ventre noué, le temps que le policier me lance un regard furtif puis un autre dirigé vers la photo sur ma carte, puis finalement me laisse continuer mon chemin vers les amphithéâtres. De temps à autre, il arrivait qu'une jeune fille, qui portait un foulard et qui traversait la porte en même temps que moi, soit interdite d'entrer au campus. « Tu dois ressembler à la photo sur ta carte d'identité », intimait le policier à la jeune fille. Sans aucun mot, en proie à la peur, elle rebroussait chemin. Parfois, je croisais des jeunes filles qui portaient des chapeaux de plage et des jupes longues hippies. Au regard confus des policiers, j'entendais l'une d'entre elles dire au policier que c'était son *look*. L'air toujours confus, il la laissait passer. Au fond,

je savais que c'était un subterfuge et que c'était une ruse pour rentrer au campus tout en cachant ses cheveux. Mais à part ces incidents sporadiques où je sentais la tension s'accroître en sourdine, il n'y avait rien d'excitant qui se passait sur le campus. Les assemblées générales étaient interdites, sauf quand elles étaient organisées par les étudiants du Rassemblement constitutionnel démocratique, le parti de Zine el Abidine Ben Ali. Le nouveau parti du flic, devenu président. Pas grand monde n'y assistait : c'étaient des réunions entre copains. La plupart des clubs ne m'intéressaient pas vraiment. Souvent, ils étaient dirigés par des garçons qui voulaient surtout boire, impressionner les filles et les draguer. Faute d'activités sur le campus, je me rabattais sur les salles de cinéma. Quand je n'étais pas en période d'examen, j'y allais souvent. Il y avait une drôle de vie sociale sur le campus. Une cassure sociale totalement palpable, mais aussi visible. Les riches se tenaient avec les riches et les pauvres se tenaient entre eux. Je pouvais distinguer les uns des autres par leurs vêtements et leurs allures et attitudes respectives. Flamboyants et fringants d'un côté et démodés et quelconques de l'autre. Je ne trouvais pas ma place ni dans un camp ni dans l'autre.

— Sommes-nous riches ou pauvres ? demandai-je un jour à Farida.

Elle enlevait quelques poils blancs qui lui poussaient sur le menton. Elle tenait son miroir agrandissant d'une main et de l'autre la pince à épiler. Ma question ne semblait pas l'avoir surprise outre mesure. Elle continuait à essayer de trouver ses poils rebelles qui lui échappaient. Sa vision déclinait.

— Pourquoi demandes-tu ça ?

Je ne voulais pas lui révéler la vraie raison. Ces rapports contradictoires qu'entretenaient les gens autour de moi avec

l'argent m'intriguaient. Certains étudiants exhibaient leur richesse et d'autres se cachaient de leur misère. À la maison, mon père répétait toujours que l'argent corrompait, alors que pour ma mère l'argent était source d'indépendance.

— Juste comme ça, par curiosité.

J'ai subitement rougi. Je voulais qu'elle garde ses yeux sur son miroir.

— Il fut un temps où mon père était riche; maintenant, on est comme le reste du monde, on vivote... Voistu Leila, je suis née à Bab Souika. J'y ai vécu toute ma jeunesse. Le temps où dans ce quartier cohabitaient petits bourgeois et pauvres gens. Sidi Mehrez, le grand saint de Tunis veillait sur tout le monde. Bourguiba en a décidé autrement. Il a rasé les vieilles bâtisses, le bureau de mon père est passé sous les lames des bulldozers. Il prétendait vouloir une ville sans misère et sans pauvreté. Il a fini par éventrer le quartier en construisant un tunnel horrible. Aujourd'hui, c'est le quartier des misérables. Les riches sont partis ailleurs...

Une fois encore, elle tournait autour du pot. Sa façon à elle de ne pas répondre.

— Non, mais je veux dire, nous, mon père et toi, sommes-nous riches ou pauvres?

Elle déposa son miroir et éclata de rire. Ses poils ne l'intéressaient plus.

— J'ai besoin de peu. Une radio, des livres et un peu de nourriture. Même les cigarettes, je n'en ai plus besoin. Mais ce n'est plus le cas aujourd'hui pour beaucoup de gens. Les riches se sont construit des villas avec piscine dans les meilleurs coins, beaucoup d'entre eux n'ont jamais acheté un livre de leur vie et les pauvres sont restés dans leurs bidonvilles. L'État leur a fait une faveur, peut-être la seule, maintenant ils ont l'eau et l'électricité et leurs

enfants vont à l'école. Ils vont même à l'université, tout comme toi.

Sa main parcourait le bas de son menton de nouveau à la recherche de poils. Farida m'avait répondu en faisant plusieurs détours. Finalement, j'ai compris que les mots « riches » et « pauvres » n'avaient plus la même signification aujourd'hui qu'à l'époque de Farida. Auparavant, les riches étudiaient et les pauvres travaillaient la terre. L'éducation était un peu la clé du succès social, mais plus aujourd'hui, le *business* avait remplacé les études et faisait des fortunés et des exclus.

Mais ces questionnements étaient une curiosité passagère. C'étaient plutôt mes cours qui me gardaient éveillée. Mes lectures et la préparation pour les examens bouffaient tout mon temps. Je travaillais comme une forcenée. Peut-être que c'était ma façon de ne pas penser à ma mère qui s'était remariée, me laissant de nouveau avec un grand sentiment d'abandon, et mon père qui se réfugiait dans le jardin préférant les arbres à ma compagnie. Je pensais que l'université allait m'offrir des amis ou une ambiance. Mais je me trompais. L'université me montrait une société fragmentée qui vivait dans la peur constante. À commencer par les professeurs qui n'osaient discuter avec nous de rien d'autre que du contenu des cours, puis l'administration qui nous traitait comme des lycéens turbulents qu'il fallait espionner et contrôler à tout prix et les policiers qui épiaient nos entrées et nos sorties. Parfois, je rêvais de sortir de ce pays et d'aller vivre ailleurs. Pour voir comment les choses se passeraient sous d'autres cieux. Mais je restais attachée à ma petite vie, avec ses hauts et ses bas et surtout à Farida. Celle que je ne quitterais pour rien au monde.

LA CÔTE-DE-SABLE
1995-1996

*Et un jeune dit, Parle-nous de l'Amitié.
Et il répondit, disant :
Votre ami est votre besoin qui a trouvé une réponse.
Il est le champ que vous semez avec amour
et moissonnez avec reconnaissance.
Il est votre table et votre foyer.
Car vous venez à lui avec votre faim,
et vous cherchez en lui la paix.
Lorsque votre ami parle de ses pensées vous ne craignez
pas le « non » de votre esprit, ni ne refusez le « oui ».
Et quand il est silencieux votre cœur ne cesse d'écouter
son cœur ;
Car en amitié, toutes les pensées, tous les désirs,
toutes les attentes naissent et sont partagés sans mots,
dans une joie muette.*

Khalil GIBRAN, poète libano-américain (1881-1931)

CHAPITRE I

Leila

Il pleuvait depuis des heures. Le ciel était gris et mon moral à zéro. Je priais que ces gouttes d'eau cessent leur manège, mais le ciel me faisait la sourde oreille. La première fois où il a plu depuis mon arrivée à Ottawa, j'ai trouvé ça bizarre. Non pas que je n'avais jamais vu la pluie tomber auparavant, mais parce que ça m'a un peu rappelé Tunis l'automne. Je suis sortie dehors en courant, dévalant les escaliers en vitesse, j'ai failli me fouler la cheville en me frappant au coin de la rampe. Je ne portais ni bottes, ni imperméable, ni même le bonnet de neige que Farida m'avait envoyé. Elle l'avait acheté dans une friperie avec des gants presque assortis et me les avait envoyés par la poste. J'ai reconnu son écriture, celle d'une élève studieuse assise, le dos droit et la mine sérieuse, pour s'appliquer à bien faire les ronds des « o » et les ovales allongés des « h ». Je suis sortie les cheveux en bataille, vêtue de mon pyjama en flanelle que j'avais acheté en « spécial » au centre commercial Saint-Laurent quelques jours à peine après mon arrivée à Ottawa. Le contact de la pluie sur ma peau. On aurait dit un premier baiser. Froid, mais agréable. Doux et choquant. Je tendis ma bouche grande ouverte au ciel, voulant happer avec ma langue ces gouttes successives

qui tombaient dru et sans répit, et voir si elles goûtaient comme celles de Tunis. Douces et sûres à la fois. Heureusement que personne ne passait dans la rue. Seule la lumière des réverbères flottait dans le noir et rendait cette première pluie scintillante comme une accumulation lente de pépites de diamant. Peut-être que certains voisins m'ont regardée par leur fenêtre, ont haussé un sourcil, sourire en coin, ou marmonné quelques mots se demandant si la jeune fille qui se tenait seule dans le noir en pyjama et pieds nus, était en pleine possession de ses facultés. Peu importe, je me sentais mieux. C'était l'enthousiasme, la surexcitation qui l'avaient emporté sur mon côté sage. Voir la pluie tomber pour la première fois dans un nouveau pays et rester imperturbable? Voir l'eau tomber du ciel dans un pays où tout me semblait différent, me redonnait espoir que ma vie allait bientôt devenir normale, comme elle l'était à Tunis. J'aurais voulu que Farida soit avec moi. Ou que ma mère soit à mes côtés ou à la limite mon père, même s'il ne disait rien. Mais je n'avais personne. Seul le silence me tenait par la main et la brise nordique me caressait les joues.

C'était mon choix. Le choix d'accepter la bourse de la francophonie et de venir à Ottawa. Mais avais-je vraiment le choix? Il fallait que je parte. Farida voulait que je m'en aille, que je quitte la maison familiale et que je ne reste plus dans le «trou». C'est comme ça que désormais elle appelait Tunis. La ville où elle avait grandi, la ville qui l'avait vue naître, vivre et survivre. Depuis quelque temps, elle appelait sa ville natale «le trou». Je ne comprenais pas trop ce qui lui arrivait. La mort de son frère, sa santé en chute libre et sa mémoire qui oscillait de la lucidité vers le brouillard. Était-ce la vieillesse qui s'emparait de Farida? Je ne voulais même pas y penser.

— Il faut que tu sortes de ce trou. Ton père va bientôt prendre sa retraite. Il n'a même plus besoin de travailler pour gagner de l'argent. Ta mère s'est remariée. Elle a refait sa vie et moi... je vais bientôt partir...

J'ai vite compris ce qu'elle voulait dire. Je ne voulais pas l'entendre prononcer le mot en question. Ce mot, je le cachais dans un coin très sombre de ma tête que je ne visitais jamais. J'ai doucement mis ma main sur sa bouche. Je voyais ses yeux sourire.

— En tout cas, tu dois partir avant que je parte.

Et alors, comme un ballon perdu dans un immense terrain de football, je suis partie du trou pour venir m'échouer dans ce vaste espace. Ces rues monstres, ces ponts en acier qui tremblaient sourdement au passage de chaque voiture ou camion, ces immeubles lugubres et ce climat hostile.

Farida n'a pas pensé à ma nouvelle demeure. Elle n'a pensé qu'au trou. Elle a pensé à notre maison dont la peinture s'écaillait, dont le jardin s'ébouriffait comme une forêt sauvage. Elle a pensé aux rues devenues sales, au bruit des voitures et aux poubelles béantes comme des cadavres en décomposition. Elle a pensé à ses proches qui mouraient les uns après les autres, et dont elle lisait les notices nécrologiques quotidiennement dans *La Presse tunisienne*.

Je l'entendais parler haut et fort pour que mon père, assis dans le salon, l'entende.

— Tiens, madame Zarrouk est décédée la veille. Elle va être enterrée au Jellaz. Que Dieu bénisse son âme. Elle était mariée à l'un des cousins maternels de mon père. Un juge, *Si Taoufiq Zarrouk*. Le cortège quittera cet après-midi le domicile de son fils.

Mon père ne disait rien. Je ne savais pas s'il l'avait entendue ou s'il faisait semblant d'être assoupi dans son fauteuil devant la télé. La mort ne l'intéressait pas.

Peu importe, Farida voulait parler et personne ne pouvait l'arrêter même pas le silence de mon père. Mais, avant tout, elle pensait à mon avenir.

— Au Canada, tu termineras tes études de littérature, tu te feras des amis et peut-être que tu te marieras...

À l'évocation de mariage, je me suis figée.

— Qui voudra de moi, et en plus au Canada?

— Et pourquoi pas, n'y a-t-il pas d'hommes là-bas? Et pourquoi personne ne t'épouserait? As-tu oublié que tu as un diplôme universitaire et que, dans quelques années, tu en auras un autre et que tu es la petite-fille de Farida Ben Mabrouk, l'une des premières Tunisoises qui soient allées à l'école?

Farida radotait, comme d'habitude. Elle était le vestige encore vivant d'une autre époque. Révolue, dépassée, ridiculisée, méprisée et piétinée. Ici au Canada, à Ottawa, dans ce quartier de la Côte-de-Sable, Farida serait une curiosité. Une étrangère parmi d'autres. Et pourtant, je sentais sa présence comme une ombre bienveillante. Ses lettres me réconfortaient. Son écriture me réchauffait le cœur. Farida se fanait lentement et je le sentais dans ses mots. Son absence pesait lourd sur moi, plus lourd que l'absence de ma mère pendant les premières années de mon enfance. Mais j'acceptais l'éloignement parce que c'est elle qui m'avait encouragée à prendre cette décision. Et au fond, je savais qu'elle avait raison.

Mes premiers jours à Ottawa se sont évaporés comme une goutte d'eau dans le Sahara. Un mirage, une sensation rapide et abrupte de joie, puis rien du tout. L'avion pour la première fois. L'océan, vu du hublot. Une étendue infinie

où le bleu se mariait au blanc jusqu'aux premières terres du Labrador et puis Ottawa. La ville que j'ai vue après avoir quitté «le trou». Les premières semaines, les responsables de la bourse de la francophonie ne m'ont pas quittée. Elles m'ont transportée, hébergée, aidée à m'installer et à commencer mes cours à l'université. Puis une fois les inscriptions terminées, les formulaires remplis et signés, les cartes reçues, je me suis retrouvée seule. Seule dans mon petit appartement à regarder la rue par la fenêtre. Il y avait une autre étudiante qui devait me rejoindre. Une étudiante du Maroc. Samiha, qu'elle s'appelait. Mais elle n'est jamais arrivée. Changement d'avis de dernière minute, plan annulé pour des raisons familiales, complications administratives? Je ne savais trop. Tout était possible, mais le résultat était que je vivrais seule dans cet appartement, du moins jusqu'à l'arrivée d'une autre boursière. Heureusement que les lettres de Farida arrivaient en cascade et me parlaient constamment. Ces lettres me tenaient compagnie. Farida me parlait des voisins. De la fille qui a glissé alors qu'elle nettoyait les escaliers à grandes eaux et comment on lui a inséré un clou dans son tibia. De l'épicier du coin qu'elle soupçonnait de collaborer avec la police en rapportant tous les ragots que les «femmes de ménage» lui racontaient sur les habitants du quartier, en échange d'une bouteille de Coca-Cola gratuite. Celui qui ne payait pas ses factures. Celui qui trompait sa femme avec une collègue de travail, celle qui a quitté son mari pour aller vivre en Italie avec un passeur de drogues et celui qui allait trop dans les mosquées.

Je ne savais pas si Farida croyait elle-même à ces sornettes. Elle les glanait au passage des voisines qui venaient lui rendre visite ou lui apporter un plat cuisiné qu'elles

voulaient partager avec elle. Après les rumeurs et commérages, Farida me parlait de mon père.

Une fois rentré du boulot, Taoufiq change ses vêtements et s'engouffre dans le jardin. Il y passe des heures. Je l'observe de ma porte-fenêtre, en écoutant la radio. On dirait un forcené. Comme ceux qui étaient condamnés aux travaux. Passer leur vie à casser des pierres. Il retourne la terre sèche, fracasse les gros blocs d'argile avec sa pioche. Parfois, il se baisse pour arracher une mauvaise herbe, puis se relève, regarde le mur de la clôture comme s'il venait de le remarquer pour la première fois, tire le tuyau en caoutchouc et arrose les arbres. Le jardin devient une sorte de jungle dans laquelle ton père s'enfoncé de plus en plus. Quand il en sort, il vient manger ou regarder la télé. Ta mère ne l'a jamais quitté. Son remariage l'a encore perturbé. Je ne reconnais presque plus l'enfant que j'ai mis au monde, celui qui m'a toujours donné la force de me battre dans la vie. Aujourd'hui, je n'ai plus envie de me battre. Me battre pour qui ?

Mais pour moi, Farida. Voyons donc, pour moi ! Je voulais tant lui répondre. Comme si elle était en face de moi, allongée sur son lit, les deux mains derrière la tête. Farida devait continuer à se battre pour moi, Leila, sa petite-fille. Pour que je puisse surmonter ma solitude et lire et relire ses lettres et ses histoires et imaginer le regard épuisé de ses yeux et la moue qu'elle portait, continuellement déçue de la vie et des gens.

CHAPITRE 2

Jouda

Leila est partie. Pour le Canada. Elle a choisi d'aller loin. Loin de moi, loin de son père. Loin même de Farida, celle dont elle est devenue inséparable. Avant de partir, je l'ai invitée à venir déjeuner chez moi. Elle a poliment refusé.

— J'ai trop de choses à faire. Je pars loin, tu sais, il ne faut pas que j'oublie des affaires, tu comprends ?

Je comprenais. Elle cherchait des alibis. Une façon détournée pour me dire non. Finie l'époque où elle venait vers moi. Où on sortait ensemble tous les samedis faire du lèche-vitrine, parler de tout et de rien ou passer la journée ensemble à regarder la télé sur mon vieux poste. Depuis que j'ai décidé de me remarier, Leila a tout fait pour m'éviter ou éviter Firas, celui qui est devenu mon mari.

Je ne m'attendais pas à une réaction aussi tranchée, aussi radicale. Je savais qu'elle ne voulait pas que je me remarie, mais je lui ai expliqué mes raisons. Je lui ai dit que Firas était un homme bien, un homme qui m'aimait et à qui je faisais confiance.

Ce jour-là, elle s'est raidie. Jamais, je ne l'ai vue de la sorte. Les yeux en feu, le menton tremblant, les mains crispées. Elle devait avoir vingt ans et notre relation ne

s'était jamais mieux portée depuis qu'on avait recommencé à se voir.

On achevait de manger. Un ragoût de bœuf aux légumes et une salade de pommes de terre. Je regardais bêtement les petits dés de pommes de terre que j'avais mis une heure à éplucher, couper et mélanger avec la mayonnaise que j'avais montée patiemment, un filet d'huile à la fois. Nos assiettes étaient à peine terminées, elle a déposé sa cuillère sur le bord de la table. Quelques morceaux encore dans sa bouche et d'autres éparpillés sur son assiette. Et puis la colère a éclaté, avec une violence dont je ne la croyais jamais capable.

— Alors tu veux retourner à tes anciennes habitudes ? Me laisser tomber ? M'abandonner, comme toujours ? La dernière fois, c'était pour le travail. Et cette fois, c'est pour un homme.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Ma propre fille m'attaquait et me blessait aussi méchamment, aussi simplement qu'elle aurait fait avec une étrangère.

— Pourquoi as-tu besoin d'un homme, maintenant, après toutes ces années ? Ton travail ne te suffit-il pas ? Pourquoi dois-je toujours payer les fautes des autres ? Celle de mon père, puis la tienne et maintenant encore une fois la tienne.

Pas un mot. Un silence imposé par cette tirade qui sortait de sa bouche comme un torrent de balles.

— Tu ne dis rien, hein ? Peut-être penses-tu que tu es encore une fois la victime ? Mais cette fois, je ne croirai plus à tes histoires de fée. Je ne suis plus la petite Leila naïve et complexée, en quête de l'amour maternel. Tu peux partir avec ton nouveau mari. Vas-y, va le rejoindre. Qu'est-ce que tu attends ?

Elle s'était levée. Son bras tendu me montrait la porte. Je ne comprenais toujours pas comment elle pouvait se comporter avec moi de la sorte.

Je voulais m'approcher d'elle. Mettre les mains sur ses épaules, mais elle refusait mon contact. Elle refusait la mère en moi.

— Mais Leila, je ne fais rien de mal. Je veux tout simplement commencer une nouvelle vie et oublier les années de tristesse et de solitude.

— Et moi, je ne te suffis plus ? Je ne suis pas assez pour toi. Ou, alors, il te faut absolument un homme.

Je ne pouvais plus l'entendre.

— Arrête, ça suffit. Arrête !

La force et la vigueur avec lesquelles je lui ai intimé l'ordre de se taire l'ont surprise.

Comme si elle ne s'attendait pas à ce que je réagisse, comme si elle me croyait incapable de lui répondre. Comme si être mère voulait dire encaisser éternellement.

Et depuis, ce n'était plus pareil. On s'est parlé de nouveau et elle est revenue chez moi. Mais ce n'était plus la même Leila. C'était la même bouche souriante, les mêmes petites dents blanches, le même nez allongé, mais d'autres yeux. Voilés de tristesse, de peur et surtout de colère. Une autre Leila qui ne me parlait que superficiellement. Pour dire des banalités, pour rester silencieuse ou pour se lever brusquement au milieu d'un film qu'on regardait ensemble et me dire qu'elle avait oublié qu'elle avait un examen à préparer et qu'elle devait rentrer chez elle le plus tôt possible.

Et depuis, elle me parlait, ressortait les mêmes blagues qu'avant, mais évitait de me regarder dans les yeux. Ce regard qui d'habitude allait nous chercher au plus profond de nous, qui mélangeait nos malheurs à nos bonheurs.

Elle ne l'avait plus. Désormais, tout s'arrêtait aux abords des yeux.

Après mon mariage, je suis allée vivre chez Firas. Dans son appartement de l'*Ariana*. Un vieil immeuble dont les escaliers étaient mal entretenus et dont la porte d'entrée était arrachée, laissant accumuler poussière et sacs de plastique noirs qui peuplaient les bords des routes, les espaces verts et les terrains vagues, collés aux chardons des champs ou coincés entre quelques roches. Mais tout compte fait, son appartement était de loin meilleur que le studio de *Si Khmaies* dans lequel je vivais depuis presque vingt ans. J'avais l'impression de vivre dans un palais, tellement je m'étais habituée à vivre dans l'exiguïté. Les deux chambres, le salon, la cuisine et la salle de bain de son appartement me paraissaient tellement grands que parfois je me sentais un peu étourdie et intimidée, engouffrée dans cet espace, ne sachant quoi faire avec.

Je me suis mariée en secret comme si j'avais honte. Honte d'être heureuse avec quelqu'un d'autre qu'elle ou son père. J'ai dit à Leila que je déménageais et elle a tout de suite compris. Elle n'a jamais mis les pieds dans cet appartement. Elle m'appelait juste au téléphone. La voix suffisait et les yeux nous encombraient. Quand je lui ai dit que je voulais la voir en personne, elle m'a proposé de se voir dans un café et j'ai tout de suite accepté. Et c'est là dans ce café que nous nous rencontrions désormais.

J'y connaissais tous les coins et recoins, les carreaux craquelés, les tables boiteuses et les nappes tachées. Et même le serveur nous comptait parmi les « habituées ». Un café crème ou un thé à la menthe selon mon humeur pour « madame » et une limonade ou un lait de poule, selon les saisons, pour « mademoiselle ». Parfois, je commandais une pâtisserie, un millefeuille ou un chou à la crème, que nous

partagions, mais sinon Leila ne demandait rien. Elle me parlait de ses études, de ses professeurs, jamais de son père et toujours de Farida.

Farida n'était pas une simple grand-mère pour Leila. Celle à qui d'habitude on rendait visite chaque dimanche ou qui nous donnait des bonbons en cachette ou nous racontait des histoires. Farida était aussi une mère. Une mère bien spéciale. Une mère qui l'a élevée et s'est occupée d'elle quand j'ai quitté la maison. Ce n'étaient pas les gâteaux de Farida ou ses mets cuisinés dont Leila me parlait, mais plutôt de ses opinions, des livres qu'elle lisait et des propos qu'elle lui tenait.

Les histoires que Leila me racontait sur Farida m'agaçaient toujours et, pour être franche, me rendaient jalouse. Jalouse de cette vieille dame, un peu excentrique, pas toujours docile, mais toujours assez lucide et surtout pleine de vie et qui continuait malgré la maladie et la vieillesse à veiller sur son fils et sur sa petite-fille. J'aurais voulu être une Farida, posséder sa force et sa résilience, mais hélas, je demeurais, aux yeux de tous, la mère indigne. Celle qui a abandonné sa fille pour le travail et maintenant celle qui a choisi de se remarier au lieu de se consacrer à sa fille.

Même quand Leila a réussi au baccalauréat, elle n'arrêtait pas de me dire combien elle était reconnaissante pour toutes les dictées que Farida lui faisait alors qu'elle était encore à l'école primaire et tous les livres que Farida lui lisait chaque soir avant de dormir.

Et moi dans tout ça? Rien. Une mère de passage. Quand Leila a commencé à venir me voir pendant les week-ends, je lui lisais des livres. De temps en temps, je l'aidais à faire ses devoirs. Elle ne m'en a pas soufflé un mot. Pas une petite reconnaissance. Pas un petit merci. Rien ne sortait de sa bouche pour moi. Tout allait pour Farida.

Tant pis, peut-être que je le méritais, comme les longs soupirs de ma mère ne rataient jamais une occasion de me le rappeler. Je gardais mon chagrin en moi. Parfois, j'en glissais un mot à Firas qui me consolait avec un long baiser ou des mots affectueux, mais la peine restait greffée sur mon corps comme une mauvaise herbe qu'on n'arrivait jamais à arracher.

CHAPITRE 3

Farida

Elle est partie. Ma petite Leila est partie pour ce grand pays. Ce pays qui me donne froid dans le dos juste en prononçant son nom. Je voulais qu'elle parte et je n'ai pas cessé de l'inciter à partir. Partir de ce « trou » qu'est devenue pour moi cette ville. Cette ville qui m'a vue grandir, souffrir en silence, puis m'abandonner à mon propre sort. Cette ville qui est devenue un monstre qui a englouti le passé et a vomit le futur. Un monstre qui a détruit des quartiers, des maisons, des boutiques et en a bâti d'autres, entassés, éparpillés, n'importe comment. Depuis les allées de la médina, où je marchais avec mon frère Habib pour aller à l'école, un gendarme français nous guettant toujours du coin de l'œil, jusqu'à ces nouveaux quartiers que je reconnaissais à peine quand je prenais un taxi, en voyant de loin un policier soufflant dans son sifflet pour garder l'ordre dans ce chaos urbain. Et dire que je reconnais mon chemin, les yeux presque fermés, dans les dédales de la médina plus que dans les rangées des maisons de la nouvelle ville. Fini le temps où je défiais Kamel pour sortir de la maison toute seule et aller parler à l'instituteur de Taoufiq. Disparus les jours où j'entendais le souffle rauque de mon père qui

respirait péniblement dans la chambre quand je venais lui tenir compagnie.

— Lis-moi en français, me disait-il, quand il se rendait compte de ma présence.

Je ne disais rien. J'ouvrais un des livres que je gardais sur l'étagère de sa bibliothèque et commençais à lire :

Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier. L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit : « Ce n'est pas de ma faute. » Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela.

Mon père ne comprenait pas grand-chose. Il ne parlait ni ne lisait le français. Et pourtant, malgré sa maladie, il balançait sa tête de haut en bas pour signifier un certain contentement.

— Tu as une belle voix, ma chère Farida. Après tout, je ne regrette pas de t'avoir envoyée à l'école. Tes années à l'école t'ont fait beaucoup de bien. Tu aurais pu devenir quelqu'un...

Je continuais à ne rien dire. *L'Étranger* d'Albert Camus calé encore sur mes genoux. *Baba* aussi s'était tu. Il cherchait ses mots ou encore cherchait un peu d'air pour l'aspirer dans ses poumons rabougris et chétifs.

— ... quelqu'un d'important comme une institutrice ou même une directrice d'école. Mais je ne pouvais pas te laisser grandir sans te marier. Une femme a toujours besoin d'un homme pour la protéger. Il fallait que tu te maries...

— Et tu m'as mariée à Kamel. Un ignorant, un bon à rien, un idiot qui t'a fait perdre ta fille et ta fortune...

Mon père gardait ses yeux fermés.

— Continue à me lire. J'aime écouter ta voix...

Je ne voulais plus lui lire. Les mots de Camus s'accumulaient dans ma bouche sans vouloir sortir. Ils restaient emprisonnés comme les pages de livres sur les étagères avec les grains de poussière qui leur tenaient compagnie. La vue de mon père me ravivait de vieux souvenirs dont je me croyais débarrassée. Et pourtant, des mots, de simples mots, me les ont ramenés jusqu'à moi, ici devant la porte de mon cœur.

Je restais un moment en silence. Sa respiration remplissait la chambre. Parfois, elle s'arrêtait. Je le devisageais, cherchant avec mes yeux la veine jugulaire. Elle était là, apparente. Je la voyais. Saillante et verdâtre. Elle battait à peine. La vie rôdait encore autour de *Baba*.

Maintenant, cette scène ne réapparaît que rarement. Mon père a été enterré et avec lui plusieurs pans de ma vie. De temps en temps, des souvenirs resurgissent, comme des préavis annonçant mon départ imminent. Et alors, je me revois nouvellement mariée, luttant contre le désespoir dans lequel Kamel m'a confinée. Plus tard, jeune divorcée, luttant contre les désirs de mon corps et les commérages des gens, essayant d'élever Taoufiq dans un monde pour lequel je n'avais aucune préparation, sauf les livres qui peuplaient mon imagination. Et aujourd'hui, une vieille dame, qui voit son enfant, cet homme que j'ai élevé et pour

lequel j'ai tout fait, tout osé, le voir chaque jour sombrer dans un monde parallèle, le voir dégringoler comme une balle dans un escalier.

Ma lueur d'espoir, c'était Leila et je l'ai laissée filer entre les doigts. Oui, j'étais malheureuse de la voir s'éloigner, mais contente de savoir qu'elle brillerait ailleurs dans un nouveau monde.

Hier, j'ai reçu une lettre d'elle. C'est le facteur qui me l'a remise dans les mains. Je ne pouvais plus contenir ma joie et je lui ai alors lancé au visage un flot de bonnes paroles : « Que Dieu te garde mon fils et t'inonde de sa miséricorde infinie... » Il fut agréablement surpris, lui le pauvre, l'oublié du peuple et du gouvernement. Les lettres voyageaient six jours. Elles traversaient l'océan puis la mer, parcouraient des kilomètres en avion puis en voiture, et finalement en vélo, entassées sur le panier du facteur, jusque devant la porte de notre maison. Elles arrivaient pour me soulager. Quelques mots écrits sur une table ou un bureau de bibliothèque. Le matin à la lumière du jour, au loin le gazouillis timide des oiseaux ou au crépuscule, aux reflets d'une lampe, quand l'horizon devient rose couleur d'une barbe à papa. Des mots qui changeaient mon humeur. De la léthargie à l'enthousiasme. Du silence aux paroles. Voilà ce que des lettres griffonnées sur un bout de papier pouvaient me faire. Me redonner la vie.

Ma chère Farida,

Je ne sais pas si tu peux pour un moment fermer tes yeux et imaginer l'endroit où je vis depuis quelques semaines. Oublie le « trou », oublie les rues sinueuses encombrées de voitures, de déchets et d'humains. Oublie les immeubles délabrés qui sentent la pisse de chats et le vomi des soûlards. Les immeubles que tu me montrais en me disant :

ici, c'est la Goulette, c'est là où la famille de M. Giuliano, le locataire des terres de mon père, vivait. Ici, c'est la rue de Paris, c'est ici que Fatma, ma cousine, a vécu, quelques années après la mort de son mari.

Non, efface tous ces endroits de ta mémoire. Et ouvre une nouvelle page. Une page blanche. Un nouveau fichier comme on dit pour l'ordinateur. Un fichier qu'on sauvegarderait dans le disque dur : ta mémoire. Tu appellerais ce fichier : « Leila à Ottawa. » Comme les histoires que tu me racontais quand j'étais enfant. Celles que tu inventais étaient les meilleures. Je les trouvais les plus crédibles et les plus jolies.

C'est à mon tour de te raconter une histoire. Je deviens l'héroïne d'une de ces histoires. Dans ce fichier, tu verras de grandes rues, des hommes et des femmes pressés, des trottoirs sans marchands ambulants, des immeubles aux portes fermées. Pas de chats errants. Rien que quelques écureuils, l'air empressé, qui traversent la rue ou sautent sur les fils électriques en courant. Des mendiants à la barbe hirsute et aux yeux hagards avec un écriteau devant eux pour dire qu'ils n'ont rien à manger.

Et moi dans tout cela essayant de trouver un sens à ma nouvelle vie. Sans toi, ni mon père ni ma mère. De toutes les façons, qu'auriez-vous pu faire pour moi ? Rien. Sauf peut-être me tenir la main, me serrer dans vos bras, m'entourer les épaules et me dire que je m'habituerai. Oui, j'ai le mal du pays. Tu l'as deviné. Tu me manques, Farida. Ottawa m'a offert les études, mais m'a confisqué ma famille. Je ne savais pas à quel point j'étais attachée au « trou » jusqu'à ce que je le quitte. Le « trou » avec toute sa misère, ses petites rues, sa chaleur accablante, ses hommes moches qui te sifflent dans la rue, son soleil qui tape fort sur les têtes, ses plages jonchées

de pelures de pastèques avec des ballons de volley qui te tombent sur la tête, ses femmes qui n'ont jamais froid aux yeux et te disent tes quatre vérités même quand elles sont fausses, ses marchés bruyants, sales et bourrés de monde. Peut-on aimer de telles choses, Farida, peut-on avoir de la nostalgie pour la laideur, la saleté et la méchanceté?

Je n'avais la nostalgie pour rien. Leila passait par des moments de remise en question. Des périodes de contractions avant la délivrance. Être à ses côtés pourrait l'aider, lui apporter un peu de réconfort dont elle avait certainement besoin. Une caresse, un baiser, un mot. Mais Leila avait besoin de plus que cela. Elle a besoin d'un sens à sa vie. Le mien, j'ai cru l'avoir trouvé avec mon fils, mais je me trompais. Ma quête fut vaine et mes proies éphémères. Peut-être que Leila aurait plus de chance dans sa vie. Je le lui souhaite.

CHAPITRE 4

Taoufiq

Chaque jour était pareil au suivant. Depuis la retraite, il n'y avait plus rien qui changeait dans mes journées. Quand j'allais encore au bureau, les choses étaient différentes. Enfin, un tout petit peu. Je prenais l'autobus, je marchais de l'arrêt jusqu'au bureau. Je traversais la rue de Rome, le port de France, puis la vieille médina, ensuite le *souk Al Attarine*, pour arriver finalement à la *Kasbah*, le haut et prestigieux lieu de l'administration tunisienne. Il y avait toujours Amor, le *chaouch*, qui me saluait profusément, comme s'il ne m'avait pas vu depuis des mois. Et pourtant, il était encore là, la veille, assis à la même place. Il se levait de sa chaise, m'embrassait sur les deux joues, me serrait la main, puis me disait :

— Alors, *Si* Taoufiq, tout va bien ?

Et moi je lui tapotais l'épaule, l'air encore étonné qu'il me pose la même question depuis des années et que j'y réponde toujours avec le même enthousiasme.

— Tout va bien, mon cher Amor !

Et alors, avec la même jovialité, il continuait :

— Je vous commande un café ?

— Sans sucre et double allongé, *y'achek*...

Il s'en allait en boitant, essayant de ramener son pied le plus court à la hauteur de celui qui était normal ou peut-être celui qui était le plus long. Cette scène se répétait depuis le jour où j'ai commencé mon travail à la division du contrôle fiscal au ministère des Finances, le jour même où mon divorce avec Jouda a été prononcé. La fin d'une vie et le début d'une autre. Ma mère, Farida, pensait que j'étais un raté, un « œuf pourri », comme le disait l'adage.

Mais elle ne me disait rien. Seuls ses yeux parlaient. Elle ne me faisait pas de reproches. Elle a cessé de me prodiguer ses conseils à partir du jour où je suis allé à l'université. Son devoir maternel s'est arrêté quand j'ai réussi au bac. Au primaire, c'était elle qui allait parler à mes instituteurs. Une façon de dire qu'il y avait quelqu'un pour me défendre. Au secondaire, elle m'aidait dans mes dissertations, enlevait certains mots, les remplaçait par d'autres. Elle parcourait mes carnets scolaires à la loupe, ne laissant rien au hasard. Et quand j'ai réussi le bac, sa mission était accomplie.

Je ne gardais aucune rancune à ma mère. C'était elle qui m'avait protégé contre la violence de mon père. C'était elle qui avait fait fi des traditions pour m'élever seule. Mais entre-temps, j'ai commis l'erreur de croire que tout lui ressemblait. Que je donnerais tout à la femme que j'épouserai. Que je lui donnerais amour, argent et confort. Que ma femme n'aurait pas à se battre continuellement contre un père tyrannique, contre un patron étouffant ou contre des proches distants pour nourrir ses enfants. Que ma femme n'aurait pas à s'humilier devant quiconque pour demander un travail. Que ma femme ne vivrait pas l'enfer que ma mère avait vécu.

Évidemment, j'avais mal compris. Je n'ai rien vu venir. Je vivais encore sous le spectre de mon père absent et de ma mère omniprésente.

Mais je n'étais pas le seul coupable. Jouda a été intransigeante. Elle m'a laissé tomber sans hésitation. Pire, elle a laissé tomber Leila. Leila, la prunelle de mes yeux. Celle que je n'ai pas pu élever comme il se devait. Celle qui a choisi de partir au lieu de rester. Jouda n'a fait aucun effort pour me comprendre, pour garder notre couple, pour protéger notre fille. C'était le travail ou rien. Et après quelques années, elle est venue retrouver Leila. Comme si rien ne s'était passé. Un fruit qu'elle a cueilli sans effort ni tracas. Elle a quitté Leila à l'âge d'un an, puis elle est revenue la revoir à l'âge de neuf ans.

C'est Farida qui ne m'a pas laissé me comporter comme un homme. Oui, comme tous les hommes se comporteraient dans de pareilles circonstances. Hausser le ton, crier, menacer et imposer leurs conditions.

Farida a laissé le champ libre à Jouda. Faire à sa guise. Sans blâme aucun, sans conséquence. Partir pour le travail. Revenir reprendre sa fille. Je suis devenu dans tout ça l'idiot de service. Celui dont tout le monde se moquait, même sa mère.

Et quand Leila a décroché la bourse de la francophonie à l'université d'Ottawa, je n'ai pu rien faire pour l'empêcher de partir. Au début, Leila n'était pas très convaincue et moi pas même capable de proposer une solution de rechange. J'étais l'épave d'un pays à la dérive. À quoi aurais-je pu être utile pour Leila? Je n'ai pas de piston pour lui dénicher un travail. Je n'ai pas un vaste clan familial où elle aurait pu s'insérer et profiter des liens sanguins pour faire la connaissance de plus de gens, trouver un emploi ou même un mari. Hélas, notre famille a éclaté comme une

étoile obsolète ! Chaque fragment perdu dans une partie de l'univers, comme des trajectoires parallèles qui n'allaient jamais se rencontrer. Mes tantes, oncles, cousins et cousines, emportés par la maladie, malmenés par la vie. Les nouveaux riches ont fait leur fortune sur le dos de l'ancienne classe bourgeoise. *La lutte des classes*, c'est comme ça que la définissait Karl Marx dans ses écrits, mais c'était ainsi que nous l'avons vécue. Un appauvrissement graduel. Des biens vendus à des prix dérisoires, confisqués par les banques et une fortune dilapidée. J'étais l'un des rares de la famille à avoir pu obtenir un diplôme universitaire. Sinon, les cousins, c'était le néant. Pensant que la terre allait toujours produire l'argent dont ils avaient besoin pour vivre. Graduellement, les maisons de la médina se sont délabrées. Les travaux devenaient chers et la vie également. Les maisons ont été vendues et mes proches se sont installés dans des appartements. Des appartements de la rue Lafayette ou de la rue de Paris. Des appartements, auparavant propriétés de colons français, mais habités depuis l'Indépendance par des Tunisiens. C'étaient de beaux appartements avec des plafonds hauts, de grandes fenêtres, des couloirs larges et des cuisines aérées. Cependant rien à voir avec les maisons arabes où les chambres vastes pouvaient abriter cinq ou six enfants et toujours avec de l'espace pour les invités. Le patio immense où toute la famille se réunissait pendant les mariages, les fêtes de circoncision ou les deuils. Comparés aux anciennes maisons, ces appartements étaient comme des termitières. Les gens y restaient entassés, essayant de retrouver les journées ensoleillées d'antan, rêvant qu'un jour ils y reviendraient comme avant pour y boire du thé vert à la menthe aux pignons grillés ou y savourer un morceau de *baklawa* dont la pâte feuilletée craquerait sous la dent.

Ma famille est tombée aux bas-fonds des strates sociales. Les nouveaux riches ont tout rafflé. Les bons postes, les belles maisons et même les belles femmes. Ils ne nous ont rien laissé, même pas quelques miettes. Nous sommes devenus une poignée de pois chiches qui traînaient au fond d'une marmite.

Comment aurais-je pu dire non à cette bourse obtenue par Leila? Je n'avais pas mieux à lui offrir et elle a accepté. Il fallait dire aussi que sa relation avec Jouda s'était gâtée depuis que celle-ci s'était remariée. Jamais je n'ai pensé que Jouda se remarierait. Se remarier dans la quarantaine. Je ne la croyais pas du tout capable d'un tel coup. Comme je ne l'ai jamais crue capable de me quitter un an après notre mariage. Encaisser coup après coup, sans jamais les voir venir. Voilà ce qui résumait ma vie.

Et l'homme qu'elle a épousé. Un homme qui se mariait pour la première fois. Un vieux célibataire qui n'a jamais quitté sa mère, sauf après sa mort. Il aurait pu être moi. Enfin, c'était un peu moi quand j'ai épousé Jouda. Mais tout cela c'était chose du passé. Je ne voulais plus y retourner, car ça rouvrirait mes blessures.

Moi aussi, j'aurais pu refaire ma vie avec une autre femme, mais je ne voulais pas de belle-mère pour Leila. Une femme qui ne l'aimerait jamais. Pire, une femme qui ferait tout pour l'humilier, l'avilir, la mettre à ses pieds. Mais que savais-je, peut-être qu'une belle-mère aurait pu aussi aider Leila? Une femme autre que Farida. Autre qu'une grand-mère qui ne savait ni cuisiner, ni nettoyer, ni s'occuper vraiment de la maison. Mais au moins, Farida était une femme intelligente et malgré ses défauts, je ne regrettais pas une seconde qu'elle ait vécu avec nous et qu'elle ait été comme une mère pour Leila.

Pour le moment, je profitais de mon désœuvrement. Seul le jardin restait mon lieu de prédilection. Mon royaume sans palais. L'endroit où je n'avais pas à prouver au monde que j'étais un homme capable, bon ou intelligent. La terre restait ma confidente et les arbres, mes amis intimes. Je leur parlais. Surtout quand j'étais malheureux. Quand Leila visitait sa mère ou quand Farida restait dans sa chambre à lire les journaux et à écouter la radio. C'était sa manière d'oublier ses problèmes en plongeant dans le monde des autres. La mienne, c'était le jardin. Il me permettait de m'évader et d'oublier mes chagrins, mes complexes et ma vie ratée. Le jardin, c'était mon territoire incontesté, mon champ de bataille où il n'y a ni vainqueur ni vaincu. Quand Jouda est partie, j'ai cru mourir. Je voulais mourir. Chaque fois que je rentrais du travail et que je voyais Leila grandir sans mère, j'avais le cœur en feu. Et puis, un jour, je suis sorti dans le jardin. Quelques mètres de terre que j'avais négligés sans y prêter attention. Ma douleur était tellement vive que je ne pouvais plus me tenir sur mes jambes et c'était comme ça que je me suis agenouillé. À genoux, sur la terre. Le contact a été magique. Je me suis senti pris par la terre, réconforté, caressé, compris. Un long soupir. Un long cri est sorti de moi. Un cri que seul moi j'ai pu entendre et qui m'a libéré de toutes ces années de souffrance. Je ne croyais pas aux miracles. Mais ce jour-là, j'en ai vu un se produire. Celui d'un homme retourner à sa source, retourner humblement à ses origines. Quand je creusais la terre ou quand je touchais le sol avec mes mains ou quand je soulevais la pioche et que je la voyais s'approcher de la terre avant de fracasser les blocs d'argile en petits morceaux, je sentais une joie intense s'emparer de moi. Leila et Farida pensaient que j'avais perdu la tête, mais elles oubliaient que n'importe

qui la perdrait s'il était à ma place. Et même si j'ai perdu la tête, je l'ai retrouvée dans mon jardin. Les herbes qui poussaient allègrement. Les oiseaux qui venaient s'abriter de la canicule sous les feuilles, sur les branches du grenadier ou de l'amandier. L'odeur du romarin qui rentrait doucement dans mes narines et m'enveloppait le cerveau d'un baume calmant. L'odeur de la sauge sous le soleil tapant de l'été me transportait dans un autre monde. Un monde rempli de quiétude et dénudé de chagrin. C'était tout ça mon jardin et plus. Un lieu étrange, un peu fou, en bataille, sauvage et inapprivoisé. Comme moi. Quand les choses allaient mal, je creusais des trous dans la terre. Je les laissais béants et graduellement ils se remplissaient d'eau du ciel puis séchaient. Parfois, je les laissais intacts ou je les remplissais de terre ou alors parfois, j'achetais des arbres fruitiers et je les plantais dedans. La vie recommençait.

Avec le temps et les années, le jardin était devenu ma famille, l'endroit où je me sentais chez moi, entouré d'amour et surtout de sérénité.

CHAPITRE 5

Leila

Depuis mon arrivée au Canada, j'entendais le même mot répété encore et encore : « référendum ». Bien sûr que je savais ce que cela voulait dire, mais dans ce contexte politique complètement nouveau pour moi, je n'arrivais pas à choisir « mon camp », comme ne cessait de le répéter Catherine. Le Québec ou le Canada ? Le petit ou le grand ? Le français ou l'anglais ? Et pourtant, vu de loin, par mes yeux de boursière de la francophonie et étudiante en littérature française, le choix paraissait facile, à la limite évident. Mais dès qu'on grattait un peu la surface, les choses se brouillaient et je me perdais dans les dédales des faits historiques et des rouages politiques.

Un peu comme dans l'histoire de mon père et de ma mère. Parfois, je me sentais plus proche de ma mère, mais il y avait des années que je m'étais détachée d'elle, devenue presque une étrangère. Avec mon père, c'était aussi le même scénario. Pendant des années, je me suis sentie sa fille. Celle pour qui il a tout sacrifié. Celle à qui il a tout donné. Mais, il y avait des jours où je ne ressentais que rancœur et amertume contre lui. Sa froideur, son air stoïque qui frisait l'indifférence et son inaction me faisaient grincer des dents. Quand il se taisait, j'avais vraiment envie de le

fuir et de ne plus revoir son visage et pourtant je l'aimais. Un amour étrange. Un amour capricieux, qui jaillissait par moments et s'asséchait par d'autres.

Quand j'ai fait part de cette réflexion à Catherine Rioux, la fille qui s'asseyait à côté de moi dans le cours de littérature française du XIX^e siècle et qui m'a demandé si j'étais pour le « oui » ou pour le « non », elle m'a regardée avec ses yeux espiègles et m'a dit :

— Alors qui serait ta « mère » et qui serait ton « père », le Québec ou le Canada ?

Je n'ai pas su répondre et à la place je me suis contentée de sourire candidement. Catherine est venue tout doucement vers moi. Comme une brise d'automne. Sans même que je m'en rende compte. La solitude des premières semaines pesait tellement lourd sur mon âme que je n'ai même pas fait attention aux quelques étudiants qui assistaient à ce cours de littérature française, en même temps que moi. Je ne m'intéressais qu'au professeur. M. Lalonde devait avoir la quarantaine, une barbiche qui lui donnait l'air d'un rat fouineur à la recherche d'un petit morceau à manger. Dès qu'il ouvrait la bouche et qu'il commençait à parler d'un auteur français de l'époque, je me sentais inondée par le flot de ses connaissances. Pourquoi Flaubert avait-il utilisé Madame Bovary pour décrire la nouvelle réalité de son temps ? Et l'amour sans limites du Père Goriot pour ses filles égoïstes, pourrait-il toujours exister ? Des questions auxquelles je n'avais jamais pensé, mais qui désormais peuplaient mon esprit. À Tunis, ces romans n'étaient que de simples histoires. À Ottawa, elles m'aidaient à mieux comprendre le monde. Je prenais des notes. Je me plongeais dans une sorte de transe intellectuelle qui ne me quittait que lorsque le cours s'achevait ; c'est lors de ces moments de répit que j'ai fait la connaissance de Catherine. Tout à

fait par hasard. Elle me regardait avec des yeux curieux. Ses cheveux châtain lui arrivaient aux épaules, ses yeux presque cachés par des lunettes qui lui bouffaient tout le visage et qui ne lui laissaient qu'un petit nez et l'air d'une enseignante pas très convaincue.

— Est-ce que tu as aimé le cours? Moi je l'ai trouvé plutôt *plate*...

Je me contentais de lui sourire en hochant la tête, ne comprenant pas vraiment ce qu'elle voulait dire. Baissant, la voix, elle enchaîna :

— En fait, je veux dire, le prof a l'air très fort mais il y a trop d'information. Il en donne trop à mon goût...

Tous les autres étudiants avaient quitté la salle et il ne restait plus que M. Lalonde qui rangeait ses papiers.

Elle s'approcha un peu plus de moi et me dit :

— Moi, c'est Catherine. Catherine Rioux. Je viens de Sudbury, du nord de l'Ontario, et toi?

On était l'une en face de l'autre. Je lui tendis la main et faillis l'embrasser sur les deux joues comme on le faisait toujours à Tunis. Puis je me ressaisis. Ma familiarité excessive avait besoin de plus de retenue : « Moi, c'est Leila Ben Mahmoud et je viens du t... de Tunis... »

Une autre erreur presque commise. J'ai failli prononcer le mot « trou », comme le dirait Farida et je me punis sur-le-champ en portant la main à ma bouche. Catherine ne s'aperçut de rien. Elle était en train de fourrer ses affaires dans son sac à dos. Sans me regarder, elle me dit :

— C'est loin Tunis? Sudbury, c'est sept heures en autobus. J'ai l'impression que ça ne finit jamais.

Enfin, quelqu'un qui s'intéressait au « trou ». À Tunis. À ma ville natale qui, à peine quittée, se vengeait sur moi, comme une amante délaissée, en s'appuyant de tout son poids sur mes souvenirs.

— Tunis, c'est presque dix heures de vol en tout. Tout d'abord, il faut aller à Montréal en autobus, puis c'est l'avion avec une escale à Paris. C'est le trajet que j'ai fait pour venir ici...

— Quand est-ce que tu es arrivée à Ottawa?

— Le 15 août...

Cette date me donna mal au cœur. Mon départ était bel et bien une réalité avec un nom : douleur illimitée.

— Presque un mois déjà!

Je pris mon mal en patience.

— Oui, et j'ai le mal du pays...

J'étais sur le point d'éclater en sanglots. Enfin, je parlais à une personne autre qu'au téléphone, autre qu'à une agente responsable de la bourse de la francophonie, autre qu'aux assistantes administratives, autre qu'à mes professeurs. Une personne en chair et en os me parlait. Elle parlait à Leila Ben Mahmoud.

— Je te comprends...

Elle avait les yeux embués ; moi aussi. Nous étions toutes les deux émues. Chacune à sa manière. Mais, ce jour-là, c'était certainement nos solitudes qui nous ont rapprochées. Je ne m'attendrissais pas seulement sur mon sort, je regardais vers Catherine.

Mais quand Catherine parlait de politique, ses yeux n'étaient plus tristes, j'y voyais des étincelles qui brillaient.

— Pourquoi n'es-tu pas allée en sciences politiques, ou en droit? lui demandai-je un jour, alors qu'on était toutes les deux assises à la cafétéria de l'université.

Elle mangeait une salade de choux et moi un sandwich au thon.

Elle prit une bouchée de sa salade, la mâcha lentement, puis me dit comme si elle me révélait un gros secret :

— Je ne sais pas si je pourrais un jour devenir politicienne. La plupart des politiciens sont des hommes, enfin sauf Kim Campbell qui a été première ministre du Canada, mais juste pour quelques mois. Devenir professeur au collège me semble plus réaliste.

— Mais tu n'as rien à perdre. Tu peux essayer. Après tout, des femmes en politique ça existe, non ?

— Peu, très peu. En tout cas pas beaucoup dans ma région du nord de l'Ontario. En plus, ma famille est assez pauvre et peu éduquée. Je suis la seule à avoir fait des études. Chez nous, il n'y a personne qui aime la politique, encore moins les femmes en politique...

— Raison de plus pour que tu tentes ta chance...

Elle continuait à manger sa salade, ses yeux avaient perdu leur éclat. L'air impassible, elle semblait avoir la tête ailleurs. Puis rapidement, elle essuya les traces de mayonnaise sur ses lèvres et prit le temps de m'expliquer le système politique canadien dont je n'arrivais pas à saisir tous les contours.

— Tout compte fait, une dictature, c'est plus simple à comprendre. Il n'y a qu'une seule personne dont on doit retenir le nom et le tour est joué. En tout cas, pour nous en Tunisie, c'est Ben Ali.

Elle sourit à mon sarcasme, mais elle n'était pas convaincue.

— Et toi, tu aimais vivre sous la dictature ?

— Pas vraiment, mais est-ce que j'avais le choix ? Est-ce que j'ai choisi mes parents ? Est-ce que j'ai choisi mon lieu de naissance ? Non, pas vraiment, tu comprends ? En fait, la dictature devient tellement subtile qu'on ne la sent plus. À part quelques têtes militantes et une poignée d'opposants politiques qui forment le visage de l'ennemi, c'est le néant. Le peuple vaque à sa misère. Et avec le temps,

les gens apprivoisent tout : la pauvreté, l'injustice et même la dictature.

Ce fut à son tour de ne plus se retrouver dans mes mots.

— Comment ça? Apprivoiser l'oppression et l'injustice?

— Oui, tu l'apprends à l'école, dans la rue, dans l'autobus et même à la maison. Tu ne peux pas répliquer à ton professeur, même s'il te traite d'une manière injuste, tu ne peux pas confronter le policier qui t'arrête pour un contrôle d'identité soi-disant aléatoire, même si tu n'as rien fait. Tu ne peux porter plainte contre le chauffeur d'autobus qui te traite de tous les noms si tu lui demandes pourquoi il n'a pas arrêté à la place habituelle. Tu apprends à vivre avec l'injustice. Tu l'apprivoises. Tu la justifies. Jusqu'au jour où tu te réveilles et tu deviens toi-même un petit oppresseur...

Je ne savais plus comment ces mots étaient sortis de ma bouche. On dirait que je les couvais pendant des années et les voilà qui sortaient à Ottawa, dans ce restaurant universitaire où chacun ne voulait qu'une chose : assouvir sa faim.

— Et est-ce que ça t'est arrivé à toi?

Je fis non de la tête.

— Je suis partie avant ce jour. En fait, Farida m'a poussée à partir...

Catherine ne comprenait pas de qui il s'agissait. Elle avait les yeux écarquillés. La confusion remplaçait son étonnement initial.

— Farida, c'est ma grand-mère, c'est elle qui m'a élevée et c'est avec elle que j'ai toujours vécu jusqu'à mon départ pour le Canada.

Les relations familiales se sont infiltrées dans la conversation sans même qu'elles soient invitées. Tout se mélangeait.

— Et pourquoi t'a-t-elle encouragée à partir? Moi, mes parents ont toujours voulu que je reste à Sudbury. À la limite, que je devienne enseignante. Ils seraient très fiers de voir leur fille rester dans sa ville natale. Ils pourraient dire à leurs voisins et à leurs amis : « Voici Catherine, notre fille. Elle est professeure à l'école secondaire... »

— Mon père aurait voulu que je reste à Tunis. Ma mère aussi. Elle aurait voulu que je continue à la voir au même café et qui sait peut-être un jour aller chez elle. En fait, Farida est la seule qui m'a encouragée ouvertement à partir. Pour moi, c'est différent. Rester, c'était un peu mourir. Perdre sa sensibilité, perdre ce sens inné que nous avons tous pour la justice, bref oublier son humanité. Et c'est pour cela que j'ai suivi le conseil de Farida. Au-delà des déchirements, entre mon père et ma mère, j'avais peur de perdre mon humanité. J'avais peur d'y laisser ma peau.

Elle mit sa main sur la mienne. Comme si elle voulait me dire que les mots n'avaient plus leur place et que son cœur avait tout compris.

— Peut-être aussi que tu es venue pour qu'on fasse connaissance!

Nous avons éclaté de rire simultanément. C'était la première fois que je riais depuis que j'étais arrivée au Canada.

Doucement, je commençais à m'habituer à ma nouvelle vie. Tout d'abord, les cours ne me laissaient plus le temps pour me lamenter sur mon sort ou me sentir seule. Mais en plus, la connaissance de Catherine me permettait de parler avec une véritable personne. Parler de ma vie en Tunisie, faire taire mon mal du pays, mettre de côté mes sentiments parfois misérables, et surtout me connaître un peu plus.

Là-bas, dans le « trou », je vivais toujours entourée des autres : Farida, mon père, ma mère, mes amis, tout le « système ». J'existais à travers eux. Tour à tour, j'étais la petite-fille, la fille, l'étudiante, ou même le numéro de carte d'identité pour le policier. Mais jamais une personne qui aimait, détestait ou simplement existait.

Ici loin de ma famille et de mes repères, la solitude me faisait découvrir ma « vraie » personne.

Qui étais-je vraiment ? Le fruit d'un mariage raté ? Le produit bâclé de deux générations perdues ? Ou la petite-fille de Farida qui pensait et vivait encore à travers elle ?

Je réfléchissais à ces questions dans l'autobus qui me ramenait du supermarché vers mon appartement, deux sacs en plastique contenant mes achats, pressés entre les jambes, ou lorsque je préparais à manger et que l'eau bouillante, dans laquelle je versais les pâtes, débordait de la marmite en me laissant des petites éclaboussures sur la cuisinière et des larmes sur les bords de la casserole que j'avais beaucoup de peine à récupérer. J'y réfléchissais encore quand j'oubliais la radio allumée et que je rentrais dans la salle de bain et que le son qui me parvenait en sourdine me faisait croire pour quelques instants que quelqu'un était entré chez moi en me donnant une de ces frousses.

Ces pensées me poursuivaient comme des mouches collantes et agaçantes un jour d'été et arrêtaient un moment pour reprendre de plus belle.

CHAPITRE 6

Catherine

Si ce n'étaient de mes activités politiques, je serais morte, disparue, évaporée comme un flocon de neige au soleil. Si ce n'était pas de la politique, je serais encore sous le joug de mon père et l'apathie de ma mère. Si ce n'était pas de la politique, je n'aurais jamais pu tenir le coup et vivre avec les blessures de mon adolescence.

Chaque soir avant de me coucher, je me rappelais « l'incident ». C'est comme ça que ma mère l'appelait. Maintes fois, je lui ai dit que ce n'était pas un simple incident. Ma mère roulait ses yeux, puis s'en allait au salon qui puait l'humidité et la cigarette. Mon père ne voulait même pas en parler. De toutes les façons, les mots n'étaient jamais son fort. Il continuait à me fixer comme si j'étais une de ces visions dont, semblait-il, sa mère avait fait l'expérience une fois dans son enfance et qu'il nous racontait souvent avec grands détails et béatitude. Ses yeux faibles me scrutaient de nouveau, puis il se taisait.

Et pourtant, je leur ai tout raconté. « L'incident » avec tous les détails, du début jusqu'à la fin. Je rentrais de la maison de mon amie de classe, Natalie, après deux heures passées chez elle. Nous avons un projet de biologie à remettre pour le lendemain. Il faisait noir. Je n'avais jamais

peur en marchant dans les rues de Sudbury. Parfois, il y avait des soûlards, des itinérants, certains qui se disputaient à haute voix, certains qui insistaient pour avoir quelques sous. Il m'arrivait de leur donner une pièce de monnaie ou alors de continuer mon chemin en leur souhaitant un simple « bonsoir ».

Ce soir-là, je marchais dans la rue Mackenzie, celle qui longe la bibliothèque municipale. C'était là où nous allions tous les samedis après-midi avec ma mère. Elle nous amenait, mon frère et moi, et nous y laissait pendant deux ou trois heures. Je ne savais pas ce qui avait poussé ma mère la première fois à nous amener dans un endroit où elle se sentait étrangère. Peut-être son complexe de n'avoir pas étudié ou alors parce qu'elle n'avait pas grand-chose à nous offrir comme loisir. Tout le monde nous connaissait à la bibliothèque : les commis, les bibliothécaires et même les habitués qui nous reconnaissaient avec nos cheveux toujours coupés courts et nos habits usés que ma mère achetait au magasin Saint-Vincent de Paul et dont j'avais souvent honte, car nous étions toujours une saison de mode ou deux en retard par rapport aux vêtements des autres enfants à l'école.

À peine arrivée à la rue Baker et alors qu'il restait deux pâtés de maisons pour arriver chez nous, j'entendis Paul m'appeler. Paul, c'était notre voisin. On jouait ensemble quand nous étions jeunes. Ou c'était plutôt mon frère qui jouait avec lui. Je n'aimais pas trop Paul, je le tolérais à peine. Il m'embêtait toujours, m'appelait « garçon manqué » et insistait pour que je joue au hockey avec lui alors que je ne voulais pas. Je n'aimais pas son air faussement innocent, car je sentais qu'il cachait en dessous quelque méchanceté.

Ma mère insinuait souvent qu'un jour je me marierais avec lui alors que mon père l'avait embauché dans la mine

lorsqu'il a été expulsé de l'école secondaire. Ce soir la voix de Paul n'était pas comme à son habitude : calme et basse. Elle était plutôt rauque. Dans notre rue, il y avait un seul réverbère qui était éteint ce soir-là. C'était le noir total.

Paul était grand et toutes les filles de notre école secondaire le trouvaient beau. Sauf moi.

— Pourquoi, rentres-tu si tard, *Baby*?

Je ne comprenais pas vraiment pourquoi il m'appelait *Baby*, je n'étais ni sa blonde, ni souhaitais le devenir.

Je sentais que quelque chose allait de travers, mais Paul ne me faisait pas peur. Et, malgré tout, je pensais que c'était un ami, notre voisin.

— J'avais un travail avec Natalie, et toi que fais-tu dans la rue, puis, est-ce que tu vas bien?

Il ne m'a pas répondu. Je commençais à me sentir mal à l'aise. Je voulais rentrer chez moi le plus vite possible et la présence soudaine de Paul et sa façon étrange de me regarder me rendait de plus en plus tendue.

Il s'approcha de moi et je sentis ses deux mains imposantes sur moi. Une sur mon bras et l'autre sur mon dos.

— Viens donc chez moi Catherine. Je veux te montrer quelque chose d'important.

De quoi parlait-il? Je voulais me dégager de son emprise, mais il ne me laissait pas faire.

— Laisse-moi, Paul, je veux rentrer chez moi, une autre fois tu me montreras ce que tu crois important...

Il faisait semblant de ne pas m'écouter. Il continuait à me tenir et à me pousser dans le noir, de plus en plus loin de chez nous. J'avais peur. Je voulais crier.

— Mais qu'est-ce que tu fais, Paul? Es-tu sérieux? Veux-tu vraiment faire une *joke*? C'est pas du tout drôle, tu sais...

— Tu la fermes, tu fais ce que je te dis ou ça finira mal pour toi...

Mon cœur battait à tout rompre. J'ouvris la bouche pour crier, mais sa main fut plus rapide que ma voix. Sa main initialement sur mon dos me couvrait maintenant la bouche. Il continuait à me pousser contre mon gré. Au fur et à mesure, notre maison disparaissait de mon champ de vision. Je paniquais.

C'est dans la cour arrière de la maison des parents de Paul que je me suis retrouvée. Il m'a plaquée sur le mur de briques effritées, puis il m'embrassa sur la bouche. Il puait l'alcool. Je sentis tout son corps s'abattre sur le mien. Ses mains s'emparaient de mes seins, creusaient des sillons sur mon ventre, broyaient mes hanches... Un bulldozer me défonçait le corps. La bouche de Paul me perforait le cou. Je voulus vomir sur cette bouche collante, enfoncer mes ongles dans la chair de ces mains rampantes et écraser sous mes pieds ce corps pesant qui me maintenait captive. Je continuais à me débattre et quand finalement j'ai pu me détacher de son emprise, j'ai couru comme une hystérique, loin de sa silhouette sombre. Il voulut me rattraper, mais mes mots le gardèrent à sa place :

— Encore un pas vers moi, Paul, et je crie de toutes mes forces...

Je tremblais, je voulais m'écrouler par terre. Il me menaça du doigt puis me lança :

— Surtout pas un mot à tes parents. De toute façon, tu sais bien que personne ne te croirait...

Je ne savais plus comment j'avais trouvé la force de rebrousser chemin et retourner chez moi. Paul, une fois ses menaces lancées, tourna les talons et partit comme si rien ne s'était passé. Il monta les quelques marches qui

menaient au porche de leur maison et disparut derrière la porte.

Je suis rentrée chez moi, secouée par des sanglots, ne sachant quoi faire.

Paul avait raison. Personne ne m'a cru à commencer par mes parents.

— Es-tu sûre que c'est Paul ? Notre Paul ? Paul Gagnon ? avait finalement répondu ma mère, une fois que je lui ai eu tout raconté.

Elle avait le même regard que lorsqu'elle entendait les nouvelles à la télé. Un air inquisiteur et douteux à la fois. Je pleurais, une main sur la bouche. Je tentais d'effacer l'odeur de Paul. Mon père était visiblement ébranlé, mais lui cherchait des alibis.

— Paul est un gentil gars, comment il pourrait faire une chose pareille, peut-être qu'il était soûl, il ne savait pas ce qu'il faisait...

Je me suis levée de la chaise sur laquelle je m'étais jetée dès mon arrivée et je me suis dirigée vers la salle de bain. Tout était visqueux : le savon, le lavabo, mes mains, les paroles de mes parents qui coulaient dans mes oreilles comme de la colle.

Je me frottais la bouche, les doigts, les ongles, les avant-bras jusqu'aux coudes. L'eau chaude coulait sur mes mains qui devenaient de plus en plus rouges et enflées et ma bouche ressemblait à celle d'un clown qui s'est barbouillé par trop de maquillage. Je restais là immobile. Je ne voulais pas sortir, revoir mes parents et entendre leurs réponses. Je regardais autour de moi, les petits carreaux blancs et noirs, la baignoire cachée à peine par le rideau de douche sur lequel des poissons multicolores semblaient nager, l'air heureux. Le lavabo, le robinet et l'eau qui coulait. Tout

était pareil, sauf moi. Une nouvelle moi. Une fille agressée. Une fille souillée.

En sortant de la salle de bain, le visage toujours en pleurs, les doigts grossis comme des boudins, je trouvais mes parents à leur place habituelle dans le salon.

— Surtout pas un mot à quiconque. Je vais parler à Paul demain.

— Et surtout, pas un mot à l'école. Ça doit rester entre nous.

C'était tout ce que mes parents trouvaient à me dire.

— Mais, maman. Paul m'a agressée, tu comprends! Il n'a pas le droit de se comporter comme ça. Il doit payer pour ce qu'il m'a fait. Il faut aller le rapporter à la police!

— Mais qu'est-ce que tu racontes? Ce n'est qu'un incident. Dans la vie ces choses arrivent. Après tout, Paul est notre voisin...

— Un incident? De quel incident tu parles, maman? De notre voisin, de notre ami d'enfance? De celui qui m'arrête dans la rue, me demande comment je vais, puis m'embrasse de force... tu appelles ça un incident? Tu le défends ou quoi? C'est moi qui suis ta fille. Pourquoi tu le défends, lui?

— Va te reposer maintenant. On en reparlera demain.

Mes parents n'ont jamais voulu en reparler. Paul ne s'est jamais excusé. Pire, il n'a jamais admis ce qu'il a fait. Il a tout simplement dit à mon père que je racontais des histoires et que, jamais de sa vie, il ne ferait une chose pareille. Ma mère m'a regardée une fois encore avec des yeux où le doute l'emportait sur la confiance. Puis mon père m'a dit que je ne devais plus parler de cette «histoire», que c'était chose du passé et qu'après tout, tout était rentré dans l'ordre. Quelques semaines après «l'incident», Paul

est parti en Alberta, à Fort McMurray, travailler dans une mine. Je ne l'ai plus jamais revu.

Pendant des mois, je pleurais tous les soirs. Dès que j'étais sur le point de m'endormir, je n'arrivais pas à trouver le sommeil. Le visage de Paul me revenait, ses yeux durs, sa bouche sur la mienne, son odeur âcre et son corps en sueur, contre le mien. Une fois, deux fois, trois fois et des centaines de fois, ces images défilaient devant mes yeux, je me forçais de fermer les yeux comme lorsqu'on voyait des images dont on avait honte. Seules les larmes calmaient mon désespoir.

Cet « incident » a failli prendre le dessus sur ma vie. J'ai perdu le goût de vivre. Je ne voulais plus parler aux gens autour de moi. J'allais à l'école puis je rentrais directement chez moi et m'enfermais dans ma chambre. Je ne voulais plus parler à mes parents. Et puis un jour, j'ai fait la connaissance de Guillaume, au club des sciences sociales à mon école secondaire. C'était un simple hasard. Mais un hasard qui m'a permis de survivre. Encore une ironie du destin. Paul qui m'a poussée dans le vide et Guillaume qui m'a tendu une perche pour remonter la falaise. Notre amitié naissante m'a permis de me lancer corps et âme en politique.

Pendant les élections, Guillaume et moi avons tout fait ensemble. Le porte-à-porte, les appels téléphoniques, les rassemblements partisans, et surtout les discussions de stratégies pour choisir les quartiers que nous ciblions et les messages que nous adoptions. Je n'étais pas sûre lequel des deux m'a le plus aidé à me tenir debout et à sortir la tête de l'eau : la politique ou Guillaume. Peu importe. L'essentiel c'était que peu à peu j'oubliais « l'incident ». Ou plutôt j'apprenais à vivre avec.

CHAPITRE 7

Leila

Depuis quelques jours, Catherine et moi faisons des projets pour nous rendre à Montréal pour le grand *love-in*. L'idée a germé après une de nos longues discussions sur la politique. Nous formions une paire bien étrange. Catherine était Canadienne, suivait la scène politique depuis des années, avait des opinions fortes et bien tranchées alors que moi je n'étais au Canada que depuis quelques semaines, et à peine familière avec la vie d'ici. Et pourtant, nous étions toutes les deux fascinées par ce moment historique que traversait le pays. Pour moi, de voir un pays choisir son destin était merveilleux, du jamais vu, une occasion rare que j'aurais aimé tellement vivre. Et pour Catherine, qui adorait la politique et qui est née et a vécu ici, le référendum était une expérience de laboratoire qui n'arrivait que rarement dans une vie, mais qui aurait certainement des conséquences réelles. Elle pensait que les souverainistes allaient gagner le référendum et que le Québec allait devenir indépendant. C'était sa plus grosse crainte, son obsession, sa hantise de tous les jours. Sa peur de perdre une partie de son pays et sa langue maternelle qu'elle adorait. Elle pensait sincèrement que le camp du « oui » allait finalement l'emporter.

— Cette fois, ça sera gagné, tu verras. Les Québécois en ont marre de se faire dire quoi faire par le reste du Canada. Plus jamais. Cette fois-ci, ils vont avoir leur pays.

Elle parlait comme si elle lisait la vérité dans un livre de certitudes.

— Qu'est-ce qui te dit que cette fois ça marchera ?

— Les sondages... tous les sondages donnent le camp du « oui » gagnant, ceux qui veulent que le Québec devienne indépendant vont l'emporter, tu verras...

Encore une fois, je me plaisais à jouer l'avocat du diable.

— Bon, mais à part les sondages, y a-t-il d'autres indices ? Peut-être qu'au moment de cocher la case, les gens changeront d'idée à la dernière minute. Ça reste tout de même possible...

Catherine sourit faiblement à ma réflexion, mais ne paraissait pas trop convaincue. C'était comme si elle voulait juste me faire plaisir en me laissant parler.

— Oui, peut-être. Mais cette fois, il me semble que le Parti Québécois a appris des erreurs du passé, les esprits sont chauds. Bref, le moment me paraît propice.

Elle parlait machinalement, trop lasse de réfléchir.

— Tu le crois sincèrement ?

— Oui, je le crois. Mais honnêtement, je ne veux pas que ça arrive. Je ne veux pas que le Québec se sépare, je veux que tous les francophones restent au sein du Canada, forts et unis...

— Peut-être que tu te trompes et qu'en fin de compte le Québec restera...

Notre conversation restait en suspens. Ses idées trop rigides ne se mêlaient pas aux miennes trop fluides et trop souples et pas encore tout à fait définies.

Catherine ne paraissait pas trop convaincue par mes doutes. Et de mon côté, je m'accrochais à ce doute qui continuait à caractériser ma vie même au Canada.

Le temps passait curieusement vite. J'étais à Ottawa depuis plus d'un mois déjà. Farida, mon père, ma mère : ils me manquaient tous. Mais Catherine et mes cours me tenaient bien occupée. Je passais beaucoup de temps à la bibliothèque de l'université. C'était une façon pour moi de trouver un compromis entre la quantité énorme de travaux que je devais remettre à mes professeurs et la solitude qui s'emparait de moi une fois rentrée à l'appartement.

À la bibliothèque, c'était le silence et le travail. C'étaient les livres et les gens qui circulaient et ceux que j'observais à travers la fenêtre dès que je levais la tête pour regarder au-delà du petit poste de travail où je me confinais pendant des heures. Il n'y avait que les heures de repas en compagnie de Catherine qui me délivraient de ce quasi-emprisonnement.

Le soir, une fois mes lectures achevées et mon cerveau épuisé, j'empruntais la rue Louis-Pasteur, traversais la rue Mackenzie King, puis je me dirigeais vers mon appartement de la Côte-de-Sable. Au coin de la rue, quelques étudiants fumaient et parlaient bruyamment en anglais. Je ne comprenais pas grand-chose de ce brouhaha de sons étranges. Les échos de leurs rires me parvenaient et je me demandais ce qui adviendrait de moi si les pronostics de Catherine se réalisaient et que les Anglais vivaient d'un côté et les Français de l'autre. Qu'arriverait-il à Ottawa, la capitale où je vivais depuis quelques semaines et qui me paraissait déjà plus anglophone que francophone ? Aurais-je encore une raison de rester ? Et moi qui étais venue ici, justement grâce à une bourse de la francophonie, pourquoi ne serais-je pas tentée par l'idée d'un pays francophone

indépendant ? En fait, je ne savais même pas encore de quel côté je penchais dans cette équation. Du côté « gauche » avec les indépendantistes ou du côté « droit » avec mon amie Catherine et tous ceux qui voulaient garder le Canada uni, quitte à laisser un peuple vivre sans espoir. Et pourquoi serais-je du côté du plus fort, du dominant, de l'oppresseur ? Ne serait-il pas plus évident, plus naturel, pour une étudiante étrangère ayant vécu sous l'oppression de se joindre aux rangs de ceux qui luttait pour leur liberté et pour leur indépendance ?

Mon arrivée devant la porte de mon immeuble me délivra de ce tortueux questionnement dans lequel je me perdais sans cesse. Une lettre de Farida m'attendait. Je gravis les escaliers menant jusqu'à ma porte. Tout était calme, sauf le ronronnement de mon frigo. Ma petite chambre était trop chauffée et j'ouvris la fenêtre pour retrouver l'air frais qui me manquait déjà. La brise légère qui rentrait par la vitre soulevée et retenue par un petit morceau de bois servant de béquille me faisait du bien. Je m'assis sur le bord de mon lit, réprimant un gargouillement de mon ventre en me promettant une visite au frigo une fois la lettre lue.

La vue de l'écriture de Farida me transporta à des milliers de kilomètres, loin de ma solitude. Je me sentis proche d'elle, la voyant presque allongée sur son lit, sa radio toujours à ses côtés. Un morceau de pain ou de biscuit sec qu'elle trimballait et déposait sur sa commode au cas où elle aurait un petit creux, ses lunettes attachées au milieu avec du sparadrap beige, le petit flacon d'eau de rose que sa cousine Fatma lui avait offert et qu'elle n'avait jamais ouvert, et le portrait de Taoufiq, mon père, le jour où il a réussi son bac, un souvenir dont elle ne voulait jamais se départir, lui rappelant constamment qu'elle avait élevé un garçon, seule dans un monde d'hommes.

Chère Leila,

Il fait tellement chaud ces jours-ci. Surtout pendant les après-midi. Le temps de la sieste. Les siestes qui « font mûrir les coings et les grenadines », c'est ainsi qu'on les décrit. Je reste dans ma chambre et je garde la porte-fenêtre entrebâillée, celle qui donne sur le jardin pour laisser rentrer un peu de fraîcheur. La radio n'est plus utile, les mêmes nouvelles, avec lesquelles ils nous rebattent les oreilles du matin au soir. Comme une gomme qu'on mâche et qu'on remâche puis qu'on jette d'un coup de langue. Lasse, j'éteins le poste. Je ferme mes yeux et je fais un petit somme. Je te vois dans mes rêves. Je ne discerne pas bien les formes ni les autres visages, sauf le tien. Je te reconnais. Tu marches seule et tu me souris. Tu me fais signe avec ta main. Puis je me réveille. Ma main levée comme si je voulais te toucher.

Ton père va à la mosquée maintenant. Depuis ton départ, il y va régulièrement. Je ne l'ai jamais vu si assidu et si pieux. Ton départ nous a révélé nos faiblesses. Nous les affrontons chacun à sa manière. Ta mère m'a appelée, l'autre jour. Elle prenait de mes nouvelles et des tiennes. Elle semble heureuse avec son nouveau mari. Je sais que tu le détestes et que tu ne lui as pas pardonné cette « trahison », mais pourquoi l'empêcher d'être heureuse ? Elle ne le fut jamais avec Taoufiq. Vingt ans plus tard, elle est en pleine possession de son destin et a choisi l'homme avec qui elle veut partager sa vie. Je n'ai jamais eu cette chance. Puis-je l'appeler ainsi ? Je ne sais pas ! J'ai toujours subi. J'ai subi le choix des autres. D'abord, celui de mon père, puis celui de mon mari. Et quand j'ai finalement pu choisir, j'ai choisi d'élever mon fils, seule. Jamais je n'aurais pu me remarier à mon époque. Tout d'abord, je ne voulais pas qu'un autre homme me force à choisir entre lui et mon

fil, mais même quand j'ai cru avoir trouvé l'homme qui m'aimait, mon père n'en a pas voulu. Et donc, une fois encore j'ai subi. Ta mère n'a pas eu à subir et je la respecte pour cela. Aurais-je pu faire la même chose si j'étais née à son époque?

Je ne voulais plus continuer. Je déposai doucement la lettre sur la table de chevet. Les rideaux frémissaient au gré de la brise qui se faufilait par la fenêtre. Le vent nordique faisait bien son travail. En quelques minutes la température de la chambre avait chuté et je commençais à sentir le froid me chatouiller la peau. Je m'allongeai sur mon lit et revis ma mère et Farida. Deux mères. L'une qui m'a mise au monde et l'autre qui m'a élevée. Deux vies. Farida a implicitement accepté le départ de ma mère pour réaliser le sien. Un rêve par procuration. Un bonheur décalé d'une génération.

Je ne savais pas si je devais pleurer ou rire. Pleurer les années où ma mère a choisi son travail au lieu de moi ou rire de l'audace de Farida. Je ne savais pas si je devais aimer ma mère ou la haïr ou si je devais chérir ce que ma grand-mère avait fait pour moi ou si je devais le maudire. Comme une automate, je me levai et me dirigeai vers la fenêtre, la brise me fit frissonner. Dehors, des petits flocons de neige voltigeaient. Était-ce une tempête en préparation ou juste quelques avertissements innocents sans lendemain ?

Farida et Jouda étaient à des milliers de kilomètres d'ici. Et pourtant, elles me poursuivaient dans les moindres recoins de mon existence. Le matin, quand je me regardais dans le miroir et que je remarquais mes sourcils courbés qui se rejoignaient au milieu comme deux palmiers en amour, je me rappelais Jouda. En classe, quand je répondais aux questions des professeurs, je sentais que j'avais la même expression que Farida avait chaque fois qu'elle parlait de

ses livres préférés. Tout était comme elle, ma posture, le timbre de ma voix, ma façon d'hésiter un moment, de chercher un mot, puis de continuer sans arrêt. Farida et Jouda, toutes les deux tissées serrées en moi. Comment m'en détacher ? Comment couper ces fils si longs, si profonds, si tenaces et vivre ma vie sans qu'ils viennent, au détour d'un regard ou d'un mot, rendre visibles les passages sinueux de mon passé ?

J'enlevai le petit bout de bois et la vitre se ferma rapidement, mettant fin à la fraîcheur qui rendait maintenant la chambre glaciale. Les flocons de neige avaient cessé de tomber, le vent les avait balayés. Peut-être que mon éloignement me montrera la voie de l'oubli ou celle de la paix ? Retrouver la paix entre mes deux sources de vie, entre ces deux femmes qui m'ont forgée et qui ne cessaient de me hanter même si je ne vivais plus avec elle.

La nature de ce nouveau pays me fascinait : un côté naturel et presque sauvage, malgré la modernité de la ville qui lui donnait un air discipliné et ordonné. J'avais l'impression d'entendre ce grondement en sourdine dans chaque rafale de vent qui soufflait ou dans chaque bruissement de branches d'arbres. Derrière le côté calme qui semble avoir été dompté par les hommes se cachait une nature limpide et rebelle prête à jaillir au moment opportun. N'est-ce pas ce dont j'avais besoin moi aussi ? Retrouver tout ce qui a de plus profond en moi, ni le côté raffiné de ma mère ni celui archaïque de ma grand-mère, mais plutôt le mien. Ce côté inné qui m'appartient et qui un jour surgira pour me guider dans le labyrinthe de la vie.

CHAPITRE 8

Taoufiq

Jamais je ne me croyais capable d'avoir la foi. Pas à ce point, en tout cas. Moi, Taoufiq, en train de prier, de m'agenouiller, de me prosterner et de me lever avec les paumes tendues vers le ciel pour remercier Dieu. Jamais, je ne me voyais de la sorte. Et pourtant, c'est arrivé. Un miracle, un deuxième miracle, après celui du jardin. Je ne saurais l'expliquer, mais c'est certainement la lumière de Dieu qui m'a frôlé. Depuis ma retraite, c'était ou bien le jardin ou le salon. Je partageais mon temps entre les deux, un peu plus au jardin qu'au salon. Je sortais quelquefois pour faire des emplettes. C'était moi qui faisais la cuisine. Ma mère n'y a jamais trouvé sa place. La vieille venue, c'est moi qui préparais la nourriture.

La solitude suffoquait Farida. Seules les visites de quelques voisines lui donnaient un peu d'air. Leila lui manquait et les lettres qu'elle lui écrivait régulièrement l'aidaient à surmonter la peine et le vide qu'elle a laissés derrière elle.

Quand le repas était prêt et que je l'appelais pour venir manger, Farida enfilait ses pantoufles, puis doucement faisait son entrée dans la cuisine. Tout en elle avait changé. Son visage parcouru de sillons, ses cheveux devenus entiè-

rement blancs depuis longtemps, mais qui me paraissaient un peu jaunis, surtout au niveau de la nuque. Seul son regard restait lucide et alerte. Tous son corps semblait chétif, las de la vie, fatigué d'avoir trop enduré, trop vécu.

Elle s'assoyait et me parlait des voisines. Parfois, je l'écoutais et parfois je faisais semblant de l'écouter, l'esprit vagabond. Les mariages, les naissances, les morts soudaines et les morts attendues, tout y passait. Elle me les racontait tout en buvant sa soupe, l'air un peu détaché comme si elle parlait des choses les plus banales de la vie.

Les nouvelles de la radio, elle ne me les racontait plus. C'était étrange. Ce rapport que ma mère a toujours eu avec la radio était en train de s'effriter, je dirais même de disparaître. Tout comme lorsqu'elle avait abandonné la cigarette. Du jour au lendemain. Aujourd'hui, il ne lui restait que les livres.

Je la revoyais encore jeune dans le salon de mon grand-père, l'oreille attentive en train d'écouter les histoires savoureusement racontées par Abdelaziz El Aroui, conteur célèbre de l'époque. Des histoires d'amour discret et de jalousie flagrante, des récits rocambolesques dont les héros visitaient des pays exotiques et retournaient des années plus tard dans leurs villes ou villages ramenant des pièces d'or et surtout encore des histoires sur des lieux fantastiques et des gens excentriques.

À cette époque, la radio que mon grand-père avait achetée était traitée avec révérence et avec tous les petits soins que l'on accorderait à un haut dignitaire. Le poste était toujours recouvert d'un fin tissu de dentelle, régulièrement épousseté, et bien gardé entre deux anciens fauteuils.

Plus tard, quand nous habitions la maison que ma mère a héritée de son père, une radio noire a remplacé le gros meuble brun aux boutons dorés. La radio de ma mère

ressemblait à une boîte de chaussures avec un grand bouton sur le côté qui gardait l'aiguille constamment réglée sur la même fréquence : celle de la radio nationale. Quand les grosses piles en forme de boudin s'usaient, ma mère les sortait de leur petite cachette en dessous, les frottait vigoureusement avec les mains, les nettoyait énergiquement avec un torchon puis les remettait dans leur compartiment. « Je leur donne un peu de vie », me disait-elle, un petit sourire en coin, voyant mon air étonné et interrogateur. Je ne lui posais pas de questions. Farida était mon dictionnaire vivant, celle chez qui je trouvais toutes les définitions et les vérités, même quand elle insérait de temps à autre quelques mythes ou futilités que je gobais innocemment.

Mais ces derniers jours, sa radio ne l'accompagnait plus. Elle la délaissait sur sa commode ou sur son lit, lui préférant le journal que j'achetais quotidiennement ou les histoires des voisines. Une fois sa soupe achevée, Farida s'essuyait les lèvres devenues presque invisibles, happées par sa bouche édentée.

— La soupe a un goût un peu fade. Taoufiq, tu aurais dû rajouter quelques poireaux, elle ne peut qu'en devenir meilleure.

Typiquement Farida ! Toujours les mots qui sortaient de sa bouche, ses connaissances littéraires, ses manières distinguées sauvaient les apparences. Ils masquaient tous ses défauts, toutes ses faiblesses.

Les seuls moments où je la voyais regagner son énergie, c'était quand elle écrivait des lettres à Leila. Elle se redressait le dos, ses doigts retrouvaient leur vigueur d'autrefois et ses yeux se remplissaient d'une tendresse que je croyais enterrée depuis des années. Une expression qui me rappelait les baisers tendres qu'elle me prodiguait quand j'étais

enfant, surtout quand mon père me grondait et que je me réfugiais dans ses bras.

Le jour où elle m'a vu sortir pour aller prier à la mosquée, elle m'a dit :

— Où sors-tu à pareille heure, il fait presque nuit ?

— À la mosquée, je lui ai répondu sans rien ajouter.

Elle garda le silence. Le lendemain, elle me demanda si j'avais commencé à prier régulièrement et j'ai répondu « oui ». Elle ne dit rien, non plus. La religion n'a jamais été trop présente dans nos vies. Parfois inexistante ou à la limite trop discrète. Encore enfant, j'accompagnais quelquefois mon père à la mosquée pour la prière du vendredi. Mon père n'était pas particulièrement pratiquant. Ma mère m'a dit qu'il buvait et qu'il a arrêté de boire juste après ma naissance. Plus tard, j'ai su qu'il n'avait jamais arrêté de voir sa maîtresse. Mais les vendredis, il mettait sa plus belle *jebba* et partait à la mosquée. Une façon de faire comme les autres ? Une façon de voir ses amis ? Une façon de se dire qu'il était encore croyant malgré ses péchés ? Je ne l'ai jamais compris.

Pour ma mère, la religion avait une autre saveur, un autre goût. Pas de prières spéciales ni de vêtements extravagants, mais des gestes singuliers qu'elle réservait pour des cérémonies religieuses. Les rares fois où je voyais Farida se baigner les yeux avec du khôl, c'était l'Aïd. Ou lorsque la veille de la fête du *mouled*, elle préparait l'*assida* au *zgougou*. Souvent, le résultat n'était pas une réussite culinaire, mais elle me semblait heureuse en préparant cette crème aux pins d'Alep, gluante et grisâtre, la garnissant d'amandes, de noisettes, de noix et de pistaches dont le goût délicieux me faisait oublier la texture un peu ratée de la crème. Les cérémonies religieuses, c'était aussi quand elle m'amenait avec elle au cimetière et qu'elle restait silencieuse, recueillie

devant la tombe de sa mère. On montait ensemble les escaliers qui menaient à Sidi Belhassen, le mausolée niché dans la colline qui surplombait la ville de Tunis. Elle m'achetait du nougat ou du *halkoum* que quelques marchands ambulants exposaient sur un étalage en bois et protégeaient des mouches avec une mousseline de coton. Les visiteurs venaient se joindre aux cercles de prière qui se tenaient chaque veille du vendredi dans une petite salle, une section pour les hommes et l'autre pour les femmes, et où des vers de poésie étaient récités et chantés pour célébrer la vie du Prophète.

J'assistais souvent à ces rituels en silence, hébété par les paroles rapidement débitées qui remplissaient ces lieux sombres et mystiques. Parfois, une femme se levait et commençait à se balancer la tête, d'un côté puis de l'autre, ses cheveux rapidement défaits lui donnant l'air d'un arbre secoué par les vents. Je me collais à ma mère ne sachant pas ce qui allait advenir. Plus le rythme de sa tête s'accélérait, plus je me rapprochais de ma mère. Parfois, brusquement, ma mère décidait de quitter les lieux et parfois on restait jusqu'à ce que la femme tombe par terre, prise par le vertige, et que d'autres femmes viennent à son aide, la relèvent et approchent de l'eau de Cologne de son nez.

Puis, un jour ma mère a arrêté d'aller visiter la tombe de sa mère et peu à peu j'oubliais ces rares fois où je la voyais fascinée par autre chose que les livres ou l'actualité.

La prière est venue vers moi en rampant presque. Je venais de passer quelques heures dans le jardin à travailler la terre, arroser et casser les gros morceaux d'argile. On était en plein automne. Les amandiers et les abricotiers venaient de perdre leurs feuilles, bientôt ils seraient suivis par les grenadiers. Le soleil se couchait de plus en plus tôt. Et c'est justement à ce moment que j'ai entendu l'*Adhan*. Comme

si c'était pour la première fois. Et pourtant combien de fois, ai-je entendu l'appel à la prière sans m'émouvoir ? Sans vraiment y prêter attention. Ce n'était pas tellement la voix qui m'interpella ce jour-là. Rien de nouveau, rien d'anormal. Mais quelque chose en moi avait bougé, et je l'ai senti. « *Haya Ala' Salat, Haya, Al al'Falah, Allahou Akbar, Allahou Akbar, La illaha illa Allah.* » Je restais immobilisé par l'impact de ces mots, pourtant maintes fois entendus et maintes fois ignorés. Qu'est-ce qui était différent ce jour-là ? La foi, je dirais. Une simple coïncidence, diraient les autres. « Tu vieillis », avait dit ma mère, quelques jours plus tard, quand elle a compris que j'allais régulièrement à la mosquée et que désormais je priaïis cinq fois par jour. Elle avait raison. Farida avait toujours raison.

Après la découverte des joies de la terre, jamais je ne me suis senti aussi heureux et aussi serein qu'en priant. Après vingt ans de séparation, de déchirements, de solitude, de jalousie, de doutes, j'avais finalement trouvé mon remède. « Croire en Dieu, croire en l'Absolu. » Auparavant, je vivais entouré de doutes, du matin jusqu'au soir. Doute sur mes facultés intellectuelles, doute sur l'utilité de ma longue carrière de fonctionnaire dévoué, doute de l'amour de ma mère, doute de mon rôle de père. Tout cela était du passé. Mon nouvel être croyant a effacé mes doutes, mes hésitations, mes peurs, et les soubresauts de la vie d'un coup de foi. Je les ai remplacés par une seule certitude : Dieu.

CHAPITRE 9

Farida

Je sentais la fin approcher, venir vers moi à petits pas, feutrés et discrets. Surtout la nuit, quand le sommeil s'évanouissait, quand mon rythme cardiaque devenait aussi désordonné que ma vie, quand les souvenirs devenaient plus éclatants que la lumière du jour et quand je me sentais seule, même si mon fils dormait dans la chambre à côté, à quelques mètres de moi ! La mort, c'était la solitude, et ces jours-ci, elle rôdait autour de moi. Je n'ai pas peur de partir, mais j'aurais voulu que Leila soit à mes côtés. Qu'elle s'assoie sur le bord de mon lit ou sur le fauteuil troué dans le coin de ma chambre et qu'elle me regarde avec ses yeux avides d'histoires et de mots ! Elle sera loin de moi quand mon âme quittera mon corps et que je deviendrai toute froide comme un bloc de glace. Elle sera bien loin de moi, au Canada, parmi ses livres et ses nouveaux amis et sa nouvelle vie. Et quand elle apprendra la nouvelle, il sera trop tard pour qu'elle puisse arriver à temps et me voir pour une dernière fois, avant que je ne sois lavée, enveloppée d'un linceul blanc, enterrée, et que mon corps glacé touche le sol et que les autres commencent à me recouvrir de pelletées de terre.

Elle aurait à prendre un autobus, deux avions et un taxi pour venir me dire un dernier adieu, et entre-temps je serais déjà un corps inanimé sous la terre.

Que de choses vécues et que d'histoires évaporées! Aujourd'hui, j'en garde un goût fade que je reconnais à peine. Est-ce l'amertume ou le regret ou juste la vieillesse? L'oubli, la mélancolie, la nostalgie et le désarroi? La mort me paraissait comme la plus grande certitude, celle que je voyais passer et repasser devant moi, sans que je puisse m'en cacher et sans que je puisse l'ignorer.

Taufiq, depuis sa nouvelle vie, me parlait de religion et de prières.

« C'est l'heure de la prière d'*al Asr* », me disait-il. À peine rentré du jardin, il allait dans la salle de bain, faisait ses ablutions en se lavant le visage, les mains et les pieds, puis s'en allait à la mosquée. Je n'avais pas d'explication pour ce nouvel amour pour la prière qu'il avait depuis quelques semaines. D'un côté, j'étais contente pour lui. Il n'était plus seul, il ne parlait plus seulement aux arbres, mais désormais il parlait à Dieu. Quand je serai partie, il me pleurera, mais il ne sera pas inconsolable. Il sera triste, mais ne sera jamais désespéré. Il aura une branche pour s'agripper et ce sera mieux pour lui. Mais j'ai peur que cet amour soudain pour la religion ne l'emmène loin, loin de moi et loin de Leila et qu'il se laisse aller plus loin qu'il ne l'était déjà. Qu'il ne devienne une sorte de mi-saint, mi-fou à qui les enfants du quartier jetteraient des petits cailloux pour l'embêter et éclateraient de rire en le voyant marcher la tête baissée et les mains derrière le dos.

Mon fils deviendrait un personnage excentrique, dont les gens se moqueraient. Qui l'aurait cru? Et pourtant tout était possible, aujourd'hui plus que jamais. Aurais-je finalement échoué dans mon rôle de mère? Mes entrailles

auraient-elles enfanté un garçon qui finirait sa vie comme un derviche ? Aurais-je alors perdu toute ma vie pour rien ? Pour arriver à la fin de mon parcours et voir tous mes rêves détruits, démolis, l'un après l'autre, sans que je puisse changer quoi que ce soit.

Et c'est justement ça qui me fait le plus peur.

Il y a quelques jours, Fatma, ma cousine, est venue me rendre visite, et son regard m'a fait comprendre que j'allais bientôt partir. La façon dont elle m'a regardée était différente. Je l'avais toujours connue avec un soupçon d'effronterie, avec un regard franc qui dérangeait beaucoup, surtout les hommes. Pas cette fois-ci. Fatma, ma cousine préférée, mon amie d'enfance, ma complice, celle qui a souffert en silence, mais dont l'esprit ne s'est jamais courbé malgré la violence pernicieuse faite à son corps. Elle s'est battue seule et s'est tenue debout malgré la méchanceté ambiante. Elle a survécu à son destin et n'a jamais capitulé face aux murmures bruyants, mots étouffés et regards mesquins. J'aimais Fatma et je l'aimerai toujours. Mais cette fois, elle m'a paru pleine de pitié pour moi. Peut-être pour ma solitude flagrante devenue visible au grand jour après le départ de Leila. Peut-être aussi parce que je n'ai jamais connu l'amour. Et que même quand il est venu cogner à ma porte, il était impossible de le faire entrer. Il n'était pas le bienvenu. Peut-être que Fatma savait combien il était difficile de vivre sans amour, elle qui a pu vivre quelques années avec un mari généreux et bienveillant qui lui a donné des enfants, qui l'a crue alors que tous les autres ne savaient rien. Puis, il est parti, emporté par la maladie. Mais au moins, Fatma a pu goûter à l'amour, à la joie et au bonheur. Des mots qui n'ont jamais existé pour moi. Des mots qui ont été effacés de ma vie.

Fatma restera toujours mon miroir, celle sur le visage de qui je lirai ma propre vie. Celle qui reflétera mes émotions sans distorsion ni exagération. Et cette fois, je l'ai vu dans ses yeux. Elle avait peur. Que je parte? Et j'ai tout de suite compris.

On s'est regardées en silence. Ses cheveux gris et raides étaient maintenant coupés court. Ses doigts étaient tordus par les heures de labeur passées à la machine à coudre. C'étaient ses doigts qui l'ont aidée à sortir de la pauvreté et de la misère. C'étaient ses doigts qui m'ont confectionné ma première robe et c'étaient ses doigts qui ont continué à se battre pour qu'elle puisse élever ses enfants après le décès de son mari.

Lors de cette visite, j'aurais voulu la tenir dans mes bras et l'embrasser pour une dernière fois peut-être, un adieu avant le départ final. Mais je n'ai pas eu ce courage. Au lieu, on restait assises l'une en face de l'autre, à se scruter mutuellement, à lire nos histoires invisibles, celles écrites sur nos fronts.

— Tu te rappelles les jours où on attrapait un *bibi* et qu'on allait au *Saf-Saf*, à la Marsa, le temps de grignoter un plat de pommes de terre frites et de siroter une *gazouza*. Passer un après-midi ensemble, sans que personne le sache, puis rentrer chacune en catimini, ni vu ni connu. Pas un mot à quiconque...

Ses yeux se remplirent de larmes.

— C'est tout ce que je veux garder de nos vies... nos vies furent des escapades... n'est-ce pas, Farida?

Elle me regarda encore une fois de ses beaux yeux noirs. Les larmes coulaient sur nos joues. Dehors, j'entendais la porte du jardin gémir. Taoufiq allait à la prière de la tombée du jour.

CHAPITRE 10

Jouda

Leila m'a écrit. Sa première lettre depuis qu'elle est partie au Canada. Elle m'a téléphoné quelques jours après son arrivée à Ottawa pour me dire que tout allait bien et puis, le silence. Ce silence me remplissait de doutes et d'appréhensions. M'avait-elle oubliée? Est-ce qu'elle me reprochait toujours mon mariage avec Firas? Y voyait-elle encore une autre preuve que je ne l'aimais pas et que je ne serais jamais pour elle une mère comme les autres?

Depuis longtemps, j'ai compris que ma relation avec ma fille ne serait pas une relation normale jalonnée de petits baisers, de câlins et entrecoupée de temps à autre par quelques larmes et quelques bouderies innocentes. Notre relation était complexe. Une couche par-dessus une autre. Une couche plus épaisse que l'autre. Et pourtant, tout avait si bien commencé. Les sorties, les rencontres, les heures passées ensemble sans se lasser l'une de l'autre. Mais il me semble que mon mariage a fait ressortir tous les sentiments et les émotions qu'on s'était cachés l'une à l'autre. Toute l'amertume, la noirceur et surtout la peur. Oui, la peur pour elle de me voir l'abandonner et la mienne de me faire oublier.

Mais aujourd'hui, j'ai sa lettre entre les mains. J'ai la preuve qu'elle ne m'a pas oubliée et que je serai toujours sa mère. Malgré notre relation compliquée, malgré son départ précipité, malgré mon nouveau mariage.

Il pleuvait. Une pluie d'automne qui faisait dégager l'odeur de la terre devenue sèche par la canicule de l'été. Les grosses gouttes tombaient bruyamment sur les vitres, sur les murs du balcon, sur les quelques voitures garées dans le stationnement. Elles soulevaient la poussière comme la fumée d'un feu qui s'éteignait lentement. Firas était au travail et je n'enseignais pas. D'habitude, je recevais chez moi quelques élèves pour des cours particuliers. Mais ils n'arrivaient que dans une heure. J'ouvris la lettre de Leila. Le timbre collé sur le bord droit de l'enveloppe capta mon attention. Une feuille d'érable rouge. L'emblème de ce pays. J'imaginai Leila entourée par ces arbres aux feuilles rouge éclatant et je frissonnais. La couleur du sang, la couleur des martyrs, la couleur du drapeau tunisien. Mon cœur vivait cet éloignement comme une déchirure sanglante et cette couleur de feu et de sang venait raviver mes peurs. Je retournai l'enveloppe et j'aperçus l'adresse de Leila écrite avec son écriture serrée comme si elle avait toujours peur de manquer d'espace.

2740, avenue Laurier, appartement 301,
Ottawa, Ontario, Canada.

Je fermai les yeux et imaginai cet endroit étranger. Un immeuble en brique, comme ceux qu'on voyait parfois à la télé pendant les nouvelles quand on nous montrait des images de l'étranger, d'immeubles en flammes ou de chats coincés dans des arbres et des pompiers venus les secourir. Des immeubles lugubres, gris, bruns, peut-être à la toiture

pointue, peut-être plate, aux fenêtres presque invisibles, aux encadrements en acier, des rues aux arbres nus, pas de poussière et seulement de la neige. Est-ce possible que ma fille soit allée vivre dans un endroit pareil? Je me sentais encore coupable de l'avoir laissée partir sans avoir vraiment essayé de la retenir.

Mes mains tremblaient et je commençai à lire :

Chère maman,

Voici ma première lettre du Canada. Le pays que j'ai choisi malgré moi ou celui qui m'a choisie. À vrai dire, je ne vais pas mal. À maintes reprises, j'ai pensé plier bagage et rentrer à Tunis. Oublier ce pays, oublier cette ville, oublier cet hiver qui nous engouffre chaque jour un peu plus. Mais j'ai pensé à la bourse que je perdrais, aux cours et aux études que je raterais, à toute la tourmente que je vous causerais. Et alors, je me suis dit qu'il valait mieux rester, malgré la solitude, malgré l'anxiété, malgré le froid. Et je suis restée. Je suis restée pour vous épargner tous ces tracas. Mais aussi, parce que je me suis rendu compte que chaque jour qui passait me faisait oublier un peu Tunis et me faisait connaître un peu plus Ottawa. En quelque sorte, chaque jour me rendait un peu moins Tunisienne et un peu plus Canadienne. Oui, ça semble un peu étrange, mais c'est vrai. C'est l'éloignement qui fait ça. Vous me manquez, je pense à vous, mais entre-temps je commence aussi à regarder autour de moi et je vois un autre pays, une autre ville et d'autres gens. J'ai une nouvelle amie. Elle s'appelle Catherine. Elle est francophone et vient du nord de l'Ontario. Je ne sais pas si elle me tient compagnie ou si je lui tiens compagnie, mais nous nous entendons bien. Elle me parle de politique et je l'écoute. Comme lorsque enfant j'écoutais Farida me raconter

toutes les histoires rocambolesques qu'elle inventait de je ne sais où. Mais les histoires de Catherine ne sont pas extravagantes ou inventées. Ce sont des histoires vraies. Je les écoute, assoiffée de mots, d'émotions et de chaleur humaine. Je comprends ce pays à travers Catherine. À travers la politique qu'elle m'explique. Une histoire de peuples différents, de langues différentes et surtout de pouvoir. Qui a le plus de pouvoir? N'est-ce pas fantastique? En Tunisie, on nous a fait croire que le pouvoir politique appartient au « Père » de la nation. Notre père, le « Combattant suprême », le président Bourguiba, celui qui s'est battu pour nous, pour nous libérer des Français. Puis un jour, ce pouvoir a été donné ou confisqué, selon les versions, à son successeur Ben Ali. Jamais je n'ai pensé que le pouvoir appartenait au peuple ou à ceux qui le représentaient. Catherine est très enthousiaste, elle me paraît toujours heureuse lorsqu'elle parle de politique. Quand elle ne parle pas de politique, elle s'éteint. Quelque chose lui voile les yeux. Je ne sais quoi. Une tristesse profonde qu'on ne peut voir qu'avec les yeux du cœur. Tout compte fait, peut-être qu'elle parle beaucoup pour cacher le silence au fond d'elle, celui qui fait vraiment peur et que nous voulons à tout prix étouffer, enfoncer comme un clou dans une planche de bois et dont nous ne voulons plus entendre l'écho au plus profond de nous. Un jour, peut-être, je la comprendrai mieux.

Mais pour le moment, je considère Catherine comme mon amie et c'est avec elle que j'irai à Montréal en autobus. Une autre ville du Canada que je n'ai vue que brièvement lors de mon arrivée dans ce pays. Je te raconterai tout quand j'irai là-bas. J'ai entendu dire que c'est une grande ville, plus grande qu'Ottawa que je trouve déjà immense. Mes cours à l'université me

font oublier l'étrangeté qui m'entoure et dans laquelle je baigne.

Quand je ne suis pas à l'université ou en compagnie de Catherine, je me sens submergée par un sentiment de solitude. Personne ne me regarde, personne ne me dévisage, ni dans l'autobus ni dans la rue. Chacun marche la tête basse, perdu dans ses pensées ou plongé dans un journal. Et alors pour fuir cette solitude, je me jette corps et âme dans les études. Et quand ça devient trop, c'est Catherine qui me sauve avec ses longs discours sur la politique. Mais surtout pas de soucis, je m'en sortirai.

Et maintenant, j'arrive à toi. Comment vas-tu? Ton travail à l'école et tes cours particuliers? Vas-tu encore au café Les palmiers, notre endroit secret, là où on s'est vues juste avant mon départ? La limonade l'été et le lait de poule l'hiver? Tu te rappelles? Et les mille-feuilles que tu insistais toujours pour partager avec moi. J'en ai encore le goût sucré sur la langue, la crème pâtissière qui fond dans la bouche et les miettes minuscules qui n'arrêtaient pas de tomber sur nos vêtements. Moi, je me rappelle tout ça, parce que c'est justement ces souvenirs, ces détails anodins, de la nappe à carreaux rouges et blancs jusqu'à la couleur de tes yeux qui me rappellent les miens. Tout cela me permet de continuer à aller à mes cours, à faire mes analyses de textes et à passer mes examens. Tout cela me garde en vie et je t'en suis reconnaissante.

Je t'aime.

Leila

CHAPITRE II

Catherine

J'allais partir pour Montréal. Et Leila viendrait avec moi. On irait le 27 octobre pour le grand rassemblement, soit trois jours avant le référendum. Une semaine nous séparerait du jour J. Je me voyais déjà assise dans l'autobus qui ferait le trajet Ottawa-Montréal. C'était ma députée elle-même qui me l'avait dit au téléphone. Au début, Guillaume, son assistant, m'en avait soufflé quelques mots. Je connaissais Guillaume depuis l'école secondaire. Nous nous étions rencontrés par hasard au club des sciences humaines de notre école. J'y allais parce que je m'ennuyais pendant l'heure du lunch. Et lui, la dernière année, était le directeur du club. Mais petit à petit, j'ai trouvé goût aux discussions. Guillaume m'a tirée de la solitude dans laquelle je m'étais engouffrée et m'a initiée à la politique. À la vraie politique, celle du terrain. Nous avons été tous les deux bénévoles avant même les élections fédérales de 1993. Puis, quand il a terminé ses études collégiales, il est devenu assistant au bureau de la députée. Je baignais dans la politique. Les réunions du comté. La distribution de dépliants dans les boîtes aux lettres. Les soupers communautaires pour ramasser des fonds. C'était ma nouvelle famille. Et puis, il y avait Guillaume. Notre amitié était

solide et inébranlable. Il savait tout sur moi, je lui avais tout raconté. Il n'a jamais hésité à m'offrir son soutien. Il a écouté et compris. Compris la saleté du monde dans lequel nous vivions, la bassesse de certains et la détresse dans laquelle je vivais depuis « l'incident ». Ce que j'aimais le plus chez Guillaume, c'est qu'il n'a jamais essayé de profiter de ma faiblesse ou de ma blessure pour se montrer comme l'homme modèle ou l'homme parfait. Il n'a jamais essayé d'exploiter ma situation en se montrant plus aimable, plus gentil ou plus doux... Et c'était un peu ma thérapie, celle dont j'avais besoin. Trouver des gens honnêtes. Des gens à qui je pouvais faire confiance. Des gens qui n'avaient pas quelque chose à prendre de moi ou quelque chose qui les gênait en moi. Après « l'incident », je ne me suis plus crue capable de croire aux hommes, surtout à ceux qui étaient autour de moi. Quand j'ai connu Guillaume, au club des sciences humaines, j'ai pensé qu'il était comme les « autres ». Un autre jeune homme de Sudbury, fou de hockey, ou de ceux qui ne rêvaient que de partir de la ville et de faire leur vie ailleurs. Mais Guillaume était autre. Un jeune homme intéressé par la politique et par les livres. Un peu mon *alter ego* masculin. Même quand j'ai décidé de quitter Sudbury pour venir étudier à Ottawa, il était le premier à m'encourager. « N'y pense pas deux fois, vas-y, c'est l'occasion de voir le monde. » Je souriais encore à cette phrase. Ottawa n'était quand même pas « le monde », juste un peu plus grand que Sudbury. La politique d'un côté et la littérature de l'autre et me voilà en train de me frayer un chemin dans la vie. Mon chemin à moi, juste à moi.

Mes parents voulaient que je reste à Sudbury. Ils avaient déjà rangé « l'incident » dans le placard. Moi, jamais. Je le portais en moi comme une seconde peau. Une carapace encombrante dont je voulais constamment muer, en vain.

La scène de Paul me coinçant sur le mur et sa bouche pesante comme une roche sur la mienne tournait et retournait sans cesse dans ma tête. Partir de Sudbury était devenu pour moi une façon de voir ailleurs. Une occasion d'expulser de ma mémoire ces images qui ne cessaient de m'embrouiller la vision.

Quand j'ai fait la connaissance de Leila à Ottawa, j'ai tout de suite senti que nous pouvions devenir amies. Elle ne savait rien de moi. Rien de ma détresse, rien de la réaction léthargique de mes parents et je me sentais en sécurité, justement car elle ignorait cette face sombre de ma vie. Je ne me sentais pas encore capable de lui raconter tout ce qui s'était passé. Nos discussions sur la politique nous suffisaient. Elles nous ont soudées. Leila aimait les études plus que moi. Elle voulait devenir une grande professeure de littérature. Je n'avais aucun doute qu'elle y arriverait. J'avais l'impression que toute sa famille était derrière elle. Même Farida. Oui, moi aussi je l'appelais comme ça. Leila m'avait montré une photo jaunie d'elle et de sa grand-mère. Une petite femme, l'air frêle, mais bien debout malgré l'âge, une main sur les épaules de Leila, et celle-ci, un sourire hésitant sur le visage. Leila me parlait souvent de Farida. Je m'imaginai l'avoir déjà rencontrée ou l'avoir connue dans une autre vie. Qu'est-ce que j'aurais voulu avoir une telle grand-mère! Elle m'aurait consolée et comprise. Certainement mieux que mes parents. Elle m'aurait prise dans ses bras et permis de pleurer jusqu'à ce que la douleur parte, disparaisse et devienne une simple cicatrice.

Guillaume m'a dit d'aller au Collège Algonquin. C'était l'Association des étudiants du collège qui s'occupait du transport des étudiants d'Ottawa à Montréal dans des autobus. À mesure que nous y approchions, mon anxiété

grimpait d'un cran, puis d'un autre. Elle devenait envahissante, s'emparant de tout mon être. Heureusement que nous n'avions pas de cours le vendredi.

La veille de notre départ, je ne savais pas comment le cours de littérature s'était déroulé. Je voyais Leila bouger constamment sur son siège, parfois elle se retournait carrément vers moi et me lançait un regard inquisiteur avec l'air de dire : « Pourquoi sommes-nous toujours ici ? » Elle, d'habitude si studieuse, si attentive, avait l'air de ne rien suivre. Et moi aussi. Les mots de M. Lalonde rentraient et ressortaient dans mes neurones comme dans des éprouvettes vides. J'étais trop fatiguée et trop tendue par mon obsession du référendum et de ce qui adviendrait dans les jours après. Serions-nous deux pays ou encore un seul ? Est-ce que le Québec deviendrait un nouveau pays dans le monde ? Ou alors, tout reviendrait-il à la normale ?

Ces questions ne me quittaient plus et les mots de M. Lalonde rajoutaient à mon désarroi. La confusion régnait dans ma tête, les mots s'imbriquaient en un grand amas amorphe. Quand M. Lalonde se leva finalement de sa chaise, signifiant que le cours était terminé, je me suis presque retenue pour ne pas me précipiter vers Leila et sortir de la classe en courant. Mon geste ne passa pas inaperçu et M. Lalonde ne rata pas l'occasion de me faire la leçon.

— J'ai l'impression que les choses sont hors de l'ordinaire aujourd'hui, les têtes bougent, les esprits s'évadent, les yeux s'enfuient... et les corps également...

Je faisais semblant de n'avoir rien entendu. Je cherchais maintenant Leila du regard, mais elle était déjà à mes côtés. Je ne savais pas s'il fallait répondre à la remarque de M. Lalonde qui me visait particulièrement.

La présence de Leila me redonna courage et je choisis de me taire, pour le moment. J'allais laisser M. Lalonde

s'énervé et jouer avec les mots comme à son habitude. Leila et moi étions déjà loin de son petit cirque. Dans quelques heures, nous serions toutes les deux dans l'autobus filant en direction de Montréal.

Tête baissée, nous sommes sorties comme des petites filles attrapées en flagrant délit, entendant encore les mots de M. Lalonde et son regard qui nous poursuivait.

— Tu es prête pour demain ?

Je voulais m'assurer à nouveau que Leila n'ait rien oublié. Je me comportais comme une mère qui panique avec ses enfants.

— Mais, oui, je te l'ai répété deux fois ce matin avant le cours !

— Je m'excuse, Leila, mais ce M. Lalonde ne m'a laissé aucune idée claire. Il m'a énervée avec son radotage, et puis as-tu remarqué comment il me visait avec sa dernière remarque en classe ?

— Oublie M. Lalonde ; on se voit quand demain ?

— Sept heures pile, on prend l'autobus pour aller au Collège Algonquin, c'est de là que partira notre autobus pour Montréal. Guillaume m'a dit qu'un certain Yves, un des organisateurs, avait inscrit nos noms sur la liste. Tous les étudiants vont se rassembler à la cafétéria.

— Ça marche !

Leila me quitta, en courant presque à la bibliothèque. Elle voulait encore y passer quelques heures, une façon de se rattraper, pour ne pas être en retard dans ses lectures. Il faisait beau et froid. Montréal nous attendait ! Le compte à rebours allait commencer.

CHAPITRE 12

Leila

Je connaissais Montréal. Enfin, un tout petit peu, de très loin. Plus exactement du hublot de l'avion, le jour où je suis arrivée pour la première fois au Canada, quand les pneus de l'avion ont frôlé le sol de ce pays, dans lequel j'habitais depuis quelques mois, et qui me poussait chaque jour à le découvrir un peu plus. Et pourtant, mon cœur battait jour et nuit pour revoir Farida et l'autre pays que j'avais laissé derrière moi.

Ce premier jour au Canada, j'avais pu voir l'étendue de la ville, les pâtés de maisons qui se reproduisaient à l'infini, le Saint-Laurent qui encerclait la ville comme une ceinture argentée, et surtout la verdure. Des arbres partout. En cercles concentriques, en lignes droites et dispersées. Je comparais ces paysages vivants avec les images sèches et jaunies que je gardais de Tunis le jour de mon départ. Et pourtant il fut un temps où on l'appelait « Tunis la verte ». Où sont partis les arbres de mon enfance ? Et l'herbe verte et moite sur laquelle je n'arrêtais pas de gambader et de culbuter jusqu'à avoir mal aux pieds et à la tête ? Les cyprès, longs et droits, érigés comme une forteresse contre les vents de l'ouest ? Où sont-ils tous partis ces vestiges de mon enfance ? Est-ce donc un mythe qu'on nous a

appris à l'école comme tant d'autres ou alors une réalité graduellement disparue, happée par le désert qui rampe sournoisement et l'urbanisation qui avance à grands pas destructeurs ?

Quand nous sommes arrivés au Collège Algonquin à l'endroit indiqué, l'organisateur, Yves, nous a fait un signe de la tête et nous a demandé d'attendre dans la cafétéria. Il a vérifié que nos noms se trouvaient bel et bien sur la liste qu'il tenait entre les mains. Catherine lui a mentionné que c'était Guillaume, son ami de Sudbury, qui avait envoyé nos noms. Il nous a alors souri, affichant des dents tordues, et a demandé si on voulait boire quelque chose. Nous sommes restées dans un coin de la cafétéria à regarder les étudiants s'assembler, certains se saluant et d'autres en retrait comme nous. Je n'avais ni faim ni soif. Catherine était à mes côtés. Parfois, je me demandais ce que je faisais là. Pourquoi étais-je ici avec ces gens qui des semaines auparavant m'étaient des inconnus, des étrangers ? Catherine, Guillaume, Yves et tous les autres. Il y avait quelques mois, les gens que je connaissais avaient d'autres noms et d'autres visages : Farida, Jouda et Taoufiq.

Qu'est-ce que j'allais faire à Montréal ? Assister en direct à l'éclatement d'un pays ou peut-être participer à un sursaut collectif qui le tiendrait ensemble ? Et pourquoi vouloir m'insérer dans ce puzzle dans lequel je me sentais de plus en plus perdue ?

Catherine me tira de ma rêverie et nous sommes montées dans l'autobus rempli déjà de jeunes gens qui parlaient fort et rigolaient, l'air détendu.

Pendant le trajet, je me suis laissé enchanter par cet air d'excitation qui nous enveloppait. Les chants, les slogans, les petits drapeaux remplissaient l'autobus d'une atmosphère festive. Catherine se trouvait entre deux mondes.

Parfois, elle s'emballait avec les autres étudiants, l'air pompeux, ressemblant à une Jeanne d'Arc des temps modernes qui allait vaincre le destin et maintenir le pays uni. Et parfois, elle s'enfermait dans un mutisme en se contentant de regarder la route, découragée par les récents sondages dont elle avait eu vent ce matin en écoutant les nouvelles.

Nous sommes arrivés dans un grand terrain de stationnement. Notre bus jaune s'est retrouvé avec des centaines d'autres bus jaunes, tous à la queue leu leu, chacun attendant son tour pour stationner.

— Nous ne sommes pas loin de la Place du Canada. Ça va être le cœur de la manifestation. On va battre à l'unisson. Il faut rester ensemble comme deux aimants. Je suis le nord et tu es le sud...

En lançant ces mots, Catherine éclata de rire. Un rire nerveux et contagieux qui me toucha, moi aussi... La main dans la main, nous avons gardé silence. Prêtes à nous fondre dans la foule, prêtes à écrire l'Histoire.

Une marée humaine serait trop peu pour décrire le nombre de personnes que j'ai vues devant moi. Des personnes à n'en plus finir. Toutes arboraient le rouge et le blanc. Couvertes de drapeaux rouge et blanc, leurs visages peints de feuilles d'érable au rouge à lèvres ou à la peinture pour enfants. Catherine était transportée ailleurs. Le corps à mes côtés et l'esprit en communion avec la foule. Nous étions entourées d'immeubles, des sortes de gratte-ciel qui me donnaient le vertige. Les arbres avaient perdu une grande partie de leurs feuilles. Celles-ci formaient un tapis sous nos pieds de couleur brun et jaune clairsemée d'orangé et de rouge. Les feuilles écrasées sous les pieds des manifestants se soulevaient chaque fois que le vent soufflait. Les chants n'ont pas cessé. Tout y passait. L'amour du pays, l'amour d'un autre peuple.

Baignée par cette foule, poussée d'un bord puis vers l'autre, comme sur le pont d'un bateau au milieu d'un océan déchaîné, je ne cessais de penser à Farida, ma grand-mère. Ces gens qu'elle n'avait jamais rencontrés, ces gens qu'elle ne rencontrerait jamais, me voilà parmi eux. Me voilà sortie du « trou », l'endroit où elle a grandi, où j'ai grandi, pour venir ici, me retrouvant dans la rue entourée de slogans politiques et de passions pour un pays qui n'est pas le mien.

Que d'histoires à lui raconter ! Celles d'une femme, tout habillée de rouge, les yeux brillants, une main sur un drapeau et l'autre sur le cœur comme si elle voulait dire que les deux ne faisaient qu'un. Celle d'un homme habillé moitié en bleu et moitié en rouge, comme pour signifier que les deux couleurs cohabitaient en lui sans peur.

Des histoires de rues qui se remplissaient, de voitures qui klaxonnaient, de personnes qui défilaient, conquérant l'espace public pour en faire le leur. Et puis, bien sûr, les politiciens.

Les uns après les autres, des voix aux timbres qui changeaient, aux intonations mélodieuses pour faire vibrer la foule. Et les cris de celle-ci, les chansons dans les haut-parleurs, les paroles des politiciens qui jouaient avec les cœurs comme avec un yoyo. J'allais tout raconter à Farida. Tout lui écrire. Mot après mot. Phrase après phrase. Elle serait témoin de ma découverte. Comme si elle était à mes côtés, comme si elle était notre amie, à moi et à Catherine.

Celle-ci, l'air un peu perdu, émue par la foule, les bruits, les mots, marchait, son corps collé au mien. Je mis mon bras autour d'elle. Elle fut surprise par mon geste spontané et fit la même chose. La chaleur physique nous rapprocha l'une de l'autre. Quelque chose dans les immeubles autour de nous me réconfortait aussi. La pierre vieille et

solide avait un air bienveillant. L'architecture ancienne, impressionnante et magnifique, nous observait en silence. Combien de personnes ces pierres avaient-elles vu déferler devant elles depuis qu'elles avaient été empilées les unes sur les autres par les mains de travailleurs anonymes? Et aujourd'hui, je me sentais faire partie de ce pays qui se bâtissait encore malgré ses douleurs de contraction, malgré ses divergences d'opinions.

CHAPITRE 13

Farida

Cette nuit, je n'ai pas pu fermer l'œil. Est-ce la mort qui se manifestait en me gardant éveillée? Le début de l'éternité. Ni jour ni nuit. La conscience en permanence. Ou les rêves sans cesse. Les bruits si subtils le jour devenaient envahissants la nuit. Un chat qui miaulait devenait un lion qui rugissait, les branches de l'arbre qui se frottaient sur la fenêtre se transformaient en griffes d'un monstre qui dépeçait sa proie et les gémissements des gonds d'une porte qui grinçait se métamorphosaient en grondements effrayants d'un tonnerre lointain. Voilà où j'en étais. Un corps frêle et un cerveau en délire qui ne voulait plus se calmer. Seule la mort me délivrerait de ce calvaire. Ni les pilules que m'apportait Taoufiq chaque jour en insistant pour que je les prenne à la même heure, ni les prières qu'il murmurait en posant sa main sur mon front, ni les visites quotidiennes des voisines ne me soulageaient. Elles m'aidaient à m'oublier pendant quelques instants. Puis les pensées reprenaient et ne me lâchaient plus. Les pilules me rendaient tellement léthargique que je faisais semblant de les prendre, puis je les jetais dans la toilette en tirant la chasse d'eau. Je ne voulais pas que Taoufiq le sache. Ça l'énerverait. Les prières qu'il me lisait en me tenant le front

ou la paume de la main me calmaient momentanément. En fait, c'était sa présence à mes côtés qui me rassurait. Les mots, je ne les entendais pas et les comprenais à peine. Mais c'est la chaleur de sa paume dans la mienne qui me réconfortait et me faisait croire que j'étais encore la jeune mère qui a tout sacrifié pour le bonheur de son fils.

C'étaient les retrouvailles de nos chairs l'une contre l'autre qui me soulageaient. Des retrouvailles qui se souvenaient du temps où les deux baignaient dans le liquide chaud de mon corps. Les mots n'arrivaient que faiblement à mes oreilles, ils n'importaient plus. Et puis il y avait les visites des voisines. Une soupe aux légumes, une crème aux noisettes, du thé à la menthe. La douceur des aliments qui calmait mes émotions et irriguait mes veines. Chaque jour, elles me faisaient cadeau d'une saveur. Ces saveurs que je n'ai jamais pu reproduire dans ma vie, ces saveurs qui ont disparu avec la mort de ma mère et que je n'ai jamais pu retrouver en rentrant dans la cuisine pour préparer à manger. Je n'ai jamais eu l'aisance que Fatma et plein d'autres femmes dans ma famille avaient. Ma passion était ailleurs, dans les mots et les livres. Dans la contemplation et le silence, dans la poésie et la sensibilité. Et entre-temps, j'ai laissé ma vie décrépir. Le malheur a pris le dessus sur moi et le bonheur, dont je connaissais les contours seulement à travers mes livres, s'est graduellement effrité. Même la seule fois où j'ai osé aimer un homme, ce fut un mirage. Un baiser furtif et une caresse éphémère, le temps d'une minute, l'effet d'une éternité. Un mur nous séparait pour la vie. Kaddour n'a jamais pu devenir mon mari. Personne ne le voulait, à commencer par mon père. Celui qui m'a choisi l'homme que je n'aimais pas a refusé celui que j'aimais.

— Kaddour est un simple commis, il n'a même pas de père. Il s'appelle Kaddour Ben Mbaraka. *Mbaraka*, c'est le

nom d'une femme. Ce Kaddour est affilié à sa mère. C'est un bâtard, vois-tu? Comment une femme d'une grande famille tunisoise accepterait-elle un homme de la campagne et pire qui n'a pas de père? Jamais je n'approuverai un tel mariage!

Et il a joint ses paroles à ses actions. Il a décidé de me laisser sa maison en héritage à condition que je n'épouse pas Kaddour. Je me suis trouvée à choisir entre un homme que j'avais osé aimer et l'avenir de mon fils. Vivre avec mon fils sans toit ou vivre avec un homme dans la rue. J'ai défendu Kaddour, comme jamais je ne l'avais fait dans ma vie. J'ai défendu son nom de famille comme si c'était le mien.

— Et pourquoi un bâtard n'a pas le droit de se marier, de vivre comme tout le monde?

J'ai répété cette phrase des centaines de fois devant les yeux ahuris de mon père, le regard indifférent de mon oncle Salah et les yeux sympathiques de ma cousine Fatma.

— Il a le droit de se marier, mais pas avec une femme d'une bonne famille, peut-être avec une bâtarde comme lui, une *goora* de sa classe.

Ainsi mon père me répondait.

— Tu as voulu divorcer et tu as obtenu ton divorce. Très bien! Maintenant, ne viens pas essayer de me convaincre que tu vas m'associer à un pauvre type comme Kaddour, qui travaille comme un *chaouch*, assis du matin au soir devant la cour de justice. Une honte, je serais la honte de toutes les familles...

— Au moins lui, il a le certificat d'études primaires, Kamel n'avait rien et il nous a rendus la risée de tout le monde. N'est-ce pas ça qui fait honte...

Oui, je suis devenue cette effrontée, cette insolente. Capable de répondre à son père. Mais rien ne marchait,

même pas l'insolence. Mon père avait tous les pouvoirs et surtout il avait encore l'argent. Moi, je n'avais rien, que quelques mots qui ne pouvaient rien changer.

Mon père m'a fait choisir entre deux hommes.

Choisir entre l'homme que j'aimais, pour lui-même et pour le bonheur qu'il me procurait, et l'avenir de mon fils que j'élevais avec l'argent de mon père. Lequel des deux l'emporterait ?

C'est mon amour pour mon fils qui l'a emporté. Fatma m'a dit que je devais choisir Kaddour, car il avait l'air d'un homme bien, et même si je vivais pauvre, je serais au moins heureuse. Mais je ne l'ai pas écoutée. Non pas qu'elle disait faux, mais parce que je n'arrivais pas à me convaincre. Je n'ai jamais eu le courage de me lancer dans le vide. Avec Kaddour, c'était le vide. Et j'ai hésité. L'amour maternel ne m'a pas laissée vraiment choisir. L'amour maternel est la force la plus opprimante que j'aie connue. Je n'ai pas pu m'en libérer et le résultat était là, dans ce lit, seule, à quelques pas de la mort, écoutant la respiration lourde de Taoufiq qui me parvenait de la chambre d'à côté, mais qui, tout compte fait, me reconfortait en me disant que j'étais encore vivante... encore.

CHAPITRE 14

Taoufiq

Je l'ai trouvée ce matin. Toute raide. Toute blanche. Une main sur le cœur et l'autre étendue près du corps. Les yeux ouverts, elle regardait le plafond, comme si quelque chose attirait son regard vers le haut. On aurait dit qu'elle souriait. Je reconnaissais ce petit rictus, presque invisible. J'ai grandi avec. Elle est partie pendant la nuit, sans m'appeler, sans m'avertir, sans gémir. Elle est partie dans le silence. Celle qui m'a mis au monde, élevé, qui ne m'a jamais laissé tomber, qui a sacrifié sa vie pour la mienne, qui a élevé ma propre fille. Elle est partie pendant la nuit alors que je ronflais, les yeux bien fermés et l'esprit vagabond.

Elle est partie cette battante qui m'a défendu contre vents et marées. Elle est partie sans que je lui tienne les doigts, sans que je m'assoie à ses côtés, sans que je lui frotte les mains et les pieds, une dernière fois, pour qu'elle n'ait pas froid. Elle est partie sans me dire au revoir. Ma mère a été tout pour moi depuis que je courais dans la cour intérieure de la maison de mon grand-père jusqu'au jour où elle est venue habiter chez moi pour s'occuper de Leila, après le départ de Jouda. Qu'est-ce qu'elle n'a pas fait pour moi ? Et même quand les gens, à commencer par mon grand-père, lui disaient qu'elle m'élevait comme une

fillette et que j'allais devenir un incapable, elle n'a jamais cessé de m'aimer. Toute sa vie, elle a fait semblant de ne pas entendre les critiques, les demi-mots, les sous-entendus, les sarcasmes et même les injures enrobées de conseils jamais sollicités, et pourtant tant de fois prodigués. Elle a surmonté l'oppression de mon grand-père déguisée en amour paternel et survécu à la faiblesse de mon père qu'il crachait avec tant de violence. Toute seule, elle s'en est sortie. Toujours forte, toujours debout. Parfois, affaiblie certes, mais jamais courbée, jamais abattue. Même si chacun voulait un morceau d'elle. À commencer par mon grand-père qui l'a mariée à son neveu, mon père, pour préserver sa fortune qui, de toute manière, a fini par disparaître. Puis qui a voulu la garder chez lui pour lui tenir compagnie pour affronter sa propre solitude et sa vieillesse angoissante. Ensuite, mon père, celui qui a toujours vu en ma mère une femme plus intelligente que lui, une menace qui l'intimidait et lui rappelait constamment sa faiblesse. Mon père s'est caché derrière l'alibi que ma mère ne savait pas cuisiner ni bien s'occuper des affaires ménagères pour la diminuer, l'humilier et la violenter. Et comme si cela n'était pas assez pour lui, il a essayé de la briser en deux, la mettre à plat ventre et la rendre malléable. Mais c'était mal connaître Farida. Elle a résisté et résisté jusqu'à ce que mon père s'en aille. C'est lui qui a finalement perdu la bataille. Perdu sa fortune, sa femme et son fils.

Elle est partie, celle qui m'a appris à lire, celle qui m'a envoyé à l'école et a tout fait pour que j'obtienne un diplôme et que j'aie une bonne éducation. Elle est partie, celle qui n'a jamais pu réaliser son propre rêve et devenir institutrice. Malgré tout, elle a réussi à devenir la mère d'un homme éduqué et surtout la grand-mère d'une fille

qui étudie la littérature dans ce pays lointain qu'est le Canada.

Face à ce corps immobile, fragile et rabougri, je me tenais maladroit ne sachant quoi faire ni comment me comporter. Appeler un docteur pour constater la mort de celle qui m'a enfanté, partir à la mairie pour obtenir un certificat de décès, aller au cimetière pour demander aux agents funéraires de creuser une tombe et de commencer les préparatifs de l'enterrement. Par où commencer ? Devant son corps inerte et inanimé, je me sentais comme le petit garçon que j'étais, en train de chercher un refuge dans la chaleur des bras de sa mère. Quand mon père entrait dans ses rages interminables, c'était elle qui me protégeait. Quand mon père nous a abandonnés et que nous sommes devenus presque des otages chez mon grand-père, c'était elle qui persuadait ce dernier, lui qui comptait ses sous avec tant d'amour et d'avarice, de m'acheter des manuels scolaires. Et quand tous les hommes de notre famille se moquaient de moi en insinuant que j'étais un gamin efféminé, gâté et dorloté par sa mère, qui n'avait aucun avenir devant lui et qu'il allait devenir un autre « bon à rien », c'était elle qui s'opposait farouchement à leurs médisances en leur jetant en pleine figure leur hypocrisie.

« Alors si vous êtes si bienveillants, si vous avez à cœur l'avenir de mon fils, pourquoi n'avez-vous pas cherché son père et ne l'avez-vous pas forcé à s'occuper de son garçon ? Vous savez très bien où le trouver, chez sa maîtresse, n'est-ce pas ? »

Jamais elle ne s'est gênée de rappeler, à ceux qui semblaient craindre pour mon avenir et ma virilité, leur vérité. Mais rares étaient ses alliés. Mon oncle Habib, celui qui aurait pu être son « sauveur », a toujours gardé le silence. Certes, il est devenu un professeur brillant et un poète

reconnu, mais il a laissé sa sœur se débattre, subir à la fois le joug de son mari et celui de son père sans bouger le petit doigt, sans piper mot. Rien. Sauf Fatma. La cousine de ma mère, celle que j'appelais tante Fatma. Elle est restée fidèle à leur enfance, à leur complicité, à leur malheur commun. Tante Fatma savait très peu lire et encore moins écrire, mais elle savait lire les yeux et les cœurs. Elle m'a toujours traité comme son propre fils et m'a toujours préparé les mets que j'adorais et que ma mère ne savait pas cuisiner. Toutes les *briks* à l'œuf que j'ai mangées chez elle, et la *madfouna*¹ aux tripes et aux boulettes de viande qu'elle insistait pour me faire manger jusqu'à la dernière bouchée avec un filet de jus de citron. Toujours propre, toujours bien soignée et surtout toujours prête à m'offrir ses plats et son affection.

Je radotais et j'oubliais le corps de ma mère étendu sur le lit. *Inna lil'Allah oua Inna Ilaïhi Rajioun*².

Doucement, je m'approchai d'elle. Je lui fermai les yeux. Je la recouvris de sa couverture. La même, celle avec les petites gazelles du désert que je comptais avec Farida pour lui prouver que je connaissais mon arithmétique, et que nous avons utilisée à maintes reprises pendant les soirs d'hiver en essayant de trouver un peu de chaleur, assis face au réchaud au kérosène, grelottant de l'humidité qui suintait des murs. Cette même couverture, râpée et usée, servait maintenant pour couvrir ce corps frigidé, celui de ma mère.

Une immense tristesse m'envahit. Je n'allais plus revoir Farida. Qu'allais-je dire à Leïla ?

1. Plat ancien fait à base d'épinards broyés, de haricots blancs, de boulettes de viandes ou parfois de tripes ou d'abats de bœuf.

2. À Dieu nous appartenions et à Dieu nous retournerons.

CHAPITRE 15

Jouda

Il m'appela chez moi le matin. Je n'avais pas entendu sa voix depuis des années. Mais je l'ai tout de suite reconnue. Un peu vieillie, un peu lasse, trop faible, un murmure de détresse.

— Seul Dieu est éternel.

J'ai compris qu'il y avait mort.

— Farida? répondis-je, la voix déjà étranglée par l'émotion.

— Oui, elle est partie, puis il éclata en sanglots.

Comme un petit garçon. Au début, des hoquets successifs, puis des gros sanglots. Jamais je ne l'avais entendu aussi confus et aussi bouleversé. L'idée de l'imaginer de la sorte me fit mal.

— Jouda, ma mère est partie, elle n'est plus de ce monde.

L'homme que j'avais quitté depuis des années m'appelaient en pleurant pour me dire qu'il avait perdu sa mère. Qui l'aurait cru? Je n'avais plus pensé à Taoufiq, je l'avais sorti de ma vie. Depuis que j'avais commencé à revoir ma fille Leila, il n'était devenu qu'un vague souvenir d'une relation dont je n'étais jamais convaincue. Malgré tout, Leila restait toujours le maillon de cette relation qui nous

unissait et Farida en était le pilier. Je ne savais quoi dire. Désormais, Farida ne serait plus parmi nous. Elle ne serait plus celle qui nous garderait soudés, même faiblement. La rupture était consommée.

— Et comment est-elle morte ?

Il pleurait encore, les sanglots étaient remplacés par des gémissements ponctués de pauses.

— Dans son sommeil... je l'ai trouvée ce matin sur son lit. Le docteur m'a dit que son cœur s'était arrêté de battre.

Une vie aussi complexe que la sienne achevée par une mort aussi simple. Était-ce peut-être un cadeau du ciel pour celle qui pendant des années n'avait fait que se battre pour ceux qu'elle aimait ? Le cœur a flanché. Le moment du repos éternel était venu.

Brusquement, Leila apparut devant mes yeux.

— Et Leila ?

Il poussa un autre gémissement, cette fois proche d'un soupir qui ne se terminait jamais.

— Je ne sais pas comment lui dire, elle sera simplement atterrée par la nouvelle.

— Je vais l'appeler, je m'en occupe, tu peux lui parler après... après que je lui aurai téléphoné.

Mes mots paraissaient le soulager, il s'arrêta net.

— Jouda, viendrais-tu aujourd'hui ? On va essayer de l'enterrer cet après-midi.

Revoir Taoufiq ? Revoir l'homme que je ne voulais plus revoir ? Cette fois, sans même la présence de Farida et sans celle de Leila. Je ne savais plus parler. Quelques mots me vinrent à la bouche, un peu subitement.

— D'accord, je vais être là. Je dois prendre une journée de congé. J'appelle au travail d'abord.

Il ne dit rien. Il raccrocha abruptement. Il me semblait avoir entendu un merci, mais je n'en étais pas sûre, c'étaient peut-être mes oreilles qui imaginaient l'avoir entendu. Jamais il n'avait voulu que je travaille, que j'aie un emploi ou que je sois indépendante. Il voulait tout me donner et il m'avait perdue. Mais tout cela était du passé. Il fallait que je m'occupe du présent et rapidement. J'irais chez lui, par respect pour l'âme de Farida et surtout parce que Leila ne sera pas avec nous.

Les pensées tournoyaient dans ma tête à vive allure. Fallait-il appeler Leila maintenant ou fallait-il attendre? Attendre que le corps soit enterré et que les esprits se calment. Mais, qu'allais-je lui dire, au juste. «Allô, Leila, comment vas-tu? Je voulais te dire que Farida est décédée.»

Et comment réagirait-elle? Toute seule, sans famille, sans personne. Peut-être voudrait-elle venir, peut-être serait-elle inconsolable? Et d'ailleurs, je ne l'avais appelée qu'une seule fois; nous nous écrivions de temps en temps. Et si je ne lui disais rien et si je lui cachais la mort de Farida pendant quelques jours, elle ne me pardonnerait jamais. Elle ne me parlerait plus pour le restant de mes jours.

Il était dix heures du matin ici et donc quatre heures du matin à Ottawa. Trop tôt pour réveiller Leila. Je me décidai de l'appeler un peu plus tard durant la journée, en fin d'après-midi ou en soirée, une fois qu'elle aurait terminé ses cours et serait rentrée chez elle pour se reposer.

Quand j'arrivai à la maison de Taoufiq, je sentis un serrement de cœur. J'aurais voulu rebrousser chemin et ne pas le revoir, ni lui, ni la maison, ni tout ce monde. Ne pas revoir le passé et me rappeler la douleur de ces années. Mais la vue des chaises alignées devant la clôture qui longeaient le jardin, les quelques hommes, la mine basse assis en silence, venus offrir leurs condoléances, me

fit changer d'avis. Je n'ai pu faire demi-tour. C'était comme si je trahissais la mémoire de celle qui m'avait laissée partir sans hésitation. Farida m'avait ouvert la porte de la liberté. Farida m'avait sauvé la vie. Je ne la laisserais jamais partir sans l'embrasser et sans lui souffler un dernier merci.

Je trouvai Taoufiq assis à l'intérieur entouré de quelques hommes que je ne connaissais pas. Je restais debout dans le hall, un peu déboussolée de revoir la maison de Leila. Il n'y avait pas trop de choses qui avaient changé. Les mêmes meubles, vieux et lugubres, tels que je les avais connus dans notre premier appartement. Quelques nouvelles photos avaient fait leur apparition sur les murs, l'œuvre de Leila, sans doute. Sinon, les mêmes tapis, un peu plus élimés par le temps et par les pas et, surtout, la même ambiance qui régnait encore. Taoufiq vint vers moi. Je le reconnaissais à peine, avec sa barbe grise et son front dégarni. Seuls ses yeux étaient restés pareils, vifs et un peu froids. Tout le reste avait changé, la vieille avait bien fait son œuvre. On s'est dévisagés sans un mot. La mort avait tout rafflé, elle nous avait laissés nus et vulnérables, l'un en face de l'autre. Puis, comme s'il s'était réveillé d'un songe, il me fit signe de la main en me montrant une pièce dont la porte était entrouverte.

— Les femmes sont là, et ma mère aussi.

C'était Fatma, la cousine de Farida, qui m'a reconnue et qui m'a emmenée vers le corps de la défunte. Elle était toute petite, elle m'est apparue encore plus menue qu'elle ne l'était en réalité. Couverte d'un linceul blanc d'où on ne pouvait voir que le visage. Elle semblait plus jeune que son âge, les rides presque disparues, les yeux fermés, elle avait l'air d'être déjà dans un autre monde.

Fatma, les yeux rougis, les cheveux toujours raides et tout gris, me dit à voix basse :

— Tu peux l’embrasser et lui dire au revoir.

Je déposai un baiser furtif sur les joues creusées de Farida. On dirait que la mort lui avait dévoré toute la chair qui lui restait, ne laissant qu’une peau maigre et des os saillants. Puis, discrètement, je trouvai une place parmi toutes ces femmes. Les voisines, les amies et les membres de la famille. En silence, je remerciai cette femme qui fut un jour ma belle-mère. Je remerciai ce corps inerte qui, une fois, me sauva la vie. Une vie que Taoufiq, son propre fils, avait dessinée pour moi et dans laquelle je figurais comme une poupée sage et souriante. Farida m’a permis d’effacer ce dessin et d’en faire un autre. Le mien. Un dessin maladroit où j’apparaissais comme une femme avec mes défauts et mes faiblesses et surtout avec mes rêves. Un dessin compliqué avec des nuages, un soleil, un avion, un désert et de la neige. Un dessin avec Leila au milieu. Son visage ne me quittait plus. Comment allais-je lui dire que Farida était morte ?

CHAPITRE 16

Leila

J'ai presque oublié tout le débat sur l'indépendance du Québec. Mon escapade à Montréal avec Catherine a pris fin quand notre autobus nous a déposées là où nous étions partis le matin. Notre fébrilité s'est transformée en grande fatigue. Nos discussions animées se sont tues. Mes travaux s'accumulaient et il fallait que j'avance. J'ai promis à Catherine que lundi soir, j'irais chez elle regarder les résultats du référendum à la télé. Le lundi matin, je n'avais pas de cours et d'habitude j'allais étudier à la bibliothèque, mais pas ce jour-là. Je suis restée à l'appartement. Je tournais un peu en rond. Je regardais par la fenêtre. Le jardin derrière mon immeuble était jonché de feuilles mortes. Une couverture brune sur laquelle les petits écureuils sautillaient allègrement comme sur un tremplin, de long en large, et parfois y grattaient frénétiquement à la recherche d'un gland ou d'un petit fruit enfoui dans la terre, miraculeusement épargné. Les vents des derniers jours avaient dépouillé les arbres de leurs feuilles. Certaines résistaient encore, tenant à peine par un petit bout. J'avais un travail à remettre pour mon cours de littérature. Je voulais écrire sur Victor Hugo. C'est Farida qui fut la première à m'initier à la lecture,

puis à la littérature. Mes premiers mots lus, mes premières phrases écrites, mes premiers livres dévorés.

Bien sûr qu'il y avait les petites filles modèles de la comtesse de Ségur et les aventures de Martine, ces petites héroïnes qui peuplèrent mon imaginaire d'enfance, mais plus tard, elle me parla de Victor Hugo. Farida en était obsédée. Son génie d'homme de lettres, mélangé aux tragédies familiales successives qu'il avait vécues, l'a toujours fascinée et en quelque sorte inspirée dans sa propre vie.

Je me rappelais qu'un jour, alors que je m'ennuyais dans ma chambre, j'étais allée chez Farida pour tuer le temps comme je le faisais bien souvent les jours où j'avais congé. Je l'ai trouvée à son habitude, allongée sur son lit, les jambes croisées et sa radio sur la commode. Je m'assis sur mon fauteuil préféré. Je n'étais pas certaine si elle m'avait aperçue entrer ou non. Elle était plongée dans la lecture. Je regardais par la fenêtre qui donnait sur la terrasse. Je devais avoir douze ou treize ans et le jardin était en fleurs. C'était l'époque où je voyais de plus en plus ma mère et Farida comptait de moins en moins dans ma vie.

Farida sentait ce détachement et avec le temps j'ai compris qu'il lui faisait de la peine. Je restai un moment dans sa chambre sans lui adresser la parole. J'attendais. Puis finalement, elle déposa son livre sur la commode, à côté de la radio. Nos regards se croisèrent. Elle avait l'air bouleversée. Quelque chose d'étrange l'avait prise ce jour-là. Elle me confia des choses inhabituelles pour les oreilles de la petite fille que j'étais.

— Je viens de relire Victor Hugo. Le poème sur la perte de sa fille. Je n'en reviens pas, il est sublime.

— Elle est morte, sa fille ?

— Oui, noyée en bateau.

Je fus choquée.

— Peut-on mourir jeune? Avant même ses parents!

— La mort vit parmi nous... me répondit-elle, sans me regarder.

— Mais pourquoi lis-tu des textes tristes? Pourquoi pas des textes joyeux, rigolos, quelque chose qui te rend heureuse?

— Je n'ai jamais été heureuse et je ne veux plus l'être. Une fois, j'ai voulu être heureuse, mais la tristesse m'a rattrapée.

— Quand ça?

— Quand j'ai pensé avoir trouvé l'homme que j'aimais.

Je devins toute rouge. Je n'avais jamais parlé avec Farida d'amour et de garçons.

— Ne sois pas gênée, ce sont des choses normales qui arrivent. Ta mère ne t'en a pas parlé?

— Non...

— Elle le doit. Un jour, elle le fera, j'en suis sûre.

— Et que s'est-il passé après?

— Rien. Mon père n'a jamais voulu que je l'épouse, parce qu'il n'était pas un homme riche. Il était pauvre et ne venait pas d'une grande famille. Voilà son crime. Ton grand-père, mon ex-mari, était soi-disant un homme riche, mais il est décédé sans le sou dans une *oukala*, comme les pauvres. Il n'était pas très intelligent. Il savait à peine écrire son nom. Pire, il détestait tout ce qui lui rappelait son ignorance, surtout quand c'était moi.

— Et pourquoi les histoires de Victor Hugo te plaisent-elles?

Elle ne répondit pas et, à la place, elle commença à lire :

*Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.*

*Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.
Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit¹.*

Sa voix tremblait. Elle s'arrêta, hésita un moment, puis me regarda en plein dans les yeux.

— Tu sais Leila, si j'avais à choisir un homme, un homme comme Victor Hugo serait mon préféré. Intelligent, cultivé et surtout sensible. Un homme qui pourrait me faire pleurer par les mots. Mon frère Habib est devenu un grand homme de lettres, mais il ne m'a pas aidée. Fatma n'avait pas tort, c'était un peureux. Lui, Victor Hugo, il est loin de moi, et pourtant il m'a tellement confortée dans mes moments de détresse.

À l'époque, je ne comprenais pas trop ce qu'elle voulait me dire. Mais maintenant, je me sentais davantage capable de saisir les subtilités de son geste et de ses mots. Ils étaient telle une aiguille qui piquait la bulle où je m'étais un peu enfermée avec la réapparition de ma mère dans ma vie. Farida était un peu jalouse de ma mère. Celle qui était venue tard pour assumer son rôle de mère et qui a trouvé la table déjà bien mise. Le temps avait bien fait les choses. Il m'a rendue plus sensible.

Je préparais un ragoût de poulet aux légumes. J'ai trouvé la recette par hasard dans un magazine qui traînait au bureau de notre département et j'ai décidé de l'essayer.

La casserole sur le feu et les aliments en train de mijoter, j'ai finalement pu ramasser mes idées qui s'agitaient dans plusieurs directions et m'asseoir pour commencer à écrire. Farida, ma mère, mon père, le référendum, tous

1. Extraits de *Dès demain l'aube*, poème de Victor Hugo.

pouvaient attendre. Je voulais écrire sur Victor Hugo, et comment il avait trouvé dans la mort déchirante de sa fille la force d'écrire son roman le plus célèbre, *Les Misérables*.

J'avais à peine commencé à écrire que le téléphone sonna. C'était toujours Catherine qui m'appelait pour parler des études ou pour se plaindre de tous les textes littéraires qu'on nous faisait lire. On passait plus de temps à rigoler qu'à faire autre chose. Parfois, c'était mon père qui demandait de mes nouvelles. On ne parlait pas trop longtemps. Ça coûtait cher. Il me disait l'essentiel et c'était terminé. Il me parlait du temps qu'il faisait, de son jardin et rien d'autre. Et moi je lui parlais du temps qu'il faisait, de mes cours et jamais de ma solitude. Entre-temps, ce sont les lettres de Farida qui remplissaient ma solitude.

En décrochant le téléphone, et en entendant le petit déclic distinct, j'ai vite compris que c'était Tunis...

— Comment vas-tu ma chère Leila?

La voix de ma mère tremblait un peu.

— Bien, je m'apprêtais à commencer à rédiger un texte.

— Ah! tant mieux. Je ne voulais pas te déranger.

— Non, pas du tout, comment va tout le monde là-bas?

Elle ne répondit pas. Un petit silence que je ne pouvais pas déchiffrer. C'était un peu étrange, car ma mère avait toujours une aisance avec les mots.

— Leila, j'ai une bien mauvaise nouvelle...

Mes mains devinrent toutes moites. Je sentis le combiné du téléphone presque glisser. Une maladie, un accident de voiture, un décès. Et soudain, Farida me vint à l'esprit. Je voulais la revoir. Je ne voulais pas qu'elle parte.

— Tu sais, Leila, on va tous partir un jour, c'est la volonté de Dieu...

Les battements de mon cœur se succédaient, comme les quelques feuilles qui tombaient encore. Farida est partie. Je ne voulais pas entendre ces mots. Je voulais raccrocher le combiné.

— Farida, ta grand-mère...

Un son partit de ma bouche. Pas un cri, pas un hurlement, mais une longue plainte dont je ne me serais jamais sentie capable, mais que la disparition de Farida avait rendue possible. Même l'annonce de sa mort me faisait découvrir quelque chose de nouveau.

J'entendais la voix de ma mère qui me disait les phrases banales qu'on répétait automatiquement avec chaque mort : elle est partie paisiblement, elle n'a pas souffert, tout a été si rapide, elle sera dans un meilleur endroit. Mais ces phrases étaient tellement faibles devant les sons successifs qui s'alignaient dans ma bouche en voulant sortir.

— Leila, ton père n'avait pas la force de te le dire, c'est moi qui l'ai fait à sa place.

Peu importe qui était le messager. Le message était horrible. Personne ne pourrait l'adoucir. Ni mon père ni ma mère. Farida était partie et moi qui croyais tout ce temps qu'elle ne partirait jamais.

Tout tournait au ralenti. Les mots de ma mère, les idées dans ma tête.

— Leila, tu es une grande fille... Farida est partie, *rabbi yarhamha*². Toi, tu dois rester forte, n'est-ce pas *ya aziziti*³?

— Je veux rentrer à Tunis.

2. Que Dieu la bénisse. Formule dite quand une personne est décédée.

3. Ma chérie.

Je ne savais pas ce qui m'avait pris, mais c'était la première idée qui m'était venue à l'esprit.

— Mais voyons Leila, tu ne peux pas laisser tes études. Tu viens tout juste de commencer.

— Maintenant que Farida est partie, peu importe mes études... je veux la revoir pour une dernière fois.

— Mais non Leila, tu ne peux pas faire ça. Farida, que Dieu bénisse son âme, a été enterrée cet après-midi. Même si on avait attendu le lendemain matin, tu n'aurais jamais pu arriver à temps. Écoute, ma chérie, calme-toi. On n'y peut rien. C'est la volonté de Dieu.

— Je veux m'asseoir à côté de sa tombe, je veux lui dire adieu même si elle est déjà enterrée.

— Oui, tu le feras *incha'Allah*, mais pas tout de suite, une fois à Tunis, pour les vacances.

La fumée remplissait la cuisine. Le ragoût brûlait. Je lâchai le combiné, éteignis le bouton de la cuisinière et ouvris la fenêtre. Le contact de l'air frais me fit du bien. Farida était belle et bien partie et j'étais à Ottawa, à six mille kilomètres d'elle.

Je repris le combiné, ma mère parlait encore.

— Leila, Leila, où es-tu? Comment vas-tu ma chérie? Écoute-moi...

— Je suis là... répondis-je faiblement.

— *Alhamdou lil Allah*, ne me laisse surtout pas tirillée entre ici et là-bas. Calme-toi. Farida est enterrée. Elle est à côté de son frère Habib.

Je connaissais l'endroit. J'avais visité la tombe de l'oncle Habib avec mon père après son décès. Nous avions marché longtemps avant de la retrouver. La mort avait le même visage. Une tombe, des herbes qui poussaient et parfois quelques arbustes. Sinon, rien. Tout se ressemblait. On pouvait facilement se perdre dans les dédales de la mort.

Ainsi Farida serait une autre tombe, difficile à distinguer. Elle, pourtant, qui a été toujours unique.

— Leila, promets-moi, ma fille chérie, que tu prendras soin de toi. *Rabbi yarhamba* Farida. Elle va nous manquer.

Je ne voulais plus parler. Seuls des « oui » sortaient de ma bouche. Rassurée par mon demi-silence, ma mère m'a dit au revoir en promettant de m'appeler le lendemain.

Retrouvée face à moi-même, je perçus l'odeur de roussi qui remplissait toute la cuisine. Farida était morte et j'avais raté mon plat. Quelle ironie du sort ! Je partis dans ma chambre m'allonger sur mon lit. Je laissai échapper un gros sanglot. Tout mon corps était secoué par des spasmes de chagrin.

CHAPITRE 17

Catherine

Je n'arrivais pas à le croire. Nous étions arrivés au jour J. Le jour du référendum, et le monde tournait encore. À force d'y penser, je m'étais presque convaincue que cette journée n'arriverait jamais, que, pour une raison quelconque, le référendum serait annulé et que la vie retournerait à la normale. C'était un peu fou de ma part, mais j'avais trouvé dans cette fantaisie une sorte de réconfort. Et si jamais le Québec se séparait du reste du Canada? Aurions-nous deux pays : le Canada et le Québec? Devrions-nous, les Franco-Ontariens, alors choisir entre rester au Canada ou immigrer au Québec en guise de solidarité avec les gens qui parlaient la même langue que nous? Je ne trouvais pas de réponse à toutes ces questions et je me renfermais dans un cycle d'idées noires que seule une nostalgie de « l'avant-référendum » pouvait rompre et disperser dans les coins de mon esprit.

Mais heureusement que j'avais Leila et que je pouvais partager mes craintes avec elle. Je n'avais jamais pensé un jour que je me ferais une amie aussi rapidement. Guillaume était le premier ami que j'avais pu me faire après « l'incident » et voilà que Leila devenait une amie aussi. Leila et moi sommes devenues tellement proches ces derniers

jours que je ne me voyais pas capable de me passer d'elle. Nous avons développé une complicité qui, pour d'autres personnes, prenait des années à fleurir, mais pour nous, elle a rapidement émergé de notre solitude commune. Leila venait d'arriver au Canada. Un nouveau pays, de nouvelles études, une autre culture et toute cette histoire sur le référendum dont je lui rebattais les oreilles tous les jours. Ma solitude avait un autre goût. Je l'ai amèrement vécue quand mes parents n'ont pas voulu agir contre Paul, le dénoncer à la police, le dénoncer à sa famille, aux voisins. Ils prétendaient qu'ils voulaient me protéger.

— Que gagnerais-tu si t'en parlais à la police? disait ma mère, en tirant sur sa cigarette, comme pour y trouver une réponse à toutes ces questions.

— Il recevra une punition, il paiera pour son geste obscène, je ne sais pas exactement ce qu'on fera de lui, mais au moins, il ne fera plus ce qu'il m'a fait avec d'autres filles...

Les mots sortaient de ma bouche automatiquement, je voulais que mes parents fassent quelque chose et qu'ils me montrent que ma souffrance comptait vraiment. Maman regardait la fumée sortir de ses narines, toujours préoccupée par sa cigarette tenue entre le pouce et l'index. « Mais, pour toi, toi, Catherine Rioux, ça ne t'apporterait rien. Tes professeurs vont le savoir, tes amis aussi et tous les voisins, et leur esprit irait ailleurs et ton avenir serait compromis. » C'était peine perdue. Ma mère ne pensait qu'à l'avenir et moi je pensais au temps présent, à la souffrance que Paul m'avait infligée et que ni elle ni mon père ne voulaient reconnaître.

J'ai invité Leila à venir chez moi ce soir regarder la télévision et suivre les résultats du référendum. Quand je lui ai téléphoné cet après-midi, je suis tombée sur son

répondeur. « Désolée, je ne suis pas disponible pour vous répondre. Mais si vous me laissez un court message, je vous rappellerai dès que possible. »

Et dire que nous avons fait cet enregistrement ensemble ! Nous n'avons pas cessé de rire, ce jour-là. Chaque fois qu'elle faisait une erreur ou que sa langue fourchait, on éclatait de rire et elle reprenait le message et j'appuyais patiemment sur le bouton de la cassette pour réenregistrer la phrase. Encore et encore.

Je ne me suis pas inquiétée, peut-être qu'elle était sortie faire des courses ou encore qu'elle n'était pas encore rentrée de la bibliothèque. Je me souviens qu'elle m'avait dit qu'elle voulait écrire un texte sur Victor Hugo, mais qu'elle hésitait sur la manière de l'aborder. Je décidai d'attendre et d'essayer de la joindre un peu plus tard. Sinon, j'irais la voir chez elle, puis on pourrait rentrer chez moi regarder les nouvelles à la télé.

Quand j'ai frappé à sa porte, personne ne répondit. D'habitude, elle m'ouvrait après le premier coup. Comme si elle se tenait cachée derrière la porte, juste pour l'ouvrir. J'avais dans la main deux sacs de chips. L'un « nature » que Leila adorait, et l'autre « au ketchup », que Leila détestait et qui était ma saveur préférée. J'ai mis les deux sacs par terre et j'ai repris mes petites frappes, au début légères, mais de plus en plus fortes et déterminées. Je commençais à m'inquiéter. Quand j'entendis des pas lourds, j'arrêtai net. C'était elle, Leila. Elle entrebâilla la porte et j'ai pu voir son visage livide, ses yeux hagards et ses cheveux ébouriffés.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Elle ne répondit pas, mais elle ouvrit la porte juste un peu plus pour que je puisse me faufiler comme une voleuse, les mains tenant les sacs de chips que j'avais ramassés.

Je m'assis dans son petit salon sur l'un des fauteuils et elle se tint devant moi immobile.

— Farida est morte, me lança-t-elle, comme une douche froide. Je crois que je vais mourir aussi...

Elle éclata en sanglots. Jamais je ne l'avais vue dans un tel état. Je ne savais pas trop comment la consoler. Je la laissai pleurer. Quand elle retrouva ses esprits, je m'approchai d'elle et lui dis tout doucement :

— Je suis désolée, Leila. Je suis vraiment désolée pour ta grand-mère...

Ses larmes reprirent de plus belle, mais cette fois je voyais la souffrance dans ses yeux. La souffrance de perdre un être cher, la souffrance de s'y perdre aussi.

— Merci, merci, Catherine, d'être à mes côtés. Je veux tellement aller la revoir... un dernier regard, un adieu... mais je ne peux pas. Je suis ici, et elle est là-bas.

— C'est vrai... Tu ne peux pas partir, car nous avons les cours et les travaux à remettre et bientôt les examens.

Elle fit oui de la tête.

— Comment est-elle morte ?

— Tout naturellement, mon père l'a trouvée morte dans son lit, m'a dit ma mère, probablement dans son sommeil, je ne sais trop.

Je ne voulais pas dire une bêtise et lui faire plus de mal.

— Peut-être que c'est mieux comme ça, n'est-ce pas ? Elle n'a pas souffert. Pas de séjour à l'hôpital, pas d'intraveineuse attachée au bras ou des tubes qui sortent du nez, rien de cette misère de fin de vie.

Elle me regarda avec un air étrange, comme pour me dire qu'elle n'avait jamais pensé à ce genre de choses, puis acquiesça avec un hochement de la tête.

— Oui, peut-être que t'as raison.

Je ne dis rien et me contentai de regarder les deux sacs de chips qui traînaient maintenant sur la petite table blanche au milieu de la pièce. La pénombre remplissait les lieux d'une ambiance bienveillante. Une sirène de police déchira le silence qui nous enveloppait. On se regarda furtivement, puis on baissa la tête. Chacune fixait un point invisible au sol. Je ne sais pas combien de temps nous sommes restées ainsi. Une éternité. Quelques minutes. J'oubliai le référendum. Je ne voulais plus savoir qui allait gagner et qui allait perdre. Leila avait perdu sa grand-mère. Celle qui l'avait élevée, celle qui avait été tout pour elle. Je ne pouvais pas la laisser tomber pour les résultats du référendum. Je ne connaissais Farida qu'à travers ce que Leila me racontait d'elle. Cette femme était certainement unique. Elle avait certainement choisi le moment de sa mort.

CHAPITRE 18

Leila

Je suis allée me recueillir sur la tombe de Farida huit mois après sa mort. Huit mois passés comme un zombie, otage de la vie et de la détresse. Heureusement qu'il y avait Catherine; elle m'a sauvé la vie. En fait, on s'est mutuellement sauvé la vie. Je ne voulais plus vivre, car j'avais perdu la personne qui comptait le plus dans ma vie, elle ne voulait plus vivre, car elle avait été abusée par un garçon. C'était le secret qu'elle me cachait depuis le début. C'était le voile qui enveloppait ses yeux et que je n'avais jamais pu soulever pour voir ce qu'il y avait dessous. Il a fallu un déclic. Et ce fut la mort de Farida. Elle m'a tout dit tout d'un coup comme si quelqu'un vomissait un repas indigeste sans prévenir. Elle m'a tout raconté dans les moindres détails, des doigts qui retenaient son corps et de la bouche qui emprisonnait la sienne comme une porte qui se refermait violemment sans espoir de l'ouvrir. Tout. Et j'ai écouté son récit. Au départ, choquée, puis abattue par tant de tristesse. Comment avait-elle pu survivre à tout ce mal et le cacher au plus profond d'elle-même? Elle croyait avoir trouvé dans la politique un refuge pour y déverser toute sa passion et son anxiété, mais aux moindres bruissements de la vie, la carapace tombait en la laissant toute nue, plus

vulnérable que jamais. Catherine avait craqué devant moi, quelques jours après la mort de Farida. Je ne savais pas si c'était en me voyant souffrir qu'elle a voulu me confier sa propre souffrance. Une façon de me reconforter et d'alléger ma peine, ou si c'était le vide engendré par le résultat du référendum.

Le camp du « non » avait gagné de justesse et les craintes de Catherine se sont dissipées, la laissant orpheline. Orpheline d'une cause qui jusque-là avait donné un sens à sa vie. La nuit du 30 octobre disparue, le vide a commencé à ramper. Au début timidement, mais chaque jour avec un peu plus de vigueur pour devenir un habitant non désiré de son être. Je ne saurai jamais ce qui s'est passé dans la tête de Catherine, mais je fus témoin du résultat. Une descente aux enfers. Sans jamais en toucher le fond, et heureusement qu'elle s'en est sortie.

Comment une amitié qui a commencé tout simplement, si spontanément a-t-elle pu devenir un canot de sauvetage qui nous a transportées toutes les deux à bon port ? Pendant les mois qui ont suivi ces deux événements, nos vies ont été bouleversées. Il n'y avait plus de retour en arrière. La tristesse nous a soudées. J'ai presque failli laisser tomber les études. Je ne voulais plus aller à mes cours. Mes mots ont tari, mes compositions ont séché.

C'était comme si Farida était ma muse, ma source d'inspiration, ma raison de vivre. Une fois partie, je n'avais plus rien à dire. Je ne pouvais ni réfléchir ni écrire. Je ne voulais plus rien de la vie.

Pour Catherine, les choses se passaient différemment. Elle assistait aux cours, mais contredisait constamment tous les professeurs. Elle était devenue une fauteuse de troubles. Celle qui avait toujours une réplique, une remarque, une phrase, quelque chose à dire. Ou tout juste

une emmerdeuse. Et pourtant elle ne l'était pas. Elle l'est devenue après m'avoir tout raconté sur cet « incident ». Une fois délivrée de ce secret, une rage étrange s'est emparée d'elle. Une rage qui s'est manifestée par une négation permanente. Non aux professeurs, non à l'administration, non au système, non à elle-même.

Un jour où elle venait me rendre visite, j'ai regardé par l'ocilleton avant d'ouvrir la porte et je fus prise d'un fou rire. Je n'arrivais pas à croire que c'était elle. Et pourtant c'était bien elle. Ses yeux bruns, ses lunettes, son petit nez, sa grande bouche. Son visage, à la fois fragile et dur. Sauf, qu'elle s'était rasé les cheveux. Elle n'avait rien laissé, pas une touffe, pas un seul cheveu. Mon amie était devenue chauve.

— Où sont passés tes cheveux ? lui ai-je lancé, en ouvrant la porte, un sourire encore sur mes lèvres.

— Jetés à la poubelle...

Cette fois, j'éclatai de rire. Son crâne lisse me donnait une envie irrésistible de le toucher.

— Je sais que tu as rasé tes cheveux, mais pourquoi ?

— Parce que j'ai eu une envie soudaine de le faire. Parce que je voulais me sentir en pleine possession de mon corps, et sentir que personne n'a le droit de me dire quoi faire.

Je me tus. Je ne voulais plus rire. Et elle aussi. Je la regardais transformée, sans mot dire. Je ne savais pas si je l'admirais ou si j'avais pitié d'elle. Mais j'étais choquée par sa transformation brutale.

Nous avons parlé toute la soirée de nos rapports avec nos cheveux. Je n'avais jamais pensé auparavant à ce genre de sujet. Je pensais à mes cheveux comme à mes yeux, ou ma bouche ou mes pieds : ce qui comptait c'était la couleur ou la forme. Farida avait toujours gardé mes cheveux

courts parce que je pleurais quand elle me les peignait le matin avant d'aller à l'école. Plus tard, ma mère a voulu que je les garde un peu longs, car ils «sont beaux comme les miens», disait-elle avec une pointe d'humour. Mais Catherine voyait les choses différemment.

— Sans cheveux, je ne suis plus une proie, je ne suis ni mâle ni femelle. Je suis Catherine tout court...

— Mais c'est comme si tu disais que tu voulais être un garçon pour avoir plus de pouvoir et choisir qui tu es...

Elle sourit. Elle n'était pas convaincue par ma réplique.

— C'est ce que tout le monde pense, mais non, je me considère encore une fille, mais je ne veux plus rentrer dans la norme. Qui a dit que les femmes doivent avoir les cheveux longs et les hommes les cheveux courts? Hein, qui a dit ça?

Je ne savais quoi lui répondre.

— Ma nouvelle esthétique, c'est une façon de rejeter les normes sociales imposées. Non aux garçons qui veulent m'agresser, non à la société qui me dicte comment me comporter, non au silence de mes parents, non à mon propre silence!

Mais ce fut de courte durée, une sorte de rite de passage. Quelques mois après, Catherine a laissé pousser ses cheveux de nouveau. Ce fut une étape. Une étape qu'il fallait franchir, un pas à faire, un pas pour ne pas rester immobilisée par la douleur. La quête de Catherine pour retrouver sa voie m'a accompagnée dans mon deuil, elle m'a permis de mieux me connaître. Qui étais-je? La fille de Jouda ou celle de Farida ou des deux? Et mon père, qui était-il? Un absent ou un laissé-pour-compte qui n'a jamais pu trouver sa place entre une Farida trop présente et une Jouda qui a choisi de le quitter?

Arriver à les aimer tous, sans trop me poser de questions sur ce qu'ils m'ont fait, voilà mon défi quotidien.

J'ai survécu le premier semestre sans trop de dégâts. Catherine a failli être expulsée, mais c'est M. Lalonde qui, contre toute attente, l'a « protégée » pour qu'elle demeure au programme. Celui qu'on appelait secrètement entre nous « Je sais tout » s'est presque battu avec l'administration pour que Catherine reste, et elle est restée. C'est moi qui suis allée lui parler quand les choses ont empiré pour elle, quand ses notes étaient en chute libre et qu'elle continuait à faire son cirque en ridiculisant tous les professeurs, y compris M. Lalonde.

Et il a été le plus gentil et le plus compréhensif. Je ne lui ai pas tout raconté, mais je lui ai dit que Catherine n'allait pas très bien et qu'elle traversait une période difficile. Il n'a pas cherché à savoir. Il n'a pas posé trop de questions. Il m'a tout juste regardé dans les yeux, puis m'a dit :

— Pourquoi tu parles à sa place ?

J'étais paralysée par la peur. Je m'attendais à ce qu'il me demande de quitter son bureau et de m'occuper de mes affaires.

— C'est mon amie, et je l'aime bien. Je me tiens à ses côtés.

Il parut étonné par ma réponse. Il a soulevé ses sourcils, jeté un coup d'œil à sa montre, puis a déclaré : « Je vais faire de mon mieux. L'amitié, ça ne s'achète pas, ça se défend. »

Et Catherine est restée au programme. Jamais, je ne lui ai dit ce que j'avais fait pour elle. Mais quand elle a reçu la lettre du directeur du programme lui donnant l'autorisation de s'inscrire pour la deuxième session, elle a failli me casser les phalanges, tellement elle m'a tenu les doigts serrés dans les siens.

Les choses se sont mieux passées au deuxième semestre. Catherine a graduellement cessé son manège. Elle a appris à apprivoiser sa douleur. La mienne commençait à se calmer à mesure que le temps se faisait clément. C'est comme si l'hiver achevé, j'avais pu étendre mon deuil dans un coin ensoleillé de mon cœur. Je lui rendais visite de temps à autre. Farida y resterait à jamais.

Il y avait aussi les coups de téléphone de ma mère qui m'ont aidée à traverser la tempête. Ils étaient là, réguliers, parfois courts, parfois longs mais toujours sans faute, chaque dimanche à la même heure. Des banalités échangées qui me rapprochaient du rivage où la disparition de Farida m'avait laissé choir.

Au début, il y avait l'anxiété dans la voix de ma mère. Celle de perdre sa fille, aux mains des démons ou de la maladie. Mais par la suite, l'anxiété s'est transformée en inquiétude pour enfin y déceler l'amour. L'amour maternel qui cherchait la fille en moi, celle qu'elle avait une fois perdue, puis retrouvée, et la peur sournoise de la perdre de nouveau. Cette insistance, qui en d'autres temps m'aurait agacée et tenue à distance, m'a fait du bien. Elle m'a permis d'oublier.

Et puis, un jour, je me suis réveillée; j'avais à nouveau envie d'écrire des textes, de les figoler dans les moindres détails, de les lire et relire pour y chercher la virgule à la mauvaise place ou le mot lourd à supprimer.

Quand Catherine est partie pour Sudbury et moi, pour Tunis, nous étions deux filles transformées par les événements et par la vie. Deux filles encore affaiblies par l'épreuve, mais agrandies par notre amitié.

J'ai décidé d'aller seule au cimetière. Mon père, que j'ai failli ne pas reconnaître à l'aéroport, tellement il avait

maigri et avait la barbe blanche, m'a longuement expliqué comment m'y rendre.

— Tu rentres par la porte du Jellaz, celle-là plus à l'ouest, tu marches tout droit ; quand tu arrives au niveau où l'allée s'élargit, tu tournes à gauche en direction de la clôture du cimetière. Tu vas voir deux cyprès, l'un plus haut que l'autre, à deux mètres de la clôture. La tombe de ta grand-mère n'est pas loin. Tout d'abord, celle de l'oncle Habib, puis la sienne.

Il m'a même fait un petit dessin. Je le pris sans y jeter un coup d'œil. Il s'empessa d'ajouter :

— Je peux venir avec toi, si tu veux.

— Non, répondis-je presque brusquement. Je vais me retrouver, pas de souci.

Je ne voulais pas y aller avec quelqu'un, et surtout pas avec mon père. Je ne voulais pas pleurer devant lui, je ne voulais pas qu'il m'entende quand je parlerai à Farida. Je voulais être seule en tête à tête avec elle.

Je trouvai sa tombe sans trop me perdre. Les indications de mon père et son petit dessin furent après tout d'une grande utilité. La canicule étouffante de l'après-midi s'était dissipée pour laisser place à une douceur chaude qui ne dérangeait point.

Les larmes commencèrent à couler à la vue des deux cyprès. Se tenant l'un à côté de l'autre. Toute une vie. Une métaphore incroyable pour ces deux vies : celle de ma grand-mère et celle de son frère. L'un devenu poète et professeur de littérature et l'autre, une simple survivante. Une femme sans profession qui a laissé sa trace. J'en étais la preuve vivante. Je restai longuement devant sa tombe.

CHAPITRE 19

Catherine

Je suis rentrée à Sudbury à contrecœur. Le seul que je voulais revoir, c'était Guillaume. Pas mes parents, pas notre maison, pas notre rue. Je n'avais pas le choix. Je devais rentrer après la fin des cours à Ottawa. Leila est partie, elle aussi. Pour Tunis. Elle était contente de partir, car elle allait revoir sa grand-mère, ou plutôt pouvoir finalement visiter sa tombe. C'était la partie manquante de son deuil. Le mien aussi traînait de la patte. La confrontation avec mes parents tardait à venir. Je ne voulais qu'une chose : qu'ils comprennent une fois pour toutes tout ce que j'avais vécu et ce que j'avais dû surmonter ces derniers mois pour survivre. Le silence n'était plus un choix.

Parler de mes souffrances à Leila m'a aidée. Désormais, elle connaissait toute mon histoire, je n'avais plus rien à lui cacher. Je n'avais pas à m'abriter derrière la politique ou le référendum pour lui parler. Je n'avais plus besoin de prétextes ni de dénégations. J'acceptais ma réalité en face. Avec tout ce qu'elle avait de moche et de dégueulasse. Guillaume m'avait promis qu'il allait m'aider à trouver un stage au bureau de comté de la députée. Il m'avait dit qu'au bureau, ils avaient besoin de quelqu'un pour organiser toutes les lettres des électeurs. Tout compte fait, l'activité politique

m'a permis de sortir la tête de l'eau, mais ne m'a pas totalement rescapée de la noyade qui me guettait. J'ai failli y laisser ma peau et c'est seulement la mort de Farida coïncidant avec la date du référendum qui m'a fait découvrir la fragilité de mon état. La politique n'était qu'un mirage ; il m'a fallu passer à travers.

Les retrouvailles avec mes parents furent sans effusion de joie. Ils m'attendaient et je les redoutais encore. Ils étaient fiers que je fasse des études à l'université, mais je ne leur avais jamais pardonné leur réaction à l'agression de Paul.

Ma mère pensait que je compliquais ma vie pour rien, que des « choses » pareilles arrivent, que ce n'était pas la fin du monde et que finalement ma vie n'était pas trop mauvaise.

— Mais à quel prix, au prix de haïr ta vie et de devenir hantée par la chose ?

J'étais sortie de mes gonds.

— C'est toi qui ne veux pas tourner la page... Tu as toujours voulu rendre les choses compliquées. Paul a commis une erreur. Après tout, il s'est racheté... Il a quitté sa ville et sa famille...

Ma mère parlait de Paul comme si c'était lui, la victime. Il ne manquait qu'à aller le supplier de revenir vivre à Sudbury.

Mon père, à son habitude, écoutait ma conversation tendue avec ma mère en silence. Il ne se sentait pas concerné. Pour lui, l'affaire était close depuis des années. Son rôle s'est terminé quand il en a parlé à Paul et quand celui-ci a tout nié. Le départ de Paul de la ville avait mis fin à l'histoire. Cependant, quand mon père décida de parler, ce fut pour la catastrophe.

— Pourquoi tu en parles encore... regarde autour de toi. Tu es allée à l'université. Tu fais une maîtrise en littérature. Bientôt, tu auras un travail qui te paiera bien. Que veux-tu encore de la vie? La justice? Il n'y en a pas! Tu arrives de loin, Catherine. Rappelle-toi que j'ai passé toutes ces années à travailler dans la mine, à m'esquinter les poumons et le corps pour toi, ton frère, ta mère, moi, tout le monde... et tu veux tout envoyer en l'air ce que j'ai mis des années à construire. Comme ça, pour un jeu d'enfants.

Un jeu d'enfants. Voilà comment mon père avait résumé mes années de souffrance. Par ces mots si innocents, si banals. Mon père pensait finalement crever l'abcès, en sortir tout le pus et retrouver la santé avant la maladie. Alors que moi, Catherine, celle qui est allée à l'école, celle qui va bientôt gagner sa vie assise dans un bureau ou dans une salle de classe, continuait à ruminer et criait justice. Je voulais couper carrément le membre gangrené. Je ne craignais pas d'être amputée. Je refusais de vivre avec la pourriture du passé. Mon insistance sur le passé dérangeait.

— Ça n'a jamais été un jeu d'enfant, papa. Ce n'était pas mutuel. Ça a été une agression. Une a-gres-sion, comprends-tu? Un homme qui a abusé de notre amitié, de notre voisinage, de l'enfance passée ensemble, pour m'humilier, me terroriser et me faire taire. Jamais je n'ai joué avec Paul. Et les études, dont vous êtes tous les deux si fiers. Savez-vous à quel prix je les ai payées et je les paie encore? Pas en dollars, bien sûr, mais en idées noires, en souffrance, en dépression. Si vous pensez que ma vie allait bien, eh bien, vous vous trompez royalement. J'ai été au bord du gouffre et j'ai failli être expulsée de mon programme. Le savez-vous, ça? Non bien sûr! Bien sûr que non! De toute façon, vous ne voulez rien savoir. La

seule chose qui vous intéresse est l'histoire de fées de la petite Catherine, la fille de pauvres gens qui est devenue quelqu'un et qui serait la fierté de ses parents à Sudbury. C'est justement à ce jeu que je ne veux plus jouer...

Ma mère s'est effondrée en larmes. Mon père avait le visage livide. Et moi, surprise par ce qui venait de sortir de ma bouche après si longtemps. Je ne m'en croyais pas capable, et je me sentais déjà mieux. Le silence me brûlait les entrailles. Le rompre m'avait aidée à ressusciter de mes cendres. J'étais finalement délivrée du mur qui m'entourait depuis l'incident avec Paul. Le mur érigé par la peur et la honte. Mon amitié avec Leila m'avait donné des forces. J'avais brisé le mur, bout par bout, pierre par pierre.

Sudbury,

Chère Leila,

Sudbury est fidèle à ses habitudes. Le nickel, les mineurs et les mines. Les gens vivent de cette économie écrasante. Mon père l'a fait pendant des années, mon frère le fera aussi. Je suis contente de ne pas passer ma vie dans le ventre sombre de la terre. Le fait que je sois une fille m'a en quelque sorte épargné ce destin pour me conduire vers un autre. Tout aussi sombre. Celui d'être une proie facile pour certains. C'est de cet œil que Paul m'a vue. Il a voulu me détruire comme beaucoup d'autres femmes l'ont été avant moi. Et il a presque réussi. Mes dernières années à l'école secondaire furent l'enfer et les premiers mois à l'université encore pires. La politique avec Guillaume m'a tendu une perche et j'ai, pendant quelques années, cru avoir survécu à la peur et à l'humiliation. Guillaume m'a beaucoup aidée. Mais le nettoyage ne s'était fait qu'à la surface; le fond restait sale et vaseux.

Inconsciente de la gravité des dégâts dans mon for intérieur, je me croyais devenue « propre », en oubliant.

Quand je suis venue à Ottawa pour mes études, j'essayais d'ouvrir une nouvelle page et oublier « l'incident ». Je me trompais. « L'incident » vivait toujours en moi, la politique l'a tout juste poussé dans un coin, il me guettait au moindre pas pour me dévorer et en finir avec moi. Puis, je t'ai connue. J'avais finalement trouvé quelqu'un qui voulait m'écouter. Guillaume le faisait, mais avec toi, c'était différent. Tu m'écoutais pour ce que je disais. Je n'ai pas cessé de t'embêter avec mes histoires de système politique, de référendum, du Québec et du Canada. Mon anxiété et mes peurs engendrées par l'histoire de Paul se sont transformées en obsession malade. Je pensais survivre, mais en réalité j'étouffais un problème avec un autre. Ta rencontre, Leila, m'a ramenée vers la vie. Pas les rouages politiques, mais la vie réelle. Ses joies, ses peurs et ses espoirs. Quand je t'ai vue pleurer pour la perte de ta grand-mère, Farida, j'ai compris ce que veut dire perdre quelqu'un qui nous est très cher et j'ai décidé d'être franche avec toi et de tout raconter. Au lieu de cacher, je voulais affronter le monde. C'est vrai qu'entre-temps j'ai flirté avec la révolte. Me raser ta tête, emmerder les profs. Je tâtonnais dans le noir pour retrouver ma voie. Je devais passer par ces moments, ça faisait partie de mon deuil. Le deuil de voir mon innocence perdue et d'accepter la réaction de mes parents.

Plus maintenant. Ces mois passés avec toi m'ont donné la force de me regarder en face et de choisir : vivre ou mourir. Je ne te l'ai jamais dit Leila, mais c'est grâce à toi, à ton amitié, que j'ai pu vraiment choisir. Oui, j'ai décidé que le temps était venu de parler à mes parents

et que je les confronterais et que je n'aurais plus honte de moi.

Je n'ai pas tout réglé. Mes démons refont surface de temps à autre. Mais je les affronte et surtout je les connais, je peux même les nommer. Mes parents sont encore choqués par ma nouvelle franchise. Ils sont désemparés. Ils sont inquiets pour moi. Surtout, ils ont peur que j'arrête mes études. Je reste leur seul espoir de sortir du cycle de la pauvreté. Avant, je leur en voulais de ne penser qu'à eux. Aujourd'hui, malgré tout, j'accepte que je sois leur rêve et parfois j'en suis même un peu fière.

Tu sais, Leila, c'est un peu fou de penser ceci, mais je te suis reconnaissante et suis surtout reconnaissante envers ta grand-mère Farida. La prochaine fois que tu iras la visiter, tu la salueras de ma part.

Catherine

CHAPITRE 20

Leila

Mon séjour à Tunis tirait à sa fin. Deux mois remplis d'émotions et de réflexions. Deux mois où j'ai pu visiter la tombe de Farida, encore et encore. La première fois, je ne lui ai pas parlé avec des mots. J'ai pleuré et le cœur a fait le reste. Mais la deuxième visite fut différente. Mon père avait commandé une épitaphe.

Farida Ben Mahmoud

(12 juin 1922 — 30 octobre 1995)

Quant à toi, ô âme, désormais apaisée!

Retourne auprès de ton Seigneur, satisfaite et agréée!

Sois désormais du nombre de Mes serviteurs,

Et sois la bienvenue dans Mon Paradis!

C'était magique comme une petite plaque en marbre avec des mots sereins gravés dessus pouvait tout changer. D'une place anonyme à une tombe avec un nom, une date de naissance, une date de décès et des versets du Coran. Il ne manquait que le visage de Farida. Les allées de la mort sont étroites, mais j'avais trouvé une pierre que j'ai commencé à utiliser comme un tabouret et mes moments en compagnie de Farida se sont rallongés. Je m'assois sur la pierre, le visage entre les mains et je lui parlais comme si elle était

encore devant moi sur son lit, les jambes croisées, la radio sur la commode.

Chère Farida,

Tu es partie sans m'avertir, sans un adieu, sans un retour. L'année dernière, à cette époque, tu insistais pour que je quitte le « trou » et je t'ai écoutée. J'ai fait mes bagages et je suis partie. Tu me disais, le Canada c'est mieux, tu obtiendras un grand « diplôme » et tu trouveras un mari. Je souris encore à tes mots. Le diplôme, je ne l'ai pas encore, incha'Allah l'année prochaine. Mais le mari, là tu faisais fausse route. À la place du mari, j'ai trouvé une amie. Je t'en ai un peu parlé. Tu te rappelles, de Catherine? Mais depuis ton départ, on est devenues de grandes amies. Ton départ précipité m'a causé une grosse douleur, Farida. Tu étais tout pour moi, la mère, la grand-mère, l'amie et du coup, je me retrouvais abandonnée. Délaissée par celle qui m'a tout appris, même la lecture. Je me sentais trahie par ton départ. Parfois, je t'en voulais de m'avoir laissée partir pour le Canada, puis une fois là-bas de m'avoir laissée tomber. Heureusement que je n'étais pas seule. Catherine m'a aidée à survivre. Je ne voulais plus aller aux cours. Qu'importait Victor Hugo sans toi? En passant, j'ai découvert qu'il avait une maîtresse pendant toutes ces années alors qu'il vivait avec sa femme et ses enfants. Est-ce que tu le savais Farida? Toi qui l'admirais tant et voulais un homme comme lui, es-tu sûre que tu aurais voulu partager un homme avec une autre femme? Mais passons à ma vie, sans toi. Catherine était devenue mon amie, celle qui m'a offert le soutien pour trouver des réponses à plusieurs questions.

Pendant neuf ans, tu étais la seule mère que j'avais, puis ma mère Jouda est réapparue dans ma vie. C'est

vrai que j'étais contente d'avoir une nouvelle mère qui parfois venait me chercher à l'école, qui m'achetait de belles choses et me cuisinait mes plats préférés, mais, plus tard, je suis devenue confuse. Deux mères. Une qui m'a mise au monde et l'autre qui m'a élevée. Laquelle des deux choisir, laquelle était la meilleure? La vraie ou la remplaçante? Je suis rentrée dans ce jeu dont je ne pouvais plus sortir. Je blâmais tout le monde. Ma mère, de m'avoir abandonnée. Mon père, de n'avoir pas tout fait pour la garder et toi-même, oui, toi Farida, pour avoir élevé un homme comme mon père. Un homme qui vivait dans le passé et ne comprenait pas que sa femme avait d'autres besoins que de manger, dormir et faire des enfants. J'ai mis le blâme sur toi, car je te croyais responsable de tous mes maux. Mais, Farida, j'oubliais dans tout ce labyrinthe d'émotions complexes de me regarder en face et de cesser de me lamenter sur mon sort. Quand Catherine m'a parlé du soir où son voisin l'a embrassée de force et que, malgré cet abus, elle a survécu, j'ai décidé de survivre aussi. Survivre au passé de ma famille et vivre avec le présent. Ta mort, qui me causait trop de peine, était en fait la peine de te voir quitter ce monde, mais aussi la peur que j'avais de vivre avec deux parents seulement et non pas trois comme je l'avais fait jusque-là. Sans ta présence, je ne savais pas comment me comporter ni avec ma mère ni avec mon père. Je vivais ces relations à travers toi. Mais graduellement, j'ai commencé à apprendre à vivre sans toi. Ma mère m'appelait au téléphone régulièrement. Tu aimais les lettres écrites, elle préférait le téléphone. Plus rapide et éphémère. Avant de partir, je lui en voulais de s'être remariée et de m'avoir abandonnée de nouveau. J'étais très jalouse et je ne le comprends que maintenant. J'ai finalement pu rencontrer son mari, Firas. Plus vieux que je ne le pensais, mais pas méchant

comme je l'imaginai. Un type normal. Je sentais ma mère heureuse avec lui, chose que je lui reprochais constamment. Je ne la voulais heureuse qu'avec moi. J'étais jeune et immature. Ton départ m'a fait comprendre que le temps passe et que je dois grandir aussi. Mon père a beaucoup changé. Les prières et le jardin. Lui aussi a finalement trouvé son amour. Pas chez les femmes, mais je dirais le bonheur de la méditation. C'était peut-être sa vocation dans la vie, et ça lui a pris des années pour la trouver. Ainsi, j'ai compris que ton départ était un peu nécessaire et nous a libérés des liens tendus qui nous unissaient tous. Je ne veux pas dire que ta mort nous a été bénéfique! Qu'est-ce que je ne ferais pas pour te revoir une dernière fois, mais je voulais te dire que même ta mort, la pire chose qui me soit arrivée, nous a offert à chacun un cadeau. À ma mère, à mon père, à moi et tu sais à qui, même à Catherine, mon amie, la Canadienne!

Remerciements

Je tiens à remercier toutes les personnes qui m'ont aidée à écrire et à terminer ce roman.

Tout d'abord mon cher ami, Fred A. Reed qui, en plus d'être l'un de mes premiers lecteurs, traduit mes romans du français à l'anglais. Fred n'est pas un simple ami ou un talentueux traducteur. Son amitié est très précieuse dans ma vie. Je partage avec lui mes perpétuels désenchantements, Dieu seul sait combien j'en ai, mais aussi mes craintes et mes joies. Il ne m'a jamais laissée tomber, toujours avec son humour acerbe et sa plume pleine de sarcasmes, mais surtout d'affection.

Je remercie spécialement Caroline Lavoie, traductrice, mais également grande lectrice et véritable encyclopédie ambulante, qui m'a accompagnée dans l'écriture de ce roman. Je me rappelle ma première visite avec elle à Paris. Fraîchement débarquée de l'avion, souffrant encore de décalage horaire et traînant ma valise partout avec moi, je l'ai retrouvée devant la maison de Victor Hugo.

Mes sincères remerciements à Ann-Marie Metten, directrice générale de la *Historic Joy Kogawa House*, qui a facilité mon séjour à Vancouver et qui m'a permis de découvrir ce coin du Canada où la beauté des paysages, la

couleur insaisissable du ciel et la vue saisissante des montagnes m'ont souvent laissée bouche bée.

Finalement, je voudrais remercier d'une façon particulière ma famille. D'abord, mon père, Tahar. Celui qui vient de nous quitter et qui m'a donné l'amour des livres. Il vit toujours à travers mes livres et dans mon cœur. Ma mère, Saïda. Celle qui a survécu à l'injustice et aux vagues déchaînées de la vie avec un grand éclat de rire. Toujours prête à me préparer de nouvelles pâtisseries les unes plus succulentes que les autres pour célébrer le lancement de mes livres.

Merci aussi à ma fille Barâa qui m'a beaucoup appris comment devenir mère et surtout à me familiariser avec le jargon des millénariaux. Un *must*, ces jours-ci.

Un merci spécial aussi à mon fils Houd, pour ses sourires contagieux et sa solide détermination à devenir joueur professionnel de *foot*.

Enfin, je n'ai que beaucoup d'amour et d'affection pour mon mari Maher, qui malgré « les nids de poule » qui ont jalonné notre parcours, reste patient, amoureux et toujours à mes côtés.

Table

Mot de l'auteure.....	5
-----------------------	---

BAB SOUIKA 1941-1964

Chapitre 1 – Farida	11
Chapitre 2 – Farida	20
Chapitre 3 – Farida	27
Chapitre 4 – Farida	32
Chapitre 5 – Habib	36
Chapitre 6 – Kamel.....	41
Chapitre 7 – Farida	46
Chapitre 8 – Kamel.....	51
Chapitre 9 – Habib	57
Chapitre 10 – Farida.....	61
Chapitre 11 – Fatma.....	68
Chapitre 12 – Monsieur Giuliano.....	72
Chapitre 13 – Farida.....	78
Chapitre 14 – Kamel.....	83
Chapitre 15 – Habib.....	88
Chapitre 16 – Fatma.....	92
Chapitre 17 – Monsieur Giuliano.....	100
Chapitre 18 – Farida.....	105

Chapitre 19 – Kamel	111
Chapitre 20 – Habib	117
Chapitre 21 – Kamel	120
Chapitre 22 – Farida	125
Chapitre 23 – Habib.....	130
Chapitre 24 – Graziella	134
Chapitre 25 – Fatma.....	141
Chapitre 26 – Farida	146
Chapitre 27 – Taoufiq	150

LE BELVÉDÈRE 1964-1994

Chapitre 1 – Leila.....	161
Chapitre 2 – Habib	165
Chapitre 3 – Leila.....	168
Chapitre 4 – Jouda	176
Chapitre 5 – Farida	187
Chapitre 6 – Taoufiq	189
Chapitre 7 – Jouda	196
Chapitre 8 – Taoufiq	202
Chapitre 9 – Leila.....	208
Chapitre 10 – Jouda	215
Chapitre 11 – Leila.....	221
Chapitre 12 – Farida.....	227
Chapitre 13 – Leila.....	231
Chapitre 14 – Taoufiq	235
Chapitre 15 – Leila	243
Chapitre 16 – Farida.....	248
Chapitre 17 – Leila.....	253
Chapitre 18 – Jouda	259
Chapitre 19 – Farida.....	263
Chapitre 20 – Leila.....	267

LA CÔTE-DE-SABLE 1995-1996

Chapitre 1 – Leila.....	275
Chapitre 2 – Jouda	281
Chapitre 3 – Farida	287
Chapitre 4 – Taoufiq	293
Chapitre 5 – Leila.....	300
Chapitre 6 – Catherine.....	308
Chapitre 7 – Leila.....	315
Chapitre 8 – Taoufiq	322
Chapitre 9 – Farida	328
Chapitre 10 – Jouda	332
Chapitre 11 – Catherine	337
Chapitre 12 – Leila.....	342
Chapitre 13 – Farida.....	347
Chapitre 14 – Taoufiq	351
Chapitre 15 – Jouda.....	355
Chapitre 16 – Leila.....	360
Chapitre 17 – Catherine	368
Chapitre 18 – Leila.....	373
Chapitre 19 – Catherine	380
Chapitre 20 – Leila.....	386
Remerciements.....	391

VOIX NARRATIVES

Collection dirigée par Marie-Anne Blaquière

- BÉLANGER, Gaétan. *Le jeu ultime*, 2001. Épuisé.
- BÉRUBÉ, Sophie. *Car la nuit est longue*, 2015.
- BLAQUIÈRE, Nathalie. *Boules d'ambiance et kalachnikovs. Chronique d'une journaliste au Congo*, 2013.
- BOULÉ, Claire. *Le bruit sourd des glaces*, 2018.
- BOULÉ, Claire. *Sortir du cadre*, 2010.
- BRUNET, Jacques. *Messe grise ou La fesse cachée du Bon Dieu*, 2000.
- BRUNET, Jacques. *Ah...sh*t ! Agaceries*, 1996. Épuisé.
- CANCIANI, Katia. *178 secondes*, 2009.
- CANCIANI, Katia. *Un jardin en Espagne. Retour au Généralife*, 2006. Épuisé (réédité en Format Poche).
- CHICOINE, Francine. *Carnets du minuscule*, 2005.
- CHRISTENSEN, Andrée. *La mémoire de l'aile*, 2010.
- CHRISTENSEN, Andrée. *Depuis toujours, j'entendais la mer*, 2007. Épuisé (réédité en Format Poche).
- COUTURIER, Anne-Marie. *Dans le regard de Flavie Plourde*, 2017.
- COUTURIER, Anne-Marie. *Le clan Plourde. De Kamouraska à Madoueskak*, 2012.
- COUTURIER, Anne-Marie. *L'étonnant destin de René Plourde. Pionnier de la Nouvelle-France*, 2008.
- COUTURIER, Gracia. *L'ombre de Chacal*, 2016.
- COUTURIER, Gracia. *Chacal, mon frère*, 2010. Épuisé (réédité en Format Poche).
- CRÉPEAU, Pierre. *Madame Iris et autres dérives de la raison*, 2007.
- CRÉPEAU, Pierre et Mgr Aloys BIGIRUMWAMI, *Paroles du soir. Contes du Rwanda*, 2000. Épuisé.
- CRÉPEAU, Pierre. *Kami. Mémoires d'une bergère teutonne*, 1999. Épuisé.
- DESHAIES, Michelle. *XieXie*, 2018.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Fantômier*, 2005.

- DONOVAN, Marie-Andrée. *Les soleils incendiés*, 2004.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Les bernaches en voyage*, 2001.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *L'harmonica*, 2000.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Mademoiselle Cassie*, c1999. 2003.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *L'envers de toi*, 1997.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Nouvelles volantes*, 1994. Épuisé.
- DUBOIS, Gilles. *L'homme aux yeux de loup*, 2005.
- DUCASSE, Claudine. *Cloître d'octobre*, 2005.
- DUHAIME, André. *Pour quelques rêves*, 1995. Épuisé.
- FAUQUET, Ginette. *La chaîne d'alliance*, en coédition avec les Éditions La Vouivre (France), 2004.
- FAHMY, Jean Mohsen. *La sultane dévoilée*, 2019.
- FLAMAND, Jacques. *Mezzo tinto*, 2001. Épuisé.
- FLUTSZTEJN-GRUDA, Ilona. *L'aïeule*, 2004.
- FORAND, Claude. *R.I.P. Histoires mourantes*, 2009.
- FORAND, Claude. *Ainsi parle le Seigneur*, 2006.
- GAGNON, Suzanne. *Passeport rouge*, 2009.
- GRAVEL, Claudette. *Fruits de la passion*, 2002.
- HARBEC, Hélène. *Chambre 503*, 2009. Épuisé (réédité en Format Poche).
- HAUY, Monique. *C'est fou ce que les gens peuvent perdre*, 2007.
- HENRIE, Maurice. *Petites pierres blanches*, 2012.
- JACK, Marie. *Mariana et Milcza*, 2015.
- JACQUOT, Martine L. *Les oiseaux de nuit finissent aussi par s'endormir*, 2014.
- JEANSONNE, Lorraine M. M. *L'occasion rêvée... Cette course de chevaux sur le lac Témiscamingue*, 2001. Épuisé.
- L'ALLIER, Louis. *Nikolaos, le copiste*, 2016.
- LAMONTAGNE, André. *Dans la mémoire de Québec. Les escaliers*, 2015.
- LAMONTAGNE, André. *Dans la mémoire de Québec. Les fossoyeurs*, 2010.
- LAMONTAGNE, André. *Le tribunal parallèle*, 2006.

- LANDRY, Jacqueline. *Terreur dans le Downtown Eastside. Le cri du West Coast Express*, 2013.
- LEPAGE, Françoise. *Soudain l'étrangeté*, 2010.
- LEVASSEUR, Henriette, d'après le récit d'Anouk'chet SUONG. *Anouk'chet. Une fillette au pays des Khmers rouges*, 2019.
- LÉVESQUE, Geneviève. *La maison habitée*, 2014.
- MALLET-PARENT, Jocelyne. *Basculer dans l'enfer*, 2017.
- MALLET-PARENT, Jocelyne. *Celle qui reste*, 2011.
- MALLET-PARENT, Jocelyne. *Dans la tourmente afghane*, 2009.
- MARCHILDON, Daniel. *Le sortilège de Louisbourg*, 2014.
- MARCHILDON, Daniel. *L'eau de vie (Uisge beatha)*, 2008. Épuisé (réédité en Format Poche).
- MARTIN, Marie-Josée. *Un jour, ils entendront mes silences*, 2012.
- MAZIGH, Monia. *Farida*, 2020.
- MAZIGH, Monia. *Du pain et du jasmin*, 2015.
- MUIR, Michel. *Carnets intimes. 1993-1994, 1995*. Épuisé.
- OLSEN, Karen. *La bonne de Chagall*, 2017.
- PIUZE, Simone. *La femme-homme*, 2006.
- RESCH, Aurélie. *Pars, Ntangu !*, 2011.
- RESCH, Aurélie. *La dernière allumette*, 2011.
- RICHARD, Martine. *Les sept vies de François Olivier*, 2006.
- ROBITAILLE, Patrice. *Le cartel des volcans*, 2013.
- ROSSIGNOL, Dany. *Impostures. Le journal de Boris*, 2007.
- ROSSIGNOL, Dany. *L'angélus*, 2004.
- THÉRIAULT, Annie-Claude. *Quelque chose comme une odeur de printemps*, 2012.
- TREMBLAY, Micheline. *Léa. J'ai la mémoire chagrine*, 2017.
- TREMBLAY, Micheline. *La fille du concierge*, 2008.
- TREMBLAY, Rose-Hélène. *Les trois sœurs*, 2012.
- VICKERS, Nancy. *Maldoror*, 2016.
- VICKERS, Nancy. *La petite vieille aux poupées*, 2002.
- YOUNES, Mila. *Nomade*, 2008.
- YOUNES, Mila. *Ma mère, ma fille, ma sœur*, 2003.

Couverture : © Paul Martinez, Sidi Bou Said, 2018.
Maquette et mise en pages : Anne-Marie Berthiaume
Révision : Frédéric Leroux

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
GATINEAU (QUÉBEC) CANADA

Victime du patriarcat qui régissait la société tunisienne au siècle dernier, Farida va toutefois résister au rôle qu'on lui assigne en devenant un exemple de résistance dans cette culture arabo-musulmane qui nie le pouvoir des femmes. Forcée par son père de se marier à un cousin dépravé, elle va petit à petit conquérir son indépendance après avoir mis au monde un garçon, Taoufiq, puis élevé sa petite-fille, Leila, qu'elle veut forte et déterminée.

À travers son histoire, mais aussi celles de sa cousine Fatma et de sa belle-fille Jouda, on peut suivre cette lente affirmation des femmes, qui n'a pas été très souvent dépeinte, mais qui explique pourtant comment la domination des hommes a profondément évolué au cours des quatre-vingts dernières années.

Après *Du pain et du jasmin*, qui nous transportait au cœur de la Révolution arabe, Monia Mazigh rend ici hommage à une génération entière de femmes qui ont marqué l'histoire récente de la société tunisienne et qui nous forcent à revoir nos vieux clichés sur l'ignorance, l'oppression ou la soumission des femmes arabo-musulmanes.

Née en Tunisie, Monia Mazigh immigré au Canada en 1991 et vit à Ottawa. En 2008, elle publie, chez Boréal, *Les larmes emprisonnées*, qui relate le combat qu'elle a mené pendant plus d'un an pour libérer son époux, Maher Arar, déporté en Syrie. Depuis, elle milite pour différents organismes défendant les droits de la personne. *Farida* est son troisième roman.